UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN

FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L' EDUCATION

LE POUVOIR

PROPOSITION POUR UNE ANALYSE STRUCTURO-DYNAMIQUE.

PROMOTEUR :

Professeur Michel LEGRAND

THESE preséntée par
Isabel PEREIRA LEAL
en vue de l'obtention
du grade de DOCTEUR
en PSYCHOLOGIE

1991

Je remercie mes ami(e)s
mes maîtres
mes élèves

Je remercie très particulièrement
J. P. Meunier,
M. Bonami
M. Legrand

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE . . . . . INTRO - I

1ème PARTIE - LES CONCEPTIONS DU POUVOIR . . . . . I - 02

INTRODUCTION . . . . . I - 02

1er CHAPITRE - LA POUVOIR COMME POLITIQUE . . . . . I - 07

1. LE REFUS DU POUVOIR . . . . . I - 08

2. L'INELUCTABILITé DU POUVOIR . . . . . I - 10
2.1. Le pouvoir comme institution arbitraire . . . I - 10
2.2. Le pouvoir comme institution divine . . . . . I - 12
2.3. Le pouvoir comme institution humaine rationnelle . . . . . I - 13
2.4. Le pouvoir comme institution en accord avec l'ordre universel . . . . . I - 16

3. LES NOUVEAUX POUVOIRS ET LES ORDRES NOUVEAUX . . . I - 19
3.1. La proposition de Rousseau . . . . . I - 19
3.2. Le Marxisme . . . . . I - 20

2ème CHAPITRE - LES CONCEPTS PSYCHO-SOCIOLOGIQUES DU POUVOIR . . . . . I - 25

INTRODUCTION . . . . . I - 25

1. LES THEORIES RELATIONNELES . . . . . I - 28
1.1. Les relations sociales . . . . . I - 28
1.2. Les resources dans les relations . . . . . I - 31

2. LES THEORIES SYSTEMIQUES . . . . . I - 36
2.1. Le concept de systeme . . . . . I - 36
2.2. Un Percursor: Le structuro-fonctionnalisme . . I - 37
2.3. Les theories du systeme politique . . . . . I - 39

3ème CHAPITRE - LES THEORIES PSYCHANALITIQUES DU POUVOIR . I - 49

INTRODUCTION . . . . . I - 48

1. UNE SOCIOLOGIE PSYCHANALITIQUE . . . . . I - 52

2. UNE PSYCHANALYSE SOCIALE . . . . . I - 57

3. PSYCHANALYSE ET SOCIETE . . . . . I - 63

4. LA SOCIALISATION DU POUVOIR . . . . . I - 69

4ème CHAPITRE - LA MULTIPLICITE DES POUVOIRS . . . . . I - 73

INTRODUCTION . . . . . I - 73

1. L'ETAT ET SES POUVOIRS . . . . . I - 76
1.1. La conception marxiste du pouvoir de l'etat . . I - 77

2. LE POUVOIR ECONOMIQUE . . . . . I - 82

3. LE POUVOIR POLITIQUE . . . . . I - 93
3.1. Le politique . . . . . I - 94
3.2. Le politique et l'institutionnel . . . . . I - 97
3.3. L'inconscient politique . . . . . I - 103

5ème CHAPITRE - LES STRATEGIES DU POUVOIR . . . . . I - 109

1. LES MICRO-POUVOIRS (M. Foucaut) . . . . . I - 110

2. L'ANATOMIE DU POUVOIR (J.K. Galbraith) . . . . . I - 115

3. LE POUVOIR PUR (Baechler) . . . . . I - 119

CONCLUSIONS . . . . . I - 124

DEUXIEME PARTIE - PROPOSITION POUR UME ANALYSE STRUCTURAL DYNAMIQUE DU POUVOIR . . . . . II - 01

INTRODUCTION . . . . . II - 02
A) L'IMPOSITION DE LA VOLONTE . . . . . II - 04
B) LA FONCTION SOCIALE DU POUVOIR . . . . . II - 06
C) DEFINITION DU POUVOIR . . . . . II - 10

1er CHAPITRE

1. LA FORCE ET LA PEUR . . . . . II - 13

2. LA FORCE: CONTENUS ET ACCEPTIONS . . . . . II - 18
2.1. La violence . . . . . II - 21
2.2. Action de la force . . . . . II - 24
2.2.1. L'agressivite . . . . . II - 25
2.2.2. De l'agression adaptative a la "violence maligne" . . . . . II - 29

2.2.3. La violence fondamentale . . . . . II - 31
2.2.4. Agression ou violence . . . . . II - 33

3. LA PEUR: CONCEPTS, EMOTIONS ET AFFECTS . . . . . II - 38
3.1. Les émotions et l'attachement . . . . . II - 40
3.2. L'angoisse et le deplaisir . . . . . II - 42
3.2.1. Theorie de l'angoisse . . . . . II - 43
3.2.2. Le deplaisir (UNLUST) . . . . . II - 44
3.3. L'angoisse et la perte . . . . . II - 47

4. LA DIMENSION DE LA FORCE ET DE LA PEUR . . . . . II - 51

2ème CHAPITRE . . . . . II - 55

1. L'AUTORITE ET LA CULPABILITE . . . . . II - 55

2. L'AUTORITE . . . . . II - 57
2.1. Seduction et autorite . . . . . II - 60
2.2.1. La seduction . . . . . II - 60
2.1.2. La sexualite . . . . . II - 61
2.2. Action de l'autorite: seduction et repulsion . II - 63

3. LA CULPABILITE . . . . . II - 66
3.1. La culpabilite chez Freud . . . . . II - 67
3.2. La culpabilite dans les relations d'objet . . . II - 69
3.3. La culpabilite et le surmoi . . . . . II - 70

4. LA DIMENSION DE L'AUTORITE ET DE LA CULPABILITE . . II - 76

3ème CHAPITRE - LA LEGIMITE ET L'APPARTENANCE . . . . . II - 81

1. INTRODUCTION . . . . . II - 81

2. LA LEGITIMITE . . . . . II - 84
2.1. Action et organisation de la legitimite . . . . II - 88
2.2. Du politique au sacre . . . . . II - 92
2.2.1. La magie . . . . . II - 93
2.2.2. La religion . . . . . II - 95
2.2.3. Du sacre au profane . . . . . II - 96

3. LE SENTIMENT D'APPARTENANCE . . . . . II - 101
3.1. La naissance du groupe elargi . . . . . II - 102
3.2. La symbolisation et le refoulement . . . . . II - 104
3.3. L'investissement social . . . . . II - 107

4. LA DIMENSION DE LA LEGITIMITE ET DE SENTIMENT D'APPARTENANCE . . . . . II - 111

4ème CHAPITRE - CONCLUSIONS . . . . . II - 114

TROISIEME PARTIE - LANGAGES ET DISCOURS DU POUVOIR . . . . III - 02

INTRODUCTION . . . . . III - 02
A) LES DISCOURS DU POUVOIR . . . . . III - 03
B) CONDITIONS DE PRODUCTION DU DISCOURS . . . . . III - 05

1er CHAPITRE - STRATEGIES DU DISCOURS DE POUVOIR . . . . III - 09

INTRODUCTION . . . . . III - 09

1. STRATEGIES DE LA FORCE . . . . . III - 11
1.1. La proclamation de la force . . . . . III - 12
1.1.1. L'exhibition . . . . . III - 13
1.1.2. La repetition . . . . . III - 15
1.1.3. La demonstration de consistance . . . III - 17
1.1.4. La redondance du contenu . . . . . III - 18
1.1.5. L'interpretation de la force . . . . . III - 19
1.2. Nommer et designer l'ennemi . . . . . III - 21
1.2.1. L'ennemi condensateur de l'agressivité . . . . . III - 21
1.2.2. L'ennemi: objet cautionnaire de sens . . . . . III - 23
1.2.3. L'ennemi: objet externe de reconnaissance . . . . . III - 24
1.2.3.1. L'ennemi pertinent . . . . . III - 24
1.3. L'attitude active . . . . . III - 25
1.3.1. L'affirmation . . . . . III - 25
1.3.2. L'usage du biologique . . . . . III - 26

2. STRATEGIES DE L'AUTORITE . . . . . III - 29
2.1. Incarner l'autorite . . . . . III - 30
2.1.1 Le protagoniste . . . . . III - 33
2.1.2. Le lieu central . . . . . III - 34
2.2. Organiser les affects . . . . . III - 35
2.2.1. L'adhesion emotionnelle . . . . . III - 36
2.2.2. La revolte . . . . . III - 38
2.3. Mobiliser les croyances . . . . . III - 39
2.3.1. Faire coincider affects et idées . . . III - 40
2.3.2 La constrution de l'utopie . . . . . III - 41

3. STRATEGIES DE LA LEGITIMITE . . . . . III - 43
3.1. Instituer la texte . . . . . III - 45
3.1.1. Le droit . . . . . III - 45
3.1.2. Le grand fetiche . . . . . III - 46
3.2. Le corps de fonctionnaires . . . . . III - 47
3.2.1. L'interpretation . . . . . III - 49
3.2.2. La gestion . . . . . III - 49
3.2.3. La ritualisation . . . . . III - 50
3.3. Le mimetisme . . . . . III - 51
3.3.1. L'égalité . . . . . III - 53
3.3.2. Les confreries . . . . . III - 54

CHAPITRE II - LES PROTAGONISTES DU DISCOURS DE POUVOIR . III - 57

1. DES PROTAGONISTES DIFFERENTS POUR DES DISCOURS DIFFERENTS . . . . . III - 60
1.1. Le protagoniste de la force: le chef . . . . III - 60
1.2. Le protagoniste de l'autorite: le meneur . . III - 62
1.3. Le protagoniste de la legitimite: le leader . III - 67

2 - PERSONNALITE DES PROTAGONISTES . . . . . III - 72
2.1. Personnalites . . . . . III - 72
2.2. Le concept de structure de personnalite . . III - 76
2.3. Structure de personnalite, caractere et comportement . . . . . III - 78
2.3.1. Les caractères névrotiques . . . . . III - 79
2.3.1.1. Les caractères hystériques . III - 80
2.3.1.2. Les caractères phobiques . . III - 81
2.3.1.3. Les caractères obsessionnels III - 83
2.3.2. Les caractères psychotiques . . . . . III - 86
2.3.2.1. Le caractère schizophrénique III - 86
2.3.2.2. Le caractère paranoiaque . . III - 87
2.3.3. Les caractères limites . . . . . III - 90
2.3.3.1. Les caractères narcissiques III - 92
2.3.3.2. Caractères psychosomatiques III - 94
2.3.3.3. Les caractères pervers . . . III - 95
2.4. Personnalité, caractère et discours . . . . III - 98

CHAPITRE III - LE PUBLIC . . . . . III - 107

INTRODUCTION . . . . . III - 107

1. CARACTERISATION DU PUBLIC . . . . . III - 109
1.1. La contextualisation . . . . . III - 111
1.2. Capacite perceptive des sujets . . . . . III - 114
1.2.1. La stratégie cognitive: categoriser . III - 114
1.2.2. L'etat affectif associé . . . . . III - 117

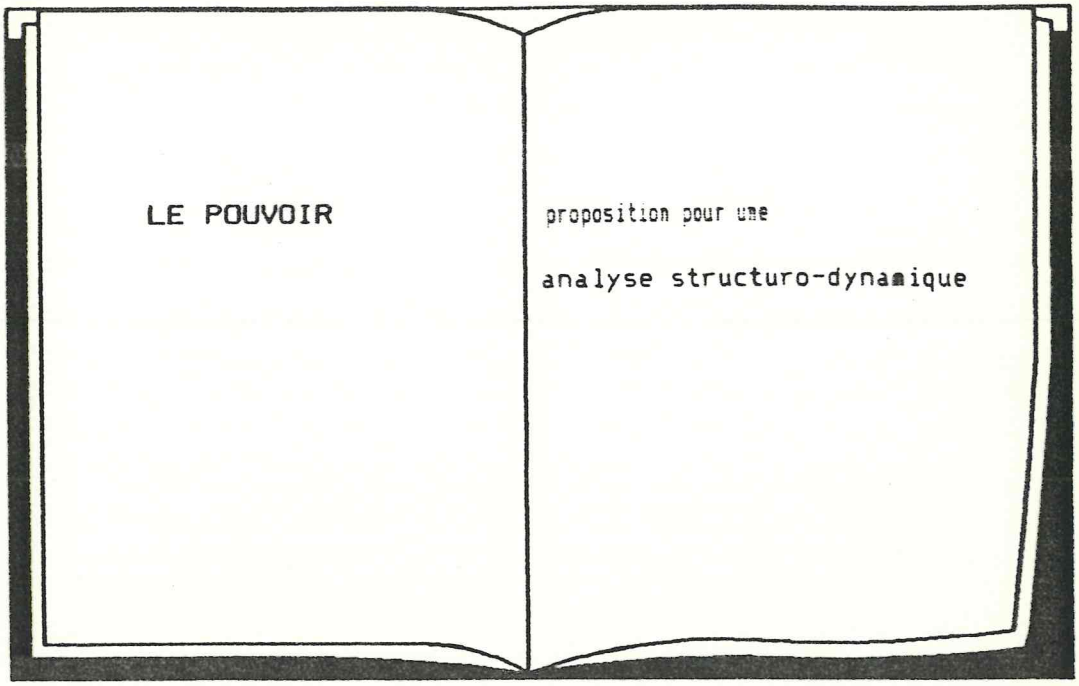
2. UNE SITUATION A TITRE D'EXEMPLE: LA POST-MODERNITE . . . . . III - 122
2.1. Un nouveau social: de l'organisation aux masses . . . . . III - 126
2.1.1. Foule et organisation . . . . . III - 127
2.1.2. Un nouveau social . . . . . III - 129
2.1.3. Les masses . . . . . III - 132
2.1.3.1. Facteurs de Massification . . III - 133
2.1.3.2. L'Un et Le Multiple . . . . . III - 135
2.1.3.3. Modernité et Post-Modernité . III - 138
2.2. Une nouvelle personnalité dominante . . . . . III - 144
2.2.1. Le nevrotisme moderne . . . . . III - 144
2.2.1.1. Structure névrotique et "crise d'autorité": le passage . . . III - 146
2.2.1.2. Décompensations . . . . . III - 149
2.2.2. L'etre-limite du post-moderne . . . . . III - 150
2.2.2.1. La civilisation de l'aujourd'hui . . . . . III - 150

2.2.2.2. Du narcissisme social à
l'etre-limite . . . . . III - 155
2.2.2.2.1. Le narcissisme . . . . . III - 155
2.2.2.2.2. L'etre - limite . . . . . III - 157
2.2.2.2.3. Le relaps de l'oedipe . . . III - 161
2.2.2.2.4. Une nouvelle quete . . . . III - 165

5. CONCLUSIONS . . . . . III - 171

CONCLUSIONS GENERALES . . . . . CONC - 01

BIBLIOGRAPHIE . . . . . BIB - 01


LE POUVOIR
proposition pour une
analyse structuro-dynamique

Un Aneaux pour les gouverner tous, Un Aneaux pour les trouver,

Un Aneaux pour les amener tous et dans les ténèbres les lier

Au Pais de Mordor où s'étendent les Ombres

(Le Seigneur des Aneaux)

Tolkien

"Mener, suivant"
Minuchuin

INTRODUCTION GENERALE

Il existe des thèmes indiscutablement centraux dans toute la pensée humaine. Des thèmes de départ qui sont, aussi, des thèmes de retour. Des lieux auxquels on revient toujours parce qu'ils se posent en véritables matrices de la culture, sans lesquelles ce qui constitue le coeur du pensable ne serait que le vide ou l'indicible.

L'un de ces thèmes, où s'inscrit l'histoire humaine elle-même, est **le pouvoir**. Directement ou indirectement, en tenant compte de ses stratégies et ses formes d'action, sa détention, son exercice ou son contrôle ou du moins l'illusion de posséder l'un d'eux, mettant l'accent sur son origine et sa finalité, sur ses modalités pratiques ou sur le concept lui-même, on ne peut penser les relations entre les peuples, les nations et les individus en marge de ce concept.

Si, depuis toujours, le pouvoir fut un thème privilégié de réflexion et de désir d'hommes d'état et de lettres, de guerriers et de philosophes, le dernier siècle, et l'émergence de nouvelles disciplines du savoir, lui ont conféré un nouveau statut - celui d'objet scientifique.

En tant qu'objet scientifique, le pouvoir s'est installé profondément dans les cadres théoriques des sciences humaines. Il s'est paré, dans ce mouvement, de

nouvelles teintes et s´est démultiplié en d´infinis micro-pouvoirs, autant que permis par les lignes d´intérêt et de recherche des auteurs.

Dans les dernières décennies en particulier, les questions liées au pouvoir peuvent être groupées "grosso modo" en deux grands axes:

- un premier, à base sociologique, qui recherche surtout ses dynamiques et ses conséquences au niveau des groupes et des organisations sociales.
- un second, à base psychologique, qui s´occupe préférentiellement des possibilités individuelles des relations interpersonnelles et sociales et qui, par conséquent, s´intéresse à l´étude de tout type de relations et notamment aux relations de pouvoir.

Ces deux grandes lignes d´approche et ses nombreuses combinaisons et synthèses impliquent à notre point de vue:

Problème 1:

La profusion de théories parcellaires sur le pouvoir, puisqu´elles ont pour objet les formes de pouvoir rencontrées à chacun des niveaux où le phénomène se fait sentir.

Un embrouillamines linguistique et conceptuel, étant donné que l´on utilise les mêmes appellations dans des sens différents, tout en décontextualisant les concepts qui sont adoptés ensuite au niveau du sens commun.

La difficulté d´opérationnaliser des variables permanentes qui rendent possible l´analyse systématique de ce phénomène, tout comme des catégories qui lui sont sous-jacentes.

Problème 2:

L´utilisation de cette catégorie conceptuelle - le Pouvoir - par toutes les disciplines des sciences humaines, implique:

Une valorisation superlative du concept.

Une a-spécificité vérifiable.

En fait, étant donné que le pouvoir est une catégorie conceptuelle commune à la Sociologie, à la Psychologie, au Droit, à l'Economie, à la Politique, à l'Histoire, à l'Anthropologie et à la Philosophie (pour ne citer que ceux-là), tout ce qui se rapporte à la relation inter-individus et inter-groupes finit par être une " question de pouvoir". Le Pouvoir finit ainsi par être un concept bouche-trous, inintéressant pour tous de par l'excès et le peu de rigueur de son étendue.

Problème 3:

En ce qui concerne spécifiquement les théories sur le pouvoir à base psychologique, il ne nous parait pas évident que:

- Elles prennent en considération le rôle fondamental de la genèse et le développement chez les individus des mécanismes qui leur permettent de sentir et percevoir le pouvoir.
- Elles s'articulent dans le sens d'une prise en compte des réelles possibilités affectives, cognitives et sociales, pour la construction d'un modèle psychologique du pouvoir.

C'est précisément à partir de ces constatations préliminaires que se développe ce travail.

DOMAINE DE RECHERCHE

Nous avons donc choisi comme dommaine de recherche le pouvoir. Non pas un quelconque pouvoir spécifique, ni une quelconque conceptualisation particulière du pouvoir, mais plutôt ce que nous pourrons désigner comme les multiples perceptions du pouvoir, qu'elles soient disséminées parmi les théories ou présentées comme propositions.

Notre intérêt se porte clairement sur la perception de la manière dont aparait, s'établit et se maintient chez les individus la possibilité de sentir, percevoir et interpréter un certain phénomène, comportement, ou relation comme étant de pouvoir.

Ce domaine de recherche surgit de:

HYPOTHESES

L'ensemble de nos hypothèses de départ émerge de l'amalgame quotidiennement observable des relations et des phénomènes habituellement considérés comme de pouvoir. Il provient de tous les niveaux de la société: des relations internationales, des groupements politiques, des diverses organisations sociales. Il provient également des interactions banales entre individus d'un même groupe: les familles, les groupes d'amis, les groupes de travail, et peut être énoncé comme suit:

- le pouvoir en tant que concept doit, comme tous les concepts, avoir des dénominateurs communs - invariants - qui permettent en toute circonstance sa reconnaissance et son indentification.

- ces invariants doivent s'établir simultanément dans la dynamique inter-personnelle et intra-psychique

- les différents niveaux d'établissement de relations de pouvoir sont directement liés aux possibilités individuelles de perception et de reconnaissance du phénomène

- la perception et la reconnaissance individuelle du pouvoir s'inscrivent dans le processus plus large du développement humain, en particulier en ce qui concerne les

possibilités de différenciation affective et cognitive

- les stratégies de pouvoir et les niveaux de différenciation des individus sont inter-dépendants.

Ces hypothèses de départ, entre autres, sont avant tout des interrogations auxquelles nous pensons qu'il faut répondre, et elles nous incitent à proposer:

OBJECTIFS

- L'étude de diverses acceptions du concept du Pouvoir afin de trouver des dénominateurs communs plausibles dans la compréhensibilité du phénomène.

- L'étude de la genèse et du développement chez l'individu des mécanismes qui lui permettent de sentir et de percevoir le pouvoir.

- La présentation d'un modèle (théorie) du pouvoir à dominante psychologique.

- La création de catégories suffisamment stables et discriminatives qui rendent possible l'utilisation du modèle comme technique d'analyse de la forme et du contenu des discours qui se veulent de pouvoir.

Dans la poursuite des ces objectifs, nous développons une méthodologie d'approche spécifique

METHODE D'APPROCHE

- La revue bibliographique qui, bien que non exhaustive, nous fait part de la situation que la problématique du pouvoir occupe au moment actuel, en même

temps qu'elle nous fournit une vision des subdivisions et catégories désignées come composantes du phénomène.

- Le démontage du concept de pouvoir en ses grandes lignes constitutives, compréhensibles du point de vue de ce qui est décrit comme étant les possibilités affectives, cognitives et sociales des individus.

- La construction d'un modèle d'analyse (structuro -- dynamique) des dispositifs discursifs du pouvoir qui fasse simultanément la part des conditions externes et internes et des protagonistes de ce type de discours, étant donné que la valeur heuristique d'une théorie ou d'un modèle est habituellement évaluée par la compréhension qu'elle permet d'établir entre la représentation déductive des faits à expliquer et le substrat réel. Dans le cas présent, où l'on propose une théorie du Pouvoir à partir d'un éclairage central qui est éminemment psychologique, l'intérêt et la pertinence de cette recherche résident dans le fait de parvenir (ou pas) à:

- Constituer ce concept en tant qu'objet de recherche, en la rapportant pour ce qui est de sa genèse et de son développement aux possibilités affectives, cognitives et d'interaction sociale des individus.

- Fournir un ensemble de catégories qui cernet la nature des données nécessaires à la compréhension des phénomènes concernant la Pouvoir en un moment donné de l'histoire individuelle.

- Déduire, à partir de la théorie proposée, les consequences et l'applicabilité, éventuellement sous forme de propositions possibles d'être testés.

Une théorie en tant que systéme d'hypothèses structurées par une relation d'implication ou de

déductibilité n'est pas un corps de connaissances mais unsystéme de conjectures.[1]

Le rôle de la théorie, aussi bien ici que dans d'autres cas, n'est pas celui de fournir un ensemble fermé de concepts qui épruisse la signification de son objet. Il va plutôt dans le sens de fournir un ensemble de directives e t de directions utiles au chercher pour la découverte de la configuration concréte de l'objet en question.

Dans ce sens, nous désirons proposér un ensemble restreint de catégories, aussi claires et exclusives que possible qui rendent compte structurellement et dynamiquement de la façon dont notre objet opére en un moment donné et évolue temporellement et spatialement.

La restriction des catégories permet d'une partie de testes empiriquement les hypothéses présentées, mais elle va surtout dans le sens d'établier un modéle descritif du fonctionnement des relations de Pouvoir. C'est exactement dans cette optique que nous essayons d'opèrer le passage de l'éclairage conceptuel aux dispositifs discursifs, essayant de trouver des correspondances entre nos représentations déductives et leur substrat réel.

ORGANISATION

La première partie de ce travail, subdivisée en 6 chapitres, prétend, de manière non exhaustive malgré l'inévitable longueur, rendre compte des nombreuses réflexions sur le pouvoir. Les plus traditionnelles qui se réfèrent au pouvoir comme politique (chap. 1). Celles qui donnent du pouvoir des visions relationnelles et

---

[1] Popper, K. (1963) - Conjecturas e Refutações - o progresso do conhecimento cientifico, Editora Universidade de Brasilia, Brasilia 1980

systémiques, et qui s´inscrivent dans une perspective que nous qualifions de psychosociologique (chap. 2). Celles à base psychanalytique (chap. 3).

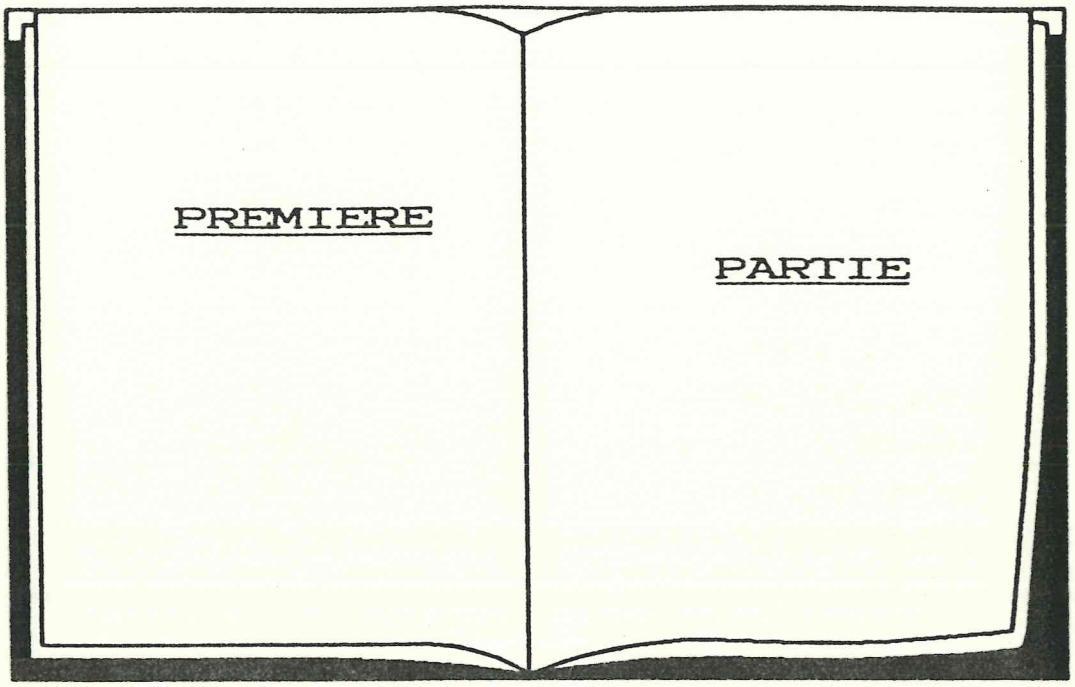
Celles qui inscrivent le pouvoir dans une relation privilégiée avec un de ses niveaux - celui de l´état, du politique, du économique (chap. 4). Et finalement, quelques nouvelles conceptions qui situent le pouvoir dans ses relations stratégiques (chap. 5). Le dernier chapitre qui se pose comme chapitre de conclusions, fait le point de la situation de cette bibliographie aussi vaste que bigarrée.

La deuxième partie, avec ses 4 chapitres, aspire essentiellement à présenter la défense des axes constitutifs qui, dans notre conception structuro-dynamique, "construisent le pouvoir". Nous présentons ainsi respectivement la FORCE/PEUR, L´AUTORITE/CULPABILITE, LA LEGITIMITE/APPARTENANCE. Le dernier chapitre, conclusif, résume l´essentiel de notre proposition.

La troisième partie repose directement sur la conception présentée précédemment et aprofondit la recherche des catégories discriminatives qui opérationnalisent, au niveau des dispositifs discursifs, chacun des axes du pouvoir.

Dans ce sens, après une introduction où l´on défend l´intérêt de l´utilisation des dispositifs discursifs comme instrument de reconnaissance des contenus de pouvoir, le premier chapitre fait réfèrence aux stratégies de la force/peur, de l´autorité/culpabilité et de la légitimité/appartenance.

Mais la conception du pouvoir, en tant que processus dynamique, vérifiable dans ses dispositifs discursifs, implique au-delà de ce chapitre qui évoque ses caractéristiques internes, la prise en compte des producteurs des discours, que nous dénommons protagonistes (chap.2) et de leurs publics (chap. 3).


PREMIERE
PARTIE

PREMIERE PARTIE - LES CONCEPTIONS DU POUVOIR

"Le pouvoir produit, il produit du réel; il produit des domaines d'objet et des rituels de vérité"

M. FOUCAULT

INTRODUCTION

Parmi les auteurs contemporains les plus importants ayant consacré une partie de leur effort à la problématique du pouvoir, certains ont préféré assimiler la notion de pouvoir à la notion de politique (Lasswell et Kaplan, 1950; R Aron. 1964; M. Duverger, 1973)(1). Cette synonymie de concepts, bien qu'elle soit de plus en plus en vogue, n'est pas nouvelle, mais constitue plutôt l'héritage d'une vieille tradition que Machiavel(2) exprimait déjà en affirmant que le seul objectif de l'homme politique était le pouvoir.

Dès lors, cette formulation, en procédant à l'assimilation de ces concepts, a comme double conséquence leur disqualification dans leur spécificité. On considèrerait ainsi que tout ce qui est du registre du

---

(1) Kaplan, A. e Lasswell, H. (1950) - Poder e Sociedade, Editora Universidade de Brasilia. Brasilia, 1979 Aron, R. (1964) - "La lutte des classes" Col. Idée.Gallimard, Paris. Duverger, M. (1973) - "Sociologie de la Politique" Col. Thémis, P.U.F., Paris.

(2) Machiavel est considéré par quelques auteurs, comme le père de la sociologie politique moderne (Bouthoul in Sociologia da política, livraria Bertrand, Lisboa 1976), pour autres il est tout simplement un opportuniste du côté des vainqueurs (Bartholy, M.C. et Despin, J.P. in "Le pouvoir - Science et Philosophie Politiques" Ed. Magrand, Paris 1977). En tous cas, son oeuvre de 1503 à 1525, de "Descrizioni del modo feruto dal Duca Valentino nello ammazzare vitellozo Vitelli" à "Clizia" et en particulier "Il Principe" (1513) reste jusqu'à nos jours très importante.

pouvoir appartient également au registre du politique et vice-versa.

Il est incontestable que toute relation politique concerne le phénomène du pouvoir (Cot et Mounier, 1974)(1). Toutes les sociétés organisées politiquement savent ce qu'est le pouvoir.

Mais toutes les sociétés sans état(2), avec des organisations archaiques(3), le reconnaissent aussi. Le phénoméne du pouvoir est préexistant au phénomène politique, ce dernier survenant au moment où les relations de parenté sont dépassées. Selon Balandier(4), le pouvoir politique apparait comme le produit de la compétition et se révèle être également un moyen de la juguler lorsqu'un individu ou un groupe tente d'orienter les décisions de la collectivité en fonction de ses intérêts particuliers.

Tant que les relations de pouvoir s'inscrivent dans le rapport nature-culture, c'est-à-dire, dans la façon dont les données immuables de la nature (sexe-âge) sont traitées culturellement, en produisant

---

(1) Cot, J.P. et Mounier, J.P. (1974) - Pour une sociologie politique col. Points Ed.du Seuil, Paris 1974

(2) Le concept de societés sans état est développé sous différents aspects in "La société contre l'état". Ed. Minuit, Paris, 1974 et "Le grand-Parler, Mythes et chants sacrés des Indiens Guarani" - Ed. du Seuil, 1974 de Pierre Clastres. Et aussi in "Pouvoir, societé, symbolique" Dialectique, 1974 de Marc Abeles. Régis Debray les questionne: "Où sont-elles, les sociétés sans état?"-in "Critique de la raison politique" - Ed. Gallimard, 1981.

(3) Les organisations archaiques sont, selon Clastres, celles qui n'ont pas l'ecriture et pratiquent une économie de subsistance "La societé contre l'état" pag. 11.

(4) Balandier, G. - Antropologia política Ed. presença, Lisboa, 1980- p.45

des comportements de commandement-obéissance (Balandier, 1974)[1], ces relations politiques, bien que les relations de pouvoir constituent leur noyau central, sont destinées à définir et ordonner les coopérations au sein d'un groupe (Thinés, 1983)[2], selon des critères bien souvent totalement arbitraires, ou du moins, trés éloignés de cette relation nature-culture.

Nous ne voulons pas pour autant poser de manière simpliste, une dyade où le pouvoir demeure du côté de la nature et du biologique, et le politique, du côté de la culture et du social. En effet, cette simplification nous amènerait, en un premier temps, à la discussion de la nature contre la culture et à la vieille conclusion selon laquelle (du moins pour Aristote)[3], l'homme est un animal politique. En un deuxième temps, et dans la mesure où le pouvoir correspondrait à une donnée biologique, son vécu serait partagé par d'autres espèces animales, et la spécificité des relations de pouvoir dans les cultures humaines impliquerait que celles-ci soient considérées comme politiques, permettant ainsi la réactualisation du vieux leitmotiv selon lequel "tout est politique"[4].

Mais dans la conception que nous défendons ici, le pouvoir représente un attribut spécifiquement humain. L'affirmation de l'existence de relations de pouvoir dans

---

[1] Balandier, G. - Anthropo-Logiques P.U.F., Paris 1974 - p.74.

[2] Thinés, G. et Lempereur, A. - Dicionario geral das ciências humanas Ed. 70 - Lisboa 1984.

[3] Aristote (384-322 Avant J.C.) considère l'homme comme un animal politique. Animal du fait de la taxonomie de son genre proche. Politique du fait de sa différence spécifique.

[4] De très intéressants commentaires sur cette expression sont faits par Philippe Braud in "Introduction à la science politique" P.U.F., Paris, p.13.

d'autres espèces se révèle, jusqu'à preuve du contraire, parfaitement anthromorphisante.

D'ailleurs, la polysémie de ce concept semble constituer la source de nombreuses confusions. Si la force représente l'un des pouvoirs existants, l'autorité en est un également, de même que l'argent, le prestige, la contrainte, le pouvoir politique, le pouvoir militaire, le pouvoir légal et tant d'autres.

Qu'est donc le pouvoir? L'ensemble de nombreux pouvoirs disséminés dans un corps social? Le rapport dynamique entre les divers pouvoirs partiels? Un concept valeur téléologique? Une relation? La capacité générale d'un système? Une capacité potentielle? L'exercice de cette capacité? La dimension politique des sociétés?

Comme nous allons le voir par la suite, le pouvoir est tout cela et rien de cela. Chaque auteur, en un moment historique donné, lui a attribué un sens particulier.

Parmi les nombreuses définitions ou théories sur le pouvoir, nous en avons choisi quelques-unes, à notre point de vue les plus répresentatives ou intéressantes, qui démontrent bien ce que nous proclamons, à savoir que le concept de pouvoir couvre un large éventail de phénomènes d'acceptions trés diverses et en rien simplificatrices de la réalité globale, qu'elles prétendent définie.

Nous allons rapidement passer en revue les formulations qui font pratiquement coincider le pouvoir avec le politique (Chap. 1). Puis quelques formulations de nature sociologique et psycho-sociologique qui sont devenues des références incontournables en Sciences humaines (Chap.2). Et quelques formulations d'origine psychanalitique qui servent de grille de compréhension du pouvoir, que ce soit au sein des savoirs psychologiques ou pour informer d'autres disciplines (Chap.3). Nous pensosn que cela vaut la peine de rapporter également les conceptions du pouvoir

inscrites ou découlant de cadres idéologiques particuliers (Chap.4), et nous présentons, enfin quelques conceptions du pouvoir dont les objectifs se rapprochent des nôtres: la construction de taxonomies du pouvoir qui soient simultanément une analyse de ses mouvements constitutifs.

Le chapitre des conclusions se veut le moment de la réflexion générale et de l'articulation possible entre tant de formulations si diverses.

CHAPITRE I - LE POUVOIR COMME POLITIQUE

L'hypothèse qui lie le pouvoir à la dimension organisationnelle du politique, et par conséquent, aux diverses formes de gouvernement, passées ou présentes, a probablement été celle qui a rassemblé pendant longtemps le plus grand nombre de défenseurs.

La question ainsi posée renvoie directement à la légitimation des formes de gouvernement en application ou proposées. La diversité des pouvoirs devient ainsi un problème secondaire, puisque le paradigme de tous les pouvoirs est représenté en dernière instance par l'Etat et tous ceux qui détiennent le pouvoir d'Etat.

C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'un grand nombre de théoriciens a placé la problématique du pouvoir depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Avec des nuances plus ou moins importantes, les questions de pouvoir dans la pensée occidentale, se réfèrent toujours au pouvoir politique.

Brièvement, nous pouvons regrouper autour de trois axes fondamentaux, les conceptions philosophiques ayant fondé les concepts de pouvoir et de politique jusqu'au début de ce siècle.

- celles qui ont promus l'idée d'un refus systématique du pouvoir.
- celles qui, de différents manières, ont toujours fini par considérer le pouvoir comme inéluctable
- celles qui ont repensé le pouvoir, en rupture par rapport aux cadres dominants, sous de nouveaux angles.

1. LE REFUS DU POUVOIR

Un grand nombre de théoriciens a considéré le pouvoir comme une négation des droits individuels. Dans cette mesure, ils l'ont refusé. Mais ce refus a été traité différemment, selon le désir propre et l'expérience des auteurs. Parmi toutes les formes possibles d'élaborer le refus du pouvoir(1), deux d'entre elles, l'utopie et l'anarchie, ont été divulguées plus particulièrement.

La théorisation utopiste participait d'un refus systématique de tout ordre, et elle est née avec PLATON(2) (427-347 av.JC). Son apogée se situe à la Renaissance avec THOMAS MOORE(3) (1478-1535) et TOMASO CAMPANELLA(4) (1568-1639). Cependant elle resurgit puissamment au cours des temps Modernes, avec HENRI SAINT-SIMON (1760-1825) et CHARLES FOURIER(5) (1772-1837).

Pour tous ces auteurs, la société parfaite, sans institutions politiques, auto-suffisante, autarcique, absolument parfaite et idéale, constitute l'utopie. Il s'agit surtout de la rêverie (ou du délire systématisé) d'hommes malheureux ou déçus par les sociétés qu'ils connaissaient et leurs régimes respectifs, des hommes dont le présupposé était que la fin du pouvoir constituait le début du Paradis.

---

(1) Le refus du pouvoir s'appuie directement sur l'idée que tout pouvoir constitué est une négation des droits individuels.

(2) Platon - "Republica", Ed. de la Fundação Calouste Gulbenkian Lisboa, 1983. (Traduit du texte grec)

(3) Moore, Thomas, "Utopia", Ed. Europa América, Lisboa.

(4) Campanella, Tomaso - A cidade do sol Col.Filosofia e ensaios Guimarães Editores, 1980.

(5) in Les utopistes du XIXème siécle- D.Desarti, "Les socialistes de l'utopie" P.B.Payot. Paris, 1970.

L'anarchisme, bien que ses sources puissent être lointaines, comme par exemple ETIENNE LA BOETIE (Discours sur la servitude volontaire, 1553)[1], apparait réellement au milieu du XIXème siècle, au sein de l' Internationale socialiste. Ses théoriciens sont par excellence PHROUDON[2] (1809-1864) et BAKOUNINE[3] (1814-1876), qui ont élaboré leur théorie anarchiste parallèlement à la construction du marxisme par MARX et ENGELS, et spécifiquement contre elle. BAKOUNINE surtout, qui produit à partir de son interprétation des oeuvres de COMTE, FEUERBACH et HEGEL, une théorie originale, où il considère que la liberté constitue la fin ultime du développement humain. Dans cette optique, il considère tout droit (divin ou naturel) comme une fiction, tout le principe du libre contrat comme une forme de production de l'état, et l'état lui-même, comme une limite aux droits des individus.

---

[1] La Boétie - "Discurso sobre a servidao voluntária", Ed.Antigona, Lisboa, 1986.

[2] Proudhon - Philosophie de la misère, Ed. 10/18

[3] Bakounine - Oeuvres, Ed Stock + Plus, 1980.

2. L'INELUCTABILITE DU POUVOIR

En opposition presque totale avec ceux qui défendent le refus systématique de tout pouvoir, nous avons ceux qui prétendent que le pouvoir est non seulement inévitable mais aussi nécessaire, de même qu'il représente par excellence le corollaire de l'ordre établi. Les défenseurs de l'inéluctabilité du pouvoir et de l'ordre s'avèrent extrémement dissemblabees entre eux. Toutes les tendances sont représentées. Depuis les maniaques de l'autorité et de l'absolutisme, jusqu'aux conservateurs convaincus croyant au changement dans la continuité, en passant par les réformateurs persuadés que tout doit changer pour que tout demeure identique, la panoplie des options se révèle en effet trés vaste.

2.1. LE POUVOIR COMME INSTITUTION ARBITRAIRE

Un certain nombre de philosophes du pouvoir prône l'idée que le pouvoir est arbitraire, c'est-à-dire, sans aucune autre source que lui-même. Le pouvoir, de ce point de vue, est pouvoir parce qu'il parvient à s'imposer et à se maintenir. Il est respectable parce qu'il se fait respecter. Le chef-d'oeuvre de cette conception toujours actuelle est, jusqu'à présent, "Le Prince" de MACHIAVEL[1] (1498-1512). Pour cet auteur, la problématique du pouvoir consiste à savoir comment l'obtenir. Il est intéressant de constater comme cette formulation se montre différente de tout ce qui avait été affirmé et théorisé antérieurement.

En effet, elle rompt avec toutes les théories de légitimation du pouvoir. Elle abandonne le domaine du droit, auquel elle substitue le domaine de la force. La séparation entre pouvoir légitime et pouvoir illégitime

---

[1] Maquiavel – O Príncipe. Publicações Europa América, Lisboa, 1976.

n'existe plus. Ce qui est en jeu et jugé important, c'est l'ensemble des moyens permettant d'obtenir et de conserver le pouvoir. Le seul gouvernement valable est celui qui s'avère efficace, indépendamment du fait d'être légitime ou non, de son système, de sa loi, voire, de sa nationalité.

Cet empirisme qui préside à l'oeuvre de MACHIAVEL, apparait également chez PASCAL (1623-1662), dans ses ouvrages fondamentaux "Pensées"(1) et "Deuxième discours sur la condition des grands"(2). Pascal résume sa conception, en affirmant que les puissances sont des "grandeurs d'établissement" utilisées arbitrairement par les hommes. Le pouvoir n'est nullement lié à un type quelconque de droit divin ou naturel. Son autorité repose simplement sur le hasard, la convention et la coutume. Cependant, même s'il est arbitraire et irrationnel, il convient de le respecter comme une oeuvre de la nature et de la raison, dans la mesure où il correspond à une forme d'option de la société à l'égard d'un type d'autorité, dont l'exercice implique l'exclusion de la dispute, du doute et de la rivalité.

HUME(3) (1711-1776) in "Essais Politiques" et "Traité de la nature humaine", considère que la conquête par la force est toujours à l'origine du pouvoir. Son maintien s'effectue par l'habitude. Ainsi, les hommes finissent par reconnaitre comme légitime ce qu'ils ont toujours connu, même si cela se passe uniquement au niveau d'une génération. C'est ce qu'on appelle "le droit du dernier occupant" dont l'application théorique s'est effectuée sans accrocs dans tous les cas de colonialisme connus.

---

(1) Pascal - "Pensamentos", Publicações Europa América, Lisboa 1976.

(2) Pascal - "Deuxième discours sur la condition des grands", Edition Brunschvicg, Hachette.

(3) Hume, David - Investigações sobre o entendimento humano, Textos filosóficos, Ed.70, Lisboa,1985.

Pour HUME, le pouvoir n'a qu'une légitimité: le maintien de la paix sociale. Dans cet ordre d'idées, il considère que les droits des individus doivent être soumis au droit de l'Etat, même lorsque celui-ci exarcerbe son pouvoir, puisque "les actes de rébellion ne font qu'aggraver les effets de la tyrannie".

2.2. LE POUVOIR COMME INSTITUTION DIVINE

S'il est vrai que JEAN BODIN (1529-1596) apparait comme le précurseur du pouvoir de droit divin, dans la mesure où il affirme que seul Dieu peut donner ou prendre le pouvoir du prince, étant donné qu'il est la cause et l'origine de tous les pouvoirs (Les six livres de la République, 1576), des rois comme Philippe III et Louis XIV ont trouvé des auteurs tels que SUAREZ (1612) et BOSSUET (1670), qui ont tenté de justifier théoriquement l'absolutisme de leur souverain.

Des rois tout-puissants qui ne partageaient rien avec le peuple, la noblesse ou le parlement, ne pouvaient se justifier qu'en termes de leur droit divin, de leur inspiration directe venant de Dieu. A cet effet, on a repris la lettre de Saint Paul aux Romains, et à partir de l'autorité que les textes sacrés octroyaient, on a commencé à considérer comme allant de soi le fait que les princes étaient des Ministres de Dieu. On a ainsi établi les attributs de l'autorité royale: celui <u>d'être sacrée</u>, dans la mesure où Dieu établit les rois comme ses ministres et règne à travers eux; celui <u>d'être paternelle</u>, dans la mesure où les rois occupent la place de Dieu, qui est le véritable père de l'espèce humaine; celui <u>d'être absolue</u>, dans la mesure où seul Dieu peut juger le roi, et finalement, le postulat selon lequel l'autorité royale est soumise à la raison, puisque gouverner est un acte de raison et d'intelligence.

Mais la conception du pouvoir comme institution divine ne s'épuise pas dans les formulations, aujourd'hui caricaturales, de BOSSUET. Reprise de diverses façons, elle préside encore au concept de l'infaillibilité pontificale, constitué historiquement contre les idées de la réforme et les thèses providentialistes de MAISTRE (1753-1821) et de BONALD (1754-1840). Ces dernières, acquièrent une importance particulière étant donné que, dépouillées de la référence directe à Dieu, elles réapparaissent sous une autre forme grâce à MAURRAS (1868-1952). Ici, la religion de l'ordre, le culte de la hiérarchie, et la suprématie de l'héréditaire (dans une tentative d'inférer l'hérédité sociale de l'hérédité biologique), conduisent à la défense opiniâtre du corporativisme et justifient "scientifiquement" le racisme et l'antisémitisme[1].

2.3. LE POUVOIR COMME INSTITUTION HUMAINE RATIONNELLE

En Europe, au cours du XVIIème siècle, deux philosophes, HOBBES (1588-1679) et LOCKE (1632-1704) ont traduit de certaine manière, les deux grands courants de pensée qui justifiaient les pouvoirs publics en vigueur à l'époque.

HOBBES a défendu l'absolutisme royal, en utilisant une problématique rationaliste et humaniste.

LOCKE a prétendu défendre la monarchie constitutionnelle, en utilisant le concept de pouvoir tempéré et limité.

Hobbes a considéré la société comme une institution indéniablement humaine. Mais la constitution d'un état de société surgit toujours par opposition à l'état de nature. Du point de vue de HOBBES, l'état de nature, même s'il représente une pure construction de l'esprit, ne pourrait

---

[1] Theimer, Walter - História das ideias políticas, Editora Arcádia, Lisboa, 1970.

être qu'un état égalitaire, et dans cette mesure, il ne pourrait être qu'un état de guerre. Cette conception d'état de guerre, assez différente d'autres qui ont prétendu à l'instar de Hobbes, remonter jusqu'aux origines, est expliquée par lui-même, de la manière suivante: "De cette égalité des aptitudes découle une égalité dans l'espoir d'atteindre nos fins. C'est pourquoi, si deux hommes désirent la même chose alors qu'il n'est pas possible qu'ils en jouissent tous les deux, ils deviennent ennemis: et dans leur poursuite de cette fin (qui est, principalement, leur propre conservation, mais parfois, leur seul agrément), chacun s'efforce de détruire ou de dominer l'autre"(1).

L'institutionnalisation de la société et de l'état ont ainsi, selon HOBBES, la grande finalité d'assurer la paix et la sécurité. Ce passage se déroule à travers la logique du contrat. De façon libre et volontaire, les individus échangent leur liberté naturelle contre la possibilité d'abdiquer de leurs prérogatives, à partir du moment où les autres le font aussi. Mais selon son point de vue, "la seule façon d'ériger un tel pouvoir commun, apte à défendre les gens contre l'attaque des étrangers et le tort qu'ils pourraient se faire les uns aux autres, et ainsi à les protéger, afin que par leur industrie et par les productions de la terre, ils puissent se nourrir et vivre satisfaits, c'est de confier tout leur pouvoir à un seul homme, ou à une seule assemblée, qui puisse réduire toutes leurs volontés par la règle de la majorité, en une seule volonté. Cela revient à dire: désigner un homme, ou une assemblée, pour assumer leur personnalité"(2).

Sur le plan pratique, ceci semble constituer le meilleur justificatif pour la soumission totale des individus à leur souverain.

---

(1) Hobbes, T. - Leviatan Publicações Europa América, Lisboa, p.124

(2) Hobbes, T. - ibid.

LOCKE commence également par établir une séparation entre état de nature et état de société. S'il n'envisage pas l'état de guerre, défini par HOBBES, dans l'état de nature, il considère cependant que dans ce dernier, les droits des individus ne sont pas pleinement sauvegardés.

Ces droits sont spécifiquement le droit à la vie et aux biens. Ainsi, la loi civile, qui se substitue à la loi naturelle, a comme objectif ultime, la préservation des droits individuels, tant qu'ils se basent directement sur l'existence d'un pouvoir législatif fort. Bien que LOCKE, lorsqu'il propose la théorie des trois pouvoirs(1), semble préfigurer la séparation entre pouvoirs législatif, exécutif et fédératif, la place privilégiée qu'il attribue au pouvoir législatif implique en dernière analyse, et paradoxalement en quelque sorte, une exacerbation du pouvoir exécutif.

Selon cet auteur, "lorsque le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif sont exercés séparément (comme ils le sont dans toutes les monarchies constitutionnelles et dans tous les gouvernements bien constitués) le bien de la société exige qu'on laisse certaines choses au jugement de celui qui détient le pouvoir exécutif"(2).

Cette prérogative du pouvoir exécutif que LOCKE considère nécessaire et incontestée, ouvre la voie à toute une série d'abus, que les monarques et gouvernants sages ne devraient pas pratiquer, selon LOCKE. Mais, "en ce cas et dans tous les cas où le juge fait défaut sur terre (le peuple n'a d'autre ressource) que d'en appeler au ciel"(3).

---

(1) Locke, John - Essai sur le Pouvoir Civil, P.U.F., Paris

(2) Locke, John - ibid.

(3) ibid.

2.4. LE POUVOIR COMME INSTITUTION EN ACCORD AVEC L'ORDRE UNIVERSEL

Deux théoriciens à des époques assez différentes, ont tenté de systématiser les possibilités d'exercice du pouvoir politique, plutôt que de légitimer un certain type de gouvernement. Ils s'agissait d'ARISTOTE (384-322 Av.J.C.) et de MONTESQUIEU (1689-1755).

Tous deux ont proposé des types de gouvernement qu'ils ont considéré comme idéaux: ARISTOTE, "la Politique", et MONTESQUIEU, "la Monarchie Parlementaire". Cependant, ils pouvaient justifier n'importe quel type de régime établi par le fait qu'ils considéraient la relativité des formes de gouvernement. Les deux auteurs ont présenté une classification des types et formes de gouvernement. ARISTOTE en classifiant, c'est-à-dire, en définissant chaque chose par son genre propre et sa différence spécifique, tel qu'il avait procédé au point de vue méthodologique, dans le domaine de la philosophie et des sciences naturelles. A son tour MONTESQUIEU a élaboré sa théorie politique à partir de la loi de l'attraction universelle de NEWTON, en concluant par le corollaire suivant: "qu'il en est comme du système de l'univers, où il y a une force qui éloigne sans cesse du centre tous les corps, et une force de pesanteur qui les y ramène"(1).

Toutefois, il faut relever comme éléments véritablement intéressants dans les formulations des deux auteurs, l'analogie entre ordre politique et ordre physique, et la défense de la nécessité d'aborder les deux phénomènes avec la même rigueur.

En effet, pour ces deux auteurs, la notion d'équilibre reprise aux sciences physiques, se traduit au

---

(1) Montesquieu - O espírito das leis, Ed. Europa América, Lisboa.

niveau de l'organisation politique par la modération qu'ils jugent indispensable à toute forme de gouvernement.

Tous deux considèrent également que toute société englobe de manière intrinsèque, un ensemble de phénomènes et d'intérêts de sens contraires, un ensemble de conflits et de tensions constants qui impliquent d'être compensés par des facteurs d'équilibre et de stabilité, si l'on veut éviter les ruptures.

ARISTOTE estime qu'au niveau du corps social, le facteur de plus grand équilibre réside dans l'existence d'une classe moyenne puissante et étendue. Il affirme: "on voit donc également que la communauté politique la meilleure est celle où le pouvoir est aux mains de la classe moyenne, et que la possibilité d'être bien gouverné appartient à ces sortes d'états dans lequels la classe moyenne est nombreuse, et plus forte de préférence, que les deux autres réunies, ou tout au moins que l'une d'entre elles, car par l'addition de son propre poids elle fait pencher la balance et empêche les extrêmes opposés d'arriver au pouvoir"(1).

MONTESQUIEU, quant à lui, considère que la noblesse constitue au niveau social, le corps intermédiaire capable de mieux accomplir cette fonction d'équilibre. Il affirme: "Le pouvoir intermédiaire subordonné le plus naturel est celui de la noblesse. Elle entre en quelque façon dans l'essence de la monarchie, dont la maxime fondamentale est: point de monarque, point de nobles; point de nobles, point de monarque. Mais on a un despote"(2).

La question du pouvoir apparait ici comme une donnée acquise á priori, où tout ce qui est susceptible d'être

---

(1) Aristote - A Política, Ed. Europa America, Lisboa.

(2) Montesquieu. op. cit.

discuté se trouve lié à une meilleure ou une moins bonne adaptation à la réalité de chaque pays et de chaque moment historique.

3. LES NOUVEAUX POUVOIRS ET LES ORDRES NOUVEAUX

Le refus de l'ordre établi ne se traduit pas uniquement par le refus systématique de tout pouvoir. Deux grandes conceptions ont ébranlé la pensée humaine, apparaissant en opposition par rapport aux conceptions préexistantes, en proposant de nouvelles formes de pouvoir. Il s'agit de la proposition de ROUSSEAU et du MARXISME.

3.1. LA PROPOSITION DE ROUSSEAU

J.J ROUSSEAU (1712-1778) surgit comme l'héritier privilégié des conceptions de la souveraineté et du contrat. A l'instar de BODIN, il considère la souveraineté comme absolue et inaliénable. Comme HOBBES et LOCKE, ROUSSEAU présente le contrat comme la réponse de sortie de l'état de nature.

Cependant, ROUSSEAU considère que la souveraineté appartient désormais au peuple et que le contrat ne met pas un terme à la liberté et à l'égalité entre les hommes, mais les transforme plutôt en volonté générale et autonomie, d'où l'originalité de sa pensée.

L'état, en s'instituant, implique du point de vue de ROUSSEAU, l'accession des individus à la condition de citoyens. Ceci signifie que l'égalité naturelle entre les sujets est remplacée par l'égalité civile, qui leur attribue des droits et des devoirs identiques, et que la liberté naturelle de chaque sujet est aliénée par la loi que lui-même et ses pairs produisent comme étant la loi de la communauté. La souveraineté du peuple, dans la mesure où elle ne peut être déléguée à des représentants, ne peut être exercée que directement. D'où un problème que ROUSSEAU lui-même n'est pas

parvenu à résoudre: le caractère fonctionnel de ce processus au sein d'états trés populeux.

Si la pensée de ROUSSEAU s'avère essentiellement théorique, la révolution française s'est chargée de divulguer sur le plan pratique certaines de ses conceptions. De toute manière, la synthèse presque parfaite entre autorité et liberté, proposée par ROUSSEAU, sans concessions à aucune des parties (bien qu'au prix de certaines contradictions), apparait dans la pensée moderne comme une véritable révolution au niveau de la conception du pouvoir.

Désormais, on ne pensera plus un individu ou un peuple comme étant destitué de tout pouvoir ou délégant à jamais tout son pouvoir. Ou comme dirait Rousseau: "Dire qu'un homme se donne gratuitement, c'est dire une chose absurde et inconcevable; un tel acte est illégitime et nul, par cela seul que celui qui le fait n'est pas dans son bon sens. Dire la même chose de tout un peuple, c'est supposer un peuple de fous: la folie ne fait pas droit"(1).

3.2. LE MARXISME

La conception marxiste de l'histoire s'oriente vers le communisme - la société sans classes - que l'anarchisme défendait également. Toutefois, alors que celui-ci prétendait à l'abolition pure et simple de toute forme de pouvoir, le marxisme s'est efforcé de théoriser (et dans certains cas, de mettre en pratique), le socialisme et la dictature du prolétariat, comme stades intermédiaires du communisme.

---

(1) Rousseau, J.- Jacques - Du contrat social, Bibliothèque Bordas, 1972 p.67

S'il est vrai qu'une grande partie de la théorie et de l'oeuvre marxiste se réfère spécifiquement à l'état, MARX (1818-1883) et ENGELS (1830-1895) n'ont accordé qu'un intérêt relatif au pouvoir de l'état. Selon eux, il ne constituait qu'un simple instrument, un appareil d'élection aux mains de la classe dominante: la bourgeoisie(1).

Reprenant la séparation hégélienne entre Etat et Société Civile, ils ont considéré que "L'état, le régime politique, constitue, ici tout au moins, l'élément secondaire, et la société civile, le domaine des relations économiques, l'élément décisif"(2). L'ennemi à abattre en un premier temps, n'était donc pas l'état tout court, mais plutôt l'état bourgeois, lieu de production et de reproduction de la domination économique de la bourgeoisie sur la production.

La grande innovation du marxisme par rapport à ce que d'autres auteurs avaient préconisé antérieurement concerne la centralité de la problématique économique au sein des relations de pouvoir. Jamais auparavant, l'histoire humaine n'avait été considérée aussi clairement comme une lutte pour l'appropriation des moyens de production économique. Or, selon MARX, l'enjeu était une lutte de classes avec des intérêts différents et antagonistes. D'une part, ceux qui contrôlaient le capital et les moyens de production, et d'autre part, ceux qui, en vendant leur force de travail et en produisant la plus-value, constituaient la grande masse des exploités, moteurs de l'économie, de l'histoire et de la révolution.

---

(1) Marx, K.- A guerra civil em França, Textos nosso tempo, Lisboa, 1971.

(2) Engels, F. - Ludwing Feurbach e o Fim da Filosofia Clássica alemã, col. Textos Politicos, Porto 1975.

La conception matérialiste dialectique s'écartait définitivement du matérialisme naissant qui la précédait, d'une part, et de la dialectique idéaliste, d'autre part. Par conséquent, les questions concernaient désormais l'homme proprement dit, dans sa réalité objective, dans les conditions matérielles de son existence. Mais elles concernaient davantage encore les luttes d'intérêts antagonistes constamment en jeu. Dès lors, il devenait necéssaire de déterminer le fonctionnement de la production économique en général et du capitalisme en particulier, puisque celui-ci constituait le type d'économie dominant. Le capitalisme et les contradictions que son mode de production engendrait, impliquaient, du point de vue des premiers marxistes, l'inévitable prise du pouvoir économique et politique par la classe exploitée, le prolétariat.

La conquête du pouvoir par le prolétariat, impliquerait ainsi la fin des classes sociales "c'est-à-dire, plus de distinctions entre les membres de la société quant à leurs rapports avec les moyens sociaux de production"(1), et progressivement, la disparition de l'état.

Il devient donc important de cerner ce qu'il y a de commum.

De PLATON à MARX, qu'existe-t-il de commun entre tous ces auteurs, en ce qui concerne la question du pouvoir?

Ce qui apparait en premier lieu, ce sont les divergences. Pour les uns, l'origine du pouvoir est d'ordre divin, pour d'autres, naturel. Pour les uns, le pouvoir est mauvais et connote tout ce qui ne doit pas exister, pour d'autres, le pouvoir est bon. Pour les uns, le pouvoir se justifie par lui-même, pour d'autres,

---

(1) Marx,K. - Crítica de la filosofia del estado de Hegel, Col. 70 - Ed.Grijalbo, Mexico,1968.

il doit être justifié au nom d'un principe quelconque. Enfin, pour la plupart, la question du pouvoir est centrée sur sa légitimité.

Mais il est aisé de constater que les principes de légitimité diffèrent assez les uns des autres.

Pour certains, celle-ci se base sur un principe organisateur de l'autorité, déléguée successivement à l'image de Dieu ou du père. Ainsi, même lorsqu'ils affirment que les hommes sont égaux, ils réaffirment implicitement que certains sont plus égaux que d'autres.

Pour un autre groupe d'auteurs, la légitimité ne peut être que ce qui confère à l'homme la responsabilité de son existence comme être social.

Il existe aussi ceux qui méprisent la question de la légitimité et fondent le pouvoir sur le contrôle de la force. Ainsi, celui qui a le plus de force, qui l'exerce et l'impose, détient le pouvoir.

Finalement, nous avons ceux qui considèrent que tout pouvoir organisé constitue un attentat à la liberté individuelle, et que comme tel, il doit périr.
En commun, nous avons la compréhension des mécanismes du pouvoir, à la lumière du paradigme ultime de tous les pouvoirs: l'état.

Chacun des auteurs que nous avons évoqué rapidement, comprend le pouvoir, selon le moment historique de sa propre existence, en référence au pouvoir politique. Comme si le pouvoir de l'état et de ses appareils infiltrait le corps social en reproduisant à chacun de ses niveaux les mêmes mécanismes et les mêmes principes, ou inversement, comme si le pouvoir de l'état était le lieu de super-production des relations de pouvoir, légitimes aux autres niveaux de la société.

De ce point de vue, les questions concernant les pouvoirs informels, avec les multiples pouvoirs dilués au sein de la société, n'ont jamais contitué une problématique importante.

Pour tous ces auteurs, détenir le pouvoir signifie passer au registre du politique, contrôler, ou du moins, participer à l'appareil de l'état. Ainsi, le pouvoir devient l'attribut d'un individu, d'un groupe, d'une classe sociale, qui, grâce à une légitimité quelconque (le droit du sang, le droit divin, le droit de conquête, le droit historique, etc.), parvient à détenir et contrôler les lois leur exécution, ainsi que les moyens de production.

Toutes ces conceptions sont des conceptions du pouvoir et sur le pouvoir, elles formulent des questions et fournissent des réponses à partir, évidemment, des références de leurs auteurs. Lesquelles références s'emboitent directement dans des conceptions philosophiques et idéologiques où l'homme est le centre, l'agent et le producteur des actions de pouvoir.

CHAPITRE II - LES CONCEPTIONS PSYCHO-SOCIOLOGIQUES DU POUVOIR

INTRODUCTION

Dans notre siècle, les conceptions du pouvoir ont acquis une nouvelle dynamique.

Ainsi, s'il est vrai que le pouvoir politique demeure capital dans l'étude du pouvoir, on s'est considérablement éloigné de l'image du pouvoir comme attribut des individus, groupes ou classes. Les rapides transformations sociales, politiques, économiques, préfigurées au XIX ème siècle et consolidées par la suite dans les changements profonds du processus de travail, dans les modifications technologiques et dans les grandes concentrations industrielles(1), qui ont induit la rupture entre le "savoir" et le "savoir-faire"(2), ont actualisé la question du pouvoir, à d'autres niveaux, différents, de la société, où elles n'aurait eu aucun sens auparavant.

"Dans l'émergence de la société capitaliste, le patronat est confronté à des zones d'incertitude importantes, dont il n'a qu'une maitrise très partielle et qui concerne la productivité des travailleurs"(3), affirme BONAMI (1983).

Mais ce n'est pas seulement le patronat qui, du fait de l'emergence et de l'évolution du capitalisme, se trouve aux

---

(1) BONAMI, M. (1983) - Pratiques psychologiques en entreprise: bilan et perspectives in "Pesrspectives - Revue sur les enjeux sociaux des pratiques psychologiques" nº2, p. 126.

(2) TAYLOR (1985/1915) et l'Organisation Scientifique du travail.

(3) BONAMI, M. op. cit. p. 127

prises avec de larges zones d'incertitude[1] ou, autrement dit, avec de faibles niveaux de contrôle. Tout le social - individus, groupes et classes - est confronté à de multiples phénomènes où la qualité du pouvoir engagé se dilue et s'estompe, à tel point qu'il échappe aux grilles d'analyse du pouvoir existantes.

En particulier après la Ière Guerre Mondiale (1914/1918), des phénomènes de plus en plus fréquents tels que la mobilité sociale, les grandes organisations multinationales, la dynamique inter-relationnelle dans les petits et les grands groupes et leurs conséquences, ont induit des réflexions systématiques sur la qualité du pouvoir véhiculé.

Les conceptions auxquelles nous donnons ici l'appellation de psychosociologiques, sont, au fond, des réponses issues de la zone d'intersection entre la psychologie et la sociologie[2] aux questions posées par un social de plus en plus "organisationnel" à tous les niveaux, dans le travail comme dans les loisirs, dans le public comme dans le privé.

Ce sont essentiellement des réponses destinées à la gestion du pouvoir, encore que celui-ci reconnaissable ou

---

[1] Au sens où l'entend Bonami, autrement dit, dans l'acception de Croizier et friedberg in "L'acteur et le systéme". Nous reviendrons sur ce concept.

[2] TAVARES DA SILVA, M. (1979) A Liturgia psicossociológica in "Psicologia" vol IV nos 3/4, Lisboa 1983.

qu'il circule dans n'importe quelle organisation(1).

Ces conceptions, dans leurs affirmations les plus importantes, considèrent le pouvoir comme une relation ou, alternativement, comme la capacité générale d'un systéme.

---

(1) Selon PUGH, D. S. (1966) in Modern Organisation Theory, "Psychological Bulletin, 66 (4), il existe 6 catégories dans les théories des organisations:
- Les théories du "management"(Fayol, Dracker, Brown)
- Les théories "structurales" (Weber, Belzmick, Burns)
- Les théories de "groupe" (mayo, Lewin, Lippitt)
- Les théories "individualistes" (March, Simon, Kelly)
- Les théories "techonologiques" (Taylor, Miller, Rice)
- Les théories "économiques" (Marshall, Miller, Mains) qui impliquent, selon l'expression de TAVARES DA SILVA (1979), autant d'"adhésions liturgiques".

Ce qui est cependant en jeu pour nous, c'est la conceptualisation du pouvoir et non pas proprement dit celle de l'organisation.

1. LES THEORIES RELATIONNELLES

Tel que leur nom l'indique, les théories relationnelles sont celles qui considèrent de manière privilégiée et fondamentale, l'importance de la relation. Dans ce contexte, relation désigne les interactions entre différents acteurs ou groupes sociaux, qui fonctionnent au sein d'une même structure ou système de valeurs ou d'actions.

1.1. LES RELATIONS SOCIALES

Le grand précurseur des théories relatinoNnelles du pouvoir, est MAX WEBER (1864-1920). Cette place, qui lui revient incontestablement de droit, se doit principalement à sa formulation en termes d'"action sociale", devenue centrale en sociologie. A ce sujet, WEBER a défendu l'importance et la nécessité d'étudier les comportements effectifs des sujets et les significations que ceux-ci leur attribuent, indépendamment des éventuelles explications causales et des justifications possibles des actions. Ainsi, le concept "d'action sociale" met effectivement l'accent sur les relations établies entre sujets.

C'est également à partir de ce principe de base que WEBER présente sa théorie du pouvoir. A noter que de son point de vue, le pouvoir, en tant que capacité d'imposer sa propre volonté à autrui, représente un concept non pertinent, il le dit amorphe, en termes strictement sociologiques. En effet, la nature compliquée des relations et phénomènes en jeu, et l'ensemble des mécanismes individuels et collectifs, psychologiques et matériels, compris dans cette désignation de pouvoir, ont amené WEBER à considérer que: **"Le pouvoir est la probabilité pour un acteur d'être en mesure d'imposer sa volonté dans le cadre d'une relation sociale, malgré**

les resistances éventuelles, et quel que soit le fondement sur lequel repose cette probabilité"(1).

Le pouvoir est ainsi un concept vaste et englobant, qui ne se limite pas à une discipline scientifique, mais touche plutôt une série de domaines. Il considère cependant, que la domination constitue la forme sociologique du pouvoir. La domination, selon COT et MOUNIER, "est liée à l'existence de relations sociales et d'une certaine distribution des rôles sociaux en rôles de domination et rôles de subordination"(2).

Les fameux types d'autorité que WEBER décrit - les autorités légale, traditionnelle et charismatique(3) - se réfèrent directement au type de relation sociale qui leur est sous-jacent. Tel qu'on peut aisément le constater, WEBER parle d'autorité et non de pouvoir car, tandis que le premier concept est lié à la discipline de départ de WEBER, la sociologie, et à sa conception de la domination, le second s'avère beaucoup plus vaste.

Ainsi, lorsqu'il parle d'autorité légale, WEBER, tout en marquant son appréciation à l'égard de la bureaucratie, affirme qu'au sein de celle-ci, on n'obéit pas à quelqu'un de déterminé pour une question de droit personnel. Ce qui existe ici, c'est la référence à une règle institutionnelle qui décide a priori à qui l'on doit obéir. Mais celui qui émet l'ordre obéit aussi à une norme formellement abstraite. Autrement dit, l'enjeu n'est pas le pouvoir d'un individu ou d'un groupe, mais de leurs fonctions respectives.

Toutefois, pour ce qui est de l'autorité traditionnelle, WEBER discerne des caractéristiques assez

---

(1) Weber, Max - Economie et Societé, Plon, Paris, 1971.

(2) Cot, J.P. et Mounier, J.P. - op. cit. p.243

(3) Weber, M. - op. cit.

différentes. Dans ce cas l'autorité ne se base pas directement sur les caractéristiques personnelles des individus ni sur les fonctions accomplies. Il y a une combinaison des deux facteurs, mais l'important réside dans le fait que la simple tradition, autrement dit, la supposition "qu'il en a toujours été ainsi" suffit comme facteur de maintien de ce type de relation. Ce type d'autorité repose directement sur l'ancienne croyance attribuant un caractère sacré aux ordonnances et aux pouvoirs seigneuriaux (le patriarche ou la caste) qui, élargi au niveau de l'Etat, a produit la plupart des états existants jusqu'à la Révolution Française.

L'autorité charismatique, enfin, s'avère, aux dires de WEBER, parfaitement personnalisée. Elle est liée à un sujet déterminé et à ses caractéristiques particulières, nommément de personnalité, qui deviennent source de pouvoir et de domination. De ce fait, elle n'est issue de l'exercice d'aucune fonction spécifique, ni d'aucun statut traditionnel. Elle est inhérente au sujet lui-même.

Présenté de cette façon, on pourrait croire que WEBER, lorsqu'il parle des différents types d'autorité, et dans la mesure où celle-ci correspond à une forme sociologique du pouvoir, continue à envisager le pouvoir comme étant tributaire des individus. Or, cela ne correspond nullement à sa pensée.

D'une part, parce que la description des types d'autorité présente, tel que WEBER le souligne lui-même, des types-idéaux. Autrement dit, il s'agit uniquement d'instruments d'analyse, combinés entre eux à plusieurs reprises, plutôt que de descriptions de modeles existants. L'aspect combinatoire des différents types-idéaux se révèle, d'ailleurs, fondamental dans la présentation de WEBER, puisque n'importe lequel d'entre eux (les uns plus que les autres cependant) ne peut être maintenu dans sa forme pure et doit comme tel, tout en s'affirmant d'une

certaine façon, être capable d'engendrer des nouveaux types d'autorité au cours de son développement.

D'autre part, parce que cette présentation de l'autorité est développée à partir du "fait social" qu'est le groupe de domination. A propos des formulations de WEBER, COT et MOUNIER affirment: "Il constate que, si les phénomènes existent à l'état isolé - le voleur de grand chemin, le père de famille courroucé - le politique ne se développe que dans le cadre social du groupement structuré."(1).

Ainsi, selon WEBER, il n'existe de pouvoir, ni d'autorité en dehors du cadre strict des relations sociales, c'est-à-dire, des groupes de domination.

La question du pouvoir, en tant que phénomène sociologique, représente ainsi pour Weber une question de domination-soumission, qui met en évidence, dans les divers types décrits, les différentes attitudes liées à un groupe spécifique (grand ou petit). Dans n'importe quel cas cependant, le fondement relatif de ce jeu de domination-soumission, se base pour WEBER, sur la possibilité effective du recours à la force(2).

1.2. LES RESSOURCES DANS LES RELATIONS

Tous les auteurs de tradition weberienne, discutent le pouvoir comme possibilité interactive des acteurs sociaux. Tel est le cas des représentants du courant dénommé

---

(1) Cot, J.P. et Mounier, J.P. - op. cit. p.236

(2) Weber, M. - op. cit. p.57.

"individualisme méthodologique"(1), tels que CROZIER et FRIEDBERG, dont la synthèse interactionniste systémique tente de réhabiliter la notion d'acteur(2).

DAHL, repris et critiqué par CROZIER et FRIEDBERG (1977), affirme que:"Mon idée intuitive du pouvoir est la suivante: A exerce du pouvoir sur B, dans la mesure où il peut obtenir que B fasse quelque chose que B n'aurait pas fait sans l'intervention de A"(3).

Cette formulation et d'autres identiques, posent évidemment une seconde question sur le pouvoir, celle de savoir s'il s'agit d'une capacité potentielle ou au contraire, s'il se réfère spécifiquement à l'exercice de cette capacité.

Les auteurs de tradition dite weberienne, dans la mesure où ils basent le pouvoir sur le recours à la force, et par conséquent, à la menace, défendent l'existence d'un pouvoir "latent", c'est-à-dire, de formes de pression implicites constituant une médiation entre les actes sociaux et le recours effectif à la violence physique.

Dans cette perspective, BACHRACH et BARATZ (1962) affirment qu'il n'existe une relation de pouvoir, qu'à partir du moment où l'une des parties peut menacer l'autre de sanctions(4), et BIERSTEDT (1950) considère que "Seuls les groupes qui ont du pouvoir peuvent menacer de se

---

(1) L'individualisme méthodologique est représenté par des politologues américains aussi célèbres que: M. Olson, P. Blau ou R. Dahl, et français: R. Boudon et F. Bourricaud. L'accent de cette conception est mis sur la volonté agissante de l'homme. Un débat autour de ces thèses est paru dans la Revue Française de Sociologie, 1975.

(2) Crozier, M. et Friedberg, E. - L'acteur et le système, Ed. du Seuil, Paris 1977

(3) Dahl, R. cité par Crozier et Friedberg, op. cit. p.56.

(4) Bachrach et Baratz (1962) - "The two faces of power" cité par Janine Goetschy - in "Les théories du pouvoir" - p.448.

saisir de la force et cette simple menace constitue du pouvoir"(1).

Pareillement, diverses écoles d'inspiration marxiste défendent l'existence du pouvoir comme virtualité, mais dans la mesure où l'accent est mis sur les différents pouvoirs et sur les différents registres d'élaboration et de réponse, nous ajournons pour le moment l'analyse de ces formulations.

Pour en revenir aux théorisations dites relationnelles, ce que tous les auteurs réaffirment expressément, et DAHL en est un bon exemple, c'est la possibilité pour certains groupes et individus d'agir sur d'autres individus et groupes. Dans cette même ligne, BLAU (1946), définit le pouvoir comme "la capacité d'une personne ou d'un groupe d'imposer sa volonté à d'autres soit par la crainte, malgré des résistances éventuelles, soit sous la forme d'une punition, chacune des deux façons d'agir constituant une sanction négative"(2).

Par cette définition, et en se référant aux renforcements négatifs, BLAU pose la question de la répartition des ressources qui conditionne le maintien des relations de pouvoir. Ainsi, il considère que, du fait de la répartition inégale de ces ressources, ceux qui ne les possèdent pas se trouvent, évidemment, en position d'infériorité par rapport aux autres, et ce n'est que sur cette base que les relations de pouvoir peuvent être établies.

La question de l'échange social et de l'échange de ressources est reprise ultérieuremment par d'autres auteurs, notamment HICKSON, HINNINGS, SCHECS et PENNINYS (1971) qui estiment, en ce qui concerne les relations de

---

(1) Bierstedt (1950) "Analysis of social power" cité in ibid p.455

(2) Blau, P. (1976) - "Exchange and Power in Social Life" New York, Willey

pouvoir au sein des organisations, que la distribution du pouvoir organisationnel se base sur la capacité des sous-groupes à "maitriser l'incertitude"(1).

D'autres auteurs, dont M.ROGERS (1976) et ETZIONI (1961), se sont efforcés d'énumérer et de classifier "des ressources"(2), tandis que d'autres encore, tels que WRONG (1968), ont attiré l'attention sur le fait qu'en soulignant le caractère asymétrique des relations de pouvoir, on considère des tranches restreintes, tant sur le plan temporel que spatial. A son point de vue, la totalité des interactions des sujets et/ou des groupes nous permet de vérifier l'existence d'influences réciproques et de processus de négociation entre les participants à cette relation(3).

CROZIER et FRIEDBERG (1977) reprennent un peu toutes ces questions pour conclure que "le pouvoir réside donc dans la marge de liberté dont dispose chacun des partenaires engagés dans une relation de pouvoir"(4).

Ces auteurs défendent qu'il existe des zones d'incertitude (manque d'informations, effets pervers, illusions, etc.) auxquelles les stratégies des acteurs sociaux sont constamment confrontées. Dans la mesure où toute relation de pouvoir met en présence au moins deux personnes engagées dans une même structure, il est évident que, quelle que soit la situation, on ne peut jamais affirmer que l'une d'entre elles détient tout le pouvoir.

---

(1) Hickson , Hinnings, Schecs et Penninys (1971) "A strategic contingency theory of intraorganizational power" cité in ibid. p.452.

(2) Rogers, M.(1976) "The bases of Power" et Etzioni (1961) - "A comparative analysis of complexe organizations" cité ibid. p.452.

(3) Wrong (1968) "Some problems in defining social power" cité in ibid. p.453.

(4) Crozier et Friedberg, op. cit. p. 59-60

Bien que les capacités stratégiques soient différentes, toute relation de pouvoir consiste, selon ces auteurs, en une "relation d'échange, donc de négociation"(1), dans un cadre suffisamment structuré pour que "même dans les situations les plus extrêmes, l'homme garde toujours un minimum de liberté (et) qu'il ne peut s'empêcher de l'utiliser pour "battre le système"(2). Pour CROZIER et FRIEDBERG, les grands systèmes (la société comme un tout, les états, les nations, les grandes sociétés industrielles, les entreprises) ne constituent pas des ensembles homogènes et bien lubrifiés. Ils comprennent de grands interstices, d'énormes zones (de contradictions, d'incohérences, et de conflits) d'incertitude qui permettent aux acteurs sociaux, l'acquisition d'une certaine quantité d'information pertinente et ainsi, "chacun des partenaires/adversaires s'orientera donc tout naturellement vers la manipulation de la possibilité de son propre comportement et de celui d'autrui"(3).

---

(1) ibid. p.57

(2) ibid. p.56

(3) ibid. p.62

2. LES THEORIES SYSTEMIQUES

2.1 LE CONCEPT DE SYSTEME

Vers le milieu des années 40 (seconde guerre mondiale), un peu partout et particulièrement aux U.S.A., on a assisté au développement d'un ensemble de théories holistiques, qui ont été divulguées sous le nom de Théories Systémiques[1]. S'il est vrai qu'elles se basent effectivement sur la théorie des systèmes proposée par VAN BERTALANFFY (1954), comme doctrine universelle de l'intégration (Wholeness) et de l'organisation, les contributions à cette conception sont multiples et diverses: de la cybernétique (WIENER, 1948) aux théories de l'information et de la communication (SHANNON et WEAVER, 1948). En un premier temps, les travaux effectués dans ce domaine s'appliquaient aux machines, mais très rapidement, ils ont abordé l'étude des sociétés humaines et de l'homme lui-même, en tant que systèmes[2].

A l'instar de toutes les théories holistiques, la théorie systémique prétend aborder "ses objets" non comme objets en soi, mais en tant que parties interagissantes de systèmes plus vastes. Dans ce sens le concept de système s'avère une notion essentiellement heuristique qui prétend désigner un tout complexe et organisé, une réunion de choses ou de parties agissant les unes sur les autres et produisant un tout unitaire et complexe.

---

[1] MORIN, E. (1977), propose le concept de système, comme une méthode. A son point de vue qu'elle soit "réductionniste ou holistique, l'explication, dans un cas comme dans l'autre, cherche à simplifier le problème de l'unité complexe" in O Método vol. I, II, Edições Europa - América, Lisboa 1979.

[2] En tant que systèmes ouverts, devrait-on ajouter, les systèmes sont caractérisés par les principes: de la globalité, de la non-additivité, de la non-existence de relations unilatérales, du feed-back et de l'équifinalité (VON BERTALANFFY, 1962).

Ainsi, les théories systémiques du pouvoir considèrent celui-ci comme une capacité générale d'un système. A partir de cette conception, ce n'est pas l'acteur social qui détient le pouvoir, et ce n'est pas la relation entre les acteurs qui le définit. C'est le système lui-même qui engendre les mécanismes auto-régulateurs susceptibles de le conduire aux objectifs envisagés. Parmi ces mécanismes auto-régulateurs, se trouve le pouvoir.

2.2. UN PERCUSSEUR: LE STRUCTURO-FONCTIONNALISME

Le structuro-fonctionnalisme de T. PARSONS a développé une anlyse bipartite qui spécific simultanément le point de vue de l'action et du systéme social.

Si ce type d'analyse n'a en commum avec la théorie générale des systémes que l'ambition holistique, en ce qui concerne le concept de pouvoir la formulation de Parsons peut très bien être un précusseur des conceptions systémiques d'auteurs plus récents.

Selon PARSONS, la société constitue un système dont les parties sont en équilibre dans leur ensemble, et dont le mode de production et les relations de pouvoir ne constituent nullement l'essence. De son point de vue, ce ne sont ni les acteurs sociaux, ni leurs relations, qui déterminent quoi que se soit. C'est le système lui-même qui s'auto-régule et se perpétue à travers des processus de "modernisation", où les fonctions sociales sont de plus en plus différenciées dans les nouvelles structures. Dans un article sur le pouvoir (1969)[1], PARSONS affirme de manière polémique: "le pouvoir tel que nous le concevons, est un intermédiaire identique à l'argent qui circule au sein de ce que nous

---

[1] Parsons, T. - "O conceito de poder" in sociologia política- Orientações teóricas e aparelho conceptual- Birnbaum, P. et Chazel, F., Edit. Presença, Lisboa 1975.

appelons système politique, et dépasse cependant ses limites, en pénétrant dans les trois sous-systèmes fonctionnels d'une société (telle que nous la concevons), le sous-système économique, le sous-système d'intégration et le sous-système de maintien des modèles culturels"(1).

Tel qu'on peut le constater, le pouvoir est considéré ici comme une instance intermédiaire dans les transactions sociales, et PARSONS spécifie la nature de cette médiation comme étant susceptible de généralisation et de légitimation.

PARSONS considère qu'on ne peut parler de Pouvoir que si cela correspond à la réalisation d'une capacité généralisée. On exclut ainsi certaines satisfactions de désirs (de caractère obligatoire ou non), que l'on ne peut toujours généraliser. L'auteur précise, qu'à l'instar de ce qui se passe avec l'argent, cet intermédiaire généralisé doit être symbolique. Ceci signifie que, pareillement à l'argent, qui correspond à une valeur base-or en un premier temps, pour devenir ensuite autonome et être institutionnalisé comme symbole, le pouvoir, qui se base d'abord sur la force, doit subir ultérieurement un processus identique d'institutionnalisation symbolique. "Il doit être légitimé et inspirer confiance au sein du système, et doit encore, dans certaines limites, être géré consciemment."(2) Dans cette perspective, le pouvoir ne peut, s'il prétend être efficace, se référer directement aux sanctions qu'il peut impliquer. S'il n'est pas respecté, il doit plutôt être généralisé sous la forme de symbole, et de cette façon, légitimé.

---

(1) ibid. p.97.

(2) ibid.

Cette légitimation implique la possibilité de "comportements optatifs" au moins dans les cas correspondant aux zones périphériques des sous-systèmes que PARSONS considère. La conception implicite d'équilibre du système, permet à PARSONS cette vision "lubrifiée", dépourvue de tensions, où tout se déroule dans un système relativement transparent, étant donné que l'objectif du système correspond aux objectifs collectifs de la société, et que celle-ci constitue un ensemble organisé.

C'est dans cette optique que PARSONS critique le concept de Pouvoir comme "somme zéro"(1), développé par LASSWELL et KAPLAN (1950) et MILLS (1956)(2). Dans la mesure où le tout est différent de la somme des parties, la perte ou le gain de pouvoir chez des acteurs ou des groupes sociaux ne signifie pas nécessairement l'opération inverse chez d'autres individus ou groupes.

Du point de vue de PARSONS, le Pouvoir peut, comme n'importe quel compte courant, présenter des crédits et des débits, sans perdre pour autant sa nature spécifique.

2.3. LES THEORIES DU SYSTEME POLITIQUE

D'autres auteurs plus récents et se réclamant sans ambiguité d'une orientation systématique, ont proposé eux aussi leurs conceptions du pouvoir. Il s'agit de ALMOND (1970), ALMOND et VERNA, (1980) et EASTON (1965). Ces auteurs, dans la mesure où ils privilégient le système social et/ou le système politique au détriment des acteurs sociaux et des relations entre eux,

---

(1) Le concept de pouvoir comme "somme zéro", implique que, dans un système donné, tout accroisement de pouvoir au travers d'une unité A entraine une perte correspondante de pouvoir de la part des unités B,C,D...

(2) Lasswell et Kaplan in op. cit. et Mills (1956) - A Elite do Poder, Ed. Arcadia, Lisboa

finissent par considérer le pouvoir comme un intermédiaire, tout comme PARSONS.

Dans ce sens, il n'existe pas une théorie du pouvoir proprement dite, mais une théorie du systéme politique, considérant les décisions impératives et coercitives de la société.

EASTON définit le système politique comme étant "l'ensemble des interactions à travers lesquelles, dans une société déterminée, l'attribution autoritaire des valeurs s'effectue"(1). Cette question centrale qui consisterait finalement à savoir comment se réalise cette attribution autoritaire des valeurs ne trouve pas de réponse chez EASTON. Ses préoccupations concernent les "inputs" que les systèmes politiques subissent sous forme de "demandes" et de "soutiens", et les "outputs", qui mesurent la production du système et rétroagissent par "feedback" sur les "inputs". EASTON commence par se référer au système politique comme à un système ouvert, doté d'énormes capacités d'adaptation au milieu, avec une tendance à trouver un état d'équilibre, à l'instar de tous les systèmes. Néanmoins EASTON distingue l'équilibre de la stabilité, en refusant de les considérer synonymes et allant jusqu'à affirmer "que les membres d'un système peuvent parfois souhaiter prendre des mesures positives afin de détruire un équilibre antérieur, voire, pour atteindre un nouvel état de déséquilibre permanent"(2).

Ceci signifie que, même s'il ne considère pas les acteurs sociaux comme importants sur le plan individuel, EASTON reconnait la capacité transformatrice des membres du système et affirme que "pour rendre possible une action

---

(1) Easton, David in "Categorias para uma análise sistemática da política" in Sociologia política - orientações teóricas e aparelho conceptual. op. cit.

(2) ibid. p.139.

collective, tous les systèmes comportent certains membres qui s'expriment au nom et à la place du système entier". "Nous pouvons les appeler les autorités" - dit l'auteur[1].

Le rationalisme systémique d'EASTON s'avère manifeste. Le Pouvoir, et les relations de Pouvoir, l'autorité et l'accomplissement des fonctions, au sens sociologique du terme, ne doivent pas être expliqués, car ils représentent des conditions "sine qua non" du système.

Pour EASTON, il est évident et implicite que les sociétés n'existent qu'à partir du moment où il devient possible de distribuer des valeurs et où les membres du système les acceptent comme autoritaires. EASTON affirme que sans l'accomplissement de ces fonctions, les sociétes se désagrègent.

S'il n'aborde pas la genèse du Pouvoir, il considère cependant sa forme - l'autorité - , et sa finalité - l'existence sociale.

A son tour, ALMOND associe le langage systémique à un fonctionnalisme profond, pour étudier non seulement l'ensemble du système politique, mais aussi avec la totalité du système social. D'une manière plus spécifique, il définit le système politique comme étant: "le système d'interactions existant dans toutes les sociétés indépendantes, qui accomplit les fonctions d'intégration et d'adaptation (tant à l'intérieur que par le rapport à d'autres sociétés), à travers le recours ou la menace de recours à une contrainte physique plus ou moins légitime"[2]. Il ajoute encore que la contrainte physique constitue la seule caractéristique permettant de distinguer les systèmes politiques des autres systèmes

---

[1] ibid. p.153.

[2] Almond, Gabriel in "O sistema político" in Sociologia política - Orientações teóricas e aparelho conceptual p.122

sociaux. Autrement dit, l'ensemble du Pouvoir Social se base directement sur la force.

La contribution la plus intéressante d'ALMOND réside dans la formulation selon laquelle, dans la mesure où tout système tend à s'éterniser et à s'adapter aux exigences du milieu, les systèmes politiques auront également tendance à s'éterniser. Ceci signifie que, selon ALMOND, tous les systèmes politiques de tous temps accomplissent les mêmes fonctions, avec une variation évidente des modes d'action et des structures institutionnelles.

ALMOND et POWELL (1966)(1) groupent les fonctions visant l'auto-reproduction du système en trois grandes catégories. Celles qui ont une fonction de conservation, articulent les demandes aux règles à établir, et se chargent de la communication, que ce soit au niveau des "outputs" ou des "inputs". Celles liées à l'adaptation et qui travaillent de ce fait au niveau de la spécialisation maximale des dirigeants, et de la diffusion maximale des règles de sociabilisation souhaitable. Finalement, ce que les auteurs appellent "les capacités", qui se réfèrent spécifiquement aux relations du système avec le milieu, aux différents niveaux (capacités extractive, régulatrice, distributive, symbolique et de réponse).

Ainsi, du point de vue d'ALMOND, il n'existe pas de pouvoirs nouveaux. L'analyse du pouvoir et des relations de pouvoir se révele toujours diachronique, puisque tout existe déjà à n'importe quel moment passé et futur.

*
* *

(1) Almond, G. et Powell B. cité par Philippe Brau in op. cit.

S'il est vrai que les analyses dites systémiques se montrent extrêmement attrayantes, par le langage utilisé et par la vision organisée de l'ensemble qu'elles permettent, on constate qu'elles n'ajoutent pratiquement rien à la problématique qui nous intéresse. En effet, puisque le système constitue l'élément le plus important, les phénomènes qui le traversent deviennent moins explicatifs que descriptifs. Dans ce contexte, le pouvoir ne peut être expliqué.

Il doit être admis. Il est évident que cette courte présentation ne prétend pas épuiser les formulations sociologiques du pouvoir, le "fait social" que constitue le pouvoir méritant un très vaste ensemble de travaux et de réflexions de caractère éminemment sociologique.

Néanmoins, la tentative de nombreux scientifiques sociaux, demeure ici manifeste (dans le cas des théories systémiques), de rompre avec la proposition du pouvoir comme attribut d'individus (dans le cas des théories relationnelles) ou de groupes ou classes déterminées.

Apparemment les deux propositions relationnelle et systèmique, s'excluent mutuellement.

En effet, les théories relationnelles finissent par définir dans tous les cas, l'existence de groupes sociaux avec plus de pouvoir que d'autres. De WEBER à CROZIER, lorsqu'ils se réfèrent aux groupes de domination ou tentent de réhabiliter la notion d'agent social, tous les auteurs s'accordent quant à la distribution inégalitaire du pouvoir. Cette vision entraine dès lors une conséquence importante, celle d'ouvrir la voie aux lectures historiques et idéologiques du pouvoir. A partir du moment où l'on vérifie qu'il existe des groupes sociaux avec plus de pouvoir que d'autres, la question se pose

de savoir si ce pouvoir est juste ou pas, quelles sont ses sources et ses limites, la manière dont il se maintient et se perd. Ce n'est pas par hasard que certains courants marxistes adoptent clairement cette vision relationnelle du pouvoir.

Curieusement, NICOS POULANTZAS (1968), marxiste convaincu, critique K. LEWIN et R. DAHL en affirmant que: "Le concept de pouvoir ne peut s'appliquer à des rapports "inter-personnels" ou à d'autres dont la constitution apparait, dans des circonstances déterminées, comme étant indépendante de sa place dans le processus de production (c'est-à-dire, dans les sociétés divisées en classes, de la lutte des classes),comme c'est le cas par exemple pour les relations d'amitié, ou les relations entre les membres d'une association sportive, etc... Dans ce cas, nous pouvons utiliser le concept de puissance: ce concept a surtout été utilisé dans la science politique afin d'indiquer l'élément de force, le concept de pouvoir étant utilisé dans le cas d'une force légitimée, c'est-à-dire, exercée dans un cadre référentiel avec un minimum de "consentement" de la part de ceux sur lesquels ce pouvoir est exercé"(1).

Comme on peut le constater, il réserve ici le concept de pouvoir selon ses propres mots, "à la capacité d'une classe à réaliser des intérêts objectifs spécifiques"(2), en se rapportant "au type précis de relations sociales qui sont caractérisées par le conflit"(3) et en proposant le concept d'autorité pour désigner les relations de domination-subordination "dans

---

(1) Poulantzas, Nicos - Poder Político e Classes Sociais Dinalivro, Lisboa 1976 - p.122.

(2) ibid. p.119

(3) ibid. p.121

le cadre de sociétés où cette division de classes est inexistante"(1).

Dix ans plus tard, POULANTZAS, critiquant cette fois G. DELEUZE et M. FOUCAULT (1978), tout en nuançant d'une certaine façon le sens de ses affirmations antérieures, affirme que: "On peut considérer que toute lutte même hétérogène, aux luttes de classe proprement dites (entre hommes-femmes, par exemple), ne prend sans doute son propre sens que dans une société où l'état utilise tout pouvoir (la phallocratie, ou la famille dans ce cas) comme diffuseur du pouvoir de classe, dans la mesure où les luttes de classe existent et permettent ainsi à d'autres luttes de se développer"...(2); il spécifie avec vigueur que: "le champ du pouvoir s'avère strictement relationnel(3).

Mais, que ce soit en réservant la désignation de pouvoir aux luttes inter-classes ou en élargissant le concept à d'autres groupes sociaux, POULANTZAS, à l'instar d'autres théoriciens marxistes contemporains, semble ressentir la nécessité d'affirmer le pouvoir comme potentialité, et comme relation.

Cependant, les théories systémiques, en considérant le pouvoir comme un intermédiaire anodin en circulation dans un système, ôtent tout poids idéologique au concept (ce qui semble être leur objectif) ou légitiment irrémédiablement tous les pouvoirs.

Cette question de la légitimité du pouvoir ne semble pas, d'ailleurs, constituer une question importante dans la

---

(1) ibid. p.122

(2) Poulantzas, N. (1978) - O estado, o poder e o socialismo. Morais editores, Lisboa, 1978, p.140

(3) ibid. p.122

théorie systémique. Du moins, elle n'est pas résolue, lorsqu'elle est posée au même niveau conceptuel.

Apparemment donc, les propositions relationnelles et les propositions systémiques se réèvelent très différentes. Mais, le sont - elles réellement?

Il est évident que le pouvoir est une relation ou du moins, un contenu vérifiable uniquement dans les relations inter-individuelles. Mais cela, même les "systémiciens" les plus convaincus le reconnaissent.

Cependant, davantage qu'une relation entre sujets, groupes et classes sociales, le pouvoir semble constituer également une caractéristique du système ou de la structure.

C'est dans cette optique que BALANDIER, par exemple, considère le pouvoir comme étant issu, pour l'ensemble de la société, de la nécessité de lutter contre l'entropie qui la menace de désordre comme elle menace tout système(1).

De même, FOUCAULT affirme que dans notre société, le pouvoir apparait comme la limite pure imposée à la liberté ou autrement dit, le pouvoir en contrepoint de la liberté(2).

Peu d'auteurs abordent la question du pouvoir opposé à la liberté. CROZIER, cependant, dans la proposition qu'il présente dans "L'acteur et le système", considère que dans la mesure où il existe des interstices importants dans toutes les structures sociales,

---

(1) Balandier, G. - Antropologia política, Biblioteca de Textos Universitários. Ed presença, Lisboa, 1980.

(2) Foucault, M. - História da sexualidade Humana-A vontade de saber, Col ciência e cultura. Ed. António Cosmos, Lisboa, 1977. p.90

l'individu finit par pouvoir devenir, d'une certaine façon et à un niveau non négligeable, stratège de sa propre destinée, et par conséquent, par disposer d'un degré d'autonomie (liberté) digne de considération.

Ici, FOUCAULT doit intervenir à nouveau pour attirer l'attention sur le fait que le changement des pratiques discursives ne signifie nullement un recul du pouvoir, mais uniquement des nouvelles stratégies.

En résumé, que peut-on conclure licitement de tout ceci?

A notre point de vue, il faut tenir compte de ce que le pouvoir, qu'il soit vu sous un angle systémique ou relationnel, désigne toujours des relations de contrôle-soumission au sein d'une structure ou d'un système existant au préalable, Et que l'exploitation idéologique de chacune des conceptions se révèle beaucoup plus importante et spectaculaire que les conceptions proprement dites.

Un point commun existe et nous semble digne d'être remarqué. La plupart des auteurs considèrent la force comme le moment ultime du pouvoir, et considèrent qu'il est possible d'atteindre une symbolique de la force, permettant à son tour la distribution autoritaire des valeurs, et le fonctionnement normal des institutions. Force et autorité sont des concepts qui, utilisés constamment dans le domaine du collectif social, se réfèrent toutefois à la possibilité individuelle de percevoir cette symbolique.

CHAPITRE III - LES THEORIES PSYCHANALYTIQUES DU POUVOIR

INTRODUCTION

Il n'existe pas de théorie du pouvoir dans le cadre du paradigme psychanalytique proprement dit. Mais rares sont les ouvrages abordant le pouvoir, à quelque niveau que ce soit, qui ne passent référence explicitement ou implicitement à la psychanalyse.

Qu'une "théorie psychanalytique du pouvoir " soit inexistante, cela peut facilement se comprendre. La psychanalyse s'est toujours présentée comme une méthode de recherche et de psychothérapie de l'individu, basée sur un ensemble de théories psychopathologiques. De ce fait, elle a ignoré au départ les relations effectives établies entre individus, pour privilégier leur signification inconsciente pour chaque individu.

De même, le fait que bien des ouvrages au sujet du pouvoir fassent référence à la psychanalyse est aisément compréhensible. Si l'on ignore ce que les individus ressentent, il devient impossible de discerner les raisons qui conduisent autant d'entre eux à la servilité la plus étonnante, et d'autres encore à la nécessité la plus absolue de contrôle.

Mais si FREUD ne s'est pas efforcé expressément de théoriser le pouvoir, ses ouvrages dits sociologiques constituent avant tout des essais sur les origines et les conséquences des relations de pouvoir: au niveau de la genèse de la société (Totem et Tabou), de la vie des institutions sociales (Psychologie des Foules et Analyse du moi), des leaders sociaux (Moise et le Monothéisme), des illusions nécessaires à la civilisation (L'avenir d'une illusion), et des désavantages et insatisfactions de la

civilisation elle-même (Malaise dans la civilisation). Cette ligne d'analyse a été reprise par quelques-uns de ses disciples, constituant ce que nous pouvons appeler une sociologie psychanalytique.

D'autres ont préféré travailler le pouvoir dans l'optique des travaux freudiens plus réputés: la méta-psychologie. Ils ont préféré poursuivre dans l'analyse des mécanismes inconscients.

L'inconscient freudien représente indéniablement une notion topique et dynamique, issue de l'expérience psychothérapeutique, qui ne peut être définie qu'en fonction de ce qu'elle produit. C'est-à-dire, ses contenus. Contenus qui ne nous parviennent pas directement, puisque seules les représentations des pulsions nous sont accessibles et jamais les pulsions elles-mêmes. (Laplanche et Pontalis, 1967)[1].

L'inconscient dans la proposition freudienne constitue le lieu à partir duquel s'établissent toutes les différenciations. A partir duquel émerge le Moi et le Surmoi. A partir duquel le symbolique devient possible.

L'inconscient est soumis au principe du plaisir/déplaisir, par la relation dynamique des pulsions de vie/pulsion de mort, par l'investissement libidinal des buts pulsionnels. La libido s'attache à la satisfaction des grands besoins vitaux et choisit comme objets premiers, les personnes qui participent à ce processus (Freud, 1922). Ces personnes, comprises d'une manière partielle ou totale comme objets d'investissement, sont habituellement les membres de la famille. Ainsi, pour de nombreux auteurs à la suite de FREUD, l'approche du pouvoir et des relations de pouvoir finit par s'effectuer implicitement dans l'étude des relations établies entre

---

[1] Laplanche, J. et Pontalis, J. B. (1967) Vocabulário de psicanálise, Morais editores, Lisboa, 1971.

l'enfant et sa famille, puisque celle-ci constitue le premier objet externe d'investissement libidinal.

Mais que l'on adopte l'une ou l'autre voie, en préférant travailler à partir des conceptions sociologiques, ou au contraire, à partir des conceptions métapsychologiques du paradigme psychanalytique, les carrefours et points de rencontre sont constants.

En effet, il existe même chez FREUD et dans ses oeuvres les plus spéculatives, une tentative permanente de comprendre et d'expliquer les phénomènes collectifs et relationnels, à la lumière des découvertes topiques, économiques et dynamiques de la dimension intra-psychique. Mais à l'instar de HOBBES ou de ROUSSEAU, FREUD doit imaginer un début. Cette histoire nous est racontée dans "Totem et Tabou", et nuancée par les découvertes alors révolutionnaires de DARWIN. Ce qui est raconté par FREUD comme un début possible de la civilisation, et simultanément des relations de pouvoir, apparait comme une transposition dans une situation de groupe, de ce que FREUD estime être les possibilités individuelles des sujets.

Dès lors, il devient difficile de procéder à une classification rigoureuse des propositions des auteurs post-freudiens par rapport à la thématique du pouvoir, car s'il est vrai que chacun d'entre eux se base au départ sur un segment du discours freudien, ils l'étendent ensuite à l'ensemble de la théorie psychanalytique.

A notre point de vue, EUGENE ENRIQUEZ est surement l'un des auteurs dont les propositions théoriques, parties surtout des oeuvres sociologiques freudiennes, se montrent non seulement défendables, mais extrêmement intéressantes pour la construction d'une sociologie psychanalystique.

Quant à un second groupe d'auteurs, dont les travaux se basent principalement sur les propositions freudiennes

métapsychologiques, la liste pourrait être très longue. Nous avons choisi GERARD MENDEL, et PIERRE LEGENDRE, car nous rangeons leurs formulations parmi les les plus riches en ce qui concerne la thématique du pouvoir, et nous regroupons leurs diverses conceptions sous le titre générique de Psychanalyse Sociale.

Un troisiéme groupe d'auteurs de formation psychanalystique, enfim, s'est risqué à la théorisation du pouvoir, en grande partie du fait de sa proximité par rapport au marxisme. Parmi eux, Reich, Horkleimmer, Marcuse et Fromm également, que nous regroupons sous l'appelation de Psychanalyse et Société.

1. UNE SOCIOLOGIE PSYCHANALYTIQUE

Au cours des années soixante-dix, E. ENRIQUEZ a publié un vaste ensemble de petits articles, ayant abouti à un ouvrage de synthèse et d'explication, qui constitue de fait, un essai de sociologie psychanalytique. Il s'agit de "De la Horde à l'Etat" (1983)[1].

ENRIQUEZ définit cette oeuvre, en sous-titre, comme un "Essai de psychanalyse du lien social" et il part des textes freudiens dits sociologiques pour mener une réflexion riche et approfondie sur les origines et les développements de ces liens sociaux.

Le pouvoir comme concept finit par être central, puisque: "... le lien social est avant tout, un lien de pouvoir", où la question essentielle est celle de "... la violence et de l'harmonie, des institutions à mettre en place, des tentatives de persuasion ou de contrainte afin d'avaliser le type de social ainsi créé, de la production de certains types de personnalités indispensables au fonctionnement social, de la construction de mythes (religions ou idéologies) dont la texture assure à la société une cohérence minimale"[2].

La façon dont ENRIQUEZ envisage le pouvoir est, d'une certaine manière, dépendante des implicites freudiens; il commence par être la lutte contre le chaos et la désagrégation et il va se construisant en tant que lieu de séparation et de domination.

---

[1] Enriquez, E. - "De la horde à l'état", Editions Gallimard, Paris, 1983.

[2] ibid p. 25

ENRIQUEZ, sur les traces de FREUD, part du mythe de "Totem et Tabou"(1), qui peut être raconté comme n'importe quelle histoire banale: "Il était une fois, un temps immémorial, où les hommes vivaient dans une relation très proche avec la nature. Ces hommes vivaient dans une horde autour d'un chef tout-puissant et interdicteur de l'accès aux femelles. Un jour, les hommes se sont associés en un projet commun: La mort du chef. Ils l'ont tué. Il l'ont mangé. Et, bizarrement, ils ont renoncé aux femelles". Ainsi naquit le social.

Dans l'exégèse du mythe, la violence(2).

Tout d'abord la violence du chef: son pouvoir, sa force, sa loi. C'est contre elle que les hommes réagissent. C'est contre elle qu'ils érigent le premier projet commun. Tuer la loi du chef implique tuer le chef, et cela les unit et les transforme en groupe. Unis, ils le sont par la haine vouée à un Autre, différent d'eux, puisque tous se ressemblent dans la même impuissance et dans la même peur. Egaux entre eux, solidaires et libidinalement investis dans leur haine, ils se découvrent comme frères. Et si c'est la haine qui les transforme en frères, c'est la consommation de la mort du chef qui permet l'acquisition du nouveau statut de père. Cela veut dire que le père de la horde n'existe qu'une fois mort. Il n'existe qu'en tant qu'être mythique. Vivant, et incarné en un personnage concret, le père n'est qu'un chef, c'est-à-dire, une loi externe aux hommes et en tout cas distante d'eux.

Tout cela pour montrer que la mort du chef préside à la naissance du groupe dans la mesure où elle lie

---

(1) FREUD, S. - in "Obras completas de S. Freud", Ed. Standard, Imago Editora, Rio de Janeiro, 1977.

(2) Nous utilisons quelques lignes d'un texte présenté par nous en 1987 et publié en 1989 " Da sociologia Freudiana à intervenção Psicoterapeutica" in Análise Psicológica nº 1,2,3 série VII, Lisboa 1989 p. 317-324.

libidinalement les hommes entre eux. Telle est la thése d'Enriquez qui se développe ensuite dans les considérations sur la façon dont s'organise ce groupe.

Une fois le groupe constitué, celui-ci ne s'institue comme tel que lorsqu'ont été trouvées les références, les règles et les lois qui évitent la violence totale, qui normalisent le fonctionnement du groupe et en maintiennent les membres ensemble sans qu'ils ne se détruisent mutuellement, sans tentatives permanentes d'occuper la place du chef mort, maintenant que la peur a disparu et que la compétition entre tous est lancée.

Pour que le groupe demeure, il est nécessaire que la loi de base soit non seulement commune mais ratifiée par tous.

Et la seule loi commune est celle qui autrefois a appartenu et a été personnifiée par le chef.

Lors du banquet totémique, partager le corps du père permet la communion avec lui et avec sa loi. Cela permet á chacun d'incorporer en soi la marque de l'omnipotent, de se transformer en son fils et témoin de son pouvoir pour toujours. Ce repas totémique, maintenu dans son essence jusqu'à aujourd'hui dans certains rites religieux, nous permet de comprendre les mécanismes agis dans le partage qui égalise et rachète.

Et ainsi, la loi adoptée par tout le groupe demeure la loi du père maintenant mort. Les mécanismes d'identification et de culpabilité permettent que la loi du chef se transforme en la loi du groupe et que l'interdit de l'inceste, auparavant acte arbitraire du pouvoir du chef, soit maintenant une règle approuvée par tout le groupe.

Le renoncement au désir de l'inceste entraine l'établissement du symbolique dans la mesure oú la réalité

de la force antérieurement exercée, n'est à présent qu'un contrat, qu'un totem interdicteur. Et ainsi, le refoulement du désir se lie indissolublement à la loi.

La naissance de la culture se fait donc au moment où apparait une loi simultanément inscrite dans l'ontogenèse et dans la phylogenèse.

Cette loi, qui dans son versant intra-psychique est l'Oedipe et dans son versant inter-personnel est l'inceste, en même temps qu'elle régit des interdictions spécifiques, alimente des permissions plus grandes.

C'est-à-dire qu'en même temps qu'elle affilie un individu à un ordre et à un groupe, elle l'oblige à en sortir pour construire sa propre famille. Elle l'oblige à construire des liens et des alliances irrémédiablement établis sur le refoulement de la mort, sur le désir insatisfait et sur la volonté de transgresser les normes.

Si, comme le soutient FREUD, il faut "voir dans l'attitude incestueuse face aux parents le complexe central de la névrose", alors il faudra conclure comme le fait ENRIQUEZ que: "... puisque le complexe d'Oedipe constitue l'axe autour duquel se structure la culture, l'oeuvre civilisatrice est névrotique dans son essence".

Ce névrotisme social implique un cercle continu où celui qui incarne le pouvoir à un moment doit, tôt ou tard, périr, pour qu'un autre occupe sa place, que l'illusion demeure, que l'imaginaire se confirme et que tout change pour que tout reste identique.

Le pouvoir surgit ainsi comme instauration du social et apparition de la "Loi" qui substitue les idées à la force, la symbolisation à l'action. De ce fait, le pouvoir est conséquence et condition directe de l'existence

sociale et héritier de la figure mythologique du chef de la horde, omnipotent, omniprésent, mais finalement assassiné.

ENRIQUEZ dit: "Le pouvoir est discours, parole inaugurale, créateur d'un monde"(1). D'un monde qui est encore le nôtre et qu'Enriquez conçoit établi sur une organisation sociale qui ne fait rien de plus que de sophistiquer la horde primitive. D'où le fait qu'il attire l'attention en particulier sur les relations de séparation - la séparation sexuelle, la séparation des générations, la séparation entre l'ordre naturel et culturel, entre le sacré et le profane - qui véhiculées par la "Loi", ne s'affirment pas seulement par la caractéristique de la différence mais deviennent plutôt promotrices de la domination.

De la Horde Primitive à l'Etat Moderne - le lieu (actuel) immanent de pouvoir, producteur des corps disponibles destinés à l'incarner (vu que "le pouvoir ne peut être qu'incarné") et réalisateur de toutes les formes de contrôle - ENRIQUEZ présente une conception sans ruptures. De son point de vue, ce sont toujours des corps individuels qui habitent les organisations sociales, et de ce fait, les principes régisseurs des individus comme du social, finissent par devenir sensiblement identiques

---

(1) op. cit. - p. 363

2 - UNE PSYCHANALYSE SOCIALE

P. LEGENDRE s'accorde avec E. ENRIQUEZ au moins sur ce dernier point, celui de la nécessité de corps qui vivifient les phénomènes et les organisations.

Néanmoins, il n'éprouve nullement le besoin de partir d'un mythe originel, comme Enriquez (et Freud) pour affirmer le mythe fondateur sur lequel se base l'Etat centralisateur.

En effet, la proposition de LEGENDRE, dans la lignée de la pensée lacanienne, présuppose que le sujet, à partir de l'accès au langage, sera dominé et constitué par l'ordre symbolique. Et, tel que LEVI-STRAUSS (1958), l'explique: "les mythes se rattachent à la fois à la langue et à la parole, ce qui devient encore plus évident à travers leurs caractéristiques temporelles. La parole appartient à un temps irréversible, elle s'éteint une fois prononcée; la langue au contraire, appartient à un temps réversible"(1).

Le mythe raconte des évènements passés dont le pouvoir se maintient vivant et actuel. Il raconte les évènements, les choses qui sont arrivées à un certain moment dans le temps, ou une série d'évènements qui peuvent s'inscrire dans un temps linéaire. Chaque évènement est unique, irréversible. Les mythes peuvent toujours être lus diachroniquement. Mais les évènements peuvent aussi être lus synchroniquement, puisqu'ils ne sont pas complètement identiques, ils présentent quand même une certaine forme de répétition qui permet de délimiter la structure du mythe.

---

(1) Levi-Strauss, E. - Antropologie structurale, Plon, Paris 1958

Ainsi pour LEGENDRE (1976) le pouvoir ("une histoire qui ne tient pas debout") est la lutte inconsciente pour le phallus mythique, autour de laquelle gravite tout ordre humain, et l'Etat (dans la version du pouvoir centralisé) en tant que symbole, est un vide béant "que les théocrates et théoriciens de la politique ont rempli avec une histoire bouche-trou"(1).

Pour LEGENDRE, il est presque évident que dans la mesure où l'Etat est un symbole (quoique béatifiquement vide), plein d'institutions qui produisent des discours, il peut (et doit) être soumis à l'analyse psychanalytique.

Ce sont les discours, les textes, à travers lesquels l'Etat s'exprime de façon éloquente ou dans un silence discret, que LEGENDRE prend comme nodule central de son analyse du pouvoir. On constate dès lors que dans cette conception, si pouvoir et état ne représentent pas des concepts assimilés, ils constituent du moins, des concepts très liés. Si l'état correspond au mythe, le pouvoir est "le discours mythologique et souverain, c'est-à-dire, mystique et sexuel des causes"(2).

Pour LEGENDRE, l'important n'est pas de savoir ce qu'est le pouvoir, mais plutôt de savoir la manière dont il s'exprime et s'organise, la façon dont il fait jouir et si cette jouissance est illicite ou non, si elle est liée à "une souveraineté céleste" ou à un "bourbier de bassesses humaines".

Si l'Etat est vide en soi, il ne peut exister autrement que par le biais des institutions qui produisent des textes illusoirement rationnels. Mais ces institutions sont à leur tour, le résultat des textes inscrits par des sujets, organisés sous une forme humaine, c'est-à-dire

---

(1) Legendre, P. (1976) Jouir du pouvoir - Traité de la bureaucratie patriote, Les Ed. de Minuit, Paris.

(2) ibid. p.20

imaginaire et symbolique. De cette façon, l'Etat occupe la place de quelque chose qui nous est caché et qui, de ce fait même, appartient à l'ordre du sacré et de l'interdit. Le pouvoir est une sorte de cadeau à l'humanité, et dans la mesure où il provient de l'Etat, il signifie l'ordre pur des institutions et permet aux sujets l'accès à la "zone supérieure, lieu d'innocence, lieu où trône l'autorité suprême (elle-même légalisée comme rapport au signifiant phallique universel)"...

LEGENDRE cerne dans les mécanismes sociaux et dans les relations de pouvoir la dimension exacte du symbolique et de l'imaginaire individuels. Il y trouve par conséquent, les désirs, les interdits, les choses licites et les choses sacrées, agis par tout un chacun au cours de la vie.

*
* *

Une vision quelque peu différente nous est présentée par G. MENDEL, du moins dans l'ensemble d'oeuvres plus divulguées.

MENDEL est l'un des psychanalystes qui, dans son souci de connaitre ce qui est du domaine social, a fini par produire un discours sur le pouvoir et définir une pratique d'action tendant à résister au pouvoir institué: la sociopsychanalyse.

Selon lui, le pouvoir obéit, d'une part, à la possibilité d'action à partir d'une réalité objective - le pouvoir de l'acte - ou à la potentialité, à la force, au contrôle des moyens d'action, et d'autre part, à la possibilité de faire agir cette force - le pouvoir sur l'acte. Quoi qu'il en soit, l'existence du pouvoir, selon lui, est toujours liée au phénomène qu'il appelle autorité.

Autorité définie comme étant "le pouvoir d'obtenir, sans recours à la coercition physique, un certain comportement de la part de ceux qui lui sont soumis"(1).

Mais pour MENDEL, il existe un seul type d'autorité, toujours construit selon un modèle hiérarchique.

Cette autorité trouve toujours sa justification dans une transcendance religieuse (Dieu) ou laique (l'Etat, la société, etc.) considérée comme supérieure à l'individu. En pratique, cette transcendance n'est qu'un moyen de doter de légitimité le pouvoir d'une minorité sur la majorité. L'autorité, masque mystificateur de la violence, se forme toujours par un conditionnement systématique de l'enfant visant à créer en lui et plus tard dans l'adulte qu'il deviendra, des réflexes d'obéissance à cette autorité - "moyen de formation apparenté dans le détail et dans sa finalité à la domestication pratiquée avec les animaux"(2). Pour lui, l'autorité n'est rien de plus qu'un déguisement de la violence, car elle ne maintient son pouvoir d'illusion, qu'entre deux manifestations de force. D'un côté, celle de la répression qui sanctionne la transgression, de l'autre, celle qui permet sa formation et dont MENDEL dit qu'elle a son origine dans l'inégalité biologique (le bébé et le jeune enfant ne peuvent survivre par eux-mêmes).

Mais l'être social(3) implique toujours une forme quelconque d'organisation et toutes les organisations se développent d'après des modèles hiérarchiques.

---

(1) Mendel, G. - Définition de l'Encyclopaedia Universalis citée in "Para descolonizar a criança" Ed. D.Quixote, Lisboa

(2) op. cit.

(3) Sur l'homme comme animal social: Wallon in " Le rôle de l'autre dans la conscience du moi" (1959), et aussi Zazzo (1958), Marlow (1958), Bolwby (1958)

MENDEL explique cette permanence hiérarchique, en tant que conséquence d'une inégalité biologique entre l'être adulte et l'être enfant, qui fait que l'enfant est un être soumis et conditionné à l'autorité parentale. L'enfant "se soumet" du fait de la peur qu'il a d'être abandonné, d'après une chaine que MENDEL appelle culpabilité humaine: frustation du sujet-agressivité envers l'objet-peur de l'abandon - culpabilité.

Dans cette conception, l'autorité surgit ainsi comme paradigme du pouvoir, et toutes les relations sociales, tous les investissements spécifiques dans le domaine du politique et du social des sujets, se trouvent contaminés, en grande partie, par le processus de conditionnement qu'il a subi pendant l'enfance.

L'homme adulte conserve encore en lui-même et dans les relations qu'il établit avec autrui, des mécanismes ambivalents d'approche et d'éloignement, qui correspondent au schéma intra-familial acquis au cours des premières relations.

De cette façon, MENDEL considère que le modèle psycho-familial intériorisé représente un des principaux obstacles pour le sujet, avant qu'il n'arrive au "moi politique", au travers duquel il devient apte à développer

des relations égalitaires au sein de sa propre classe et avec d'autres classes[1].

---

[1] Legrand, M. (1983) - Psychanalyse, science, société, Pierre Mardaga, editeur.

3. PSYCHANALYSE ET SOCIETE

Mais ce qui peut constituer un apport à une théorie psychanalytique du pouvoir ne s'épuise aucunement dans les quelques conceptions brièvement présentées précédemment.

Nombreux sont ceux, parmi les premiers disciples de FREUD, encore dépourvus des préoccupations épistémologiques et méthodologiques des auteurs actuels, qui ont élaboré leurs propres théories explicatives des relations de Pouvoir. Pratiquement tous les psychanalystes marxistes ont proposé quelque chose.

W. REICH (1897-1957), l'un des premiers auteurs à tenter la synthèse de FREUD et de MARX, essayait d'expliquer toutes les relations de pouvoir en se référant à des processus intra-familiaux. Il disait: "Pour l'enfant, la famille - qui est saturée des idéologies de la société et représente, en réalité, le véhicule idéologique de la société - constitue temporairement, avant d'être engagée dans le processus de production, le représentant de la société comme un ensemble. La relation oedipienne ne comprend pas uniquement des attitudes instinctives; la manière dont l'enfant expérimente et dépasse son complexe d'Oedipe, comme le reste, dépend essentiellement de la structure économique de la société. Mais encore: le fait même de l'apparition du complexe d'Oedipe doit être attribué à la structure socialement déterminée de la famille"(1).

Du point de vue de REICH, la famille était le premier lieu de reproduction des relations sociales et de représentation des instincts. Comme on le sait, REICH a

---

(1) Reich, W. - Materialismo dialético e psicanálise, Biblioteca das ciências humanas, Ed. Presença, Lisboa.

conceptualisé le Moi comme un produit de défenses ou cuirasses contre les pulsions instinctives, et le caractère comme "une altération chronique du Moi, que nous pourrions décrire comme rigidité", (1928/29)[1]. La formation du caractère serait corrélative de la première esquisse de résolution oedipienne (tel que Freud le propose dans les trois essais) et se produirait comme résultat de "la peur du châtiment, au prix des énergies du moi et contenant les interdits des premières étapes de l'éducation". Ainsi, la cuirasse caractérielle serait toujours déterminée par la famille et par les niveaux de répression des instincts et spécifiquement, de la sexualité, que celle-ci impose.

Suite à cette analyse, REICH a constaté et défendu de façon enthousiaste, au cours des années 30, la nécessité de politiser la vie sexuelle et familiale. A cette époque, il croyait encore à la possibilité d'une révolution économique, indépendamment d'une révolution sexuelle. Dans la décennie suivante, sa position a fort changé. En effet, dans les années 40, Reich affirmait que la liberté sexuelle devait survenir avant le socialisme, sous peine d'assister à l'avènement d'un Bolchevisme répressif et bureaucratique.

S'il est vrai que cette position définitive de REICH est liée aux évènements politiques en URSS, elle semble surtout déterminée par l'avènement du Nazisme en Allemagne.

Le fascisme allemand, "l'expression politique organisée de la structure de caractère de l'homme commun"[2], (1933), aux dires de REICH, était la conséquence d'une structure familiale autoritaire. Ici REICH ajoute à

---

[1] Reich, W. (1928-1929) Analisis del caracter, Editorial Paidos, Buenos Aires, 1976.

[2] Reich, W. - Psicologia das massas do fascismo, Biblioteca ciência e sociedade, Publicações Escorpiões, Porto 1974.

l'affirmation marxiste traditionnelle de la détermination du "mode de production" dans les relations de pouvoir social, ses propres conceptions de la répression sexuelle et de la famille autoritaire. La répression parentale sévère de la sexualité infantile, conduirait à la formation d'une cuirasse de caractère chez l'enfant, le prédisposant à toute une série d'appels autoritaires, notamment ceux d'ordre politique. Les individus sexuellement réprimés développeraient facilement des "notions pathologiques, chargées émotionnellement, d'honneur et de devoir, de bravoure et d'auto-contrôle" et atteindraient le stade adulte avec des sentiments plus ou moins profonds d'abandon et d'impuissance, étant de ce fait très vulnérables aux appels de caractère autoritaire.

REICH a même tenté d'expliquer le fascisme à partir de ces catégories psychologiques, parsemées ça et là de quelques formulations marxistes.

Dans son désir de maintenir les formulations marxistes classiques, la plus grande difficulté à laquelle REICH a été confronté était liée au fait que les travailleurs étaient très répressifs par rapport à la sexualité, alors que selon sa propre théorie, ils devraient l'être moins, puisque dans leur cas la propriété n'était pas en jeu.

Si REICH vérifie que la base matérielle ne constitue pas le seul mobile de la répression, il finit cependant par ne pas développer les ultimes conséquences de cette constatation par rapport aux classes ouvrières. Il le fait cependant, et avec une rare violence à l'égard de la petite bourgeoisie(1946)(1).

*

* *

(1) Reich, W.- Escuta Zé Ninguem, Publicações D.Quixote, Lisboa

Une autre tentative intéressante d'expliquer l'autoritarisme en référence à la théorie psychanalytique et au Marxisme, a été divulguée en 1936. Il s'agit des "Etudes sur l'Autorité et la Famille", immense travail collectif de l'Ecole de Francfort.

La plupart de ses auteurs sont devenus par la suite des figures de premier plan dans le domaine des sciences sociales. Trois d'entre eux méritent cependant une attention particulière: HORKHEIMER, MARCUSE et FROMM.

HORKHEIMER, qui a synthétisé en 1936 les contributions de FREUD et de MARX d'une manière semblable à celle de W. REICH, croyait cependant que, dans la société démocratique, ce qui pourrait constituer l'expérience négative d'une famille autoritaire était surmontable par la raison et l'individualisme intelligent de l'âge adulte. Progressivement, dans l'oeuvre de HORKHEIMER, l'autoritarisme familial et surtout paternel, a cessé d'être une chose mauvaise et indésirable, pour devenir une chose bonne et désirable.

Le prolétariat n'a plus représenté le grand agent historique d'émancipation, et la bourgeoisie n'a plus constitué la classe source de toutes les répressions. Entretemps, la défense de l'autonomie individuelle contre le danger de "la société de masse" est devenue le point de mire de ses préoccupations et de ses écrits(1).

A son tour, MARCUSE a expressément développé l'idée de la nécessité de la libération des instincts(2), dans un sens sensiblement différent de celui que REICH proposait. Chez MARCUSE, l'instinct de mort (refusé par

---

(1) Horkheimer, M. - Autoridade e Família, Apaginastantas, Lisboa 1983 et "Eclipse of Reason", N.York, 1974.

(2) Marcuse (1962) - Eros e a civilização: Uma interpretação do pensamento de Freud, Zahar Editores, Rio de Janeiro, 1975

REICH) revêt un sens totalement différent de celui qu'on lui attribue habituellement. Il semble vouloir signifier principalement une pulsion de refus de réalisation, de "laisser-aller", qui, dans la dynamique dialectique, avec la polymorphie perverse qu'est la sexualité humaine à l'origine, donneraient la dimension globale de la situation narcissique (où Eros et Thanatos sont encore indifférenciés), que MARCUSE a considérée comme étant la clé pour un nouveau principe de réalité des sociétés contemporaines.

A la différence de tout ce qui avait été formulé auparavant, MARCUSE propose l'instinct de mort et la prégénitalité comme sources instinctives du progrès social. Libérer les instincts signifiait ainsi pour MARCUSE un retour aux fantasmes infantiles capables de rompre la stabilité de l'armature psychique adulte et de permettre à l'individu la création d'utopies plus stimulantes que les insatisfactions psychiques de la vie quotidienne.

Aussi discutable que soit la conception de Marcuse, elle a rencontré un succès incontestable et constitue une référence théorique importante pour la génération de la fin des années 60, et pour certains mouvements sociaux de l'époque.

A son tour, ERICH FROMM, à travers sa thèse selon laquelle l'homme se sent seul et isolé parce qu'il s'est séparé de la Nature et des autres hommes (1941), ébauchait ce qui constitue la préoccupation majeure de son oeuvre: les sociétés doivent procurer à l'homme ce qui concerne spécifiquement la nature humaine[1].

---

[1] Fromm, Erich (1941) - O medo à liberdade, Zahar, editores, Rio de Janeiro, 1968

Selon FROMM, la solitude est une situation exclusivement humaine liée au fait social que tous les hommes ont été des enfants et que, en se détachant de leurs liens primaires avec les parents, ils ont expérimenté l'isolement, l'insécurité, le manque de protection.

Par conséquent, tout être humain, étant donné son besoin de se lier aux autres, peut produire des relations de coopération et d'amour, ou simplement se soumettre à l'autorité afin de se sentir en sécurité. Le second type de relation, commun à toutes les dictatures, est la réponse que FROMM trouve également pour expliquer le succès relatif du Nazisme.Celui-ci attirait le peuple parce qu'il lui donnait une sécurité nouvelle.

Curieusement, dans la conception de FROMM, la liberté n'est pas toujours libertaire, mais se constitue souvent comme source de nouvelles servitudes.

4. LA SOCIALISATION DU POUVOIR

Au cours des années 70, la production théorique dans le cadre du paradigme psychanalytique s'est considérablement réduite en ce qui concerne les questions sociologiques et politiques. On a constamment repris de vieux auteurs ou travaillé de façon répétitive des questions spécifiques et particulières. Il s'agissait surtout de textes de refus, de révolte, de correction ou de répétition.

De DELEUZE et GUATTARI à R. BARTHES, des NOUVEAUX PHILOSOPHES à R. DEBRAY, de MOSCOVICI à R. GIRARD, de CASTELLS à KAUFMAN, la psychanalyse demeure encore et toujours la clé de voûte.

D'ailleurs, dans les années 70, les conceptions psychanalytiques ont imprégné à un tel point notre quotidien, qu'elles apparaissent subrepticement à chaque instant, en intégrant de manière perceptible ou imperceptible presque tout: le discours politique, la critique littéraire, les feuilletons télévisés, les sciences humaines et le langage du commun des mortels, qui parle avec désinvolture d'inconscient, de sublimation, de refoulement, de castration, etc, mais aussi des mécanismes de défense, de l'Oedipe, des pulsions, etc. etc..

L'"ambition" si critiquée de FREUD de faire en sorte que sa psychologie puisse englober finalement tout le domaine du savoir humain sur l'homme proprement dit - savoir échappant à la mesure objective et au plan expérimental rigoureux -, semble en voie de concrétisation, d'une certaine façon, malgré les crises. On a assisté en effet, au couplage du paradigme psychanalytique avec beaucoup d'autres paradigmes: psychologiques de courants divers, sociologiques, politiques, anthropologiques,

linguistiques, etc., produisant ainsi un champ de recherches vaste et passionnant.

Du reste, les psychanalystes marxistes n'ont pas été les seuls à s'intéresser aux questions du pouvoir. Tous les discours dont la base est psychanalytique et qui s'adressent au social (les culturalistes, les lacaniens, les psychologues du Moi) finissent par conceptualiser le pouvoir dans la mesure de leurs possibilités.

Dans l'orthodoxie freudienne, si le concept est expressément presque toujours absent, en réalité, il est toujours implicite.

Etre social, s'adapter aux exigences de la civilisation implique dès lors une relation de pouvoir, où certains ont un modèle à imposer (les parents ou la famille) et disposent au départ des moyens pour y parvenir, et d'autres (les enfants) doivent obligatoirement accepter ce modèle, s'ils veulent survivre.

Tel que de nombreux autres auteurs l'ont souligné depuis FREUD, l'inégalité biologique existe et s'avère déterminante. Déterminante dans l'apparition de toutes les relations hiérarchiques et de toutes les relations de force chez les hommes, ainsi que chez les autres animaux.

Dans le cas spécifiquement humain cependant, le processus de conditionnement qui débute avec les rapports de force, a en lui-même une signification précaire, car être social implique tout au moins, de pouvoir accéder au symbolique, contrôler un langage et s'approprier quelques valeurs.

Le début de la culture (LEVI-STRAUSS), l'instauration de la Loi (LACAN), que FREUD raconte de façon mythique dans Totem et Tabou, se réfère à la séquence nécessaire à la socialisation. Pour devenir des personnes à part entière, il faut que l'on puisse intérioriser certains des objets

externes et, simultanément, reconnaitre comme étant différents de nous, beaucoup d'autres. Il est nécessaire que ces objets puissent être désignés et nommés par des signes arbitraires, lesquels permettent en même temps, l'organisation de notre perception du monde extérieur, et nous organisent intérieurement.

La conception psychanalytique du monde nous dit surtout qu'il n'est pas possible de produire des phénomènes ou des systèmes totalement autonomes et distincts dans leur extériorité, par rapport à ceux qui sont produits et ressentis par chaque sujet individuellement. Toutes les productions sociales, toutes les transactions, toutes les relations, demeurent ainsi limitées au départ par leurs acteurs.

La psychanalyse indique que la nature du lien social est libidinale. Les relations de pouvoir, dans la mesure où elles ne peuvent exister que dans les relations sociales, sont de ce fait, également libidinales. L'investissement social du point de vue psychanalytique, traduit et agit sur la dualité pulsionnelle de chacun des individus en présence. Les relations de pouvoir véhiculent donc l'équilibre instable des désirs individuels de construction et de destruction.

Finalement, une sociologie psychanalytique (BASTIDE, 1950)(1) se réfère au principe de la répétition, (FREUD, 1920)(2) comme étant l'une des constantes de l'investissement social. Les relations de pouvoir obéissent à ce principe de répétition, souvent si irrationnel en apparence, d'où l'étonnement de Reich dans la question:

---

(1) BASTIDE, R.(1950) - Sociologia Psicanalítica, Ed. da Universidade de S.Paulo, S. Paulo

(2) FREUD, S.(1920) - Para lá do Princípio do Prazer, em Obras Completas de S. Freud, Ed. Standart, Rio de Janeiro

"Comment les individus peuvent-ils voter contre leurs intérêts?" (REICH, 1933)[1].

Davantage que d'autres formulations, et même si l'on considère les diverses réponses apportées par différents auteurs à ces mêmes questions, le paradigme psychanalytique nous permet d'accéder à des niveaux d'analyse négligés par d'autres conceptions.

Il nous permet, à partir des mécanismes manifestes du pouvoir, de dévoiler ce qui est latent, et mieux encore, de le comprendre et de l'expliquer.

Il nous permet de parcourir les différents degrés d'incidence des relations de pouvoir, depuis la relation duelle, en passant par les petits et les grands groupes, jusqu'aux organisations et institutions.

Il nous permet finalement de percevoir les raisons individuelles qui sont à l'origine des relations de pouvoir. Sur tout ceci, nous reviendrons par la suite.

---

[1] REICH, W. (1933) op. cit.

CHAPITRE IV - LA MULTIPLICITE DES POUVOIRS

INTRODUCTION

La question de la multiplicité des formes de pouvoir n'a acquis sa véritable dimension que très récemment.

Tel que nous avons tenté de le démontrer, les différentes conceptions du pouvoir, au fil des siècles, l'ont fait dériver d'une quelconque raison ultime et traverser le corps social, paré à tous les niveaux, du même type de raisons, légitimités, genèses, organisations et points de rupture. Mais, tel que nous l'avons également mis en évidence, on appelait et appelle encore pouvoir, des phénomènes variés et différents les uns des autres. Si pour les uns, le pouvoir est synonyme de force (Machiavel, Hume, ainsi que les nouveaux philosophes), pour d'autres, la force n'est que le premier moment des relations de pouvoir (Weber, Poulantzas, Enriquez, Kaufman). Si pour certains, le pouvoir dérive directement du droit (Locke, Hobbes mais aussi Legendre), pour d'autres, il est issu de l'autorité (Mendel) ou conséquence d'une quelconque légitimité (il y a une légitimité différente pour chaque auteur).

Pour les uns, le pouvoir est un phénomène inhérent aux systèmes sociaux, pour d'autres, il se structure et existe dans les relations sociales et devient cela même: une Relation.

Certains (nombreux) le font coincider avec l'Etat, le Prince, le Père ou le Maitre, d'autres le classifient et le répartissent selon des caractéristiques spécifiques: Tradition, Compétence, Charisme, etc. Les uns se penchent sur ses stratégies et discours, d'autres se préoccupent de ses répercussions directes et indirectes.

Mais le langage courant, quotidien, est également truffé d'expressions désignant des relations de pouvoir, tel que le remarque M. LEGRAND (1982): "autorité, coercition, contrainte, contrôle, dépendance, domination, force, influence, manipulation, oppression, puissance, répression, violence,"(1) etc. etc., ce qui nous révèle par la même occasion, les multiples facettes du pouvoir, dans les différentes pratiques discursives qu'il produit (M. Foucault).

Finalement, on prend parti: la tradition marxiste (et anarchiste) garantit le caractère non-inéluctable du pouvoir, tandis que les "nouveaux philosophes" assurent l'impossibilité de sa disparition (Legrand, 1982)(2).

Il est donc clair au moins, que les questions qui concernent le pouvoir sont effectivement complexes et que la question maintes fois posée s'avère pertinente: enfin, de quoi sommes-nous en train de parler? Que désigne le mot pouvoir?

La résolution de cette situation ne peut être obtenue par de simples définitions. Au fil du texte, nous en avons repris quelques-unes. Toutes concernent le pouvoir. Toutefois, le registre de la définition nous renvoie parfois au niveau du politique ou de l'Etat, ou au niveau de la société comme un ensemble, ou encore à des types de relations spécifiques. Nous citons toujours le même signifiant, en nous référant cependant à des significations différentes. La polysémie du langage est un phénomène trop banal pour mériter dans ce contexte, un développement spécifique, et la surcharge sémantique du terme pouvoir est si évidente, que ce serait pure redondance de l'évoquer. Néanmoins, il demeure utile en tant que concept

---

(1) Legrand. M. - Quelques points de repère pour situer les phénomènes de pouvoir, dans Documents du centre «psychologie et societé» nº 1 Louvain-la-Neuve 1982

(2) ibid.

opérationnel et informationnel, et désigne, à tous les niveaux oú il apparait, et quelles que soient les situations, antécédentes et conséquentes, les relations du type domination-soumission.

Ceci signifie qu'il existe quelque chose de commun entre toutes les formes de pouvoir. De même, cela signifie que le pouvoir n'est pas unique et indivisible, mais plutôt qu'il se répartit et se diversifie en petits et grands pouvoirs (les micro-pouvoirs de Foucault), à différents niveaux de la société.

Il semble évident que le pouvoir d'un sage (le savoir, de Foucault ou la compétence, de Weber) est différent du pouvoir du Prince (la force, chez Machiavel), ou que le pouvoir d'un père de famille (autorité) est différent du pouvoir d'un grand holding (économique).

De même, la distinction mise en évidence par certains auteurs (Sartre, Lévy-Bruhl, Mendel, Dufrenne) semble claire, entre le pouvoir de (la virtualité de) et le pouvoir sur (le caractère effectif de l'action), qui ne sont pas les mêmes, la distance entre ces deux moments étant le plus souvent énorme.

Enfin, l'interdépendance et la complexité (au sens de Morin) des différents pouvoirs, semblent également évidentes.

De ce fait, abordons-les, en commençant exactement par le lieu le plus central de la problématique du pouvoir: l'Etat.

1. L'ETAT ET SES POUVOIRS

De la fameuse affirmation de LOUIS XIV: "l'état, c'est Moi", à la définition optimiste de HEGEL "L'état est la sphère de la conciliation de l'universel et du particulier", et jusqu'à l'affirmation de ENGELS "L'état est le résumé officiel de la société", nous avons toujours un concept central d'Etat, lorsqu'on parle de Pouvoir.

Nous avons déjà démontré la manière dont différents auteurs ont conceptualisé l'état (et ses pouvoirs), et l'ont considéré comme la source première de tout le pouvoir.

A l'aube du XXème siècle et avec la formation des sciences nées au XIXème siècle, la science politique, la sociologie, l'anthropologie, l'Etat est devenu encore plus central.

En effet, l'Etat moderne constitue également le carrefour et le point de rencontre des contradictions et des doutes de la société en général, mais aussi de ses convictions, credos et certitudes. Toutes les relations de pouvoir qui traversent le corps social, semblent provenir directement des mécanismes centralisateurs de l'Etat ou semblent se répercuter en son sein, de multiples et diverses façons.

L'Etat, au sens moderne du terme, réunit dans sa globalité une organisation complexe, pourvue d'un maximum de légitimité, et accomplissant des fonctions politiques.

L'organisation de l'Etat, ce qu'on appelle habituellement l'appareil d'Etat - le corps fonctionnaire, l'administration, les armées, les polices et, évidemment,

les gouvernants - produit les lois, veille à leur application et sanctionne les transgresseurs.

Dans cet appareil, surgissent côte à côte, ce qu'ALTHUSSER (1970)[1] a désigné comme appareils idéologiques de l'Etat - l'ensemble des institutions: famille, école, religion, médecine, l'information, etc - lesquels, sans abandonner un discours technocrate, produisent des normes sociales (idéologiques) indispensables au maintien de la loi.

La conception marxiste de l'Etat a constitué, depuis sa présentation jusqu'à nos jours, la base d'un très vaste ensemble de réflexions sur l'Etat et le pouvoir, dans le cadre des sciences sociales. Il est donc impossible d'évoquer les pouvoirs de l'Etat sans une référence aux conceptions marxistes.

1.1. LA CONCEPTION MARXISTE DU POUVOIR DE L'ETAT

Au début de ce travail, nous avons affirmé que pour les premiers marxistes, le concept d'Etat était initialement périphérique. En effet, tel que MARX le précise à partir du "18 Brumaire" et du "Manifeste du parti Communiste", l'Etat est finalement et surtout, un appareil répressif. Dans la mesure où, à son point de vue, la base économique (unité des forces productives et des rapports de production) représente la déterminante infrastructurelle de la société, la superstructure que constitue l'Etat devient la propriété de la classe sociale qui contrôle les moyens de production et, ainsi, un outil de répression aux mains de la bourgeoisie.

---

[1] Althusser. - (1970) Ideologia e aparelhos ideológicos do Estado, Col. Estampa,Lisboa

ENGELS l'explique, lorsqu'il affirme: "Du moins dans l'histoire moderne, il est donc démontré que toutes les luttes politiques sont des luttes de classe, et que toutes les luttes d'émancipation de classe, malgré leur inévitable forme politique, car toute lutte de classes est une lutte politique, tournent en dernière analyse, autour de l'émancipation économique. Par conséquent, ici du moins, l'Etat, le régime politique, constitue l'élément subordonné et la Société Civile, le champ des relations économiques, l'élément dominant"(1).

Le concept d'Etat chez MARX est ainsi étroitement lié au pouvoir d'Etat. En réalité, la formulation est relativement simple: toute lutte de classes tourne autour de l'Etat, parce que l'on y trouve, au-delà d'un appareil à conquérir (afin d'imposer par son intermédiaire, les objectifs spécifiques de classe), le Pouvoir.

Ce concept de Pouvoir est ambigu. ENGELS dit que: "Dans l'Etat, s'incarne devant nous le premier pouvoir idéologique sur les hommes. La société crée un organe pour la défense de ses intérêts communs, face aux attaques de l'intérieur et de l'extérieur. Cet organe c'est le Pouvoir d'Etat"(2).

POULANTZAS dit à ce propos que le concept de pouvoir se réfère au type de relations sociales caractérisées par le conflit, en mettant l'accent sur une virtualité de l'appareil d'Etat, comme le propose Engels(3).

ALTHUSSER cependant, juge nécessaire de distinguer *"Pouvoir d'Etat"* et *"Appareil d'Etat"*, concepts confondus chez ENGELS. Ainsi, selon cet auteur, il est nécessaire de

---

(1) Engels. - Ludwing Feurbach e o fim da filosofia clássica alemã, op.cit.

(2) Engels. - ibid

(3) Poulantzas, N. - Poder político e Classes Sociais, op. cit.

les considérer comme distincts, mais au niveau des définitions, il ne dépasse pas la redondance consistant à dire que le Pouvoir d'Etat est: "la conservation du Pouvoir d'Etat, ou la prise du Pouvoir d'Etat", ce qui se révèle inutile, car cela ne définit rien[1].

Le contexte nous permet cependant de comprendre ce qu'Althusser veut rapporter et désigner.

Tandis que MARX, extrêmement préoccupé par la base matérielle des phénomènes, voit surtout dans l'Etat l'appareil dont celui-ci se sert, un néo-marxiste tel qu'ALTHUSSER, lorsqu'il tente d'analyser les formes de reproduction (et non plus de production) des relations de production et de pouvoir, constate au sein de celles-ci, une base essentiellement idéologique. D'où le fait que le Pouvoir pour ALTHUSSER, soit l'action combinée de l'appareil répressif de l'Etat et de ses appareils idéologiques.

MARX et ENGELS[2], considèrent l'Etat comme lieu de centralisation et de maintien d'un certain type de relations. Celles-ci ont été amorcées de diverses manières, par l'apparition de la propriété privée et l'appropriation par certains, des moyens de production. Ce processus a abouti à la formalisation de ces relations en un appareil qui finit par jouir d'une autonomie relative et par contrôler, ou du moins, influencer, grâce aux moyens dont il dispose, l'infrastructure économique dont il émerge. A ce propos, ENGELS affirme: "Mais, à peine crée (Le Pouvoir d'Etat), cet organe devient indépendant de la Société, d'autant plus qu'il se transforme en organe d'une classe

---

[1] Althusser - op.cit.

[2] Marx, K. - A Sagrada Familia, Ediçôers Avante, Lisboa, Engels, F. - A Origem da Familia, da Propriedade e do Estado, Ed. Presença, LISBOA 1976

déterminée, et impose plus directement la domination de cette classe."(1)

De tout ce que l'on pourrait dire au sujet des conceptions marxistes de l'Etat, il nous faut retenir essentiellement que: le pouvoir de l'Etat, plus ou moins central, renvoie invariablement au pouvoir économique.

Pouvoir économique qui produit directement le pouvoir politique, et par conséquent, l'accès à tous les pouvoirs que l'état centralisateur détient: premièrement, le pouvoir de réprimer, ensuite, le pouvoir de légiférer, de juger, d'exécuter et d'administrer, et finalement, le pouvoir de produire des idéologies, lesquelles, une fois diffusées dans les différentes institutions, assurent le maintien d'un certain ordre social, de la domination d'une classe déterminée et en dernière analyse, du pouvoir même de l'Etat.

Le résumé des différentes contributions des "anciens" et des "nouveaux" marxistes nous montre un Etat agglutinant et englobant qui, s'il a effectivement un centre dans son appareil, infiltre partout ses multiples tentacules.

La conception marxiste du monde prévoit que la classe dominée et exploitée puisse prendre le pouvoir, dans des circonstances déterminées.

Cette prise de pouvoir s'effectue dans le sens inverse de celui que nous venons de décrire. Avant tout, il faut posséder une "conscience de classe" (Lénine), c'est-à-dire, briser les influences éventuelles des niveaux idéologiques contenus dans les différentes institutions sociales (à commencer par la famille). Une fois acquise cette conscience de classe, il faut prendre place dans les différents lieux où elle est produite: syndicats,

---

(1) Engels, F. - Ludwing Feurbach, op.cit. p. 182

institutions de santé, d'éducation, de culture, d'information, système des partis, etc. Ensuite, il faut prendre l'appareil d'état et par conséquent, contrôler le gouvernement, les tribunaux, les polices, l'armée. Finalement, une fois que tout ceci est conquis, on dispose de l'accès au pouvoir économique et à la redistribution des moyens de production.

Les premiers marxistes, MARX et ENGELS, croyaient que la révolution, en introduisant une rupture plus ou moins brusque dans la dynamique sociale, entrainerait rapidement l'instauration du communisme économique.

La seconde génération de marxistes, LENINE, TROTSKY, ROSA LUXEMBOURG, MAO-TSE-TOUNG, beaucoup plus prudente ou pragmatique, s'est aperçue de l'importance décisive d'un changement des mentalités, pour la possibilité effective d'instauration du vieux rêve "De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins"(1).

A partir de la troisième génération de marxistes, on assiste à une production surtout théorique, oú il y a un net déplacement des conceptualisations autour du pouvoir économique, vers le domaine de l'Etat, et par extension, du politique.

---

(1) Lenine - O estado e arevolução ed. AVANTE, LISBOA

2. LE POUVOIR ECONOMIQUE

S'il est vrai, tel que nous l'avons constaté, que la question du pouvoir économique se révèle centrale dans la conception marxiste orthodoxe, elle est (pour cette même raison peut-être) la plus critiquée et contestée actuellement.

Du point de vue marxiste, les classes dominantes sur le plan économique, seraient directement ou indirectement, les classes dirigeantes sur le plan politique, d'où le fait que toutes leurs décisions soient des décisions de classe visant à servir leurs propres objectifs.

Dans cette conception, il est évident que le domaine économique est le déterminant des luttes et des relations sociales, et de ce fait-même, le premier grand organisateur de la société. Ainsi, la question du pouvoir social renvoie, en dernière analyse, au pouvoir économique.

Mais les marxistes orthodoxes ne sont pas les seuls à défendre cette suprématie de l'économique par rapport à d'autres types de pouvoir. M.DUVERGER (1984) dans "L'Introduction à la Politique" propose la distinction plus apparente que réelle, entre pouvoir économique et pouvoir politique. Il dit: "Une économie capitaliste ou semi-capitaliste comporte une séparation du pouvoir politique et du pouvoir économique: ce dernier est réparti parmi de multiples entreprises privées (et, partiellement parfois, au sein d'entreprises et d'organismes publics), qui constituent autant d'autres centres de décision autonomes, mais plus ou moins indépendants de l'Etat. La propriété privée des moyens de production débouche ainsi sur une structure pluraliste,

qui se reflète dans le domaine politique. La propriété publique de toutes les entreprises et la planification globale, par contre, ont comme effet, la concentration du pouvoir politique et du pouvoir économique: elles tendent vers le système unitaire"(1).

Cette description suscite de nombreuses réserves. La séparation du pouvoir politique et du pouvoir économique est partiellement illusoire, car le second dispose de multiples moyens de pression sur le premier. A partir du capitalisme des grandes unités, s'est édifiée une nouvelle féodalité capable, à l'instar de l'autre, de défier victorieusement le pouvoir central, ou plus simplement, de le détrôner à son profit.

Cette confusion, parfois symbiotique, entre le pouvoir politique et le pouvoir économique, est également reconnue par GALBRAITH (auteur que personne ne considèrera marxiste) comme effective. Du moins pendant une certaine époque de l'histoire humaine, plus exactement, celle qui s'étend du XVIème siècle et du début du capitalisme mercantiliste, jusqu'au XXème siècle.

GALBRAITH considère que la grande source de pouvoir était auparavant la personnalité et l'exercice d'un pouvoir soumis à l'autorité de l'Eglise. Actuellement, dans les sociétés développées, ce rôle appartient à l'organisation, et dès lors... "la richesse en soi ne procure plus l'accès automatique au pouvoir conditionné. Le riche qui cherche aujourd'hui une telle influence engage une entreprise de relations publiques, afin de conquérir d'autres à ses croyances, ou contribue financièrement en faveur d'un politicien ou d'un comité politique qui propage ses idées, ou encore, il entre lui-même dans la politique, en utilisant ses

---

(1) Duverger, M. - Introdução à Política, Estúdios cor, Lisboa p. 174

biens, non pour acheter des voix, mais pour persuader ses électeurs"(1).

Il est clair pour GALBRAITH que si aujourd'hui, il n'y a plus un accès automatique au pouvoir conditionné à travers la richesse, quatre siècles se sont cependant écoulés, basés et dépendants du pouvoir qui renvoyait directement à la propriété. Quoiqu'il ne soit pas disposé à accepter, à l'instar de MARX (et de ses fidèles adeptes), que l'Etat du XIXème siècle était exclusivement au service du grand capitalisme industriel, GALBRAITH reconnait cependant son importance fondamentale.

Cette hégémonie totale et perpétuelle, ou relative et temporellement limitée, de l'économique, est de plus en plus remise en question actuellement.

LINDBLOM affirme péremptoirement: "Certains croient que la richesse ou propriété est la source fondamentale du pouvoir. Mais elle-même est une forme d'autorité créée par le gouvernement"(2) (1977).

Il existe d'autres auteurs qui, sans résumer dans le gouvernement la responsabilité de la valorisation de la richesse et de la propriété, considèrent que ce que CASTORIADIS (1975) désigne comme "signification imaginaire centrale"(3), c'est-à-dire, "l'ensemble des conceptions des Sociétés touchant à leur rapport au sacré, à la nature, à la domination des femmes et des enfants" (ENRIQUEZ, 1983)(4), est prédéterminant par rapport à l'économique.

---

(1) Galbraith, K. (1983) - Anatomia do Poder. Difusão Editorial, Difel, Lisboa (1983)

(2) Lindblom - Politics and Markets: The World's Political-Economic Systems, 1977

(3) Castoriadis, C. (1975) - L'institution imaginaire de la société, Ed. Du seuil, Paris

(4) op. cit.

D'une part, nous avons la défense de cette thèse, visant à démontrer que le "règne" de l'économique en tant que valeur centrale de société, surgit avec l'apparition de la bourgeoisie commerçante, en essayant de faire disparaitre les valeurs ancestrales de l'Aristocratie féodale: l'honneur et le prestige. "Le Moyen Age est dépourvu de la conception d'une structure économique autonome régie par des lois propres" (R.TAWNEY, 1947)(1).

La prévalence du registre du sacré et la référence constante à une entité transcendante, organisatrice du monde, constituent durant des siècles, des raisons suffisantes pour considérer que la possession de biens matériels implique des obligations pour ceux qui les détiennent (noblesse et clergé). Mais davantage, l'accumulation de biens matériels ne se justifie que dans la perspective d'une plus grande gloire du créateur, sa légitimation s'effectuant par la relation directe existant entre la divinité et ses représentants sur terre. Jusqu'à l'apparition de la Bourgeoisie et la Réforme Calviniste, l'argent n'a pas la valeur de capital. On ne peut nullement obtenir par son intermédiaire, du travail (un concept corrélatif à l'avènement de la société industrielle et du prolétariat), et encore moins de la plus-value. Le droit des suzerains et de l'église s'en passait, étant donné qu'ils obtenaient par "grâce divine", c'est-à-dire, en exerçant leurs droits naturels, tout ce dont ils avaient besoin. La possibilité-même d'acquisition et d'expansion de la propriété est préconditionnée par un ensemble de circonstances (filiation, religion, classe sociale), en tout cas directement étrangères au pouvoir économique.

D'autre part, surgit un vaste ensemble de thèses démontrant à la fois le caractère fallacieux de toute formulation qui attribue, à l'instar de MARX, une place

---

(1) TAWNEY - R. (1947) - Religion and Rise of capitalism.

centrale "aux conditions objectives de vie et de production", mais aussi et surtout, la forme symbolique de l'organisation sociale.

CASTORIADIS constitue un bon exemple de cette ligne de pensée. Dans "L'institution imaginaire de la société" (1975), et suite à une critique féroce du marxisme en général et du matérialisme historique en particulier, il défend la non-existence de "conditions matériellement objectives", puisque toutes les institutions humaines sont: "un Réseau symbolique, socialement sanctionné, où se combinent en proportion et en relation variables, une composante fonctionnelle et une composante imaginaire"(1).

La logique apparente de nombreux fonctionnements sociaux, de même qu'une certaine réalité habituellement considérée objective, sont abordés ici comme étant issus d'une relation symbolique antérieure. Le symbolique chez CASTORIADIS n'est jamais neutre, puisqu'il existe au départ un champ limité de signes, tant en ce qui concerne le mot que la Nature elle-même, où se trouvent les premiers symboles. De ce fait, il affirme que l'imaginaire ayant permis la liaison entre une fonction et un symbole, nous échappe très souvent tout en étant aussi présent et objectif que tout le reste. Mais encore, il se montre fondamental pour la compréhension de l'histoire humaine et des différents réels produits par chaque moment socio-historique.

Si l'on ne considère pas les dimensions de l'imaginaire et du symbolique des constructions unifiantes et relationnelles qu'ils produisent au sein d'un groupe ou d'une société, alors les catégories, les comportements, les motivations, et les structures de relation s'avèrent non seulement incompréhensibles pour nous mais "sont impossibles en eux-mêmes en-dehors de cet imaginaire. Un

---

(1) Castoriadis, C. - op. cit.

"*primitif*" qui voudrait agir en ignorant les distinctions de clan, un hindou d'autrefois qui déciderait de négliger l'existence de castes, serait très probablement fou, ou le deviendrait rapidement"(1).

Il affirme donc que le schème marxiste d'une déterminante de vie sociale (le pouvoir déterminé par l'économique) ne semble avoir une consistance quelconque que dans le cas concret de la société capitaliste, et que dans "la société féodale par exemple (et les sociétés bureaucratiques présentes dans les pays de l'Est), les relations de pouvoir et les relations économiques sont structurées de telle sorte que l'idée de "détermination" des unes par les autres est privée de sens"(2).

Dans cette optique, JACQUES ATTALI va un peu plus loin. Cet auteur défend l'extériorité absolue du domaine économique par rapport au pouvoir.

Tout Pouvoir est, selon son point de vue et suite aux travaux développés par RENE GIRARD,(3) d'essence divine, et de ce fait-même, toujours référé au religieux. Il est encore, comme tant d'autres auteurs l'ont proclamé auparavant, le fidèle dépositaire et monopolisateur de la violence légitime.

Par conséquent, tout ce qui se passe dans le registre de l'économique, toutes les théories économiques ascendantes ou descendantes sont, à son point de vue, des stratégies de légitimation de pouvoir.

A titre d'exemple, ATTALI affirme:

---

(1) Castoriadis - op. cit. p.226

(2) ibid.

(3) Girard, René (1972)- La Violence et le Sacré, Ed. Bernard Grasset.

"Le premier (exemple) est celui de la présentation critique du capitalisme, selon laquelle le pouvoir serait réparti de façon très inégale entre les groupes sociaux, et qu'il faudrait réduire ces inégalités, ce qui, à mon avis, n'est qu'une théorie légitimatrice de la social-démocratie en tant qu'institution politique. Deuxièmement, la théorie selon laquelle l'économie capitaliste est entièrement déterminée par de grands monopoles dans lesquels se concentre l'essentiel, ou la totalité du pouvoir, soutenu ou non par l'Etat: c'est essentiellement la légitimation pseudo-théorique du léninisme, c'est-à-dire, de la prise de pouvoir par un parti unique.

Enfin, la théorie selon laquelle la société serait aujourd'hui essentiellement gouvernée par une techno-bureaucratie ce qui, me semble-t-il, conduit à une légitimation unique ou, en tout cas à se vouloir comme une légitimation d'une stratégie de l'auto-gestion dans l'appareil de productions."(1) (1977).

Ainsi, dans cette conception, l'économique n'est pas déterminant de quoi que ce soit, mais plutôt déterminé par la complexité des relations sociales tissées dans les relations de pouvoir. Il est, mieux encore, un instrument utile dans la transformation des relations de pouvoir au sein de la société. Mais uniquement un instrument.

Lorsqu'il propose "de dire qu'il est impossible de désigner ou de localiser un pouvoir", ATTALI prétend démystifier ce qu'il considère comme un bluff immense: le fait habituel de considérer l'existence d'un lieu quelconque (économique, par exemple), du type place-forte, comme le siège du pouvoir, le lieu dont la conquête permettrait la transformation sociale. En effet, il n'envisage pas la société comme "un lieu d'affrontements

---

(1) Attali, J. (1977) - "Economie et Politique" in Pouvoir XXVI, Rencontres Internationales de Genève, Ed. Histoire et Societé aujourd'hui, Neuchâtel, 1978.

entre producteurs et consommateurs, agents d'un marché (comme le laissent croire les théories de l'exercice du pouvoir) ou comme un conflit entre classes sociales pré-existantes, représentées par des partis ou des syndicats (comme le laissent croire les théories de l'économie et de la prise de pouvoir)"(1) mais plutôt comme quelque chose qui se produit elle-même. Dans cette mesure, elle produit non seulement des travailleurs, des capitalistes et des produits mais surtout, et de plus en plus, des consommateurs. Elle produit des institutions d'offre et de demande. Et s'il semble relativement simple de conclure que la production de marchandises appartient à l'appareil économique et est éventuellement soutenue par l'appareil d'Etat, la production, ou plutôt, "le pouvoir de production d'une demande de marchandises est beaucoup plus complexe".

Au sujet de cette question assez intéressante de la production de la demande, des auteurs avancent des justifications et des réponses.

BAUDRILLARD (1979) défend que la logique sociale de la consommation se base sur une idéologie égalitaire du bien-être. Il dit: "Tout discours sur les besoins se base sur une anthropologie naive: celle de la propension au bonheur"(2). Bonheur qui, selon lui, est incarné dans les sociétés actuelles par le mythe de l'Egalité. D'où l'idée que, pour devenir le véhicule effectif du mythe égalitaire, le bonheur doive être mesurable.

Cette faculté est vécue dans les sociétés modernes à travers la consommation. Consommation de biens et de services, mais aussi et de manière de plus en plus compliquée, de culture, d'art, de loisirs, de plaisir.

---

(1) ibid.

(2) Baudrillard (1979) - A Sociedade de consumo, Ed. 70, LISBOA, 1981

De ce fait, BAUDRILLARD affirme que, de nos jours, consommer constitue un code et un langage. "Ce qui confère à la consommation le caractère de fait social, ce n'est pas ce qui lui reste apparemment de la Nature (la satisfaction, le plaisir), mais bien le pas essentiel grâce auquel elle s'en sépare (la définissant comme code et institution, comme système d'organisation). De même que le système de parenté (Levi-Strauss) ne se base pas, en dernière instance, sur la consanguinité et la filiation, sur une donnée naturelle, mais sur l'arrangement arbitraire de la classification, le système de consommation ne se base pas en dernière instance, sur le besoin et le plaisir, mais bien sur un code de signes (d'objets/de signes) et de différence"(1). ATTALI va encore plus loin, en affirmant:"Je pense que l'essentiel de l'analyse du pouvoir ne consiste pas, lorsqu'on étudie les rapports entre économie et pouvoir, à regarder uniquement la façon dont sont produites les marchandises et dont les hommes sont manipulés dans la production de marchandises, mais d'assumer que nous sommes tous des marchandises achetant d'autres marchandises, et que toute l'organisation économique consiste à nous produire comme des marchandises, non seulement comme on l'a dit au XIXème siècle, outils de la production, mais comme marchandises destructives de production"(2).

Cette notion de l'homme comme marchandise consommable, si elle semble étrange à première vue, est immédiatement élucidée par la clarté de l'intention. En effet, FOUCAULT avait fortement insisté sur les relations entre pouvoir et savoir. L'homme est un objet de consommation, non plus tel que MARX le conceptualisait, producteur de plus-value dans la répétition perpétuelle de gestes et d'efforts mécaniques, mais en tant que détenteur de savoirs spécifiques qui ont besoin d'être

---

(1) ibid.

(2) - Attali, J. - op. cit.

consommés. Cet état de besoin, élucide BAUDRILLARD, n'est lié directement à aucun principe vital, mais à un système de signes implanté socialement, qui définit ce que le savoir de chaque individu représente dans la hiérarchie consommatrice actuelle.

La vision d'un état centralisateur et contrôlant pratiquement tout: l'économique, le politique, l'organisationnel, l'idéologique, semble donc de plus en plus remise en cause.

Durant quelques décennies, cet état avait un nom spécifique: l'état capitaliste, et un surnom, celui de Monopolisateur.

A partir du milieu des années soixante-dix, surtout en Europe, plusieurs thèses ont été développées d'après lesquelles L'état sumommé monopolisateur est totalitaire et vit a l'est(1).

Le Marxisme a envisagé le pouvoir économique comme la source principale du contrôle d'état, et théorisé par conséquent, les grands mouvements de masse exploitées et opprimées par les empires capitalistes et l'état bourgeois. Il a prôné un militantisme dur, plein d'abnégation et d'espoir. En contrepartie, et par opposition à cette vision, la "NOUVELLE PHILOSOPHIE" a repris l'élégie du Maitre, du Seigneur ou de l'Ange, figures raisonnablement stylisées qui renferment autour d'elles-mêmes toute la dimension du Pouvoir Politique.

Equidistante de ces deux visions, la pensée riche et originale de M. FOUCAULT nous propose: qu'au lieu d'orienter la recherche sur le Pouvoir dans le sens de l'édifice juridique de la souveraineté des appareils

---

(1) André Gluksmann in "La cuisiniére et le mangeur d'hommes", Le Seuil Paris, 1975 et aussi Bernard-Henri Levy, in "La barbarie à visage humain" Grasset, Paris 1977

d'Etat et d'idéologie qui l'accompagnent, nous devons l'orienter vers la domination, les opérateurs matériels, les formes de soumission, les connexions et les utilisations des systèmes locaux de cette soumission, les dispositifs des stratégies. "Il est nécessaire d'étudier le pouvoir endehors du modèle LEVIATHAN, endehors du champ délimité de la souveraineté juridique et de l'institution étatique. Il s'agit de l'étudier à partir des techniques et des tactiques de domination"(1).

Mais si la proposition de FOUCAULT nous semble lucide et prolixe, nous ne pouvons manquer de rapporter les réflexions de certains courants de pensée qui, pour ou contre l'Etat et le pouvoir, ont conceptualisé et développé ce qu'on a appelé la dimension du pouvoir politique.

---

(1) Foucault, Michel - Microfisica del Potere Ed. Eimaudi, Turim 1977

3. LE POUVOIR POLITIQUE

S'il est vrai que pour de nombreux auteurs, l'expression "POUVOIR POLITIQUE" représente un simple pléonasme, tel que nous l'avons déjà signalé, pour d'autres, elle s'avère imprécise, dans la mesure où elle implique directement que tout pouvoir est politique.

Or, pour qu'un pouvoir soit considéré politique, il semble nécessaire qu'il puisse disposer du monopole de la coercition légitime, de la capacité de dicter la loi et le Droit et de la possibilité (matérielle, physique et psychologique) d'exercer effectivement ces prérogatives.

MAX WEBER considérait politique "Un groupe de domination dont les ordres sont exécutés sur un territoire donné par une organisation administrative qui dispose de la menace et du recours à la violence physique"(1). Ce recours à la violence physique, que WEBER spécifie comme étant socialement sanctionné et par conséquent, légitime, a été attribué dans les sociétés modernes, à l'Etat.

D'où le fait que, pour WEBER, ainsi que pour de nombreux auteurs depuis, l'Etat soit considéré comme le centre du système politique, son cerveau et son noyau.

Mais plus encore, l'Etat moderne a été considéré comme le transformateur, l'émetteur et le reproducteur d'une dimension qui, parcourant la société transversalement, l'imprègne à tous ses niveaux du même

---

(1) Weber, M. - op. cit.

type de normes et de règles. On a appelé cette dimension "le politique".

3.1. LE POLITIQUE

Définir le politique par l'Etat, telle est l'option de nombreux auteurs. De la majorité, pratiquement. Actuellement, comme jadis, la définition du politique semble se mêler et coincider avec celle de l'Etat. Mais, aussi bien les philosophes que les économistes et les politologues sont d'accord avec l'affirmation de POULANTZAS (1968), lorsqu'il dit: "Le Politique coincide avec l'émergence d'un appareil autonomisé de gouvernement..., avec l'émergence minimum de certaines formes étatiques, même embryonnaires"(1).

Cette homologie entre politique et état est également défendue, de façon explicite ou implicite, par un grand nombre d'anthropologues sociaux.

B.MALINOWSKI, au sujet des Vedda et des groupes aborigènes australiens, disait que l'on pouvait constater chez les deux, l'absence de "groupes politiques". W.C.MACLEOD (1931) à propos des Yurok de Californie mentionnait la non-existence d'organisation politique dans cette tribu. A son tour R.REDFIELD, garantissait que dans les sociétés plus primitives, l'inexistence d'institutions politiques s'avérait fréquente. De même RADCLIFFE-BROWN, dans une ancienne étude de 1922, constatait l'absence d'un type quelconque de gouvernement organisé au sein des Andaman. Tel que BALANDIER (1968) l'interprète justement, le politique est synonyme D'ETAT pour les auteurs, dans les situations évoquées(2).

---

(1) Poulantzas, N. - Poder Político e Classes Sociais, op. cit. p.

(2) Balandier, G. (1968) - Antropologia Politica, op. cit.

Jusqu'à présent, l'apport de l'anthropologie politique ne permet pas une prise de position définitive au sujet des références et des délimitations du champ politique.

Parallélement à l'équivalence et la correspondance du domaine politique avec le domaine de l'état, il existe des positions que BALANDIER qualifie de maximalistes, puisqu'elles font du politique un concept lié à l'existence sociale proprement dite. Dans cette optique, NADEL (1951) affirme que: "Lorsqu'on considère une société, nous trouvons l'unité politique, et lorsqu'on parle de la première, on considère em réalité cette dernière"(1). Dans cette conception, le politique est synonyme de social ou, du moins, d'organisation sociale.

Une autre position qui semble avoir des adeptes convaincus, est celle de LUCY MAIR, résumée dans l'affirmation selon laquelle: "certains anthropologues doivent admettre finalement que le politique commence là où termine la parenté"(2).

La délimitation du domaine du "politique" s'avère une question plus intéressante et importante qu'elle ne le semble à première vue, et dont les conséquences méritent d'être considérées.

Si la désignation du "politique" se limite au domaine de l'Etat, on risque de tomber, tel que le défendent COT et MOUNIER (1974), dans un certain institutionnalisme, oú l'intérêt de l'observateur ou du chercheur s'attachera principalemenet au normatif et à l'organisationnel, en expliquant les phénomènes sociaux par les règles et les normes. D'autre part, on

---

(1) Nadel, (1951) - The Foundation of Social Autrolology, cité par Balandier ibid

(2) Mair, Lucy - Introdução à Antropologia Social Zahar Editores, Rio de Janeiro 1982

demeure d'une certaine façon contraint par la prédéfinition de l'Etat, et très probablement, on donnera priorité au domaine spécifique où s'affrontent des individus, groupes et formations de partis en lutte pour la conquête du pouvoir d'Etat, à ses différents niveaux. Et si ceci constitue le domaine de la politique, il est douteux qu'il s'agisse de la dimenson du politique.

Cependant, si l'on s'accorde avec TALCOTT PARSONS lorsqu'il affirme qu'"Un phénomène est politique dans la mesure où il atteint l'organisation et la mobilisation des ressources nécessaires à la réalisation des objectifs d'une communauté spécifique", nous saurons surement que, de la tribu primitive aux société s industrielles, du petit village rural aux grandes métropoles, pratiquement tous les phénomènes, comportements et attitudes sont politiques, car préciser le politique se révèle aussi difficile que de définir ce que sont effectivement, en extension et en compréhension, les objectifs d'une communauté.

Mais, si le politique n'est pas le social, ni l'Etat tout court, il a (doit avoir) une territorialité qu'il importe de démarquer.

3.2. LE POLITIQUE ET L'INSTITUTIONNEL

En vogue à partir des années soixante, la question du domaine du politique a occupé une place importante au cours de la décennie. "Le" politique, en tant que concept subsidiaire aux formulations institutionnalistes, prétendait signifier - par opposition à "la" politique - "... l'ensemble des valeurs et normes sur lesquelles repose notre société", (Desaintes, 1976)[1].

Nous parlons du politique comme concept subsidiaire, car en effet, toute réflexion, discussion et intervention avait comme point central, les institutions.

Du point de vue des auteurs ayant contribué à ce mouvement d'Analyse Institutionnelle (Lapassade, Loureau, Lobrot, Ardoino, Passeron, etc. etc.), la confusion entre les termes organisation et institution avait suscité, non seulement l'évidente et aseptique synonymie de concepts, mais surtout la banalisation et la réduction de contenu de la triple complexité symbolique, imaginaire et fonctionnelle (P. Cardan, 1964 et Castoriadis, 1975) des institutions à la tendance essentiellement fonctionnelle des organisations.

Or, du point de vue défendu par cet ensemble d'auteurs, les différences entre institutions et organisation étaient évidentes. Les institutions, bien qu'elles soient basées et soutenues fonctionnellement par des organisations, étaient le point et le lieu d'articulation du micro-social (les groupes, les organisations) avec le macro-social (les structures globales de la société, l'Etat, les luttes de classes). Dans cette mesure, les institutions étaient considérées comme l'inconscient politique. A partir d'une

---

[1] Desaintes (1976) - Du Psychique au Politique - 5 analyses en milieu industriel et universitaire, thèse de doctorat, Louvain-la-Neuve

nouvelle lecture de MARX et de FREUD, ces auteurs ont considéré la dimension occulte, latente et toujours présente dans les institutions, comme étant leur inconscient. Un inconscient qu'ils ont qualifié de politique, étant donné que le matériel refoulé en son sein, se référait au cadre politique et aux conflits sociaux où les institutions se développent et se reproduisent.

Loin de considérer les institutions sociales: famille, église, éducation, santé, information, etc. etc., comme simples supports des nécessités de la communauté - et de ce fait même, avec une autonomie relative par rapport aux pouvoirs institués -, ces auteurs ont défendu que la fonction la plus exclusive et spécifique des institutions consiste à cacher leur fonction objective de au regard de leur rapport avec la structure des relations de classe.

"Dans cette mesure, l'autonomie relative de n'importe quelle institution constituerait toujours la contrepartie d'une dépendance plus ou moins dissimulée par la spécificité des pratiques et de l'idéologie qu'autorise cette autonomie"(1).

Ainsi, dans cette conception, s'il est vrai que la notion d'institution se différencie largement de l'organisation, elle semble se confondre à maintes reprises, avec celle de politique - un concept toujours présent, mais exploré de manière insatisfaisante. Parfois, les institutions sont considérées comme intermédiaires entre le politique - envisagé comme dimension unique, universelle, fondée sur le conflit de classes - et les organisations. Par ailleurs, les institutions semblent être prises comme corps vivants où, dans une image calquée sur la deuxième topique

---

(1) Bourdieu,P; Passeron, J.C. - A reprodução: Elementos para uma Teoria do Sistema de Ensino, Editoral Vega LISBOA, 1978

Freudienne, elles se presentent à elle-mêmes en tant que Surmoi plus ou moins efficient, en cachant un ça, qui s'appelle ici politique, et procédant à une vie de relation au travers d'un Moi, qui s'appelle ici organisation.

Dans le premier cas, nous nous trouvons face à un simulacre de refoulement de l'Oedipe, au sein de la fonction et de la structure qu'on appelle conflit de classes. Dans le second, il s'agit d'un appareil psychique socialisé mais toujours déterminé, comme dans la bonne psychanalyse orthodoxe, par un inconcient refoulé, dénommé ici politique.

*
* *

ALAIN TOURAINE défendra plus systématiquement, que les institution, - autrement dit "l'ensemble des mécanismes par lesquels le champ d'historicité, doublement ouvert, est transformé en un ensemble de règles de la vie sociale qui prédéterminent à leur tour le fonctionnement des organisations"(1) - sont toujours politiques. Par conséquent, il considère synonymes les expressions de système institutionnel et système politique. Chez Touraine, ce n'est pas plus le conflit de classes qui constitue le concept central, mais bien le concept d'historicité.

TOURAINE l'explique lui-même (1974): "l'historicité d'une société n'est pas un ensemble de représentations, un "ideal", mais un travail de la Société sur elle-même. Elle exerce une emprise sur les politiques sociales; d'abord sur les institutions, c'est-à-dire, sur les mécanismes de formation des décisions considérées comme légitimes, ensuite, sur les organisations,

---

(1) Touraine, Alain - Production de la Société, Ed. du Seuil, Paris, 1973 p. 212

c'est-à-dire, sur les unités de production de biens ou services définissant leurs objectifs et normes et contrôlant leurs échanges avec un environnement et leurs équilibres internes. L'historicité devient le sens des pratiques par le moyen du système d'action historique"(1).

L'historicité est donc la capacité de la société d'agir sur elle-même par le travail, mais aussi par les relations de classe.

TOURAINE considère que par le travail, les hommes construisent la culture. La culture consiste, à son point de vue, en la production et l'accumulation de biens, de connaissances, de codes de relation, mais aussi en la représentation même de la relation des hommes avec le monde. TOURAINE a appelé cette dimension d'historicité liée au travail: le système d'action historique.

Par le biais des relations de classe, les hommes se disputent le contrôle des produits créés par le système d'action historique. TOURAINE a dénommé cette émergence conflictuelle entre groupes spécifiques organisés en classes sociales: le système des rapports de classe.

Mais, TOURAINE considère que "Le système d'action historique et les rapports de classe définissent un champ d'action historique et non une société"(2). Dans cette mesure, l'action politique "ne peut jamais être entièrement une action de classe"(3) comme l'ont prétendu les marxistes classiques.

---

(1) Touraine, Alain (1974) - Pour la Sociologie, Coll. Points, Ed. du Seuil, Paris

(2) Touraine, Alain - Production de le Société, p. 209a

(3) Touraine, Alain - La Voix et le Regard, Ed. du Seuil, Paris, 1978

Chez TOURAINE, le politique se réfère toujours au système politique ou institutionnel, qu'il considère comme médiateur entre le champ de l'historicité et l'organisation sociale. Médiateur dans la mesure où, s'il est vrai que le système politique produit des décisions et règles qui commandent le fonctionnement des sociétés, il ne gère pas pour autant des organisations concrètes(1).

Ainsi, que ce soit chez les Institutionnalistes, ou dans l'Actionnalisme de TOURAINE, si la différenciation entre organisation et institution demeure élucidée, la synonymie entre institution et politique (malgré des conceptions différentes) parait consolidée.

Le courant institutionnaliste a plus ou moins accepté comme prémisse de base, l'hypothèse de LAPASSADE (1975), selon laquelle "L'état contralisé est le lieu originaire du refoulement et producteur permanent de la méconnaissance institutionnelle"(2). L'Etat, "la plus centralisatrice et autocratique des institutions, lieu de l'institué par excellence, producteur et reproducteur de l'histoire, tend à apparaitre comme fixe et éternel, comme une condition nécessaire de la vie des sociétés. Le profit, le capital, la hiérarchie, par exemple, paraissant des faits naturels et éternels. Alors qu'il a été créé pour répondre à certaines conditions historiques, l'institué a tendance à oublier ses origines, à se rendre autonome, et ainsi à être à la base de l'aliénation sociale"(3).

L'Actionalisme de TOURAINE contrarie cependant de nombreuses formulations antérieures, d'aprés lesquelles l'Etat constitue le centre principal de fonctionnement

---

(1) Touraine, Alain - Production de la Société, p. 209

(2) Lapassade, G. (1975) - Socioanalyse et Potentiel Humain, p. Crozier et Friedberg, op. cit. p.59-60.

(3) Desaintes - op. cit. p. 39

de la société. Selon cet auteur, "l'Etat n'est pas placé au-dessus de la société, il n'est pas devantage un pur instrument d'unification de pratiques sociales au service de la classe dominante. Lieu et agent de communication entre les niveaux de la réalité sociale, il se place toujours à l'intérieur d'un mode de domination sociale, mais ne se confond pas avec lui" (1).

Pour TOURAINE, l'Etat et le système politique ne sont pas la même chose, ni même deux sous-systèmes institutionnels.

L'Etat est: "le lieu de combinaison du système institutionnel et des autres systèmes sociaux, système d'action historique, système de classes, systèmes organisationnels" (2).

Mais que l'Etat se trouve au centre ou en périphérie, le politique, dans ces conceptions, se mêle de manière partielle (dans l'institutionalisme) ou totale (dans l'actionalisme) aux institutions sociales. Pour le premier, le politique devient un inconscient collectif, connu dans la mesure où il renvoie toujours au refoulement de la lutte des classes. Pour le second, le politique se conjugue au pluriel, en tant que système diffus et auto-produit de régulation sociale.

Dans le premier, ce qui apparait comme institution renvoie à une signification occulte, mais élucidée facilement à la lumière du matérialisme dialectique et de la dialectique des pulsions.

Dans le second, rien n'est dissimulé par quoi que ce soit, le système politique est exactement ce qu'il parait

---

(1) Touraine - Production de la Société, p. 274

(2) ibid p. 256

qui peut être le produit de la société agissant sur elle-même.

Cette première ligne de pensée, où la formulation du politique est corrélative à la dimension de l'inconscient, continue actuellement à mériter de différentes façons et par diverses voies, un intérêt particulier.

3.3. L'INCONSCIENT POLITIQUE

La présupposition de l'existence d'un inconscient politique suscite diverses questions importantes, dont la première concerne évidemment le concept même d'inconscient. Cité et pressenti souvent et de diversement avant FREUD, l'inconscient n'a cependant pas fait l'objet, jusqu'à l'apparition de la Psychanalyse, d'une étude systématisée dans une conception à tendance scientifique. Avant FREUD, l'inconscient à été évoqué dans le cadre de la philosophie de la morale et de la métaphysique. Avec FREUD, "l'inconscient devient cette partie de notre histoire individuelle qui nous constitue comme sujet ayant telle on telle personnalité psychologique"(1).

Mais si l'inconscient a gagné le statut d'objet scientifique grâce à la psychanalyse, celle-ci l'a défini et limité à un "lieu psychologique", comme dirait FREUD lui-même, avec une dynamique particulière(2).

Ainsi, l'inconscient freudien n'est pas politique, mais plutôt topique et dynamique. Il ne se réfère à aucun

---

(1) Gatien, Gabrielle (1972) - L'inconscient et son histoire in "L'inconscient son langage et ses lois" Ed. Marabout Service, Paris, p.7

(2) cf. définition in 3éme chapitre - les théories psychanalytiques du pouvoir.

collectif humain, et ne concerne que les sujets individuels.

Néanmoins, l'extension de certains concepts freudiens est énorme, le concept d'inconscient étant au nombre de ceux-ci.

Dans les "Conférences d'introduction à la psychanalyse", FREUD affirmait:"... de même la Sociologie, qui s'occupe du comportement des personnes en société, ne peut être autre chose que de la Psychologie Appliquée. Au sens strict, il n'existe que deux sciences: La Psychologie pure et appliquée, et la science Naturelle"(1).

Ainsi, pour Freud, tous les phénomènes sociaux, toutes les questions fondamentales de l'existence sociale, toute la psychologie sociale, constituent des émanations de la psychologie individuelle(2). A partir de cette présupposition, les lois sociales, les règles de conduite, l'institutionalisation de normes n'obéissent à aucun principe transcendantal (principe théologique), à aucune autonomie spécifique de la vie en communauté (principe sociologique), à aucune déterminante innée menant à la survie de l'espèce (principe biologique). Ce que beaucoup ont appelé le Psychologisme Freudien, certifie en dernière analyse, que les hommes ne produisent rien d'essentiellement différent d'eux-mêmes, et que les organisations qu'ils constituent se peuplent finalement de leurs propres fantasmes et désirs. Et ce parce que, tel que le dirait bien plus tard PIERRE LEGENDRE: "Il n'y a pas d'objets désirables, mais seulement des sujets désirants"(3).

---

(1) Freud. S. - Novas Leituras introdutórias à Psicanálise, in Obras Completas p. 179

(2) Freud. S. - Psicologia de Grupo e Análise do Eu, op. cit.

(3) Legendre, P. - Le malentendu, in Pouvoirs nº 11, 1979

Dès lors, l'inconscient psychanalytique n'est pas le seul en cause, mais aussi tout l'appareil psychique de chaque individu, en équilibre instable entre les principes de plaisir et de réalité, toute la dynamique pulsionnelle qu'implique le fait de vivre au sein de groupes spécifiques. Et dans ce sens, FREUD se montre péremptoire: il n'existe pas de civilisation sans les instances d'interdiction, sans le refoulement des désirs, sans la construction de tabous(1). A son tour, LEVI-STRAUSS considère l'interdit de l'inceste comme l'élément central autour duquel s'organise le "Socius", permettant de définir la ligne de passage entre nature et culture(2).

Ainsi, ce que les auteurs modernes ont appelé "l'inconscient politique" ne peut que renvoyer aux projections des niveaux les plus déterminantes - et apparemment autonomes par rapport à la société, des contenus inconscients des individus agissant et participant à ce processus. Ce que nous désignons ici comme les niveaux les plus déterminants, correspond à la formulation de politique au sens large, tel que le définit PHILIPPE BRAU (1982) par exemple, comme "le champ social d'intérêts contradictoires (réels, imaginaires et symboliques) mais aussi de convergence et d'agrégations partielles, régulées par un pouvoir qui dispose du monopole de la coercition légitime"(3).

Ce pouvoir monopolisateur de la coercition légitime constitue la propriété des Etats-Nations.

---

(1) Freud, S. - Totem e tabu, op. cit.

(2) Levi-Stauss - As estruturas elementares do parentesco, Editora Vozes, Petropolis, Brasil, 1982, p. 49

(3) Brau, Philippe - (1982) op. cit.

Dans cette perspective, l'inconscient politique dont parle à plusieurs reprises PIERRE KAUFMAN(1) par exemple, représente le résultat pratique de l'investissement libidinal effectué par tout un chacun dans le "socius".

KAUFMAN va encore plus loin en affirmant que l'Etat constitue le lieu d' investissement ultime et que: "Nous interposons maintenant entre l'individu et l'état un intermédiaire, désigné comme une communauté à laquelle nous concédons déjà, en principe, le même privilège"(2). Cet Etat, détenteur d'un énorme pouvoir, finit par tenir le rôle du... "Dieu (qui) exige et ordonne: ainsi se produit, dans le véhicule du langage, comparable à l'espace sacré de la théophanie, la quasi-effectivité d'un retournement, ou plutôt en l'occurrence d'un évitement de responsabilité: Parole dite au nom de tous, et telle pourrait être en effet l'essence de l'illusion politique d'entendre du sujet du pouvoir, porte-parole de l'omnipotent, le discours prospectif propre à nous masquer ce qui nous le rend, ce pouvoir, de par sa constitution, intolérable"(3).

En tout cas, l'inconscient du politique est toujours l'inconscient des individus qui incarnent la dimension du politique et l'exercice de ces pouvoirs, puisque, tel que FREUD le disait et tel qu'ENRIQUEZ le souligne inlassablement: le pouvoir n'existe qu'incarné.

Un autre auteur contemporain, curieux de l'inconscient politique, nous mène peut-être aux mêmes constatations, mais par une voie différente: il s'agit de REGIS DEBRAY. Selon lui, la même dimension du politique

---

(1) Kaufman, P. - L'inconscient du Politique, P.U.F., Paris 1979

(2) Kaufman, P. - op. cit. p. 39

(3) ibid p. 100

sous-tend toujours les multiples organisations et institutions. Politique unique et concernant l'ensemble social. Il affirme: "La politique m'a longtemps caché le politique. Elle le cache, non pas au sens où un train en cache un autre, mais où n'importe quel train cache les rails sur lesqels il roule. Il y a beaucoup de trajets et le vitesses, mais un seul chemin-de-ferou ou de croix"(1). Cette phrase (toujours citée) constitue une bonne image-synthèse de la dimension occulte et latente du politique par rapport à la politique. Mais R. DEBRAY ne conçoit pas le politique comme une dimension inconsciente uniquement parce qu'il est latent par rapport aux contenus formels, rationnels et idéologiques de la politique, mais aussi parce qu'il renvoie à des invariants transculturels et trans-historiques. DEBRAY ne se réfère pas, contrairement à KAUFMAN et ENRIQUEZ, à la nature libidinale de l'investissement social, et ne trouve pas de ce fait une architecture triple - la mort, le cannibalisme et l'inceste - comme base du refoulement social, à l'origine du déplacement de la culpabilité individuelle vers les productions sociales.

DEBRAY semble préférer en effet, la ligne proposée par FREUD, lorsque celui-ci affirmait que les dieux ont aussi "une triple tâche à accomplir: exorciser les forces de la nature, nous réconcilier avec la cruanté du destin, telle qu'elle se manifeste en particulier dans la mort, et nous dédommager des souffrances et des privations que la vie en commun des civilisés impose à l'homme"(2).

Les invariants que trouve DEBRAY sont tous associés à des illusions (au sens où Freud l'entend dans "L'avenir d'une illusion"), et structurent un type de pensée magique, liée aux religions, ou aux idéologies, ou à la science elle-même.

---

(1) Regis Debray - Critique de la Raison Politique, Gallimard, 1981

(2) Freud, S. - O Futuro de uma Ilusão, in op. cit. p. 25

Mais il le fait dans loptique de JUNG, et semble considérer ces invariants comme une sorte d'archétypes, tels que Jung les définissait, c'est-à-dire, comme "modèles de comportement, analogues à la manière dont un oiseau construit son nid, une forme innée en lui. Ce sont des schémas dynamiques, vivants, appartenant à l'instinct et non à l'intelligence. L'inconscient collectif est pour ainsi dire, la collection de ces modèles. Les mythologies des diverses cultures, les fondements des réligions, de la poésie, sont en relation avec la mythologisation intérieure nécessaire à l'homme"(1).

JUNG reconnaissait que la difficulté des archétypes résidait dans leur intemporalité, et que par conséquent, le début, le milieu et la fin, sont donnés simultanément. R. DEBRAY semble retrouver ces modèles dans le domaine du politique.

Tandis que l'inconscient politique conçu selon KAUFMAN ou ENRIQUEZ est incarné par des hommes qui lui donnent une vie, la conception de DEBRAY renvoie surtout aux phénomènes organisationnels et collectifs.

L'inconscient politique des premiers ne s'avère collectif que dans la mesure où il est partagé par une multitude. Chez DEBRAY, il semble antérieur aux sujets eux-mêmes, comme une sorte de patrimoine inné des sociétés.

---

(1) Evans, R. - (1964) "Entrevistas com C.G.Jung," Princeton.

CHAPITRE V - LES STRATEGIES DU POUVOIR

De nombreux auteurs font référence aux stratégies du pouvoir. Toute stratégie consiste en l'art ou l' habileté de combiner et de diriger un ensemble complexe de dispositions, éventuellement de natures différentes, en vue d'un objectif déterminé.

Les stratégies du pouvoir seraient ainsi les formes, les modalités, mais aussi les contenus, les types d'exercice que le pouvoir pourrait présenter et revêtir. Mais parler de stratégies du pouvoir implique que celui-ci soit considéré au départ comme une unité simple, que l'on peut développer et partager en catégories et sous-catégories, susceptibles d'être combinées et recombinées entre elles. Or, cette conception du pouvoir ne suscite pas l'unanimité des auteurs, tel que nous l'avons constaté.

Aborder les stratégies du pouvoir, implique d'abord une pré-définition de ce que l'on entend par pouvoir. Mais puisque les conceptions sont différentes selon les auteurs, la question de ce que peuvent être ou non, les stratégies du pouvoir, n'est abordée que par certains d'entre eux.

Nous aimerions passer rapidement en revue l'essentiel de l'oeuvre de trois auteurs contemporains très différents les uns des autres, mais dont le souci majeur demeure la question des stratégies du pouvoir. Il s'agit de MICHEL FOUCAULT, de JOHN KENNETH GALBRAITH et de JEAN BAECHLER.

1. LES MICRO POUVOIRS (M. FOUCAULT)

Parmi tous les auteurs ayant abordé la question du pouvoir, c'est peut-être à MICHEL FOUCAULT que revient le mérite d'avoir attiré l'attention sur les différents micro-pouvoirs éparpillés dans l'ensemble social. Qu'ils soient exercés directement ou subrepticement. Bannis de la pratique discursive (comme dans le cas du discours sur le sexe au XVIIIème siècle en Europe) ou élus comme thèmes privilégiés au sein des mêmes pratiques (comme l'est également le sexe au XXème siècle en Europe). Utilisant tour à tour, la force, la séduction, ou encore le droit. FOUCAULT cherche le pouvoir sous tous les masques qu'il peut revêtir ou abandonner.

FOUCAULT dit du pouvoir qu'il s'agit d'un **"nom qu'on attribue à une situation stratégique complexe au sein d'une société déterminée"**(1), ce qui l'éloigne par conséquent, des définitions qui l'associent directement et exclusivement aux institutions et à leurs appareils, aux formes de soumission comme contrepoint de la violence ou aux systèmes de domination d'un groupe particulier. Il le comprend et le définit par extension, comme **"la multiplicité des relations de force immanentes du domaine où elles s'exercent, et constitutives de son organisation; le mécanisme qui, à travers des luttes et des confrontations incessantes, les transforme, les renforce, les renverse; les soutiens que ces rapports de force se procurent mutuellement, de manière à constituer une chaine ou un système, ou au contraire, les déphasages, les contradictions qui les isolent les unes des autres; enfin, les stratégies où elles s'effectuent et dont le schéma général ou la cristallisation institutionnelle prennent**

---

(1) Foucault, M. - História da sexualidade humana I - A vontade de saber, Ed. António Cosmos, Lisboa, 1977

corps dans les appareils d'Etat, dans la formulation de la loi, dans les hégémonies sociales"(1).

D'où l'étonnante omniprésence du pouvoir - le fait d'être un effet d'ensemble, dont la mobilité est énorme. Dès lors, il n'obéit à aucune rationalité, à aucune logique facilement accessible, à aucun principe unificateur préétabli et compréhensible. Selon le point de vue de FOUCAULT, le phénomène du pouvoir implique des lignes de force qui ont tendance à se fixer, mais qui, malgré cela (ou pour cette même raison) sont mobiles. Il implique également des lignes de résistance, egalement mobiles. Il implique des jeux compliqués entre elles, qui, dans la mesure où ils ne sont pas pré-orientés par qui ou quoi que ce soit, produisent des situations dont la dynamique est difficilement prévisible.

FOUCAULT propose sa méthode, en se débarrassant du fantasme manipulateur de l'unité des discours et/ou des pratiques. Une méthode d'analyse (l'archéologie) qui, tel que DELEUZE (1978) le signale, ne représente "ni une formalisation, ni une interprétation, mais uniquement une description de ce qui est dit"(2).

Et dans la description de ce qui est dit, FOUCAULT trouve l'étroite relation entre le pouvoir et le savoir: "On doit [...] admettre que le pouvoir produit le savoir (et non seulement en le favorisant parce qu'il lui sert, ou l'appliquant parce qu'il est inutile); que pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre; qu'il n'y pas de relation de pouvoir sans constitution corrélative d'un champ de savoir, ni savoir qui ne suppose ou ne constitue en même temps des relations de Pouvoir"(3).

---

(1) ibid. p. 97

(2) Deleuze, G.(1972) - Un nouvel archiviste, Scholies, Fata Morgana Bruno Roy éditeur - p. 36

(3) Foucault, M. - Surveiller et Punir, Gallimard, Paris, 1975, p. 32

Dans la description de ce qui est dit, FOUCAULT trouve encore "**La multiplicité précise [...] avec ses points singuliers et ses lieux**"(1) où s'ébauchent, se développent, agissent et finalement s'évanouissent de nombreux micropouvoirs. D'un concept de pouvoir aussi fluide que l'éther, FOUCAULT prélève ce qu'il est possible de prélever des discours et des pratiques discursives qui lui donnent un corps et délimitent de manière accessible ses stratégies. Le point de départ de FOUCAULT, ce sont toujours les discours, ce qui est dit, ou les dispositifs discursifs, en d'autres mots, ce qui, n'étant pas dit, apparait de façon significative dans les productions humaines des époques analysées. C'est aussi tout ce qui résulte de ce fait même, comme sources effectives d'histoires, sources de renseignements pour ce processus archéologique que suscite le passé: les arts, les sciences, les savoirs, les architectures, les outils de guérison ou de torture, les lois, les normes, les répressions de la parole ou les instruments, les discours, les menaces de mort ou la gestion de la vie, l'écrasement de l'individu ou la production du plaisir, etc.

Le point d'arrivée de cette "analytique du pouvoir" ne constitue jamais, de ce fait, la quintessence du pouvoir ou de quoi que ce soit d'autre. Il s'agit plutôt des multiples techniques, tactiques, et stratégies qu'adoptent différents pouvoirs à des moments distincts. D'ailleurs cela représente probablement la contribution la plus importante de Foucault, d'avoir élaboré effectivement une analytique du pouvoir qui ne considère plus le droit comme modèle ou comme code. Et ce, non pas pour ce qu'est l'institution du Droit, mais parce que celui-ci correspond "**... à une certaine image du pouvoir-loi, du pouvoir-souveraineté, que les théoriciens du droit et l'institution monarchique ont dessiné**", et renvoie

---

(1) Deleuze, G. - op. cit. p. 43

toujours, de ce fait même, à "... un pouvoir qui trouve son point central dans l'énonciation de la loi"(1).

Or, selon la conception de FOUCAULT, le pouvoir n'a pas un point central et par conséquent, son rapport à la loi est fortuit et occasionnel, de même qu'à l'égard de toute autre institution sociale. Et ce, parce que le pouvoir n'est pas lié uniquement à un pôle dominant, ou encore, à une dyade domination-soumission, mais aussi à une situation relativement complexe suscitant l'effet d'ensemble en question.

Dès lors, l'objectif de FOUCAULT a été de cerner les moments, les lieux où il est possible d'identifier une stratégie du pouvoir et ce, en faisant abstraction des visions holistiques et généralisatrices du pouvoir.

Très distant de la lecture globale de la systémique ou des différents déterminismes, FOUCAULT vise à maintenir une certaine asepsie. Il ne prétend pas dire qui sont les bons et les méchants, ne prend pas parti, ni ne détermine de quel côté se trouve la raison. Il signale uniquement les différences qui se constituent en nouvelles catégories, à la source d'éternelles répétitions. Tel que DELEUZE le développe dans "Différence et Répétition"(2) et "Logique du Sens"(3), FOUCAULT a comme point de référence un nouveau type de conception de la relation entre l'évènement et le fantasme.

FOUCAULT finit par trouver une réponse un tant soit peu inespérée à la question posée par REICH quelques années auparavant: pour quelle raison les masses se laissent-elles mystifier politiquement? FOUCAULT ne perçoit pas ici une mystification au sens où REICH le

---

(1) Foucault, M. - História de sexualidade - A Vontade de saber, p. 94

(2) Deleuze, G. (1969) - Différence et Répétition, P.U.F., Paris

(3) Deleuze, G. (1969) - Logique du Sens, Ed. de Minuit, Paris

propose, mais bien une relation complexe entre le pouvoir et le plaisir. Pouvoir de dominer et d'être dominé. Plaisir de dominer et d'être dominé. De l'étonnante et difficile relation entre le pouvoir et le plaisir, FOUCAULT dit: "En effet, ils fonctionnent comme mécanisme à double impulsion: plaisir et pouvoir. Plaisir d'exercer un pouvoir qui pressure, surveille, guette, remue, sonde, divulgue; et, d'autre part, plaisir né du fait d'échapper à ce pouvoir, de le fuir, de le tromper, ou de le défigurer. Pouvoir qui se laisse envahir par le plaisir qu'il poursuit et, face à lui, le pouvoir s'affirmant dans le plaisir de se montrer, de scandaliser, ou de résister. Captation et séduction, affrontement et renforcement réciproques: les parents et les enfants, l'adulte et l'adolescent, l'éducateur et les élèves, les médecins et les patients, le psychiatre avec son hystérique et ses pervers, n'ont cessé de jouer à ce jeu depuis le XIXème siècle. Ces appels, ces esquives, ces investigations circulaires ont placé, autour des sexes et des corps, non des frontières infranchissables, mais des spirales perpétuelles du pouvoir et du plaisir"(1).

Tout ceci implique nécessairement que toutes les questions liées aux stratégies du pouvoir s'attachent à chacune d'entre elles de façon particulière. D'où le fait que tout pouvoir apparent, central, déterminant et unificateur soit considéré uniquement comme une intégration institutionnelle de pouvoirs multiples. Mais encore et surtout, le pouvoir n'est plus envisagé seulement comme producteur d'effets négatifs: d'exclusion, de répression, de refoulement, de censure, etc. pour être considéré également comme "un producteur de la réalité, de dominations d'objet et de rituels de vérité"(2), qu'il est effectivement.

---

(1) Foucault, M. - História de Sexualidade, A Vontade de Saber, p. 62

(2) FOUCAULT, M. (1975) Surveiller et Punir, Gallimard, Paris.

2. L'ANATOMIE DU POUVOIR (J.K. GALBRAITH)

Bien que GALBRAITH soit un économiste, ayant soumis de ce fait sa vision du pouvoir à sa formation de base ("Le Nouvel Etat Industriel")(1), il est incontestable qu'un travail tel que "The Anatomy of Power" (1983), reflète une vision beaucoup plus ample et ambitieuse. Par cet ouvrage, GALBRAITH prétend surtout élaborer une systématique du pouvoir, à tous les niveaux où on peut le trouver. Il affirme, dès l'introduction: "Au fil des ans, je me suis convaincu qu'il existe des facteurs communs au-delà des références habituelles au pouvoir économique, politique, militaire et religieux, de même qu'au pouvoir attribué à la presse, à la télévision, à l'opinion publique. Ces références quotidiennes, du fait qu'elles n'indiquent pas les constantes sous-jacentes, dissimulent autant ou davantage qu'elles ne dévoilent. J'ai veillé à rendre totalement visibles ces constantes, à identifier les sources du pouvoir dans la personnalité, dans la propriété et dans l'organisation, et à observer les instruments grâce auxquels le pouvoir est exercé et imposé"(2).

Cette tentative de systématisation du pouvoir implique simultanément l'établissement et la reconnaissance des sources du Pouvoir et des stratégies du pouvoir.

---

(1) GALBRAITH, J. K. (1974) - Le nouvel état industriel, Gallimard, Paris

(2) Galbraith, J. K. (1983) - "Anatomia do Poder". Difusão Editorial, Difel, Lisboa p. 12

Dans une optique d'élucidation que DE JOUVENEL a rendu fameuse(1), l'essentiel de la contribution de GALBRAITH peut être résumé de la façon suivante:

Il existe des sources de pouvoir et des instruments spécifiques d'imposition. Les sources de pouvoir que GALBRAITH identifie sont la personnalité, la propriété et l'organisation, les instruments spécifiques d'imposition sont des formes particulières de pouvoir (que nous désignons comme stratégies). GALBRAITH en reconnait également trois: le pouvoir digne, le pouvoir compensatoire, et le pouvoir conditionné.

Chacune des sources de pouvoir (bien qu'elles se combinent entre elles) est liée de façon particulière et prépondérante à une stratégie de pouvoir: la personnalité au pouvoir digne, la propriété au pouvoir compensatoire, l'organisation au pouvoir conditionné.

GALBRAITH entend par pouvoir digne, tout pouvoir qui "... **obtient la soumission en infligeant ou en menaçant des conséquences adéquatement adverses**"(2). Par pouvoir compensatoire, il fait référence à celui qui obtient la soumission par le biais d'une récompense positive. Enfin, le pouvoir conditionné, qu'il considère le plus subjectif et actuel des trois, concerne tout pouvoir qui "... **est exercé moyennant la modification d'une conviction, d'une croyance. La persuasion, l'éducation ou le compromis social alliés à ce qui semble naturel, approprié ou correct, amènent l'individu à se soumettre à la volonté d'autrui. La soumission reflète la voie préférée: le fait de la soumission n'est pas reconnu**"(3).

---

(1) De JOUVENEL, B. (1972) - Du Pouvoir - Histoire Naturelle de sa Croissance, Hachette, Paris

(2) Galbraith, K. - op. cit. p. 21

(3) ibid. p. 22

C'est exactement ce type de pouvoir dit conditionné, fondé directement sur l'existence des organisations que GALBRAITH développe et travaille le plus minutieusement.

La raison principale de cette attention particulière, réside dans le fait que l'auteur considère l'organisation comme la grande source de pouvoir , et le pouvoir conditionné, comme la stratégie d'élection, au sein des sociétés contemporaines.

Bien que cette "anatomie du pouvoir" ne procède jamais à une micro-chirurgie et se limite à une demi-douzaine d'incisions, celles-ci semblent correctes dans l'étroite amplitude de leur exécution. Elles correspondent d'ailleurs, de façon assez proche, aux types d'autorité Weberiens. On remplace charisme par personnalité, tradition par propriété et légalité par organisation.

A l'instar de WEBER lorsqu'il défend la bureaucratie, chez GALBRAITH, la préférence pour ce qu'il avait désigné comme technostructure ou technobureaucratie dans "Le nouvel Etat insdustriel", demeure implicite(1).

A son point de vue, tout le monde moderne, du parti politique à l'entreprise, du club de football à la communication sociale est structuré autour de l'organisation où tout un chacun participe. Ceci implique d'une part, la curieuse efficacité du pouvoir conditionné et d'autre part, la diminution effective des possibilités de la personnalité et de la propriété comme sources de pouvoir, ce qui entraine: **"Un équilibre raisonnable entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui s'y opposent"(2).**

---

(1) Galbraith, K. (1974) - op. cit.

(2) op. cit.

Chez GALBRAITH, de nombreuses questions posées demeurent sans réponse, malgré la vivacité de son style. Bien d'autres questions ne sont pas formulées, et dans le bilan de l'ensemble, on pourrait s'interroger sur la raison de ces formulations plutôt que d'autres, puisque les chemins parcourus pour y arriver ne sont pas élucidés ni justifiés. Jean BAECHLER nous présente par contre, un travail semblable sur le plan méthodologique, mais beaucoup plus approfondi.

3. "LE POUVOIR PUR" (J. BAECHLER)

De même, BAECHLER, (1978) se donne pour tâche de présenter les dimensions stratégiques et tactiques du Pouvoir, plutôt que de le définir.

Il commence par affirmer que **"Le Pouvoir est à la fois un concept, une réalité et une expérience"**(1), même s'il poursuit une voie essentiellement conceptuelle. L'existence de différentes composantes dans la nature du pouvoir lui semble évidente, même si cette nature se réfère toujours à la faculté d'agir et à l'utilisation de l'énergie de quelques-uns au service d'autres.

Ces composantes sont la volonté, l'obéissance, la désobéissance, et la sanction. Dans l'évocation même des composantes, on constate que BAECHLER se soucie non seulement des formes permettant l'exercice du pouvoir, mais aussi de celles qui s'y opposent ou le boycottent.

Pour que quelqu'un (individu ou groupe) puisse effectivement exercer sa volonté sur autrui, BAECHLER considère qu'une de ces trois situations, qui constituent selon lui les modalités de pouvoir, doit se présenter:

Soit il l'impose à travers "la puissance", qui repose directement sur la force.

Soit il la suscite par l'autorité, dont le charisme représente le moyen spécifique.

Soit il l'induit par la possibilité de direction, grâce à la compétence.

---

(1) BAECHLER, J. (1978) - "Le Pouvoir Pur", Calman-Levy, Paris

La puissance qui se base directement sur la force peut être définie comme le contrôle ou le monopole de l'emploi ou de la menace d'emploi de la violence physique ou morale.

L'autorité qui, selon BAECHLER, "**s'inscrit dans la logique du prestige**"(1) repose directement sur le charisme, autrement dit, elle devient possible grâce à l'excellence manifestée dans un domaine particulier et ensuite, grâce à l'extension de ce mérite et de cette excellence dans des domaines où ils n'existent pas effectivement.

Finalement, la direction, qui "**résulte d'un contrat entre des volontés libres, qui s'entendent pour confier à l'un ou quelques-uns d'entre eux une fraction plus ou moins grande du pouvoir dont ils sont susceptibles**"(2), est obtenue grâce à la compétence qui "**s'identifie à l'apprentissage et à l'expérience**"(3).

La seconde composante de la nature du pouvoir est l'obéissance, définie comme "**... le fait de s'incliner devant la volonté d'autrui**"(4). BAECHLER considère qu'un type particulier d'obéissance correspond à chaque modalité de pouvoir. Ainsi, la puissance déclencherait la peur à des degrés divers. L'autorité impliquerait l'assentiment de différentes manières, puisque l'on présuppose que l'autorité se "**fonde sur l'unanimité entre les partenaires concernés**". La direction susciterait le consentement , dans la mesure où elle impliquerait "**l'acquiescement fondé sinon en la raison, du moins sur une appréciation raisonnable**"(5).

---

(1) ibid. p. 22

(2) ibid. p. 28

(3) ibid. p.37

(4) ibid. p.41

(5) ibid. p.48

La troisième composante que BAECHLER considère, est la désobéissance. Il existe également, selon cet auteur, différentes formes de désobéissance, en fonction des modalités de pouvoir exercées.

La puissance provoque la révolte, laquelle s'avère toujours désorganisée, selon BAECHLER, étant donné la nature du pouvoir en présence et l'atomisation constante qu'il poursuit.

L'autorité entraine le dissentiment, qui peut aller de la simple discordance, jusqu'à l'indignation, rupture.

Finalement, dans le cas de la direction, la dissidence constitue le type de désobéissance par excellence.

La sanction constitue la dernière composante de la nature du pouvoir que BAECHLER considère. Et, dans la mesure où cette composante est consubstantielle au pouvoir, de même chaque modalité de pouvoir comprend un type caractéristique de sanction. La puissance inflige la mort, l'autorité excommunie, la direction exclut.

Contrairement à GALBRAITH, BAECHLER tente d'expliquer les raisons pour lesquelles il considère ces stratégies de pouvoir plutôt que d'autres. En faisant appel à des sources variées (Psychanalyse, Psychopathologie, Ethologie), il tentera d'élucider l'origine de chacune de ces modalités du pouvoir, leurs mouvements et leurs mécanismes de formation.

La question des stratégies du pouvoir intéresse BAECHLER, non seulement en ce qui concerne les différents niveaux auxquels le pouvoir s'exerce, mais particulièrement au niveau des régimes politiques. Mais, selon son point de vue, la nature des pouvoirs exercés politiquement ne diffère pas des agissements à d'autres niveaux, il lui suffit pour cela d'introduire un

critère supplémentaire, " **pour décider sans ambiguité quel pouvoir est politique et quel autre ne l'est pas**"(1). Ce critère est d'abord spatial, car pour être politique, un pouvoir doit être exercé dans un espace limité. Non seulement limité mais délimité par des individus ou groupes étrangers, avec lesquels aucune relation de pouvoir n'est possible et qui se révèlent de ce fait même, des ennemis. BAECHLER qualifie de souveraienté cette situation d'exclusion de l'extérieur. Ainsi, "**une unité est donc politique dès qu'elle est souveraine et un pouvoir est politique dès qu'il s'exerce dans une unité souveraine**"(2).

Ce qui nous semble essentiel dans ce travail de BAECHLER, est la mise en évidence du fait que n'importe quelle stratégie de pouvoir entraine un effet d'ensemble (tel que FOUCAULT le soulignait) qui nous met en présence, simultanément, de techniques et de tactiques de tous les acteurs sociaux concernés.

Dans cette mesure, le concept de pouvoir devient un concept vivant, puisqu'il s'agit d'un pouvoir spécifique exercé par quelqu'un dans des conditions particulières sur d'autres, qui déclenchent à leur tour des mécanismes de réponse qui se répercuteront de diverses manières, non seulement sur les détenteurs du pouvoir initial, mais aussi sur toute la communauté.

Les questions liées aux stratégies du pouvoir nous semblent dès lors, extrêmement importantes, qu'elles soient abordées de manière analytique, à l'instar de M. FOUCAULT, dans la multiplicité et la particularité d'une situation ou d'une époque, ou qu'elles renvoient à la systématisation, l'identification et la classification des modes d'action susceptibles d'être reconnus, comme chez

---

(1) ibid. p. 10

(2) ibid. p. 83

GALBRAITH et BAECHLER. Dans les deux cas, c'est la complexité du phénomène du pouvoir et des nombreuses variantes que ce même nom désigne, qui est en cause.

CONCLUSIONS

L'abondance du matériel bibliographique au sujet du pouvoir, ne nous permet aucunement une révision d'auteurs exhaustive et appronfondie. Celle que nous présentons ici, malgré les lacunes, nous semble suffisante par rapport aux objectifs poursuivis, qui sont notamment de:

A. Donner une vision générale des différentes formes d'approche des questions posées au sujet du pouvoir.

B. Elucider la proximité étroite et permanente, que des courants aussi distincts attribuent au pouvoir et aux formes politiques d'organisation sociale.

C. Attirer l'attention sur le fait que le concept de pouvoir désigne un champ énorme de phénomènes sociaux (comportements, relations, interactions, organisations etc.).

*
* *

A - En ce qui concerne le premier de ces aspects, nous considérons qu'une vision générale des approches du pouvoir, doit mettre en évidence les références et les réflexions synthétisant les pensées ainsi que les politiques du pouvoir au fil des temps. Dans ce sens, nous avons décidé de nous référer brièvement à une grande variété d'auteurs qui reflètent, selon nous, ce point de vue. A partir de ce passage en revue, nous pouvons émettre quelques conclusions.

A la grande question qui se pose de savoir finalement ***ce qu'est le pouvoir***, on n'obtient pas, même approximativement, une définition unanime en extension et en compréhension. Différentes formulations établissent le

pouvoir comme: attribut de sujets ou de groupes; particularité du système social où les acteurs sociaux sont engagés. Si le consensus est absent à ce niveau, on parvient cependant à l'idée d'une faculté d'agir (de façon directe ou indirecte), en imposant une volonté. Il s'agit d'ailleurs, au-delà des variations, des subtilités et des nuances, de la plus grande concordance que l'on peut établir quant à la nature du pouvoir.

En ce qui concerne ce que nous pourrions appeler les objectifs du pouvoir, il existe également un relatif consensus. Par différentes voies, on arrive (approximativement) à la constation que le pouvoir sert à maintenir ou à instaurer des types d'organisation sociale. La seule conception, évoquée ici, qui ne partage pas ce point de vue, est celle qui se réfère aux philosophes de l'utopie et de l'anarchie, qui ont été capables de conceptualiser des sociétés sans pouvoir. Mais, même dans ce cas, l'absence de pouvoir concerne spécifiquement le pouvoir politique et d'autres formes de pouvoir surgissent de manière directe ou indirecte dans les écrits de ces philosophes.

Si, pour ces deux aspects essentiels de la nature et des objectifs du pouvoir, nous sommes parvenus à entrevoir, avec un peu de bonne volonté, une certaine proximité entre les diverses conceptions, celle-ci en reste là.

Les sources de pouvoir semblent presque aussi variées que les auteurs. A la question que nous pourrions poser de façon simpliste: "D'où vient le pouvoir?", les réponses sont multiples: de Dieu, de l'ordre universel, de l'homme lui-même, des sociétés humaines, du pouvoir lui-même.

Quant à ce nous pourrions qualifier de stratégies spécifiques du pouvoir, les réponses sont également multiples: l'autorité, la légitimité, la force; différentes

formes d'autorité, de légitimités, de forces, assez distinctes. Parfois, toutes les stratégies s'entremêlent. Ou encore, on hypervalorise l'une d'entre elles, sans considérer telle autre. Presque toujours, cependant, l'autorité et la légitimité sont des concepts corrélatifs. Les nouvelles légitimités découlent d'implantations effectives de nouvelles autorités, lesquelles renvoient à leur tour, à des utilisations de la force effectives ou symboliques.

Les interprètes du pouvoir sont variés également. Ceux qui défendent le pouvoir comme attribut de sujets, l'associent normalement à des interprètes privilégiés, des personnalités habituellement: des Rois, des Chefs, des Seigneurs, des Papes, mais aussi des Parents, des Maitres, des Dictateurs, des Révolutionnaires. D'autres auteurs choisissent comme interprètes du pouvoir, des groupes restreints de contrôle: celui de la famille, des organisations, de l'Etat, de l'Economie, du savoir ou de la religion, ou de groupes élargis avec des intêrets communs: le peuple, les citoyens, les classes sociales.

Ainsi, on peut conclure que les approches du pouvoir se réferent habituellement à des dimensions particulières du concept. Telle ou telle stratégie, tel ou tel interprète, telle ou telle source. Pour cette raison, nous attirons l'attention sur des travaux tels que ceux de M. FOUCAULT et de BAECHLER, qui envisagent le pouvoir dans sa forme invariante. Le premier en essayant de l'analyser dans le cadre de situations particulières. Le second en procédant à la classification des différentes catégories érigées pour le pouvoir et contre le pouvoir.

B - Le second grand objectif poursuivi au cours de cette revue bibliographique, était d'élucider l'étroite proximité entre les conceptions de pouvoir et les conceptions politiques de l'organisation sociale.

On constate ainsi qu'il est impossible de parler de pouvoir sans nous référer au registre du politique. En premier lieu, parce que jusqu'au XIXème siècle, presque toute la pensée philosophique occidentale ayant abordé le pouvoir, l'a assimilé au politique, ou a travaillé spécifiquement le pouvoir dans sa dimension ou dans ses implications politiques. Ensuite, parce que cette même pensée a conceptualisé tous les registres d'interaction humaine selon un principe de linéarité centralisatrice du pouvoir. Le père centralisant le pouvoir dans la famille, le chef centralisant le pouvoir dans le village, le seigneur centralisant le pouvoir dans la ville ou dans ses fiefs, le roi ou l'empereur centralisant le pouvoir dans le Royaume ou dans l'Empire.

De: **"la famille est la société naturelle"** d'ARISTOTE, à l'affirmation de ROUSSEAU selon laquelle **"la plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille"**, ou aux positions de BONALD où **"la société a d'abord été famille et puis Etat"**, il s'agit toujours de la même conception politique calquée sur la relation familiale. Tel que le note BERTRAND de JOUVENEL; **"De cette famille élargie, on peut passer à la société politique, par le même procédé de génération, en remarquant que les familles s'engendrent comme les individus et qu'on arrive à une famille des "familles" à laquelle préside naturellement une sorte de "père des Pères..."**, ou bien, au contraire, on se représente les chefs de familles patriarcales se rencontrant sur un pied d'égalité pour s'associer volontairement...
...Selon qu'on adopte l'une ou l'autre hypothèse, on arrive à considérer soit le gouvernement monarchique, soit le gouvernement sénatorial, comme "naturel"(1).

Vers la moitié du XIXème siècle, cette formulation est fortement contestée. Non seulement à travers les thèses de BACHOFEN, qui ont détruit la conception patriarcale de

---

(1) De Jouvenel - op. cit. p. 87

la société, mais principalement suite à la reprise, par les nouveaux courants de pensée, des données qui émergeaient lentement de l'ethnologie, de la psychologie, de la psychopathologie, de la sociologie.

Spécifiquement, le marxisme naissant d'alors(1) a veillé à démontrer que ce n'était pas le modèle familial "per se" qui structurait la dimension du pouvoir politique (puisque différents modèles familiaux avaient existé), mais bien le modèle économique qui finissait par structurer le politique et le social.

Depuis lors et déjà en plein XXème siècle, on assiste à la prolifération de différentes thèses qui, en attribuant une place centrale à divers objets, continuent à établir de plus en plus la relation entre Pouvoir et Politique. De telle manière que, de nos jours, Pouvoir et Politique surgissent le plus souvent comme synonymes. Les Pouvoirs exercés à d'autres niveaux, autres que politiques, sont habituellement désignés par leur stratégie spécifique: compétence, autorité, influence, etc. etc. Seuls les Pouvoirs Politiques, directement liés à l'Etat, finissent ainsi par mériter des honneurs de singularité. Ils ne sont plus les pouvoirs, pour devenir le Pouvoir.

C - Au-delà de ces deux remarques, un troisiéme aspect ressort de tout ce que nous venons de dire: l'extension du concept de pouvoir.

Si le rapport étroit entre le pouvoir et le politique parait évident dans ce contexte, il en est de même, nous semble-t-il, quant à l'idée selon laquelle le pouvoir parcourt tous les niveaux possibles d'interaction sociale. Au-delà de l'incidence sur le plan politique, on parle de pouvoir au niveau de l'organisation, du

---

(1) Engels, F. - "A Origem da Familia, da Propriedade e do Estado", op. cit

groupe, grand ou petit, du comple et même d'un seul individu.

On parle de pouvoir en tant que substantif et adjectif, comme caractéristique de quelqu'un ou de quelque chose, ou comme quelque chose en soi.

De ce fait on constate l'existence d'un mouvement perpétuel, une sorte de métamorphose des différentes dimensions du pouvoir.

D'où l'existence d'une vision syncrétique, voire même une oblitération totale quant à la plupart de ses mécanismes.

La plus grande partie des travaux au sujet du pouvoir est constituée dès lors, tel que nous l'avons constaté au cours de cette première partie, de travaux sur un pouvoir spécifique (le Droit, la Force, la Violence, l'Autorité, les Pouvoirs de l'Etat, de l'Economie, etc.), ou sur des mécanismes et actions d'un pouvoir (l'asphyxie de la parole, la limitation du savoir, la production du savoir, etc.), devenus Le Pouvoir par excellence, en fonction des objectifs de ces travaux.

Pour chacun de ces pouvoirs en analyse, il reste encore beaucoup d'autres pouvoirs, qui demeurent voilés, occultes, mais omniprésents et agissants, et infiltrant l'ensemble de la réalité sociale.

Si tout ce que nous venons de dire semble manisfeste et justifie, en dernière analyse, les confusions et difficultés rencontrées par ceux qui étudient le pouvoir, cela ne confirme pas pour autant le caractère non-spécifique du pouvoir. Autrement dit, un certain caractère indescriptible et intangible associé nécessairement à un objet que l'on ne parvient à préciser avec exactitude.

Nous considérons ceci insuffisant pour affirmer que le pouvoir est un phénomène ou un objet non-spécifique.

En premier lieu, parce que "la réalité du pouvoir" est reconnue empiriquement par tous les peuples, à toutes les époques et en toutes circonstances, même si ses configurations sont très différentes.

En second lieu, parce que cette "réalité", même si elle ne peut être généralisée et si elle est difficilement mesurable, se réfère inévitablement à l'existence de signes, susceptibles d'être compris par les individus participant au processus comme référents des mécanismes du pouvoir.

Tel qu'Yves Michaud le signale à propos de la violence, il est évident que: "on ne reconnait pas les mêmes choses comme violence, il y a une subjectivité et une relativité de fond dans la perception de la violence"(1). Il en est pratiquement de même dans le cas du pouvoir: on ne reconnait pas les mêmes choses comme pouvoir. Ceci signifie probablement qu'à partir d'une définition dont l'objectif est toujours de déterminer les caractères spécifiques de l'objet (dans ce cas, le pouvoir) on passe à un second moment: celui de la perception. Dès lors, on croit rencontrer à ce niveau, les dites caractéristiques spécifiques, évoquées dans la définition, dans une situation particulière.

Dans ce cas, on pourrait croire que l'expérience universelle du pouvoir est fatalement contaminée par ce que l'on croit être le pouvoir à partir d'une définition pré-établie. Mais aussi, dans la mesure où il existe différentes définitions du pouvoir, il existe par conséquent des perceptions différentes, chargées de la

---

(1) Michaud, Y.(1979) - "Violence et Politique" Gallimard, Paris, p. 20-21

même désignation. Ce qui nous renvoie encore une fois au caractère non spécifique du pouvoir.

Toutefois, on constate aisément que l'on ne qualifie pas quelque chose comme étant du pouvoir, mais uniquement des situations, des comportements, des attitudes, des discours, des langages, des relations où il existe un certain nombre d'invariants descriptibles. Dans ce cas concret, nous avons classifié comme paramètres de définition: la nature, les objectifs, les sources, les stratégies et les interprètes du pouvoir. Telles semblent être les références que les philosophes, chercheurs et scientifiques sociaux ont adoptées, globalement ou en partie, au fil des siècles, afin d'identifier ce concept.

Néanmoins, ces paramètres ne constituent pas tous des invariants. Seuls les deux premiers remportent une unanimité relative, ou du moins, une majorité significative: il s'agit plus précisément, de ceux qui se réfèrent à la nature et aux objectifs du Pouvoir.

Pour ce qui est du premier, un accord semble exister quant à l'existence ***d'un moment d'imposition d'une volonté***.

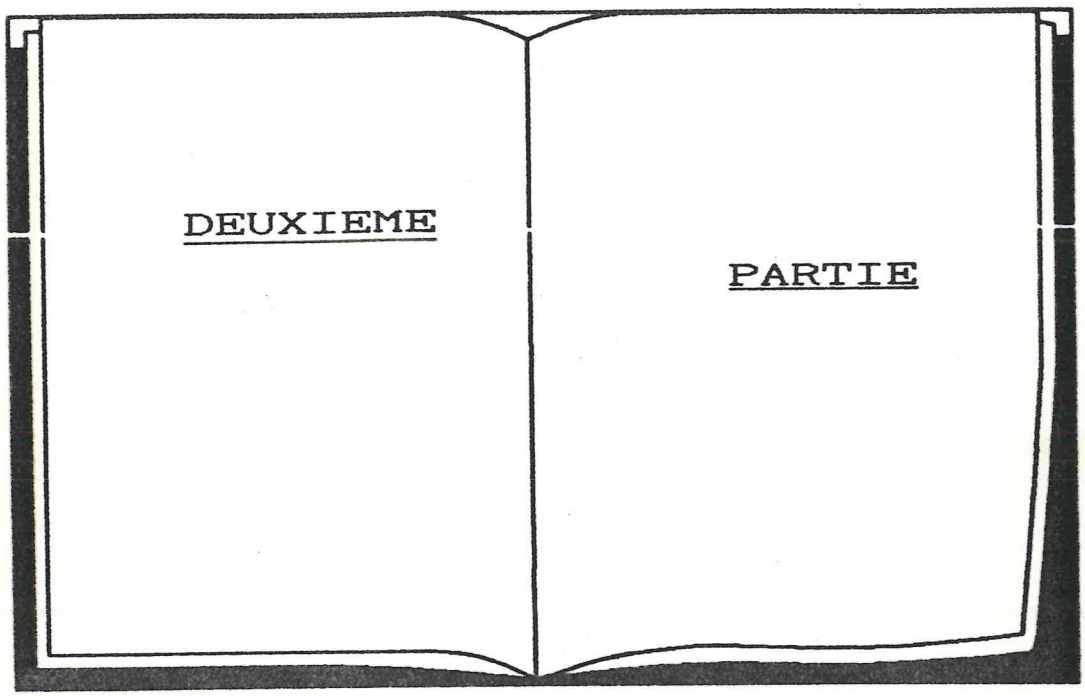
Quant au second, on peut conclure que le pouvoir sert, en dernière instance, ***au mantien ou à l'altération d'un certain type d'organisation sociale*** (élargie ou restreinte).

Bien que ces conclusions soient insuffisantes et peu significatives, leur véritable importance est liée au fait qu'elles constituent des étapes fondamentales d'une définition du pouvoir.

Les autres aspects classifiés comme paramètres du concept, c'est-à-dire les sources, les stratégies, et les interprètes du pouvoir, ne remportent aucun type de consensus. D'ailleurs, ils semblent le plus souvent

s'exclure mutuellement. Toutefois, on ne doit pas les ignorer pour autant. En effet, s'il est vrai que les contenus diffèrent et ne contribuent nullement à une définition, ils nous revèlent du moins le champ saisi par la perception des sujets sur ce qui est considéré comme pouvoir, à différents moments.

producteurs des discours, que nous dénommons protagonistes (cahp.2), et de leurs publics (chap. 3).


DEUXIEME
PARTIE

PROPOSITIONS POUR UNE ANALYSE STRUCTURALE DYNAMIQUE DU POUVOIR

INTRODUCTION

La vaste exposition des conceptions et conceptualisations diverses du pouvoir (1ère partie), si elle nous permet d'avoir une vision d'ensemble des phénomènes qui lui sont imputables, elles ne nous fournit cependant pas d'indications définitives sur les questions qui, à notre point de vue, restent ouvertes, à savoir:

- La genèse et le développement chez l'individu des mécanismes qui lui permettent de sentir et de percevoir le pouvoir
- L'articulation de cette possibilité intrapsychique et individuelle aux phénomènes habituellement décrits comme de pouvoir.

En effet, la vision de la littérature ne nous laisse aucun doute sur le fait qu'en des moments différents, des sujets également différents aient imposé ou perçu une quelconque forme de pouvoir comme le paradigme du Pouvoir par excellence.

Elle ne nous dit cependant pas comment cela a été rendu possible. Elle n'élucide pas les raisons qui président aux comportements individuels ou collectifs d'obéissance ou de révolte, d'acceptation et de soumisson, ou inversement, de revendication et d'opposition active. De même, elle n'élucide pas pourquoi quelquefois le moyen optimmum d'imposition d'une volonté est le recours à la violence, alors qu'en d'autres occasions il se présente sous la forme d'une simple demande. En ce qui concerne la relation dynamique entre l'exercice d'un pouvoir, la réponse qu'il induit et les ajustements rétractifs que cela décherche, la

littérature esta encore plus évasive(1).

Pourquoi les individus préfèrent-ils parfois mourir plutôt que de se plier à une règle banale? Et pourquoi d'autres renient-ils les principes de toute une vie en échange de récompenses insignifiantes? Pourquoi certains font-ils tout pour que s'accomplisse toujours leur volonté tandis que d'autres se sommetent sans sourciller au collectif? Pourquoi y a-t-il des règles que nous respectons et d'autres que nous transgressons? Pourquoi passons-nous du conformisme à la révolte et de la révolte au conformisme?

Ces questions, entre autres, doivent à notre point de vue avoir une réponse systématique.

Cela n'aurait pas de sens, et ne serait pas honnêtement viable d'avoir recours aux nosologies psychiatriques chaque fois que surviennent des impositions de volonté et des réponses qui leur sont faites venant fausser nos prévisions. De même, la réponse prétendument adéquate ne s'explique pas elle-même, malgré tout le sens commum dont elle semble être dépositaire.

Ainsi, en premier temps, notre proposition va dans le sens du développement de l'analyse du pouvoir sur deux fronts:

l'un en rapport avec les possibilités individuelles (affectives et cognitives) de reconnaissance et de réponse au pouvoir(2), et l'autre en rapport avec les phénomènes socioloquement décrits comme étant de pouvoir(3).

---

(1) La louvable exception est à notre point de vue Jean Bachler in "Le Pouvoir Pur", qui nous offre toutefois un tableau davantage classificateur qu'explicatif du pouvoir.

(2) Nous utiliserons à cet effet, comme ou le verra par la suite, la panoplie des savoirs psychologiques, avec un accent particulier sur la psychanalyse.

(3) Reprenant quelques-uns des concepts présentés dans la 1ère partie.

Dans un second temps, notre proposition va dans le sens de l'interpénétration de ces deux ponts, entraînant la conceptualisation du pouvoir sous forme d'un nouveau modèle.

*

* *

Reprenons à présent la conclusion la plus prégnante de la 1ère partie: le fait qu'à l'unanimité le pouvoir désigne toute imposition de la volonté dont l'objectif ultime est le maintien ou l'altération d'une certaine forme d'être sociale.

Si l'on utilise uniquement ces deux moments consensuels d'une définition très-voile excessivement vaste, nous avons dès lors, deux axes de recherche qui s'entrecroisent et doivent être discutés. Le premier concerne l'étendue de ce que l'on désignera comme "imposition de la volonté", et le second est lié à l'objectif (et la fonction sociale) du pouvoir.

A) L'IMPOSITION DE LA VOLONTE

Lorque nous parlons d'imposition de la volonté, nous nous référons nécessairement à une volonté préexistante à toute imposition. Nous nous référons également, par la définition même de volonté, à un acte conscient.

Ces constatations simples et préliminaires ont dès lors une double conséquence, à développer. En premier lieu, elles impliquent que le pouvoir soit considéré comme un phénomène spécifiquement humain. En second lieu, qu'il constitue un phénomène totalement arbitraire.

Pour ce qui est du premier aspect, celui de la spécificité humaine du pouvoir, de nombreux auteurs ont déjà abordé ce thème, indépendamment ou non du fait de le

définir comme une imposition de la volonté.

L'affirmation de l'existence de relations de pouvoir chez d'autres espèces s'avère, jusqu'à preuve du contraire, parfaitement anthropomorphisante. JEANNE HERSCH (1977), au sujet de la nature du pouvoir, affirmait que: *"on ne peut proprement parler de pouvoir chez des animaux. Le fauve ou le serpent qui dévore sa proie est le plus fort, il n'a pas pour autant de pouvoir. Et la reine des abeilles n'est reine qu'aux yeux des hommes"*(1).

Si au niveau inter-spécifique, les rapports sont essentiellement de force, tel que LORENZ (1965) les a considérés, au niveau intra-spécifique, l'équipement inné de la majorité des espèces offre uniquement la possibilité de développer des comportements de **domination-soumission**, en d'autres mots... des rapports de force(2).

Pour ce qui est de l'espèce humaine, cependant, ce que PIAGET désignait comme **"l'éclatement des instincts"**, constitue simplement un point de départ. C'est-à-dire que les rapports de force constituent, à l'instar de ce qui se produit dans toutes les espèces, le premier moment de n'importe quel type de relation, notamment des relations de Pouvoir. Mais si l'on commence par là, cela ne signifie pas pour autant qu'on en finit par là. D'où la nécessité de **ne point confondre les rapports de force avec les relations de Pouvoir. Les premiers sont communs à toutes les espèces et les secondes, particulières à l'homme.**

Le caractère arbitraire du pouvoir découle naturellement du caractère arbitraire de la volonté qui

---

(1) Hersch, J. (1978) - La nature du Pouvoir in "Le Pouvoir-XXVI Rencontres Internationales de Genève" (1977) Ed. Histoire et Société d'aujourd'hui La Bacconnière, Neuchâtel.

(2) Lorenz, K. (1965) - Três ensaios sobre o comportamento animal e humano Ed. Arcádia, Lisboa, 1975.

est imposée. S'il existe une volonté, celle-ci s'est nécessairement constituée selon des références qui l'ont influencée ou déterminée. Or tout le processus de socialisation de l'homme constitue un processus arbitraire. Et ce, malgré le fait que la socialisation et l'acculturation de tout individu soient toujours médiatisées par la volonté d'un autre différent du sujet lui-même, à partir d'impositions naturelles (sur le plan individuel: l'âge, le sexe, le moment de la naissance, les caractéristiques héréditaires; ou sur le plan du groupe: la race, le climat, le territoire, etc.).

Par conséquent et contrairement à BAECHLER, qui considère qu'il *"existe à côté des contraintes naturelles, des contraintes sociales, qui n'expriment aucun rapport de pouvoir"*(1), nous croyons que toutes les impositions sociales traduisent, de façon directe ou indirecte, des relations de pouvoir. Il n'existe pas d'impositions sociales neutres à l'égard du pouvoir. **Le traitement culturel de données de la nature implique lui-même l'exercice d'une volonté qui interprète, transforme et impose.**

D'où le fait qu'il ne soit pas pertinent de parler de pouvoir naturel ou divin. Tout pouvoir tel que le prétendaient HUME, PASCAL ou MACHIAVEL, est arbitraire. Il se base sur ce qui peut le fonder - les données naturelles - **mais surtout sur des différences naturelles.** Ensuite, il s'élabore comme il peut en visant désormais l'établissement de relations de pouvoir, c'est-à-dire, **la construction de hiérarchies sociales stables**.

B) LA FONCTION SOCIALE DU POUVOIR

Toute société humaine fonde son existence sur la possibilité de développer des hiérarchies sociales stables.

---

(1) Baechler,J. (1978) - Le pouvoir pur, Calmann-Lévy, Paris, p. 16.

Pour la plupart des espèces supérieures, les rapports de force et les comportements de domination-soumission qu'ils engendrent, garantissent le fonctionnement de ces hiérarchies.

Cependant, pour l'espèce humaine, le processus de socialisation semble constituer une condition "sine qua non" de survie sociale. Celui-ci commence par transformer les relations de domination-soumission en relations de commandement-obéissance.

Il convient de distinguer ici ces deux types de relations. Nous souscrivons intégralement à cet extrait où J. W. LAPIERRE (1977) explique que: *"Les rapports de domination (ou de puissance) sont donc, ce que nous trouvons de commun dans les sociétés animales "hiérarchisées". En contrepartie, ce que nous ne trouvons nulle part dans les sociétés animales, c'est la relation de commandement-obéissance (ou d'autorité)".*(1)

Or, cette relation de commandement-obéissance est en soi une imposition arbitraire, puisqu'elle interprète et normalise d'une certaine manière, le rapport de domination-soumission sur lequel elle se base. Autrement dit: si dans les sociétés non-humaines de primates, par exemple), les jeunes mâles se soumettent aux plus âgés, cela ne peut arriver que dans la mesure où les seconds sont physiquement plus forts et plus capables que les premiers. Par contre, dans l'espèce humaine, la soumission initiale des premiers temps de vie se transforme rapidement en obéissance. Rapidement et avant même de devenir effective, toute relation basée sur la force physique (sur la puissance) disparait pour faire place uniquement à une relation basée sur l'autorité. Un plus grande durabilité temporelle de la hiérarchie instituée devient ainsi possible.

---

(1) LAPIERRE, J. W. (1977) - Vivre sans état, Ed. du seuil, Paris, p. 62.

Mais, tel qu'on peut le vérifier facilement, le rapport de **commandement-obéissance** ne peut être, dans l'espèce humaine et à l'époque actuelle, **le moment ultime** des rapports de Pouvoir.

En premier lieu, parce qu'il resterait à expliquer les mécanismes de transfert de la relation d'individus concrets à individus concrets, et participant au processus de socialisation, vers d'autres instances lointaines et abstraites, comme les lois, les organisations, les institutions...

Ensuite, parce que les hiérarchies sociales doivent être (et le sont en effet) transgénérationnelles pour pouvoir demeurer effectivement. Dans cette mesure, il est important que les individus occupant à un moment donné le pôle de l'obéissance, puissent occuper simultanément le pôle de commandement, sans pour autant ne plus obéir aux hiérarchies établies. Cette situation un tant soit peu complexe peut se résumer de la façon suivante.

En un premier temps, et à cause d'impératifs biologiques, tous les rapports de pouvoir dans l'espèce humaine sont médiatisés par la force et peuvent être décrits comme étant de **domination-soumission**. Rapidement, la force est remplacée par l'autorité qui procède à la mise en place de rapports de **commandement-obéissance**. Le besoin de transférer ces mécanismes des individus concrets vers des instances sociales, ainsi que d'assurer une longévité aussi grande que possible aux hiérarchies établies, permet l'avènement d'un troisième moment dans les rapports de pouvoir, médiatisé à notre avis par la légitimité et établissant un type de rapport que nous qualifierons de **contrôle-assentiment**(1). Ce troisième moment est destiné

---

(1) Les désignations des relations de domination-soumission et de commandement -obéissance, véhiculées respectivement par la force et par l'autorité, sont des propositions déjà connues grâce à Lorenz et Lapierre, comme en témoignent d'ailleurs les extraits cités, et que l'on retrouve, de même, dans la conception de Baechler sur les

à définir et ordonner les oppositions et coopérations au sein d'un groupe, selon des critères arbitraires, très distants des rapports nature-culture (Balandier, 1974)[1] . Aussi, il constitue d'après nous et tel que nous aurons l'occasion de l'expliquer, le moment de **l'avènement du politique.**

En résumé, nous avons donc un tableau-synthèse où est mise en évidence la correspondance entre le type de relation établie et les niveaux constitutifs qui sont privilégiés à chaque moment:

---

modalités du pouvoir.
Notre proposition va dans le sens da la prise en compte d'un troisième niveau de relations: le contrôle-assentiment, véhiculé par la légitimité. Les raisons et l'intérêt de cet autre niveau sont longuement exposés dans les corps du texte. L'appellation en elle-même, autrement dit, le choix des termes contrôle et assentiment dépend, respectivement, des considérations suivantes:
Le contrôle, perçu en tant que contrôle social, *"peut être considéré comme faisant référence à un ensemble de valeurs et de normes au moyen desquelles les tensions et les conflits entre individus et entre groupes sont résolus ou calmés, afin de maintenir la solidarité d'un groupe plus inclusif, ainsi que les procédures par lesquelles ces valeurs et ces normes sont communiquées et inculquées"* (BOTTOMORE,T.B.,1963). Dans un sens psychologique, *"la fonction de contrôle est la fonction observée par toute organisation en vue de la réalisation de ses objectifs. Il ne s'agit pas, avant tout, de l'exercice de l'autorité, mais de la supervision des processus d'exécution, confrontés aux objectifs de l'organisation"* (THINES et LEMPEREUR, op.cit.).
L'assentiment, qui n'a habituellement aucune autre connotation théorique que celle qui est fournie par n'importe quel dictionnaire, signifie: consentement, accord, acquiescement. Le seul auteur que nous connaissons qui utilise ce terme est Baechler (op.cit.), qui considère que celui-ci est provoqué par l'autorité (p.124-125), à la différence du consentement qui est un produit de la direction.
Si nous prétendions à quelque équivalence entre les appellations, il nous faudrait ainsi opter pour le terme «consentement», vu qu'il existe une plus grande proximité entre ce que Baechler désigne comme direction et nous-mêmes comme contrôle.
Etant donné, néammoins, que dans le langage courant, tant en français qu'en portugais, assentiment et consentement sont habituellement considérés synonymes, nous avons tranché par référence aux racines latines "assentire" et "consentire", la première connotant une attitude de plus grande neutralité et de moindre engagement.

[1] Balandier, G. (1974) - op. cit.

TABLEAU I

TYPE DE RELATION	*ASPECTS PRIVILEGIES*
DOMINATION/SOUMISSION *COMMANDEMENT/OBEISSANCE* *CONTROLE/ASSENTIMENT*	*LES ASPECTS BIOLOGIQUES (l'inégalité biologique)* *LES ASPECTS PSYCHOLOGIQUES (la reconnaissance et la securité individuelles)* *LES ASPECTS SOCIAUX (l'autonomie et la transgénérationalité des hiérachies)*

A chacun des moments évoqués ci-dessus, il existe des impositions de volonté. Celles-ci se révèlent arbitraires, dans la mesure où l'individu qui les accomplit est inséré dans un processus de socialisation arbitraire.

Mais ce caractère arbitraire ne signifie nullement confusion ou manque de stratégie. En effet, différents auteurs de nombreux courants sont parvenus, à isoler, décrire et commenter des stratégies particulières de ce pouvoir, correspondant à des moments temporellement distincts. Ceci nous renvoie aux dimensions constitutives du pouvoir, qui dépendent directement, nous semble-t-il, de l'échelle des rapports: **domination-soumission; commandement-obéissance, contrôle-assentiment;** basées d'abord sur **la force**, ensuite sur **l'autorité**, et finalement sur la **légitimité**. Ces dimensions nous offrent une vision globale de l'homme dans son développement et nous permettent de préciser davantage une définition du Pouvoir.

C) DEFINITION DU POUVOIR

Ainsi, dans notre conception, ce terme -Pouvoir-, **désigne une réalité spécifiquement humaine, construite à partir de trois composantes relationelles, distinctes entre elles, mais toujours présentes dans un rapport de pouvoir.** La première de ces relations concrétisée par la

force correspond à la dimension **biologique (physique)** de l'être humain. La seconde est représentée par **l'autorité** et concerne la dimension **psychologique (affective)** de l'homme. La troisième, **la légitimité**, s'adresse spécialement à la dimension sociale de l'homme (en faisant appel au **cognitif**).

Cette conception, que nous aurons l'occasion de développer en detail dans les chapitres suivants, nous conduit à une première définition synthétique: **le Pouvoir est une réalité spécifiquement humaine, basée simultanément sur la force, l'autorité et la légitimité. Cette réalité se traduit par un ensemble de comportements et de productions des individus et des groupes qui contribuent directement ou indirectement au mantien et à la transformation des hiérarchies sociales et de la vie en société**.

Mais si, dans notre proposition, tout pouvoir se constitue selon des axes structurellement différenciables[1] que nous avons désignés comme **Force, Autorité** et **Légitimité**, la lecture dynamique que nous faisons de chaque axe implique, comme nous l'avons dit, de prendre en compte également les réelles possibilités humaines - d'origine phylogénétique, affective, cognitive et sociale - engagées dans ce processus. A ces possibilités, exprimées au niveau de l'individuel dans chacun des axes du Pouvoir, nous avons donné les appellations de **Peur, Culpabilité**, et **Appartenance**[2].

Nous avons ainsi, en résumé, le tableau de correspondances suivant:

---

[1] Vu qu'ils se présentent comme des phénomènes décrits, reconnus et perçus comme de Pouvoir (cf. I^{ère} Partie).

[2] Concepts que nous développerons en détail dans cette II^{ème} Partie.

TABLEAU II

TYPE DE RELATION	AXE DU POUVOIR
DOMINATION/SOUMISSION	FORCE/PEUR
COMMANDEMENT/OBEISSANCE	AUTORITE/CULPABILITE
CONTROLE/ASSENTIMENT	LEGITIMITE/APPARTENANCE

1er CHAPITRE

1. LA FORCE ET LA PEUR

"On peut conduire de force un cheval à l'abreuvoir, mais on ne peut pas faire qu'il boive".

Proverbe

Pour qu'il y ait Force, il ne suffit pas que celle-ci existe. La peur est également nécessaire. Et ce parce que la Force ne se définit pas "per se", mais existe seulement dans un contexte où ceux qui la perçoivent développent des réponses communes. Dans le cas de la Force, la peur constitue toujours la réponse.

Cette relation n'est pas causale mais renvoie plutôt à un contexte relationnel façonné à l'image et à la ressemblance de l'homme, approprié à ses phases de développement et à ses capacités perceptives.

En langage commun, nous parlons de force, pour désigner habituellement la force physique. Mais tout symbole de cette capacité physique plus importante finit par provoquer une réaction identique.

En fait, c'est parce que nous avons peur que nous nous soumettons à quelqu'un qui dispose d'une force physique supérieure, mais il en est de même lorsque cette personne détient une arme ou tout moyen de nous faire subir de la douleur.

Ceci signifie que la définition de la Force doit comprendre la possibilité de déclenchement de la peur par quelqu'un ou quelque chose, à travers des mécanismes de menace, ce qui favorisera dans un second temps l'établissement d'une relation de commandement-obéissance.

Voyons cela de manière plus détaillée.

*
* *

Dans le cadre des sciences physiques, on appelle force toute action capable de modifier l'état de mouvement ou de repos d'un corps. D'ailleurs, la plupart des courants philosophiques utilisent le concept dans ce sens.

Néanmoins, si l'on fait appel uniquement à cette définition issue de la mécanique, il est difficile de comprendre les éventuelles différences et similitudes entre la Force et d'autres formes d'exercice du Pouvoir.

Dans les philosophies contemporaines de la politique et du droit, force désigne avant tout et surtout, la coercition par opposition à la légitimité. On obtient par la force ce qu'on n'a pu obtenir par la légitimité(1).

Ainsi, dans ces courants de pensée, force et légitimité, bien qu'elles renvoient à des réalités différentes, s'inscrivent dans une relative continuité, en particulier selon une logique de recours: on a recours à la force lorsque la légitimité ne fonctionne pas.

Que signifie cette constatation? Que la légitimité est dénuée de force? Que la puissance d'impact de la légitimité est inférieure à celle de la force? Qu'il s'agit de concepts mutuellement exclusifs?

En première approximation, nous pensons qu'on doit définir la force comme la possession et le contrôle d'un capital spécifique, effectivement agi.

Afin d'expliciter davantage notre approche, nous dirons que la force constitue la forme primaire et

---

(1) D'après Thinés et Lempereur, op. cit.

primitive de pouvoir exercée à l'égard d' autrui.

Primaire dans la mesure où il s'agit d'une possibilité commune à toutes les espèces. Elle se base directement sur les inégalités biologiques entre individus d'une même espèce et entre espèces différentes.

Primitive parce qu'elle constitue le premier type de relation de pouvoir établi à l'égard d'un nouveau-né. En tout cas, elle est liée à la différence de capacité physique entre le nouveau-né et les adultes qui le soignent et le socialisent.

Par conséquent, nous désignons en termes de force tout mouvement exercé sur un nouveau-né, susceptible d'altérer son état initial. Dans ce sens, la toute première relation d'un être des espèces supérieures porte l'empreinte inéluctable de la force.

Mais, tandis que chez les espèces supérieures autres que l'homme, les relations sociales hiérarchisées se cristallisent d'une certaine façon dans les rapports de force - sans jamais s'écarter, sur le plan ontogénétique, de ce que sont les possibilités innées de tout un chacun (Edgar MORIN)(1) -, il semble en être autrement pour l'homme. En effet, chez l'homme, la panoplie de réponses et de possibilités s'élargit sensiblement, parce qu'il s'autoproduit et s'autoreproduit à partir de la possibilité qui lui est propre de créer la culture(2).

En effet, la complexité du développement psycho-affectif humain d'une part, et des exigences socio-culturelles d'autre part, impliquent des altérations rapides et plurielles de tous les schémas primitifs de relation y compris les schémas coercitifs.

---

(1) MORIN, E. (1974) - La Nature de la Société in "Communications", Ed. du Seuil nº 22

(2) MORIN, E. (1974) - La Nature de la Société, p. 25

Ceci ne signifie nullement que chaque nouveau schéma coercitif agi implique la perte ou la disparition du schéma antérieur. Mais chaque nouvelle acquisition assimile et intègre nécessairement les schémas précédents, en produisant de ce fait, de nouvelles dynamiques relationnelles.

Dès lors, un type de relation fondé sur une différence de capacités physiques - celles de l'adulte et du bébé - peut être maintenu, en intégrant évidemment des schémas de relation et de réponse de plus en plus sophistiqués et différenciés.

Au début de la vie, "le Pouvoir" est toujours détenu par l'adulte. Et, ce "Pouvoir" est indiscutablement physique.

Or, s'il est vrai que le "pouvoir" physique supérieur d'un membre du groupe est particulièrement valorisé dans beaucoup de cultures, cette qualité en elle-même a perdu de l'impact au fil du temps.

Ainsi, ce qui nous parvient actuellement comme paradigme de la force, ce n'est pas la puissance physique, mais bien ce que la possession ou le contrôle de ce capital spécifique, ainsi que d'autres capitaux par la suite, entraine: **la peur.**

Lorsque nous parlons de peur, nous nous référons ici à la peur primaire qui constitue, tel que nous aurons la possibilité de l'expliquer, le sentiment d'angoisse essentielle, de perte d'identité, quelque chose dont la conceptualisation, en termes adultes, ne peut s'effectuer que par la désignation générique **d'angoisse de mort.**

Ceci n'implique nullement l'inexistence d'autres types de peurs. Toutefois, ceux-ci reflètent, nous semble-t-il, des transformations et des aménagements opérés par l'ensemble des mécanismes de socialisation. Et s'il est

vrai que leur importance est indéniable pour ce qui est de l'économie individuelle, elles sont déjà contaminées par de nombreux mécanismes de défense.

Nous ne voulons pas dire non plus pour autant que l'angoisse de castration par exemple, maintes fois abordée dans les écrits psychanalytiques, ne constitue pas une angoisse importante. Nous croyons plutôt qu'elle se révèle être le produit de la situation sociale suscitée par le triangle oedipien d'une part, mais aussi qu'elle comprend déjà, en termes de défense du Moi, tout un ensemble de mécanismes de défense qui atténuent d'une certaine façon son impact sur le tout que constitue l'individu, d'autre part.

Autrement dit, nous considérons que la peur, en tant qu'émotion primaire, est exclusivement suscitée par la force. La peur, en tant qu'angoisse liée directement à un objet, peut être et est activée à tous les autres niveaux du pouvoir. Mais dès lors, la peur ne représente plus le seul élément déterminant de la réponse, il faut tenir compte de tout un ensemble d'émotions et de sentiments inhérents au développement, où la peur apparait déjà associée, voire soumise, à d'autres axes du Pouvoir.

Il est clair que ceci s'explique par le fait que, si la peur représente une constante émotionnelle et affective depuis toujours, ses gradations et ses points de fixation diffèrent au fil des diverses étapes du développement. L'ontogenèse humaine permet l'élargissement et la spécialisation simultanés de mécanismes d'adaptation, et non la substitution pure et simple de certains mécanismes par d'autres (Piaget).

Susciter la peur consiste donc à faire appel aux niveaux de réponse les plus primaires de l'individu. Comment cela se passe-t-il? En d'autres mots, comment la force agit-elle pour susciter la peur?

2. LA FORCE: CONTENUS ET ACCEPTIONS

Qu'ils me craignent,
cela me suffit.
Napoléon

Afin de susciter la peur, la force doit être agie. L'exercice de la force peut, selon certains points de vue, s'exprimer de deux manières:

- **la première**, considérée comme bonne en termes sociaux, dans la mesure où elle est approuvée socialement et obtient l'accord tacite des individus, s'auto-justifie à travers tous les niveaux de discours et se montre par la même occasion, forte, autoritaire, mais aussi, légitime: **la contrainte**(1).

- **la seconde**, dont la connotation est négative en termes sociaux, n'ayant pas subi un processus de transformation et de légitimation, est: **la violence.**

Cette distinction, qui fait sens du point de vue conceptuel (car le pouvoir implique, au-delà de l'imposition d'une volonté, le maintien des hiérarchies sociales), n'est pas consensuelle.

---

(1) Il existe une certaine difficulté dans la traduction exacte en français du terme portugais "coacção". En effet, le terme "coaction" qui pourrait sembler immédiatement équivalent, véhicule à notre avis une idée de force et de violence exercées annulant la liberté de choix, idée excessive et disproportionnée par rapport à ce que nous voulons exprimer. Le terme "coercition", également, évoque un dispositif répressif et/ou légal assez lourd. Alors qu'en français la notion "d'obligation" comprend un aspect moral de devoir ou de nécessité, et donc un agrément personnel plus important, elle renvoie inversement, en portugais, au recours à une violence plus manifeste. Nous avons donc finalement opté pour le terme "contrainte" qui n'implique pas une perte absolue de la liberté de décision ni la nécessité d'une intervention matérielle directe, respectant au mieux le sens original.

De nombreux auteurs n'établissent aucune distinction entre contrainte et violence. Pour ceux-là, toute contrainte est violence, toute imposition arbitraire est violence, tout pouvoir devient, d'une façon ou d'une autre, violence.

L'affirmation de MENDEL, citée antérieurement, selon laquelle tout processus éducatif, toute autorité n'est que le masque mystificateur de la violence, abonde dans ce sens. De même, HARCKER, (1971) lorsqu'il dit que *"la violence est interdite comme délit, mais recommandée comme sanction"*(1), ou ENRIQUEZ, lorsqu'il affirme que *"la violence a été transformée en violence légale"*(2), désignent comme violence, toutes les formes de contrainte, y compris celles reconnues socialement, ou encore, celles jugées désirables.

Par ailleurs, à l'opposé, des auteurs tels que FREUND par exemple, considèrent que la **force contraint, tandis que la violence opprime.** Et que la seconde n'intervient qu'au moment où la première est contestée. Ses considérations à ce sujet peuvent se résumer en une phrase: *"En aucun cas, on ne saurait assimiler unilatéralement la contrainte, qui est une manifestation de la force, à l'oppression qui suppose la transformation de la force en violence. L'homme peut se libérer de la dernière, non de l'autre"*(3).

Mais il est à noter que si FREUND prétend établir une distinction, celle-ci, dans sa conception, ne peut s'effectuer que par rapport aux fins: obliger ou opprimer. Ceci parce que la contrainte constitue, selon son point de vue, la forme normale d'action de la force, et la violence,

---

(1) HARKER (1971) - *A Agressividade - A Violência do Mundo Moderno*, Circulo de Leitores, Lisboa, 1976.

(2) ENRIQUEZ op. cit. p. 177

(3) FREUND, J. (1965) - *Qu'est-ce que la politique?* Ed. du Seuil, 1965 p. 131

un type particulier de force. Tel que le remarque STIRN(1),il est évident que FREUND ne nous donne aucune grille, aucune ligne de partage, aucun critère, pour savoir où s'achève **l'obligation** et où commence **l'oppression.** Sa proposition ne fait donc que déplacer le noyau du problème.

Néanmoins, nous croyons que ses propos méritent notre attention, surtout lorsqu'il affirme que **la contrainte** est la forme ordinaire **d'action de la force.**

En ce sens, la contrainte sera non seulement la forme d'imposition de la force, mais aussi la base de toutes les relations de pouvoir et le terme générique pour désigner toute forme d'imposition d'une volonté.

La question la plus pertinente pour nous est de savoir si toute contrainte peut déclencher la peur.

Si on prend le point de vue de FREUND selon lequel la force est toujours coercitive (bien que le pouvoir et l'ordre social lui-même le soient aussi), nous pouvons accorder que le social, dans le sens où il est pré établi par rapport à l'individu, suppose des impositions arbitraires. Des impositions qui peuvent être très élaborées ou les plus banales.

Avoir une station debout, parler une langue déterminée, étudier, travailler, partir à la guerre ou se marier, constituent des contraintes de différents niveaux, dont les alternatives seraient également coercitives, et ce toujours en fonction de ce que sont les possibilités humaines de réponse dans un certain ordre social. Et dès lors, le choix n'est pas très étendu, on est humain ou on ne l'est pas.

Si la contrainte est un principe de force fondamentalement social, ceci signifie d'une part, qu'elle

---

(1) *STIRN, F. - Violência e Poder, Cadernos Culturais, Ed. Inquérito Lisboa, p. 15*

est toujours antérieure à l'individu, et d'autre part, qu'elle est véhiculée par tous les autres axes du pouvoir (différents de la force) permettant son autorité et sa légitimité sociale.

De cette façon, non seulement nous subissons tous un nombre énorme de contraintes, mais nous sommes aussi constitués en leur sein, comme personnes. Ainsi, nous sommes tellement syntones par rapport à autant de petites et de grandes contraintes, qu'elles deviennent inévitablement de simples principes de réalité.

Ces principes de réalité ne sont pas vécus en tant que contraintes, et ne déclenchent chez les individus aucune réponse, pas même la peur. Si nous donnons à manger à un enfant qui a faim, le manger n'est pas envisagé comme contrainte ou comme exercice de force; le manger reste extérieur à tout phénomène de pouvoir. Mais si le même enfant n'a plus faim et si nous insistons sur le manger, cela déclenche la peur (des châtiments par exemple) et la situation sera vécue comme une contrainte - mieux, comme une violence.

Nous voulons montrer par là que ce n'est pas l'imposition de la volonté qui détermine "per se" la qualité de la réponse.

Plusieurs contraintes sociales ne peuvent être considérées en tant que telles car les individus ne les reconnaissent pas. Elles le deviennent lorsque nous commençons à les ressentir, et alors nous parlons de violence.

2.1. LA VIOLENCE

La violence est extrêmement difficile à définir.

Elle a commencé à être étudiée dans le contexte que

THINES qualifie *"de violence directe"*, c'est-à-dire *"dans l'atteinte à l'intégrité physique d'autrui"*(1), sans jamais être assimilée toutefois, à la mort ou à l'assassinat, par exemple. Ultérieurement, elle est devenue un concept de plus en plus étendu. Yves MICHAUD (1978) affirme que: *"Il y a violence lorsque, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de façon directe ou indirecte, massée ou distribuée, portant atteinte à un ou plusieurs autres, à des degrés variables, soit dans leur intégrité physique ou psychique, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles"*(2).

Cette définition, qui met l'accent sur la dimension de la violence en tant qu'action de préjudice, si elle ne couvre pas la totalité des phénomènes éventuellement descriptibles comme violents, correspond néanmoins à ce que le sens commun perçoit comme violence. La difficulté de production d'une définition exhaustive de la violence (à l'instar de nombreux autres phénomènes sociaux) s'explique par le fait que chacun considère des choses différentes comme étant violentes. Ce fait, que MICHAUD signale, est largement travaillé par un ensemble de psychologues sociaux (BERKOWITZ, 69; DA GLORIA et DE RIDDER,77,79; LEYENS,79; DI GIACOMO,81; VALA,81)(3), qui concluent que la définition de la violence comprend inévitablement **une attribution** et

---

(1) *THINES et LEMPEREUR op. cit. p. 943*

(2) MICHAUD, YVES - *Violence et Politique*, Gallimard, Paris 1978, p. 20

(3) BERKOWITZS, L. (1969) - *"The Frustation-Agression Hypothesis Revisited"* in L. BERKOWITZ Ed. Atherton Press, New York, 1969.
DA GLORIA, J; DE RIDDER (1977) - *Agression In Dyadic Interaction*, European Journal Of Social Psychology
(1979) - *"Sex Differences In Agression: Are Current Notions Misleading"*, European Journal Of Social Psychology
DI GIACOMO, J.P. (1980) - *Intergroup Alliances And Rejections Within A Protest Movement*, European Journal Of Social Psychology
VALA, JORGE (1981) - *"Grupos Sociais E Representação Social Da Violência"* in Psicologia, Lisboa, 1981.
LEYENS, J.P. (1979) - *The Study Of Agression Research And Plens Of The Lab. At Exp. Social Psychology*, Université Catholique de Louvain.

que, dans cette mesure, elle se montre toujours dépendante du système de normes culturelles où l'individu est impliqué.

Ceci explique dès lors, par exemple, que de nombreux rapports produits par différents organismes internationaux (UNESCO, CROIX-ROUGE, etc.) assimilent la violence au terrorisme, à la criminalité ou à la déviance. De leur côté, BOURDIEU et PASSERON dénoncent la violence pédagogique, BASAGLIA et les anti-psychiatres, la violence des institutions psychiatriques, IVAN ILLICH la violence de la médicalisation, JACQUES ATTALI la violence dans la musique, sans parler des innombrables dénonciations de la violence à l'égard des femmes, des enfants, de l'environnement, de la violence dans la loi, la télévision, de la violence du Goulag, de la violence structurale, de la violence de l'Etat, etc,.

Il semble donc évident que quand nous parlons de la violence, nous ne nous référons pas tous à la même violence. Chacun parle de ce qui constitue sa propre représentation de la violence.

Même si l'on constate l'inexistence d'un modèle universel de violence, s'agissant plutôt de modèles nombreux et variables selon le groupe d'appartenance, il est aisé de percevoir à partir des multiples discours au sujet de la violence, que les auteurs se réfèrent toujours à des comportements coercitifs à l'égard des individus. Ce que chacun ressent comme coercitif dépend étroitement du vécu subjectif. Quand MIKEL DUFRENNE (1977) affirme que: *"la violence constitue la forme forte de la force"*(1), il trouve là encore une ligne de démarcation à l'intérieur de la force, comme si la violence était une force "forte" et la contrainte, une force "faible" ou "douce" . La première correspondrait à une force qui se suffit à elle-même et se dispense de tout commentaire et

---

(1) *DUFRENNE, M. - Subversion/Perversion, P.U.F. Paris, 1977, p. 29*

auto-justification, et la seconde à une force qui s'auto-justifie et se légitime constamment et "ab initio". De notre point de vue, il s'impose alors de faire une distinction: la contrainte s'inscrit toujours dans un cadre de légitimité "a priori" qui la renvoie à l'exercice d'une force contaminée par un social pré-existant, tandis qu'en ce qui concerne la violence, même quand elle est légitimée, cette légitimation apparait toujours "a posteriori".

L'enjeu donc, lorsque nous pensons à la force, n'est pas sa dimension acceptée, ni sa dimension refusée. Ce qui est en cause, c'est sa forme d'action.

2.2. ACTION DE LA FORCE

Partant du principe que la force, en termes individuels et de l'espèce, est la primière forme d'exercice du pouvoir, il devient clair que son action est dirigée vers les comportements et les besoins de base des individus. Ces comportements et besoins sont issus naturellement d'une racine biologique, possédant une variabilité minime d'un individu à l'autre, et se rapportent à ce qui est habituellement désigné comme "comportements instinctifs"(1): l'alimentation, le cycle veille-sommeil, et l'agressivité; autrement dit, ce qui permet, à la limite, la survie(2). D'où il résulte que ce soit sur ces comportements / besoins que retombent les premières formes de conditionnement, que nous les appelions "contrainte" ou "violence". Nous savons tous à quel point

---

(1) Nous reviendrons un peu plus loin sur la question et la discussion de l'instinct et des comportements dits instinctifs.

(2) On ajoute généralement à cette liste la sexualité. Nous avons préféré la laisser à part, car: a) elle ne s'inscrit pas dans les comportements humains dits "instinctifs" dont dépend la survie individuelle, mais se rapporte plutôt à la survie de l'espèce; b) nous reviendrons de manière plus détaillée sur le thème de la sexualité dans le prochain chapitre; c) l'intérêt que revêt la sexualité pour l'exercice de la force apparait intriqué à l'agressivité, raison pour laquelle elle sera traitée conjointement.

la privation de nourriture ou de sommeil(1) se pose comme forme privilégiée de l'exercice de la force.

En ce qui concerne l'agressivité, cependant, les choses sont moins claires.

Le Dictionnaire Général des Sciences Humaines la définit comme: *"un dispositif visant à se défendre ou à s'affirmer à l'encontre de l'entourage"*(2).

Cette définition de caractère très général a le mérite, à notre point de vue, de:
- considérer l'agressivité dans son processus progressif de socialisation, lui indexant pour cela des rites et des valeurs tributaires du processus lui-même. (L'agressivité comme dispositif).
- considérer l'agressivité dans une optique dynamique, simultanément comme comportement-cible et comme comportement-réponse. Cela veut dire que l'agressivité peut aussi bien être "vue" dans le sens de son inhibition (comme la faim ou le sommeil), en tant qu'objet de l'exercice de la force, qu'elle peut, inversement, être activée, devenant le véhicule de la force elle-même. (L'agressivité comme défense ou affirmation).

Précisément parce que l'agressivité semble acquérir un statut de véhicule de la force, nous avons pensé devoir lui accorder une attention particulière.

2.2.1. L'AGRESSIVITE

A partir des années 60, LORENZ et quelques autres éthologues ont lancé un mouvement de réhabilitation du concept d'agression.

---

(1) Méthodes "classiques" de torture, perçues par tous comme étant éminemment violentes.

(2) THINES et LEMPEREUR, op.cit. p.46

La plupart des nombreuses critiques au sujet du travail de LORENZ semblent constituer des interprétations de caractère idéologique d'une thèse selon laquelle l'agression est un phénomène naturel au service de l'évolution et de l'adaptation des espèces, avec des règles phylogénétiques bien définies et déterminées biologiquement. (SOCZKA et VIEIRA, 1981)(1).

Pour ce qui est de sa fonction adaptative, autrement dit, la manière dont les comportements agressifs influencent la survie et le succès adaptatif d'un animal, il semble clair que ces comportements jouent un rôle fondamental, sous forme de compétition sexuelle, de défense des nourrissons, de protection contre d'autres espèces, voire en termes de communication, sous forme de gestes ritualisés.

La thèse éthologique relative à l'agressivité n'a pas prétendu pour autant, *"défendre un état permanent de violence"* (FROMM, 1973). Son objectif était simplement d'attirer l'attention sur le fait que, *"si l'histoire de l'évolution est celle du développement des mécanismes neurologiques liés aux comportements agressifs, elle constitue également et surtout, l'histoire du développement phylogénétique des mécanismes de régulation de l'agression, réduisant ses effets nocifs, sans pour autant diminuer son efficacité adaptative"* (SOCZKA et VIEIRA, 1981)(2).

Grâce à l'étude des différentes espèces (y compris l'espèce humaine), l'éthologie est en mesure de fournir quelques données importantes.

En effet, la plupart des mécanismes d'action et

---

(1) SOCZKA, L.; BRACINHA VIEIRA, A. (1981) - *"Agressão E Contra-Agressão - Para Uma Leitura Etológica Dos Caminhos Da Violência"* in Análise Psicológica vol. II nº 4 - 4º trimestre, 1981: 285-317.

(2) SOCZKA, L.; BRACINHA VIEIRA, A. (1981) - *"Agressão E Contra-Agressão - Para Uma Leitura Etológica Dos Caminhos Da Violência"* in Análise Psicológica vol. II nº 4 - 4º trimestre, 1981, p. 294

d'inhibition des comportements agonistiques sont hautement ritualisés dans la majorité des espèces.

D'où une agression intra-spécifique très réduite, dont l'aboutissement se traduit uniquement par des expressions agressives, en cas de rupture de l'équilibre dynamique des unités sociales.

L'agression est néanmoins toujours tactique dans toutes les espèces, à l'exception de l'espèce humaine. L'homme est le seul chez qui les niveaux stratégiques se sont développés. Autrement dit, il n'existe pas de guerre dans la nature, car elle demeure un phénomène exclusivement humain (Bouthoul)(1).

Ceci met en évidence le fait que de nombreux comportements habituellement attribués à **l'agressivité "naturelle" de l'homme, deviennent incompréhensibles à la lumière d'une approche du biologique.**

De façon générale, les agressions au sein des différentes espèces peuvent être classifiées de la manière suivante: agression intra-spécifique, réaction critique, agression maternelle (pour défendre les nourrissons), agression territoriale et "agression" de prédation.

Inversement, nous avons comme inhibiteurs de l'agressivité, en termes individuels, les comportements étépimélétiques et épimélétiques, l'émission de signes sexuels et les antithèses d'expression et, en termes de groupe, les comportements liés au maintien d'ordres sociaux hiérarchiques et à la répartition spatiale des territoires.

Mais, tel qu'on le sait, il en est autrement chez les hommes.

F. QUERE a amplement démontré comment depuis l'Antiquité, tous les moyens étaient bons pour faire

---

(1) BOUTHOUL - *"O Fenómeno Guerra"*, Estúdios Cor, Lisboa.

disparaitre les enfants[1]. M. PERROT (1982), dans son étude sur l'enfant au XIXème siècle, attire l'attention sur les violences dont les enfants étaient victimes[2]. De même, E. HANSEN désigne l'infanticide comme pratique courante au sein du prolétariat urbain anglais en pleine Révolution Industrielle[3].

KLINEBERG (1957) fait référence à l'infanticide comme pratique habituelle (voire adaptative) dans les iles Murray (Détroit de Torres), aux Nouvelles Hébrides, parmi les Aborigènes Australiens et dans la Chine traditionnelle[4]. A son tour, M. MEAD (1950) signale la même pratique chez les Arapesh et les Mundungumors de Nouvelle Guinée[5]. Anthony STORR rapporte qu'en 1957, la "National Society for the Prevention of Cruelty to Children" a répertorié 120 000 cas d'agressions cruelles d'adultes envers des enfants. Quant à S. KITZINGER (1978), elle parle de 4 a 5 000 cas par an d'enfants battus en Angleterre, avec des séquelles graves ou mortelles pour plus de 20% d'entre eux[6]. Nous pourrions multiplier les exemples, mais ceux-ci suffisent à étayer l'affirmation selon laquelle même les comportements Etépimélétiques et Epimélétiques ne fonctionnent pas dans l'espèce humaine.

Au sujet des émissions de signes sexuels et des

---

[1] QUERE, F. cité para Sojka et Vieira (1981)

[2] PERROT, M. (1982) - *"Sur La Ségrégation De L'Enfant Au XIXème Siècle"* in "La Psychiatrie de L'Enfant" nº1 pp. 179-206.

[3] HANSEN, E. - *"Over Laying In 19th Century England: Infant Mortality On Infanticide"* in "Human Ecology", 7(4), pp. 333-352

[4] KLINEBERG (1957) - *"Psicologia Social"*, Fundo de Cultura vol. I, Rio de Janeiro, 1957

[5] MEAD, M. (1950) - *"Sexo E Temperamento"*, Ed. Perspectiva, S.Paulo, 1973.

[6] KITZINGER, S. (1978) - *"Mães: Um Estudo Antropológico da Maternidade"*, Ed. Presença, Lisboa

antithèses expressives, les commentaires sont inutiles. Les rapports annuels des différents organismes et associations de femmes sur la violence à leur égard, nous démontrent constamment l'inefficacité de ces mécanismes d'apaisement chez homme.

Autrement dit, **les caractéristiques de l'agressivité animale sont apparemment différentes de celles qui concernent l'agressivité humaine.**

2.2.2. DE L'AGRESSION ADAPTATIVE A LA "VIOLENCE MALIGNE"

La plupart des psychologues sociaux qui ont repris depuis vingt ans les études systémiques et expérimentales sur la violence, ont utilisé sans distinction, les termes **"violence" et "agression".**

Selon nous, il existe toutefois une série de différences dignes d'être mentionnées, entre *"l'agression adaptative"* et *"la violence maligne"*, pour utiliser les expressions de SCOTT (1976).

La première a une fonction **biologique.** La seconde, dans la mesure où elle semble constituer l'apanage des hommes, est irrémédiablement liée à ce qui représente la spéficité humaine, c'est-à-dire, la **culture.**

Le rapport étroit entre violence et culture a été abordé de différentes façons.

Nous avons déjà vu la manière dont FREUD (dans Totem et Tabou) fait coincider la naissance de la culture et de l'instauration de la loi, avec le meurtre du Père, chef de la horde. Il s'agit de la dimension de **la violence instauratrice du social,** qu' ENRIQUEZ commente de la manière suivante: *"Le meurtre du Père institue la possibilité constante du meurtre. La civilisation non seulement commence avec le*

crime mais ne se maintient que par lui"(1).

De même, GIRARD défend l'existence d'une violence fondatrice. Ainsi, il reprend d'une certaine façon, la tradition philosophique (mais non méthodologique) de HOBBES ou de LOCKE, au sujet d'un état de guerre permanent dans une société pré-culturelle, et tente de percevoir la manière dont cette violence s'organise pour permettre le développement des civilisations.

Selon son point de vue, cette violence fondamentale, entre frères, c'est-à-dire, entre individus égaux entre eux, et de ce fait, **mimétique**, implique un investissement particulier à l'égard d'un tiers. GIRARD (1978) affirme: *"la violence qu'ils (les frères) paraissent fatalement appelés à exercer l'un contre l'autre ne peut jamais se dissiper que sur des victimes tierces, des victimes sacrificielles"*(2). Cette nouvelle triangulation n'implique pas, contrairement à la formulation freudienne, l'imposition de la loi comme caution du sens du refoulement de la violence, mais présuppose plutôt un déplacement de la violence de tous contre tous vers une violence de tous contre un. Ceci signifie qu'en fait, la violence n'est pas refoulée, mais simplement transférée vers un élu au sein de la communauté: le **bouc-émissaire**, sur qui elle est effectivement agie et consommée.

GIRARD (1982) lui-même attire l'attention sur le fait que la victime est toujours innocente des actes qui lui sont attribués. Il n'y a pas de rapport entre la peste, les crues ou les décès et l'individu sacrifié. Il est effectivement le bouc-émissaire, la victime sacrificielle qui à l'instar des histoires bibliques, doit "expier les péchés du monde", "apaiser Dieu" et être la rédemptrice

---

(1) ENRIQUEZ, E.; op. cit. p.37

(2) GIRARD, R. (1972) - *"La violence et le sacré"*, Ed. Bernard Grasset, Paris 1972, p. 18

des Hommes[1].

Il est évident que cette victime, dans la mesure où elle est choisie parmi les membres de la communauté (Homme parmi les Hommes), tout en présentant toujours un signe de différence, incarne à un moment donné, la violence des Hommes et la violence des éléments (des Dieux). De cette façon, elle devient le point de passage incarné entre le Sacré et le Profane.

De toute façon, l'existence de ces victimes et de véritables zones-frontières entre le Sacré et le Profane, ainsi que l'instauration même du Sacré, impliquent d'une part, le fait que chacun des membres de la communauté n'assume pas individuellement la violence elle-même, et d'autre part, la légitimation sociale de types particuliers de violence (cf. III p. ch.1.).

Quelles conclusions peut-on tirer?

En premier lieu et de manière indiscutable, la constatation philosophique, psychanalytique, anthropologique, selon laquelle **toute la culture se construit autour de l'organisation sociale de la violence.**

Mais cela signifie-t-il que l'agressivité biologique est remplacée par la violence culturelle?

2.2.3. LA VIOLENCE FONDAMENTALE

Jean BERGERET (1984) propose également une thèse sur **la violence fondamentale.** Mais cette fois, dans un cadre intrapsychique et constitutif de la personnalité, il s'agit d'une **violence fondamentale, considérée comme un instinct de type**

---

[1] GIRARD, R. (1982) - *Le Bouc-Emissaire*, Ed. Grasset et Fasquelle, Paris, 1982.

animal et non comme une pulsion(1).

Les deux notions d'instinct et de pulsion sont reprises par cet auteur à partir des formulations freudiennes. Mais tel qu'on le sait, la plupart des concepts chez FREUD ont subi des transformations et des reformulations. Si l'on peut affirmer sans hésiter que FREUD a toujours privilégié la pulsion par rapport à l'instinct (malgré les confusions terminologiques), ceci n'est pas élucidé clairement avant son article de 1915 au sujet de "L'Inconscient", où il esquisse lui-même cette distinction.

BERGERET reprend cette discussion, en établissant clairement les caractéristiques distinctives de ces concepts. Premièrement, il observe qu'il existe une rigidité et une simplicité *"dans la finalité des buts instinctuels"*, nullement liée aux éventuelles variations dans le choix des buts pulsionnels et de leurs sources d'excitation. Deuxièmement, il considère que le rôle de l'objet est assez différent. *"On peut considérer que l'objet instinctuel bénéficie d'un statut beaucoup plus réduit, beaucoup plus flou, beaucoup moins spécifique que l'objet pulsionnel... l'objet de l'instinct violent primitif demeure assez indifférencié, alors que l'objet de la pulsion libidinale, quelle que soit la forme qu'il revête extérieurement, correspond toujours à une représentation interne déterminée par sa signification conflictuelle originale"*(2).

Selon nous, l'originalité pertinente de BERGERET, réside dans le fait qu'en considérant surtout le rôle vectoriel de l'aspect économique de la libido, il place au second plan l'aspect proprement dynamique de cette pulsion. Autrement dit: **l'un des problèmes auquel les psychanalystes ont toujours été confrontés, est celui de l'explication de la violence**

---

(1) BERGERET, J. (1984) - *La Violence Fondamentale*, Dunod, Paris, 1984

(2) BERGERET, J. (1984) - *La Violence Fondamentale*, Dunod, Paris, 1984, p. 193

archaique. Les explications en termes de régression libidinale, d'Oedipe négatif, de contre-Oedipe, ou de contre-investissement, ne couvrent jamais totalement ce qui semble constituer un dynamisme violent extrêmement primitif.

Or, du point de vue défendu par BERGERET, il n'existe aucun antagonisme synchronique entre violence et libido. Il existe plutôt une diachronie évolutive qui articule deux conflits successifs. Le premier concerne la violence et la lutte pour la vie avec un proto-objet, et le second, libidinal, oppose les forces d'intégration et de désintégration.

De cette façon, le conflit archaique, tel que BERGERET le conçoit, *"ne serait cependant pas un conflit entre deux antagonismes pulsionnels de même génération, mais plutôt un conflit créé entre deux générations de conflits, la génération des conflits violents et la génération des conflits oedipiens"*(1).

Ainsi, BERGERET aboutit, par une voie différente, à la même conclusion que GIRARD: **il existe une violence fondamentale, socialement organisée et acculturée par l'instauration de l'Oedipe.**

2.2.4. AGRESSION OU VIOLENCE

La question qui se pose donc, est celle d'attribuer des noms précis aux phénomènes, et de les définir in extenso. **Qu'existe-il chez l'homme? Une agressivité biologique ou une violence fondamentale? Partageons-nous avec d'autres espèces, des modèles fixes d'action, inscrits génétiquement et de ce fait, constants? Ou au contraire, le mécanisme adaptatif qui a permis le développement de la culture a-t-il bouleversé les mécanismes de l'agressivité et de ses correspondants inhibiteurs, et développé ou sélectionné un autre type de réponses?**

---

(1) Ibid. p. 223

Tel qu'on peut le constater facilement, chacune de ces hypothèses a ses défenseurs.

Il existe d'une part, comme position extrême, celle défendue par WILSON (1975, 1978) et par tout le courant sociobiologique, selon laquelle tout se résume dans le biologique. "L' organisme constitue exclusivement le moyen pour l'ADN" et, par conséquent, toutes les actions humaines obéissent à un déterminisme biologique compétitif et utilitaire, à un "égoisme génétique" dont l'objectif suprême se traduit par l'auto-maximalisation du programme héréditaire inscrit dans l'ADN (SACARRÃO, 1981)(1). Selon cette conception, tout le social est donc, avant et après tout ... biologique.

A L'extrême opposé de cette tendance, nous avons les thèses behavioristes. Celles-ci récusent simplement toute conception défendant le déterminisme instinctif, voire l'existence même des instincts. Pour ses partisans, tout comportement est appris, et même les types de réaction nés avec les individus sont considérés comme issus de l'expérience au cours de la période pré-natale (AGNES HELLER, 1973)(2). De ce point de vue, les instincts sont des "simples conceptions abstraites créées pour unifier et rendre intelligibles les actes comportementaux observables, à partir desquels ils sont abstraits". (EYSENCK, 1970).

Entre ces deux pôles, nous avons toute une série de conceptions, plus ou moins orientées dans un sens ou dans l'autre, qui prétendent également rendre compte du poids du biologique dans les comportements et productions humains. Ces nombreuses thèses (psychanalytiques, marxistes, existentialistes, etc.) que MARLOW a qualifiées de "Troisième Tendance", critiquent soit le sociobiologisme et

---

(1) SACARRÃO (1981) - *"A Biologia Do Egoismo"*, Bibl. Universitária, Public. Europa-América, Lisboa, 1983

(2) HELLEN, AGNES (1973) - *"Sobre Os Instintos"* Ed. Presença, Lisboa 1983

la théorie de la pulsion-instinct, soit le behaviorisme et l'apprentissage. Au-delà de leurs nombreuses divergences, elles ont comme point commun le fait de considérer que la personnalité globale est "commencement et fin, le point de départ et le thème principal de toute l'anthropologie"(1).

Selon notre point de vue, c'est exactement au sein de cette "Troisième Tendance" que des développements peuvent être effectués.Et ce parce que, inévitablement, les hommes en tant qu'être biologiques soumis aux régulations et aux lois biologiques, ne peuvent escamoter et réduire à zéro cette dimension constitutive qui est la leur (sans pour autant l'ériger en dimension unique de l'homme).

Dans cette mesure, il est licite de supposer qu'il existe chez les hommes des instincts, ou du moins des "vestiges d'instincts" (selon l'expression de HELLER) qui jouent des rôles importants dans l'organisation humaine.

La grande question ne réside pas cependant, à notre avis, dans l'existence des instincts, mais elle se rapporte plutôt à leurs inhibiteurs et régulateurs: en effet, la spécifité humaine implique l'existence d'un imaginaire et d'un symbolique capables d'offrir successivement à cet instinct, des objectifs nouveaux et plus complexes, tout en le déprivatisant, c'est-à-dire qu'ils le transportent de l'univers individuel vers le monde collectif,où ils le socialisent.

De tous les comportements considérés comme étant de base instinctive, les seuls qui sont socialisés de manière précoce et puissante dans toutes les cultures, sont justement les comportements agressifs (WHITING et CHILD,1964)(2). Autrement dit, quelle que soit la

---

(1) HELLER op. cit. p. 131

(2) WHITING et CHILD (1964) - cité par Sojka et Vieira op. cit.

dimension de l'instinct "pur", les sociétés travaillent en vue de son contrôle et de son insertion dans le domaine du culturel. D'où le fait que les phénomènes si "évidemment" proches du Biologique, tels que la défense de l'intégrité physique ou la fuite de la douleur, du déplaisir ou de la frustation,et si "évidemment" qualificatifs de comportements agonistiques, tels que SCOTT les décrit -fuite, menace, agression-, subissent des schémas successifs d'adaptation, d'intégration et de valorisation sociales(1).

Ainsi, ce que l'on pourrait désigner comme "agressivité naturelle" de l'homme, constitue quelque chose d'inaccessible. Il nous reste cependant les représentations intra-psychiques et inter-individuelles de cette agressivité, ce qui n'est pas négligeable. Et ce, parce que sur le plan des représentations, nous devons prendre en considération les mouvements dynamiques d'intégration et d'assimilation, et les nécessités pulsionnelles d'une part, et les compromis avec le monde extérieur, d'autre part.

En tout cas, il semble raisonnable de considérer que:
- la force s'exerce sur ce qui constitue pour chaque individu ses formes habituelles de défense et d'affirmation. Depuis les niveaux les plus élémentaires, tels que la survie et l'intégrité physique, jusqu'aux artifices les plus élaborés de l'affectivité et de la cognition humaines, tels que la perte d'affects, de personnes, de biens, d'avantages ou de droits perçus par les individus comme formes d'affirmation personnelles.
- la force est exercée à travers l'utilisation et la manipulation de ces formes habituelles de défense et affirmation des individus(2), déclenchant chez eux la

---

(1) SCOTT, J.P. (1976) - *"Violence And Social Disagregation Agressive Behavida"*, 1: 235-260

(2) Les formes pratiques revêtues par cette utilisation et manipulation - les stratégies de la force - sont abordées dans le 1er chap. de la IIIème partie.

peur.

3. LA PEUR: CONCEPTS, EMOTIONS ET AFFECTS

Tandis que la Force en tant que concept et réalité n'a guère mérité l'intérêt de la psychologie, la peur, en tant que thème, a connu un tout autre destin.

En fait, il y a de multiples théories psychologiques sur la peur et sur ses diverses particularités.

Nous trouvons, dans la littérature, des références aux peurs objectives et subjectives.

D'un point de vue objectif, la peur est l'émotion que provoquent des altérations dans l'inter-relation de l'individu avec le milieu, susceptibles de conduire à des cessations temporaires de cette relation(1). Vécue subjectivement, il s'agit d'une sensation de malaise où s'accentue progressivement un sentiment d'insécurité et d'impuissance face à la menace(2).

Dans la psychopathologie, la première de ces formes est habituellement désignée comme anxiété, et la seconde, comme angoisse. Le terme d'anxiété, après avoir été réservé pendant un certain temps aux états de peur moins intenses, a fini par désigner des altérations physiologiques éventuellement mesurables (vertige, dyspnée, perturbations cardiaques, sudation, mais aussi, par ex., le réflexe de Moro), même si celles-ci accompagnent ou remplacent ce qu'on appelle les accès d'angoisse pure (par ex. les frayeurs nocturnes).

Par ailleurs, l'angoisse, en devenant un concept clé de la psychanalyse, prétend essentiellement se référer à la

---

(1) MIRA Y LOPEZ (1955) - *"Psiquiatria"* Librar. El Ateneo Buenos Aires, 1955

(2) SCHNEEBERGER DE ATHAYDE (1971) - *"Elementos de Psicopatologia"* Fundação Calouste Gulbenkian, Lisboa, 1971

dimension du subjectivement vécu, composante fondamentale du langage des affects(1).

Mais quoi qu'il en soit, que nous ayons affaire à l'anxiété ou à l'angoisse, nous sommes en présence de la peur.

Un autre aspect important dans la définition et la compréhension des phénomènes de la peur est celui qui explicite sa génèse et sa nature.

Nombreux et variés sont les auteurs qui considèrent la peur comme une émotion primaire présente depuis toujours chez les espèces supérieures. Ainsi Eibl - Eibesfeld, écrit: *"Chez les vertébrés, l'attachement par la peur est le plus ancien"*(2).

En d'autres mots, bien que la peur acquière une nouvelle dimension au niveau humain, par sa possibilité d'être symbolisée et rationalisée, sa base est fondamentalement biologique, dans la mesure où elle est liée aux mécanismes phylogénétiques de l'espèce.

Envisager la peur comme une réponse primaire et archaique par rapport à la force implique e recherche autour de trois axes.

Le premier se réfère au fait que la peur est une des émotions que l'on peut identifier de manière très précoce. De ce fait, et vu son caractère universel et transculturel (et par conséquent, apparemment inné), elle est qualifiée d'émotion primaire.

---

(1) Les affects sont l'expression qualitative de la quantité d'énergie et de ses variations. Selon Freud, toutes les pulsions s'expriment dans le double registre de la représentation et de l'affect (Laplanche et Pontalis - op. cit.).

(2) EIBL-EIBESFELD, I. (1970) - *"Amor e Odio"* Col. Teorema, Liv. Bertrand Lisboa 1977

Le second concerne le caractère universel de l'expérience de la peur associée à des situations douloureuses ou différentes des situations habituelles.

Le troisième et dernier concerne la relation directe qui s'établit entre le vécu de la peur (et ses signes) et la séparation d'avec les objets significatifs.

3.1. LES ÉMOTIONS ET L'ATTACHEMENT

Nous avons relevé la peur comme une des émotions les plus précoces, ce qui constitue une idée très consensuelle. La peur *"qui est primitivement liée aux excitations labyrinthiques, qui se répercutent sur la sensibilité proprioceptive, a donc comme cause originelle les ruptures d'équilibre provoquées par la disparation des points d'appui, et se reproduit ensuite, sous forme de modalités diverses, chaque fois que des circonstances insolites provoquent une incertitude quelconque quant à l'attitude à prendre"*(1). Dans cette mesure, elle est essentiellement organique, tel que WALLON le soulignait, quand il écrivait: *"Les premières manifestations de peur ont un caractère essentiellement organique, sans exclure pour autant leur caractère psychique, car il y a réciprocité d'action immédiate entre les modifications du tonus et de l'affectivité"*(2).

Plus intéressant que d'affirmer la peur en tant qu'émotion primaire ou de lui accorder une base organique est de l'inscrire dans les schèmes de comportement stéréotypés, caractéristiques de l'espèce. C'est en cela qu'a consisté justement la proposition présentée par H.F.

---

(1) MARTINEZ, M. (1972) - *"Teoria Das Emoções"* Pistas/Psicologia Moraes Editores, Lisboa 1981 p.62

(2) WALLON, H. (1954) - *"Les Origines du Caractère Chez L'Enfant"* - Paris

HARLOW(1) et J. BOWLBY(2) à partir de 1958, par référence au concept d'"attachement"(3).

En ce qui concerne spécifiquement la peur, la thèse de BOWLBY peut être formulée comme suit.

Premièrement, et en considérant comme fondamentaux pour l'attachement cinq modèles de comportement, à savoir la succion, la saisie, les pleurs, le sourire, et le fait de suivre (BOWLBY, 1959), BOWLBY pose comme hypothèse implicite que certains des comportements que nous considérons habituellement comme signes d'anxiété chez le nouveau-né (notamment, le pleur), sont avant tout des signes-stimulations.

Deuxièmement, et pour ce qui est de la nature de l'angoisse de séparation, BOWLBY marque son désaccord vis-à-vis de l'hypothèse freudienne d'un attachement enfant-mère secondaire par rapport à l'oralité. De son point de vue, la peur est simultanément signe et réponse, dans un cadre conceptuel interactif (systémique), où l'attachement et les comportements qui le visent, sont déterminés génétiquement.

Aux hypothèses classiques selon lesquelles l'apparition de la peur chez les êtres humains est fonction de situations perçues comme intrinsèquement douloureuses ou

---

(1) HARLOW, H.F. - *"A Natureza do Amor"* in "Ligações Infantis" op. cit.

(2) BOWLBY (1970) - op. cit.

(3) "Attachement" est un terme proposé par Bowlby (1958) qui se réfère à un lien affectif qu'une personne (ou un animal) établit avec un autre individu spécifique. La thèse fondamentale, telle qu'elle a été énoncée, est que l'attachement du bébé à sa mère tire son origine d'un certain nombre de systèmes de comportement caractéristiques de l'espèce, relativement indépendants les uns des autres au début, qui émergent à différentes époques, qui s'organisent par rapport à la mère comme objet principal, et qui servent à lier l'enfant à la mère et la mère à l'enfant. Bowlby - "Attachement and loss" (1958).

dangereuses (ce qui signifie que de nombreuses peurs chez les enfants sont considérées comme pathologiques), BOWLBY oppose:

- Le fait que l'homme n'est pas la seule espèce à manifester de la peur dans des situations qui ne sont pas intrisèquement douloureuses ou dangereuses. (HINDE, 1970).

- La constance relative des situations entrainant la peur chez les nourrissons humains et autres (bruits, hauteur, personnes étrangères, douleurs, etc), situations qui effectivement ne sont pas dangereuses en elles-mêmes, mais le sont uniquement de façon "potentielle". (BOWLBY, 1970)(1).

Cet auteur affirme donc que: *"Vue sous cet angle, chacune des situations entrainant la peur est considérée comme indice naturel d'un plus grand risque. Réagir par la peur à toutes ces situations consiste donc à réduire les risques. Etant donné que ce comportement possède une valeur de survie, on peut invoquer que l'équipement génétique d'une espèce devient tel, que chacun de ses membres, dès sa naissance, tend à se développer, dans le sens de commencer à se comporter habituellement de cette façon typique. L'homme ne constitue pas l'exception"*(2).

3.2. L'ANGOISSE ET LE DEPLAISIR

Si BOWLBY pose le primat des racines phylogénétiques de la peur - ce qui lui donne un caractère adaptatif et primaire par rapport à l'oralité - il n'a pas mis en cause que chez l'homme, étant donné que la peur se teinte de colorations et de nuances particulières, c'est dans la

---

(1) BOWLBY (1970) - *"Autoconfiança e algumas condições que a promovem"* in "Formação e Rompimento dos Laços Afectivos", 1982.

(2) BOWLBY (1970) - *"Autoconfiança e algumas condições que a promovem"* in "Formação e Rompimento dos Laços Afectivos", 1982, p.114

recherche du subjectivement vécu que nous pouvons trouver les données les plus intéressantes. Sur cet aspect, les contributions à notre sens les plus intéressantes nous viennent de la théorie psychanalytique de l'angoisse.

3.2.1. THEORIE DE L'ANGOISSE

On considère qu'il existe deux théories de l'angoisse, développées par FREUD.

L'essentiel de la première est présent dans les "Trois Essais" et dans "L'Introduction à la Psychanalyse"(1). Le point de vue défendu alors est que, chez l'adulte comme chez l'enfant, la libido se change en angoisse dès le moment où la pulsion ne peut obtenir une satisfaction. Dans le cas de l'enfant, il considérait que l'angoisse n'était autre que le sentiment d'absence de la personne aimée, ce qui laissait, selon lui, la libido inemployée.

A partir de 1926, et d'"Inhibition, Symptôme et Angoisse"(2), FREUD formule une seconde théorie de l'angoisse: celle-ci apparait comme une véritable fonction du Moi, comme un signal de déplaisir qui permet de mobiliser toutes les énergies disponibles afin de lutter contre la motion pulsionnelle issue du Ça. Ceci signifie que l'angoisse est envisagée comme réaction à un signal de danger, un élément de la fonction de défense du Moi. Mais de quel danger s'agit-il?

FREUD précise que, dans tous les cas, qu'elle soit normale ou pathologique, l'angoisse débute toujours, en termes psychogénétiques, par le "danger" que constitue la non-satisfaction, ressentie comme une "tension croissante

---

(1) FREUD, S. - *"Três Ensaios sobre a Sexualidade"* et *"Introdução à Psicanálise"* in "Obras Completas" (op. cit.).

(2) FREUD, S. - "Inibição, Sintoma e Angústia" in Obras Completas - op. cit.

due à la nécessité", à laquelle aucun bébé (humain ou pas) ne peut répondre.

FREUD écrit: *"la situation de non-satisfaction où les quantités de stimulus s'élèvent à un degré désagréable, sans qu'il leur soit possible d'être dominées psychiquement ou déchargées doit, pour l'enfant, être analogue à l'expérience de la naissance-elle doit représenter une répétition de la situation de danger. Ainsi, la perturbation économique provoquée par une accumulation de quantités de stimulations, qui nécessitent d'être éliminées, constitue le point commun à ces deux situations. Dans les deux cas, la réaction d'anxiété s'établit"*(1).

Freud considère alors que l'enfant découvre rapidement par sa propre expérience, qu'un objet externe perceptible (habituellement, la mère) peut faire cesser la situation désagréable. Dans cette mesure *"le contenu de danger qu'il craint est transféré de la situation économique vers la condition qui a déterminé cette situation, à savoir, la perte de l'objet"*(2).

Ainsi, l'absence de la mère est désormais ressentie comme un danger. Par conséquent, en l'absence de la mère, des signes d'anxiété surgissent chez l'enfant, qui anticipent l'avènement de toute situation douloureuse.

Autrement dit, l'angoisse constitue, à ce point de vue, un affect lié à un danger. Danger qui concerne spécifiquement la perte, ou la menace de perte d'objets nécessaires.

3.2.2. LE DEPLAISIR (UNLUST)

Mais, tel qu'on peut le constater aisément à travers

---

(1) FREUD, S. - *"Inibição, Sintoma e Angústia"*, p.77. in op.cit.

(2) FREUD, S. - *"Inibição, Sintoma e Angústia"*, p.77. in op.cit.

ce que nous venons de dire, la théorisation freudienne de l'angoisse est fondamentalement liée à la notion d'orientation du Moi vers des objets humains. Ce qui présuppose l'existence d'un Moi et de la perception d'objets humains.

Or, on sait aujourd'hui que l'enfant ne commence à distinguer de façon élémentaire son propre corps, ainsi que des parties de la personne qui le soigne, qu'à partir du quatrième mois.

Quant à la construction d'objets permanents, c'est-à-dire, d'un monde d'objets stables avec des caractéristiques propres, elle ne devient possible par la suite, qu'aux environs de neuf mois (PIAGET). En effet, à partir de cet âge, l'enfant peut concevoir les objets comme étant pourvus d'attributs appartenant aux êtres humains (BOLWBY)(1).

Toutefois, il est déjà possible de distinguer auparavant entre 4 et 9 mois des signes pouvant être considérés comme issus de la peur. Et ce, même si l'on se base sur le présupposé selon lequel l'enfant demeure en état d'indifférenciation entre le Moi et le non-Moi, entre lui-même et les objets. Au cours de cette phase, il n'existe encore aucune relation de cause à effet, aucune discrimination entre les stimulations sensorielles externes et internes. Cette première période de vie se caractérise par ce que FREUD a désigné comme "narcissisme primaire", et les psychologues du Moi, comme période "indifférenciée" ou "sans objet".

Dans la mesure où il est possible de reconstituer l'expérience du nouveau-né, cette première phase de la vie se partage entre états de tension (qui entrainent le

---

(1) BOLWBY (1958) - *"A natureza da ligação da criança com a mãe"* in "As ligações infantis" Org. de Socika, L.

déplaisir) et états de tranquillité relative[1]. D'après SZASZ la douleur-anxiété constituerait la toile de fond. Cet auteur affirme, de façon pertinente, que: "un bébé satisfait, c'est un bébé endormi". Dès lors, le réveil et la perception surgiraient de pair avec les perceptions essentiellement douloureuses[2].

Ainsi, la fameuse dichotomie plaisir/déplaisir semble débuter chez l'homme et probablement chez d'autres animaux, par le déplaisir. Et ce parce que selon la conception psychanalytique orthodoxe, le type de plaisir le plus primitif et le plus simple, est conçu comme le fruit de processus de réduction des besoins physiologiques, lesquels ne peuvent être satisfaits qu'à partir de l'extérieur.

"Chez les nouveaux-nés et les animaux, nous conditionnons le plaisir à la satisfaction de la faim et à protection du froid, ou de toute autre expérience pénible", dit SZASZ[3]. En d'autres mots, au départ, la notion de plaisir ne peut s'établir qu'en opposition par rapport à celle de déplaisir, qui nous renvoie à son tour, aux origines de la douleur et de l'angoisse.

De ce fait, il est inévitable que le début de la formation du Moi et les premières relations d'objet soient tributaires de cet état d'angoisse et de douleur, qui sont diffuses au départ, pour devenir plus particularisées et orientées ultérieurement.

---

[1] AINSWORTH, M. (1969) - *"Relações Objectais, dependência e vinculação: Uma análise teórica das relações da criança com a mãe"* in op.cit.

[2] SZASZ, T. (1957) - *"Dôr e Prazer - um estudo das sensações corporais"*, Col. Psyché-Zanar Ed. Rio de Janeiro, 1979

[3] SZASZ, T. (1957) - *"Dôr e Prazer - um estudo das sensações corporais"*, Col. Psyché-Zanar Ed. Rio de Janeiro, 1979, p. 165

La reconnaissance de l'indifférenciation psycho-physique du nourrisson et de l'émergence du Moi à partir de sensations corporelles globales (WALLON) - ressenties initialement comme douloureuses ou simplement désagréables - a sans doute permis à plusieurs auteurs, dans la ligne de FREUD, de supposer l'existence d'une pulsion agressive. Mélanie KLEIN, par exemple, est un des auteurs qui considère l'existence durant les six premiers mois de vie d'une phase qu'elle appelle schizo-paranoide, et qu'elle caractérise en fonction de pulsions destructives et d'angoisses de persécution.

A son tour M. MAHLER (1958) considère que si les origines de la peur renvoient à cette phase qu'elle a désignée comme phase autiste (1er mois et début du 2ème mois de vie extra-utérine), on ne doit pas encore considérer cette période dans la dimension de l'angoisse à laquelle se réfère la psychanalyse. Au cours de cette phase, même s'il existe déjà des phénomènes qui impliquent une certaine compétence sensorielle (sensations, perceptions), la compétence cognitive demeure absente, de même que les représentations (HUGHLINGS, JACHSON, RIBOT, LUZES). Ceci explique que certains auteurs psychanalystes parlent d'états de tension (Spitz) ou d'états d'alarme (GREENACRE).

3.3. L'ANGOISSE ET LA PERTE

A partir de cette première période, l'unanimité d'opinions est presque totale quant au fait que l'existence de la peur chez tout individu n'implique pas des vécus absolument homogènes. En effet, la peur est vécue à des époques différentes, de façon distincte également, dans le cadre d'une relation directe avec tout un vécu intrapsychique, fondamental pour l'élaboration de la personnalité.

De cette façon, et après cette première étape où l'on

considère l'existence d'un moi embryonnaire dans son indifférenciation somato-psychique, il est possible de schématiser un parcours de l'angoisse qui se montre évidemment paradigmatique et ne comprend pas les nombreuses et éventuelles vicissitudes particulières. A ce stade, les premières différenciations, qu'elles soient génétiques ou liées aux relations d'objet (3ème mois, le sourire; premier organisateur de SPITZ), commencent à s'esquisser. Toutes les relations avec des objets externes entamées ici, se répercutent sur le psychisme en formation, à travers des conflits, des frustrations, des traumatismes, mais aussi par le biais "des assurances anaclitiques et des identifications positives" (BERGERET)(1). Les défenses commencent alors à s'organiser de manière plus ou moins fluctuante et interchangeable. C'est à partir de ce moment que l'on commence à percevoir les premiers signes d'angoisse face à des objets inconnus.

Mélanie KLEIN est l'auteur qui remonte jusqu'aux premières angoisses ressenties dans une phase où, d'après elle, les objets sont encore partiels, et le Moi et le non-Moi ne sont pas encore totalement différenciés.

Au cours de cette phase (schizo-paranoide), elle considère l'existence d'une angoisse de "morcellement". Immédiatement après, KLEIN, mais aussi SPITZ par des voies distinctes, s'accordent pour identifier un type d'angoisse que KLEIN qualifie de dépressive et SPITZ, de dépression anaclitique du nourrisson (deuxième organisateur). Ici, nous sommes en présence de l'angoisse, expérimentée par un Moi déjà unifié, de perte d'objet. Dans le contexte freudien, cette angoisse est littéralement l'angoisse de la perte de l'objet oral.

Ensuite, nous avons ce que certains auteurs appellent l'angoisse anale (J.J.LUSTIN), allusion évidente au type d'angoisse ressentie durant le stade anal décrit par FREUD.

---

(1) BERGERET, J. - *"Le normal et le pathologique"*, p.55

On y trouve la première combinaison entre situations conflictuelles d'un appareil psychique en formation. Ainsi, à la pulsion initiale s'associe non seulement l'angoisse de perte d'objet vécue par le Moi, mais aussi, un interdit de l'extérieur, qui remet habituellement en question l'omnipotence et la pensée magique caractéristiques de cette période.

L'angoisse suivante renvoie à la phase phallique, et, si elle constitue un degré supplémentaire dans l'échelle de la dynamique du développement psycho-sexuel décrit par FREUD, elle se révèle déjà très semblable par ses manifestations à l'angoisse ultérieure de castration. Néanmoins, elle se distingue de cette dernière, que ce soit par son mécanisme de défense spécifique -le déni- ou encore, et surtout, par le fait qu'elle se réfère à l'ordre de l'imaginaire et de la réalité duelle et spéculaire.

Nous avons ensuite l'angoisse dite de castration, qui est non seulement la plus sophistiquée, mais aussi la plus élaborée du point de vue théorique. Elle appartient entièrement au registre du symbolique, à la génitalité, et active des mécanismes de défense complexes.

*

* *

A partir de ces éléments consensuels issus de la psychanalyse (mais aussi de la psychologie génétique et du développement, et de l'éthologie), ainsi que des différents aspects commentés ci-dessus, certaines conclusions s'imposent qui doivent, nous semble-t-il, être signalées.

Ainsi, la peur est une émotion primaire, probablement innée, déterminante dans le processus d'attachement, tel que le démontre BOWLBY. Et c'est à partir d'émotions primaires que le monde des représentations et des affects s'élabore, comme le défendent depuis longtemps la psychologie et la clinique de

l'autisme.

Cependant, elle sera par la suite lentement intégrée dans un ensemble de schèmes de plus en plus étendus et autonomes par rapport au domaine organique.

Son fondement étant d'ordre biologique, la peur ne disparait jamais. Bien au contraire, elle devient plus "sophistiquée" et s'étend, comme on le sait, à l'ensemble global qui constitue l'individu.

Pour l'homme, la dimension de la peur est donc irrémédiablement humaine. A en croire BOWLBY, on nait avec la potentialité de ressentir la peur, et on la ressent effectivement, comme condition d'attachement, c'est-à-dire, de survie. De plus, ce que l'on pourrait désigner comme précurseurs de la peur - le déplaisir/douleur, dans le langage de SZASZ -, agit comme déclencheur des "forces" susceptibles de la réduire. Mais c'est également parce que ces forces extérieures existent et agissent que la peur, comme émotion primaire, se différencie et parcourt une longue trajectoire, faite de métamorphoses et de vicissitudes.

Les sciences humaines en général, et la psychanalyse en particulier nous enseignent, au sujet de la peur, qu'elle existe en nous depuis et pour toujours. Qu'elle se réfère toujours à une perte douloureuse: de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre propre identité (angoisse de fragmentation), d'objets significatifs (angoisse de perte d'objet), de l'objet aimé (angoisse de castration).

4. LA DIMENSION DE LA FORCE ET DE LA PEUR

Nous avons considéré que la Force peut être définie exclusivement en fonction de ce qu'elle suscite, à savoir, selon notre point de vue, la Peur. Mais, si la peur existe toujours, sa gradation et son intensité demeurent liées à l'extérieur et à la dynamique relationnelle qui occupe tout le processus de développement.

Il est vrai que toutes les forces agies sur un enfant ne provoquent pas nécessairement la peur. D'ailleurs, certaines d'entre elles suscitent exactement des émotions et des affects antagoniques (joie, plaisir). Toutefois, ce qui est vécu comme positif et agréable n'est pas permanent. Dès lors, la dimension de la peur - la peur de perdre ce qui est ressenti comme bon - surgit irrémédiablement.

Par ailleurs, toute la socialisation profite de ce double processus d'établissement de la peur: de manière directe, en étant liée à ce qui est désagréable et provoque douleur et déplaisir, et indirectement, en s'associant à ce qui est agréable et suscite du plaisir, de la gratification... et peut disparaitre. La théorie psychanalytique de la relation d'objet décrit exactement tout ce processus (BOUVET, BERGERET, FERENCZI, KLEIN, Michel et Alice BALINT, WINNICOTT, FAIRBAIN, etc...).

Il est inévitable que la socialisation d'un enfant implique le fait d'exercer à son égard, un ensemble complexe de forces. La matrice pulsionnelle de l'enfant, appréhende et transforme ces actions exercées en fantasmes, qui médiatisent des conflits, des frustrations, des gratifications, des angoisses et des mécanismes de défense. Cette dynamique intra-psychique détermine ainsi ultérieurement les réponses aux stimulations. Parmi les éléments présents dans cette dynamique, le rôle joué par

l'angoisse (et de ce fait, par les mouvements adaptatifs qui la combattent) se révèle effectivement primordial.

Mais ceci n'est pas du exclusivement au fait que l'angoisse appartient à la gamme des états émotionnels les plus primaires et archaiques. Mais son rôle se présente comme tel dans la mesure où il ne disparait jamais: il se métamorphose selon les possibilités internes de l'organisme (affectives et cognitives) et les réalités externes, et renvoie au registre du biologique et de la survie de l'espèce même.

Au-delà des aspects essentiels qui nous amènent à conclure que la première relation de "pouvoir" établie se base sur la connexion entre forces agies et peurs ressenties, il existe d'autres dimensions que nous aimerions mettre en évidence.

Mélanie KLEIN, dans le cadre de la dernière théorie de FREUD au sujet des pulsions, a minutieusement développé les conséquences de l'action combinée des pulsions de vie et des pulsions de mort. La pulsion de mort, qui *"représente la tendance fondamentale de tout être vivant à retourner à l'état anorganique"*(1), est présente depuis toujours au sein de l'angoisse de morcellement dont parle KLEIN. A mesure que l'on se tourne davantage vers des objets extérieurs, à partir d'un certain moment et avec le soutien de la musculature, *"cette pulsion s'appelle alors pulsion destructive, pulsion de domination, volonté de puissance. Une partie de cette pulsion est directement mise au service de la fonction sexuelle, où elle doit accomplir un rôle important. Il s'agit du sadisme proprement dit. Une autre partie ne suit pas ce déplacement vers l'extérieur, mais demeure dans l'organisme, auquel elle est associée libidinalement (...). C'est en elle que nous devons reconnaitre le masochisme primaire, érogène"*(FREUD, 1925)(2). La première angoisse

---

(1) Laplanche et Pontalis - op.cit. p.529

(2) FREUD, S. - "O problema económico do Masoquismo" in Obras Completas - op.cit.

est donc, pour toutes ces raisons, non seulement la plus profonde, mais aussi, la plus pure. Toutes les angoisses qui lui succèdent, ainsi que les mécanismes de défense qu'elles produisent, constituent finalement la réponse éventuelle à la désagrégation et au chaos, autrement dit, à la mort.

Et bien que la mort soit toujours victorieuse, la vie, en termes individuels et de société, se construit constamment dans le combat contre la mort, tel que Louis-Vincent THOMAS nous le dit: *"Toutes les civilisations avaient pour raison d'être de lutter contre le pouvoir dissolvant de la mort"*(1).

La peur de la mort constitue donc toujours la peur fondamentale, même si elle est dissimulée, diluée dans d'autres peurs, plus prosaiques et proches.

La force fondamentale est celle qui, au-delà du maintien de la vie, nous rappelle implicitement le caractère inévitable de la mort.

Dans ce sens, on assiste à l'organisation d'un "pouvoir" individuel et social, dont les pôles sont la force et la peur.

Il est compréhensible que le mécanisme de relation qui s'établit soit de domination-soumission.

Domination de celui qui détient un capital spécifique, agi comme force sur un autre, dont la soumission est imposée par son impuissance, et par conséquent, sa peur.

Nous avons déjà présenté notre point de vue quant à la manière dont les choses se déroulent, en termes

---

(1) THOMAS, L.V. (1978) - "Le Pouvoir et la Mort" P.B. Payot Paris, 1978, p.56

intra-psychiques et individuels.

En termes de société, la plupart des guerres nous offrent des exemples de ce type de pouvoir, où la force engendre la peur et s'en nourrit.

Auschwitz, Treblinka ou Bergen-Belsen constituent des illustrations suffisamment proches et absolument extrêmes de ce rapport entre la force et la peur(1). Mais ce type de "pouvoir" ne prédomine pas uniquement au coeur des guerres. Tous les états policiers(2) ou de caractère fondamentaliste (si nombreux), beaucoup de grandes organisations internationales (Mafia, Odessa, Cosa Nostra) et de petits groupes marginaux, vivent et grandissent à l'ombre de la peur qu'ils inspirent.

---

(1) Aujourd'hui encore, il nous semble bizarre que 100 gardes puissent acheminer vers les chambres à gaz des milliers de juifs.

(2) Les évènements récents, en Roumanie par exemple, sont un bon exemple de la peur généralisée et paralysante. Quelques jours avant son exécution sommaire, Ceaucescu parvenait encore à être applaudi debout par tous les éléments du congrès.

2ème CHAPITRE

1. L'AUTORITE ET LA CULPABILITE

> "Autorité: pouvoir d'obtenir, sans recours à la coercition physique, un certain comportement de la part de ceux qui lui sont soumis". - Encyclopaedia Universalis.

Depuis toujours, d'ARISTOTE à WEBER ou à EASTON, le recours au concept d'autorité pour expliquer certaines formes d'exercice du pouvoir, représente une constante. D'où le fait que l'analyse minutieuse du concept mérite bien davantage que quelques allusions. Dans la première partie de ce travail, les nombreuses références au concept d'autorité mettent en évidence le fait qu'il est bien souvent considéré comme synonyme de pouvoir, ou du moins, comme paradigme du pouvoir chez l'homme.

Toutefois, ce que nous souhaitons aborder à présent, ce sont surtout les mécanismes de formation de l'autorité. Et ce, parce que l'autorité n'existe pas "per se". Elle ne constitue pas une qualité inhérente à certains groupes ou individus. Elle se construit en utilisant les possibilités cognitives, affectives et perceptives des sujets.

Selon notre point de vue, l'Autorité s'installe en rapport direct avec la Culpabilité qu'elle développe. Ainsi, ce second terme de culpabilité garantit le caractère original de l'autorité par rapport à d'autres formes de pouvoir.

En termes de développement individuel, cette dimension de l'autorité-culpabilité surgit et s'installe dès que les acquisitions liées au registre du symbolique (la parole, les règles de conduite) deviennent effectives.

La maitrise de ces acquisitions, si elle correspond à un bond qualitatif dans la dynamique individuelle et inscrit effectivement l'individu dans le socius et la culture (LACAN, LEVI-STRAUSS), est directement liée, d'une part, aux mécanismes de la Force-Peur immédiatement antérieurs et, d'autre part, à une nouvelle organisation des affects. Autrement dit, selon notre point de vue, si la reconnaissance de l'autorité correspond effectivement au moment de l'entrée dans l'ordre culturel, elle ne constitue pas pour autant le paradigme absolu des relations et des échanges sociaux agis entre adultes.

La dimension de l'autorité-culpabilité correspond à la structuration psychologique organisatrice des affects. Dans cette mesure, elle représente la première forme **d'intériorisation des valeurs et des normes sociales, associées cependant aux figures concrètes et personnalisées à l'égard desquelles s'opèrent des investissements affectifs.**

Mais abordons ces différents moments de manière plus détaillée.

2. L'AUTORITE

Le Dictionnaire général des Sciences Humaines considère le concept d'autorité selon trois acceptions: **anthropologique, sociologique et pédagogique**(1).

Dans la première, il fait coincider l'autorité avec *"le fondement mythique du pouvoir"*. En d'autres mots, il considère que dans toutes les sociétés humaines étudiées, il existe un type spécifique de pouvoir qui agit par référence à des "puissances méta-humaines" et dépouille, d'une certaine façon, l'individu ou le groupe qui exerce cette dimension du pouvoir, de ses caractéristiques ordinaires.

Dans l'acception sociologique, l'autorité est envisagée comme une relation d'échanges inégaux, *"dont l'inégalité est intériorisée comme étant évidente"* par tous les acteurs impliqués dans la relation.

Dans la troisième et dernière acception, pédagogique, l'autorité est abordée comme une "supériorité d'un sujet ou d'un groupe de sujets par rapport à d'autres, acquise par des avantages supposés ou réels".

Nous citons cette triple acception, parce qu'elle nous semble élucider une dimension toujours présente lorsqu'on parle d'autorité, dimension qui préside d'ailleurs à l'établissement d'une relation du type commandement-obéissance: la mentalisation de la situation. Ou encore, autrement dit, une certaine conscience auto-justificative des comportements, qu'ils soient de commandement ou d'obéissance.

---

(1) THINES et LEMPEREUR, op.cit.

Ici, il n'est plus question de la domination-soumission dont nous parlions chez les animaux, les petits enfants ou dans certains types particuliers de relations entre adultes. Aucun type de situation n'est mentalisé dans la domination ou dans la soumission. Les choses sont telles quelles, sans aucune autre alternative. Dans la relation de commandement-obéissance, cependant, les possibilités sont différentes. Les mots choisis pour désigner cette relation en sont déjà témoins d'une certaine façon.

En termes de réalité, il est possible de désobéir. Mais on obéit habituellement à un ensemble spécifique de commandements. Et on obéit, parce qu'on le veut (aussi discutable que soit ce vouloir). Il est vrai que l'on obéit par peur du châtiment ou du manque de récompense, mais ces raisons ne sont pas les seules. Tel que les définitions du Dictionnaire cité ci-dessus le laissent entrevoir, l'autorité implique un moment où l'Autre est considéré ou ressenti comme "supérieur", "meilleur" ou "ayant le droit" de produire un commandement.

L'autorité-culpabilité est ainsi polarisée en deux moments: celui de l'autorité et celui de la culpabilité. Le premier correspond à l'occupation d'un espace ressenti comme plus avantageux, le second à l'occupation d'un espace ressenti comme inférieur ou plus faible.

La question qui nous intéresse concerne la manière dont on passe de la domination à l'autorité. Et dans ce registre, les exemples sont exclusivement humains.

Tel que nous l'avons vu, la base de la domination est essentiellement biologique et implique un conditionnement orienté en termes phylogénétiques.

Par la suite, l'autorité introduit tous les conditionnements socialement orientés, mais vécus dans la relation personnelle.

De ce fait, elle correspond à la forme individuelle, personnalisée et fondamentalement affective dont les individus qui produisent des commandements ressentent leur propre pouvoir. Et l'étude de ce vécu, du vécu de ceux qui produisent des commandements, n'a été que superficiellement entamée.

On considère - du moins ceux qui, dans la bonne tradition occidentale, font dériver tout le Pouvoir du modèle de l'autorité parentale telle qu'elle est vécue au sein de la famille -, que la possibilité de socialisation d'un enfant se base directement sur la relation qu'il établit avec des figures d'autorité. Celles-ci sont habituellement les parents et les éducateurs et l'on attend d'eux la combinaison parfaite et dosée de châtiments et de gratifications qui façonnent et transforment un enfant "ignorant et ennuyeux" en un être humain adapté.

On part du principe que les adultes aiment leurs enfants ou les enfants à leur charge, et qu'au nom de cet amour, ils vont promouvoir l'intégration de ces enfants dans la société. A cette fin, il est nécessaire que les adultes soient absolument convaincus et cohérents quant à un ensemble de règles et de normes qui orientent la conduite à l' égard de l'enfant.

De ce point de vue, l'autorité constitue un intermédiaire au carrefour de l'affect et de la loi:
- de l'affect, construit et ressenti au sein de la relation personnelle et directe avec un enfant déterminé;
- de la loi, socialement produite et déjà absolument intériorisée par l'adulte. Celui-ci apparait comme un intermédiaire grâce auquel il est possible de transmettre un ensemble de règles, normes et principes transcendantaux et téléologiques du fonctionnement social, par le biais de l'utilisation d'une relation personnelle. Cette relation personnelle est fondamentale étant donné que la gamme de réponses d'un enfant de deux/trois ans (acquisition du langage) s'inscrit absolument dans la relation avec un

adulte connu et reste totalement étrangère aux diverses dimensions transcendantales (Dieu, Patrie, etc.).

2.1. SEDUCTION ET AUTORITE

Nous avons déjà eu l'occasion d'exprimer longuement les conceptions diverses et parfois antagonistes de l'Autorité, tout comme ce que nous entendons par cette désignation. On vérifie cependant que les phénomènes complexes englobés par cette désignation générique possèdent des formes différentes de présentation et des moyens différents (apparemment du moins) d'action.

Des phénomènes comme la Séduction ou le Charisme n'ont-t-ils pas quelque chose à voir avec l'Autorité? A notre point de vue, ces phénomènes ne sont rien d'autre que des modalités de présentation de l'Autorité. Tous s'expliquent et se conçoivent en fonction de la CULPABILITE qu'ils engendrent.

2.2.1. LA SEDUCTION

Les dictionnaires informent que séduire c'est "attirer", enchanter, fasciner, tenter, et ils ajoutent "induire au mal ou à la faute au moyen d'artifices"‹1›.

Dans ces définitions est implicite le sens du mal ou de la tromperie. Par définition le séducteur est quelqu'un qui trompe.

Généralement, les dictionnaires donnent "Don Juan" comme exemple du séducteur par excellence. Des trésors d'imagination ne sont pas nécessaires pour comprendre que cette illustration, non plus, n'est pas fortuite. La séduction est associée, tant dans le langage quotidien que

---

‹1› KOEGAN, LAROUSSE - Paris p. 77.

dans le langage littéraire, à une dimension manifestement sexuelle. Séduire est donc également en rapport avec se faire aimer. Ce qui distingue ce type de se-faire-aimer (mauvais) d'autres types de se-faire-aimer (bons), c'est:

- L'activité du séducteur contre la passivité de la "victime" séduite. C'est comme si celle-ci ne pouvait rien faire pour s'opposer à l'enchantement du séducteur. On lui nie rationnalité, intelligence, volonté propre, en un mot l'état adulte;

- L'indifférence du séducteur. Le séducteur n'aime pas,il ne tombe pas amoureux, il est indifférent au devenir de ce qu'il suscite. Il ne procure ni continuité ni futur.Il ne fait que remuer les émotions et les sentiments. Il trompe parce qu'il crée et alimente des espérances improbables et éveille l'espoir de choses impossibles.

La fascination amoureuse qui enveloppe le séducteur est sexuelle. Sexuelle pas exclusivement dans le sens génital du terme, mais surtout *dans cette dimension que la psychanalyse désigne comme sexualité.*

2.1.2. LA SEXUALITE

Dans la théorie psychanalytique, la sexualité renvoie *"à une série d'excitations et d'activités présentes depuis l'enfance qui procurent un plaisir irréductible à la satisfaction d'un besoin physiologique fondamental et qui se trouvent à titre de composants dans la forme dite normale de l'Amour Sexuel"*(1). Curieusement l'abandon de la théorie de la séduction par FREUD correspond à notre point de vue à une difficulté conceptuelle irrésolue, bien que fructueuse.

Il est notoire que c'est l'abandon de la théorie de la séduction qui a permis la mise en évidence de notions

---

(1) LAPLANCHE et PONTALIS, op. cit.

telles que le fantasme ou la fantaisie inconsciente, la réalité psychique, la sexualité infantile, etc, etc... Néanmoins, la notion de sexualité elle-même tout comme les développements ultérieurs de la connaissance psychanalytique, s'ils peuvent mettre en cause l'objectivité d'une scène de séduction précoce, n'en confirment pas moins, avec la découverte de la possibilité de la fantasmatisation et de l'Oedipe, le vécu subjectif par l'enfant d'une SEDUCTION. FREUD parvient en outre à percevoir cela, même lorsque le grand personnage de la séduction infantile, le PERE, est remplacé par la MERE; il nous en rend compte exactement, à contre-courant, dans la célèbre affirmation qu'*"ici la fantaisie touche le sol de la réalité effective, car c'est effectivement la MERE qui, en prodigant les soins corporels, a nécessairement provoqué et peut-être même éveillé pour la première fois des sensations de plaisir dans l'organe génital"*(1). D'où la pertinence que nous voyons dans la proposition de JEAN LAPLANCHE d'une SEDUCTION originelle, qualifiée comme une *"...situation fondamentale dans laquelle l'adulte propose à l'enfant des signifiants non verbaux autant que verbaux, et même comportementaux, imprégnés de significations inconscientes"*(2).

Comme on le voit ici, il n'y a pas nécessairement attentat sexuel, il y a plutôt *"un approfondissement de la notion du Réel en direction de situations inéluctables qui le fomentent: c'est une catégorie de l'effectivité, de la Wirklichkeit"*(3).

Il existe ainsi une séduction originelle et généralisée que nous pourrions exprimer sous une forme plus simple, comme: tous les stimuli capables de déclencher un plaisir spécifique (sexuel). Et comme LAPLANCHE le remarque si bien, il existe une inéluctabilité de situations dans les

---

(1) FREUD, S. - "Novas Conferências Int. à Psicanálise" in Obras Completas

(2) LAPLANCHE, J. - "Teoria de Sedução Generalizada e Outros Ensaios", Porto Alegre, Artes Médicas 1988.

(3) Ibid. p. 120

interactions personnelles les plus banales, capables d'éveiller et d'alimenter des excitations et des sentiments de plaisir.

Mais il existe cependant aussi une série de comportements qui, à l'opposé du mouvement de séduction, travaillent dans le sens de ce que nous pourrions désigner comme Répulsion, c'est-à-dire déclenchant et provoquant des excitations et des sentiments de déplaisir.

2.2. ACTION DE L'AUTORITE: SEDUCTION ET REPULSION

Le Séducteur est donc quelqu'un qui stimule et implique la régression à des niveaux de séduction primaire, distants en tout d'une Répulsion également originelle. Expliquons-nous: tout le processus éducatif et de socialisation tire inévitablement profit de ce qui est biologiquement possible en chaque individu. L'établissement de l'Autorité s'effectue en intégrant des gratifications et des punitions mais cela est fait, non dans l'abstrait, mais en utilisant toujours au moins deux sujets concrets. La figure de l'Autorité devra forcément gratifier. Et, en termes individuels, tout au long du processus de développement, certaines de ces gratifications sont naturellement des Séductions. Elle devra néanmoins aussi punir et certaines de ces punitions sont incontournablement des formes de Répulsion. L'offrande de plaisir, ou la négation de plaisir (qui sera dans tous les cas sentie comme une punition) nous apparaissent ainsi comme les frontières-limites à un processus d'acculturation qui a désigné la sexualité et le plaisir sexuel comme le noyau central de ce processus(1).

---

(1) Cf. Michel Foucault - "Teoria de Sexualidade - A Vontade de Saber", col. Ciência e Cultura, Ed. António Cosmos, Lisboa 1977.

D'où la rencontre, sur l'axe qui va du Séducteur au Répulseur, de maintes formes intermédiaires de combinaison de ces facteurs, dans lesquelles la culture a désigné le sexuel comme refoulé.

Le Rpulseur est habituellement appelé Dictateur, qu'il s'agisse d'un Chef de Famille, d'un Gestionnaire d'Entreprise ou d'un Président du Gouvernement. Le Dictateur nourrit la peur à travers la force qu'il possède mais il fait mieux que cela, puisqu'il implique la culpabilité de ceux qui lui sont assujettis, dans un discours paternaliste qui dit toujours plus ou moins la même chose:"je vous punis pour votre bien", "je sais ce qui est bon pour vous", "je me sacrifie pour vous", ou, comme a dit SALAZAR, "si vous saviez ce que cela coute de commander, vous aimeriez obéir toute la vie".

On remarquera que tous deux, Séducteur ou Répulseur, disent chacun à leur manière combien ils nous aiment, combien ils s'occupent de nous. La grande différence entre les uns et les autres est que le premier est toujours plus efficace parce qu'il implique uniquement notre imaginaire et qu'il se réfère toujours au désir de chacun. Le Dictateur s'attache à ce qui est réel, il n'organise pas l'espoir mais il nous confronte au réel. Entre les deux, Séducteur et Répulseur, se développent de vastes territoires de combinaisons possibles.

On parle de Charisme aujourd'hui dans l'acception Weberienne, autrement dit comme *"une qualité extraordinaire qui permet à son possesseur d'exercer un ascendant sur la société ou sur le groupe où il se trouve"*(1).

Comme on le sait, dans la conception Weberienne le Charisme est un type d'Autorité différent de l'Autorité Traditionnelle ou de l'Autorité Rationnelle Légale. Et comme BOURDIEU le spécifie, il est inhérent aux *"prophètes par*

---

(1) THINES et LEMPEREUR op. cit.

opposition aux moyens d'action du corps sacerdotal"(1).

A notre point de vue, le Charisme n'est rien d'autre que le point médian, la combinaison parfaite, le lien géométrique, du Séducteur et du Répulseur. Il confère, comme le dit MOSCOVICI: *"à son possesseur, le signe d'une valeur extraordinaire, et aussi la marque d'un excès, d'une violence intolérable. Tous ces signes ont pour particularité commune d'être simultanément attirants et menaçants. Ils protègent et font peur. Echappant à la raison, le charisme déclenche, comme les pouvoirs que je viens d'énumérer, des passions contradictoires d'amour et de haine, de défi et de répulsion. Depuis des temps immémoriaux il provoque une remontée des affects"*(2).

Malgré tout ce que ces auteurs affirment, cela n'a pas de sens pour nous de considérer le Charisme comme un attribut individuel, inexplicable et intangible. Bien que l'individu ait conscience que certaines de ses caractéristiques peuvent être rentabilisées dans des circonstances particulières et par conséquent, qu'il puisse prétendre en tirer parti, ces caractéristiques cependant existent dans un cadre valorisant indépendant du contrôle individuel. Nous sommes donc d'accord avec ENRIQUEZ pour affirmer que *"la séduction et le désir d'être séduit ne peuvent être pensés l'un sans l'autre"*(3).

Ce qui est important en tout cas, c'est que le Charisme (tout comme la Séduction ou l'Autorité) est toujours reconnu dans l'interprète. Quelqu'un qui, dans une circonstance donnée, est considéré par les autres et assume lui-même ce rôle. Quelqu'un de concret, capable de déclencher la Culpabilité.

---

(1) BOURDIEU - "Une Interprétation D'Une Théorie De La Religion Selon Max Weber", Archives Européennes de Sociologie XII - 1974.

(2) MOSCOVICI- op. cit. p. 143

(3) ENRIQUEZ - op. cit. p. 143

3. LA CULPABILITE

L'imposition des modèles d'autorité devient raisonnablement perceptible à partir du modèle familial. Au sein de celui-ci, des figures investies affectivement produisent des commandements auxquels on obéit. L'élargissement du noyau de relations commence grâce à l'action de ces figures essentiellement personnalisées.

Ce sont les parents qui déterminent à qui d'autre - au-delà d'eux-mêmes - les enfants doivent obéir, dans un schéma de transferts et de délégations successives.

Mais s'il est vrai que la dimension du commandement devient facilement compréhensible, il en est autrement de l'obéissance.

Pourquoi les personnes obéissent-elles?

Si l'on considère ce qui a été dit jusqu'à présent, l'obéissance correspond à un comportement acquis de façon précoce, en tant que réponse à des commandements issus de figures d'autorité.

Par conséquent, une autre question s'impose: pourquoi les enfants obéissent-ils aux parents, ou aux adultes qui s'occupent d'eux?

Une réponse qui invoquerait l'ordre naturel des choses, serait tout à fait irréaliste car dans ce cas, les enfants obéiraient toujours, alors qu'en réalité, ils obéissent parfois.

La réponse en termes de peur du châtiment ou d'absence de récompense est également insatisfaisante. Dans ce cas, les enfants obéiraient toujours en présence des

parents, et jamais en leur absence, ce qui ne correspond nullement à l'expérience empirique. Ainsi que tous les parents le savent, le fait d'obéir ou de désobéir chez un enfant se révèle assez aléatoire.

La question demeure donc.

Toutefois, dans notre conception, l'obéissance est due à la culpabilité.

En langage courant, la culpabilité désigne le sentiment douloureux expérimenté suite à l'accomplissement d'une faute ou d'une transgression(1). Mais, comme on le sait, la théorie psychanalytique a souligné le fait que ce sentiment ne provient pas nécessairement d'une transgression effective et réelle, mais correspond bien souvent à une dimension inconsciente.

3.1. LA CULPABILITE CHEZ FREUD

La question de l'existence d'un sentiment de culpabilité s'est toujours posée, selon FREUD (1923), en termes purement cliniques. En premier lieu, par rapport aux névroses obsessionnelles, ensuite, par rapport à la mélancolie, et finalement en fonction d'un vaste ensemble d'entités nosologiques(2).

Quelles que soient les approches, il demeure évident que le sentiment de culpabilité est introduit au sein de l'appareil psychique par la *"différenciation du Surmoi comme instance critique et punitive à l'égard du Moi"*(3).

---

(1) THINES et LEMPEREUR, op.cit.

(2) FREUD, S. - "O Eu e o Id" in Obras Completas, op. cit.

(3) LAPLANCHE et PONTALIS, op. cit.

La dimension dynamique de la culpabilité permet facilement de comprendre sa dimension inconsciente et dans cette mesure, la variété de symptomatologies liées à la culpabilité, où cependant celle-ci n'est jamais exprimée ni reconnue comme sentiment expérimenté par le sujet. FREUD lui même écrit *"Chez de nombreux criminels, spécialement les débutants, il est possible de détecter un sentiment de culpabilité très puissant, qui existait avant le crime, et de ce fait, ne constitue pas son résultat, mais bien son motif. On pourrait dire que le fait de pouvoir lier ce sentiment inconscient de culpabilité à quelque chose de réel et d'immédiat constitue un soulagement"*(1).

Néanmoins, la différenciation d'un Surmoi, corrélative du déclin du complexe d'Oedipe, implique dans la formulation freudienne, l'intériorisation de l'interdit. Si l'on considère effective l'universalité de l'Oedipe, nous aurons par voie de conséquence, l'universalité de la culpabilité, dont les degrés et les séquelles seront évidemment variables.

Au moment où l'investissement de l'enfant sur les parents se transforme en identification avec les parents, la culpabilité commence à colorer non seulement les relations entre les instances psychiques, mais aussi les relations avec la réalité. Chez FREUD, *"le sentiment de culpabilité est une expression du conflit dû à l'ambivalence, à la lutte éternelle entre l'Eros et l'instinct de destruction ou de mort. Le conflit se déclenche dès que les hommes sont confrontés à la tâche de vivre ensemble. Dans la mesure où la communauté n'assume aucune autre forme à part celle de la famille, le conflit est destiné à s'exprimer par le complexe d'Oedipe, à établir la conscience et à créer le premier sentiment de culpabilité"*(2).

Dans cette conception, l'accent est mis sur le caractère génital de la culpabilité.

---

(1) FREUD, S. - "O Eu e o Id" in op. cit.

(2) FREUD, S. - "Mal estar na civilização" in op. cit.

3.2. LA CULPABILITE DANS LES RELATIONS D'OBJET

Mélanie KLEIN a conceptualisé l'existence d'une phase dépressive à partir de l'âge de six mois, phase caractérisée par l'intégration de la mère en un objet total, par des angoisses de type dépressif, et par une tendance à l'utilisation de mécanismes de réparation fondamentaux pour les relations d'objet stables et pour les sublimations(1). Mélanie KLEIN a aussi associé la genèse de la culpabilité à cette phase, où les pulsions agressives et libidinales s'intriquent. KLEIN et WINNICOTT s'accordent pour affirmer que l'on ne peut chercher un véritable sentiment de culpabilité au sein des stades primitifs du développement affectif de l'individu. A ce niveau, le Moi n'est pas encore suffisamment fort ni organisé pour accepter la responsabilité des pulsions instinctives et d'une dépendance quasi totale. Si le développement se déroule de façon satisfaisante, l'enfant devient alors capable de ressentir de la culpabilité à l'égard de sa mère et dans cette mesure, d'opérer une réparation.

WINNICOTT (1969) suggère qu'il est possible de vivre la situation oedipienne et de tolérer l'ambivalence qu'elle implique, grâce à la séquence:

a - une expérience instinctive,
b - l'acceptation de la responsabilité qui s'appelle culpabilité,
c - une élaboration et
d - un acte authentique de réparation(2).

En effet, selon WINNICOTT et KLEIN, contrairement à

---

(1) KLEIN, M. (1928) - "Les stades précoces du conflit oedipien" in "Essais de Psychanalyse" Cole. Science de l'homme, Payot, Paris 1976.

(2) WINICOTT, D.W.(1969) - "De la Pédiatrie à la Psychanalyse" Col.Science de l'homme, Payot, Paris 1969

Freud, l'enjeu dans la formulation de la culpabilité n'est pas la capacité d'intérioriser les interdits.

Pour l'école Kleinienne, la culpabilité est étroitement liée aux pulsions agressives dans un monde fantasmatique, celui du bébé. La mère n'est qu'une perception de la mère, même lorsqu'elle commence à être considérée comme un objet total. Au cours des premiers stades du complexe d'Oedipe qui selon cette conception, se développent dans la phase dépressive, la perception de l'enfant par rapport à ses parents et à la relation entre eux, se trouve totalement soumise à ses propres mécanismes de projection. C'est à partir de ces derniers que l'enfant place dans le couple parental ses propres désirs libidinaux et agressifs. De même, c'est à partir de ces mécanismes que l'enfant procèdera au fantasme d'échanges gratifiants entre ses parents (toujours selon ses propres pulsions), échanges désirés pour lui-même. Finalement, c'est à partir de ces fantasmes que seront activés les sentiments et les fantasmes agressifs s'adressant aux parents unifiés. Mais étant donné que durant cette phase, les mécanismes d'introjection sont devenus particulièrement actifs, les parents agressés sont intériorisés et font désormais partie du monde de l'enfant.

Ainsi, dans cette conception, la culpabilité ne surgit pas à travers le renoncement aux désirs oedipiens amoureux et hostiles à l'égard des parents réels, mais bien à travers la possibilité d'élaboration d'actes de réparation vis-à-vis des parents introjectés.

3.3. LA CULPABILITE ET LE SURMOI

Les formulations de l'orthodoxie freudienne, de même que celles des théoriciens des relations d'objet (KLEIN, GLOVER, SPITZ) au sujet du sentiment de culpabilité, sont fondamentalement liées à l'émergence au sein de l'appareil psychique, d'une instance autonome (bien

que celle-ci s'élabore par différenciation du Moi et du Ça), que l'on appelle Surmoi.

Sans le Surmoi, il n'y a pas de culpabilité, étant donné qu'il représente l'instance critique et de censure de l'appareil psychique. FREUD dit très clairement que la culpabilité *"se base sur la tension existant entre le Moi et le Surmoi, et constitue l'expression d'une condamnation du Moi par son instance critique"* (1).

Par la suite, Mélanie KLEIN affirme à son tour que *"le lien entre la formation du Surmoi et les phases pré-génitales du développement possède une double importance: d'une part, le sentiment de culpabilité se trouve rattaché à la phase sadique-orale et sadique-anale, qui prédominent encore à cette période et, d'autre part, la naissance du Surmoi se situe à un moment où ces phases sont à l'ascendant, ce qui explique son sadisme et sa sévérité"* (2).

Il est évident que la formulation Kleinienne se distingue quelque peu de celle de FREUD, pour ce qui est du Surmoi.

Tandis que pour Klein, la formation du Surmoi se déroule au cours de phases très précoces du développement, et fait référence à des objets intériorisés, pour FREUD il constitue un produit de la situation oedipienne, étroitement lié à la capacité d'identification de l'individu vis-à-vis du Surmoi parental, qui représente en quelque sorte la loi.

Ces données n'impliquent pas une question exclusivement temporelle. Fondamentalement, il ne s'agit pas de savoir si le Surmoi et la culpabilité émergent à l'âge de trois ans (FREUD) ou de six mois (KLEIN) même si cette évaluation des délais mérite une attention

---

(1) FREUD, S. - "Le Moi et le Ça", in op. cit.

(2) KLEIN, M. - "Les stades précoces du conflit oedipien", in op. cit.

particulière.

Selon nous, la question fondamentale consiste à discerner si la culpabilité est un sentiment lié à la problématique oedipienne ou si, par contre, elle se base sur la dynamique pulsionnelle.

Dans le premier cas, selon l'hypothèse freudienne donc, la culpabilité aurait une fonction essentiellement endoculturelle (HERSKOVITS), autrement dit, elle lierait irrémédiablement un tabou social -l'inceste- à la dynamique et à la formation propre de l'appareil psychique. Les travaux détaillés de LEVI-STRAUSS et de LACAN, se sont d'ailleurs développés dans ce sens.

Dans le deuxième cas, selon l'hypothèse Kleinienne, la culpabilité constitue la possibilité de dépasser l'ambivalence inhérente aux pulsions, c'est-à-dire, la possibilité de dépasser "les conflits spécifiques où la composante positive et la composante négative de l'attitude affective sont présentes simultanément, indissolubles, et constituent une opposition non dialectique, insurmontable pour l'individu qui dit oui et non en même temps"(1).

De cette façon, la culpabilité apparait comme la possibilité d'acceptation affective du fait qu'un même objet, senti comme gratifiant et "bon", puisse se montrer également frustrant et "mauvais", et que la destruction de l'un équivaut à la destruction de l'autre.

Dans ce cas, la culpabilité ne correspond à aucune dimension extérieure et sociale, mais plutôt, à un principe économique de l'appareil psychique et de la dynamique pulsionnelle. Afin de ne pas perdre définitivement un objet gratifiant, détruit de façon fantasmatique par des pulsions agressives lorsqu'il se montre frustrant, il est nécessaire que l'enfant organise des gestes sentis comme étant de

---

(1) LAPLANCHE et PONTALIS, op. cit. p. 50

réparation, et susceptibles de lui ramener cet objet.

A partir de cette dynamique, l'enfant commence à pouvoir accéder à des objets totaux.

*
* *

Ce que nous venons d'évoquer nous permet de constater aisément que le concept de culpabilité est loin de susciter l'unanimité quant à l'étendue de ce qu'il désigne.

De nombreux auteurs ont attiré l'attention sur le fait que la culpabilité vécue par les sujets se présente sous des formes étonnamment diverses. FREUD lui-même l'évoquait dans ses études cliniques lorsqu'il mentionnait l'"expression de la culpabilité dans des conditions différentes". L'existence de différents types de culpabilité, et particulièrement dans les cas où l'on ne vérifie pas une ligne structurale névrotique (à savoir: Oedipe - Surmoi - conflit génital - culpabilité - angoisse de castration - symptômes névrotiques), tels que la mélancolie (citée par FREUD) pose quelques problèmes.

En effet, de deux choses l'une: soit nous réservons la désignation de culpabilité au conflit spécifiquement génital qui entoure la situation oedipienne, et par conséquent, nous trouvons un autre terme pour qualifier les précurseurs de ce sentiment; soit nous définissons comme culpabilité toute situation de compromis et d'issue pour les conflits entre les pulsions agressives et les pulsions libidinales.

Dans sa conception structurale de la personnalité, BERGERET opte pour la première solution et appelle Honte, ces précurseurs de la culpabilité, qui proviennent selon lui de blessures narcissiques plutôt que de conflits génitaux. Selon lui, ils ne constituent pas le produit

d'une différenciation ni d'un travail du Surmoi, mais d'un Idéal du Moi trop accentué. De ce fait, ils ne renvoient pas à la situation oedipienne mais bien au narcissisme. La ligne narcissique de développement qu'il propose se présente schématiquement de cette façon: narcissisme - Idéal du Moi - blessure narcissique - honte - angoisse de perte d'objet - dépression(1).

Il est évident que par le biais de cette classification, BERGERET se réfère aux grands types d'organisation de la personnalité; et dans cette mesure, il considère des points de fixation, des polarités, et des relations d'objet acquises précocément et maintenues par la suite. Mélanie KLEIN cependant, dans une recherche beaucoup plus descriptive des dynamiques pulsionnelles, travaille surtout les mécanismes de formation et les premiers mouvements évolutifs des différents sentiments. Les deux conceptions se révèlent donc différentes, sans s'exclure mutuellement pour autant.

En effet, Mélanie KLEIN affirme que la culpabilité ne surgit pas inopinément, de rien, uniquement parce qu'il existe un conflit génital. Selon son point de vue, essentiellement économique, le conflit oedipien ainsi que la culpabilité commencent à se dessiner antérieurement. Tel que KLEIN le décrit, les gestes de réparation proviennent de la peur de la perte de l'objet gratifiant. Au fur et à mesure que les objets totaux deviennent permanents, cette peur commence à se référer à des objets totaux, et par conséquent, nous sommes en présence d'un type de relation anaclitique. Dans ce genre de relation, l'autre est encore envisagé comme étant tout-puissant, et de ce fait, capable de punir ce qui constitue simplement un désir de la part de l'enfant. La punition prend ici la forme de l'abandon, autrement dit, la perte d'amour. C'est exactement cette crainte de la perte d'amour qui amène habituellement les enfants à suivre les règles qui leur sont imposées et à

---

(1) BERGERET, J.- op. cit. p. 144

respecter les interdits(1).

Mais au-delà de cet aspect qui dévoile la trajectoire entre la peur primitive et la culpabilité socialisante, il en existe un autre qu'il convient de mettre en évidence, et qui nous semble renforcer ce que nous venons d'affirmer.

Au cours d'une phase où l'enfant peut déjà accéder au symbolique et possède par conséquent un Moi structuré de façon rudimentaire, il est aisé de supposer qu'il lui est possible d'intérioriser mais aussi d'organiser une série d'intériorisations, liées aux pulsions agressives à l'égard de personnes qui sont aimées également. D'où la formation du Surmoi qui, comme ENRIQUEZ le commente, *"...semble donc être moins l'héritier de l'angoisse devant l'autorité que la conséquence de notre agressivité vis-à-vis de celle-ci"*(2), et notre formulation du sentiment de culpabilité comme le moment du croisement entre les pulsions individuelles et les exigences de conditionnement social.

---

(1) MEAD, M. (1952) - "And Keep your power dry", New York - William Morrow & Cª, 1952.

(2) ENRIQUEZ, E.- op. cit. p. 131

4. LA DIMENSION DE L'AUTORITE ET DE LA CULPABILITE

Tout qui a été dit précédemment au sujet de l'autorité et de la culpabilité, nous permet à présent, d'une part de répondre à la question qui concerne la manière dont on passe d'une relation du type domination-soumission à une relation du type commandement-obéissance, mais aussi, d'autre part, de cerner une dimension grâce à laquelle l'autorité et la culpabilité sont étroitement liées, de telle façon que l'existence de l'une implique l'existence de l'autre.

Tel que nous l'avons souligné auparavant, une des grandes différences entre les hiérarchies sociales humaines et celles des autres espèces, se traduit par la possibilité qu'ont les premières de transformer les relations primaires de domination-soumission (de base biologique et inhérentes à la néotonie) en d'autres relations, que nous qualifierons de commandement-obéissance. Cette situation permet d'une part, une plus grande durabilité temporelle des hiérarchies et d'autre part, la permanence des mêmes individus aux places ascendantes, alors que le capital initial de force a déjà été dilapidé. Mais comment l'expliquer?

En réalité, cette situation s'explique par la transformation de la peur en culpabilité et de la force en autorité. On met à profit la dynamique de l'ambivalence pulsionnelle, la peur de la perte d'amour et l'agressivité simultanée, et on oriente l'ensemble vers un interdit, qui constitue essentiellement un interdit social: l'inceste.

Le combat titanesque entre les pulsions libidinales et agressives (biologiques) et un principe de réalité (social) structure à l'intérieur de la personnalité une nouvelle instance: le Surmoi, représentant intériorisé des interdits

sociaux.

Ceci signifie très simplement que l'appareil psychique lui-même et, de ce fait, la personnalité de l'individu, s'établissent aussi sur un principe organisateur essentiellement social. Mais, pourrait-on se demander, pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre? Pourquoi l'inceste?

Parce que la vie affective du petit enfant gravite tout entière autour de ses parents, des pulsions agressives et libidinales à leur égard, de la jalousie et de la gratitude qu'il ressent vis-à-vis d'eux.

Dans cette mesure, ce n'est que par rapport aux parents que la culpabilité peut surgir, puisque ce sont eux exclusivement - personnes concrètes et réelles - qui incarnent et sont investis de la capacité de récompenser et de punir,de donner ou de retirer l'amour désiré.

Les parents constituent donc la seule source de tout interdit s'adressant à un petit enfant, dont le sentiment de culpabilité ne peut s'organiser que par rapport à eux. Ce sera donc à partir du mouvement des intériorisations et de la profondeur des identifications, que le Surmoi émergera, ainsi que la dimension inéluctable du social qui débute à travers les représentations affectives du couple parental.

Désormais, la culture ouvre ses portes à l'enfant, puisque les valeurs de base de son fonctionnement sont à présent intériorisées, et communes à l'individu et au social. Ceci constitue probablement la raison qui a conduit à insister sur le fait que, si l'organisation sociale a un point de départ, ce ne peut être que l'interdit de l'inceste[1].

Ainsi, la peur de la perte d'amour qui, après

---

[1] LEVI-STRAUSS, C. - op. cit.

quelques vicissitudes, entraine finalement la culpabilité, implique que la soumission initiale se transforme progressivement en obéissance. Celle-ci ne constitue plus un comportement primaire et sans recours, mais plutôt le produit d'identifications effectives.

De cette manière, s'il est vrai qu'au début de la vie d'un enfant, il s'agit simplement de forces qui sont appliquées (lui donner à manger, le vacciner, l'habiller, etc.), à partir du moment où l'enfant commence à manipuler de façon rudimentaire l'arsenal symbolique de la communication, il est nécessaire de trouver des valeurs qui justifient les impositions. Les adultes se réfèrent toujours, comme le signalait MENDEL, à une "transcendance religieuse (Dieu) ou laique (la Société, l'Etat), considérée comme supérieure à l'individu"(1). Cependant, pour l'enfant, ces transcendances sont encore incompréhensibles(2), et la référence demeure l'amour de

---

(1) MENDEL, G. - op. cit. p. 99

(2) J'aimerais préciser ici l'affirmation selon laquelle le petit enfant n'est capable de reconnaitre aucune transcendance, en évoquant le travail de Piaget sur le fonctionnement cognitif et le développement en général, notamment dans l'articulation biologique-psychique ou le passage du biologique au psychique.

On peut dire brièvement que, dans tout processus d'adaptation, les éléments ou objets doivent être adaptés à une structure spécifique de l'organisme, de même que l'organisme lui-même s'adapte aux caractéristiques spécifiques de l'objet. Ce sont ces deux moments que Piaget appelle respectivement assimilation et accomodation, d'où l'on peut conclure qu'il appelle adaptation la situation d'équilibre d'échanges entre le sujet et l'objet. Il en découle donc que le fonctionnement cognitif présuppose un système organisationnel ou structurel qui garantit ce fonctionnement aux différents niveaux ontogéniques. Pour Piaget le schème est l'équivalent sur le plan du comportement de la structure en biologie. Un schème est (Flavell, 1967) une structure cognitive en rapport avec une classe de séquences d'actions semblables entre elles, fortement structurées, avec des limites bien précises et hautement relationnées.

Ces schèmes d'action constituent la source principale de conceptualisation et de direction du comportement et s'élargissent toujours davantage, bien qu'accompagnant l'évolution des structures cognitives.

Ainsi, et d'après Battro (1966) les schèmes ont le nom des séquences de comportement auxquelles ils appartiennent. C'est pourquoi l'enfant "lit" d'abord la réalité d'une façon très liée aux schèmes sensorimoteurs et c'est seulement vers trois ans que va surgir la

ses parents ("Tu manges ta soupe, parce que cela te fait du bien; tu es vacciné pour ne pas tomber malade; tu t'habilles comme cela pour que je t'aime, etc. etc."), lequel se révèle efficace dans la mesure où il nourrit la culpabilité.

Ou, comme dirait Roland BARTHES (au sujet du Pouvoir, cependant), le discours de Pouvoir est "tout discours qui engendre la culpabilité et, par conséquent, la culpabilité de celui qui l'entend"(1).

Et aujourd'hui comme toujours, le modèle privilégié du Pouvoir demeure celui de l'autorité. Ceci explique probablement le fait qu'il soit considéré habituellement comme paradigme de tout Pouvoir.

Il en est ainsi, parce que l'autorité, en se démultipliant dans les diverses formes qui ont une résonance au sein de la dynamique oedipienne, s'adresse au point de jonction entre le psychologique et le social, et influence plus directement les affects humains, les nombreuses ambivalences, pulsions agressives et libidinales, les multiples culpabilités liées à des transgressions plus ou moins importantes. MOSCOVICI le résume, en affirmant: "Le seul langage qu'elles entendent (les foules) est celui qui court-circuite la raison et parle au sentiment"(2).

L'autorité est donc la dimension qui manipule le plus parfaitement les niveaux d'identification des sujets, et

---

fonction symbolique et le début de l'intériosation des schèmes d'action en représentations. Cela veut dire qu'avant trois ans l'enfant ne dispose pas encore de la possibilité cognitive d'envisager les concepts abstraits.

(1) Tout discours qui manipule la culpabilité est donc un discours de l'autorité.

(2) MOSCOVICI, S., (1981) - "L'âge des Foules" Librairie Arthème, Fayard, Paris 1981, p.50

qui les rapproche davantage des leaders, par le biais de ces mécanismes. D' où le fait qu'il soit toujours le discours du père, du maitre, du seigneur, du chef, du protecteur public ou privé, du grand homme, et de tous ceux qui savent toujours ce qui est meilleur pour les autres.

3ème CHAPITRE

LA LEGITIMITE ET L'APPARTENANCE

1. INTRODUCTION

"Il a toutes les qualités de Nelson, sauf une: il ne sait pas désobéir".
Lord Fisher

De nombreux auteurs(1) se sont intéressés et ont présenté des solutions et des hypothèses quant aux raisons qui poussent la plupart des gens à adopter des atTitudes et des discours paternalistes et autoritaires.

A notre point de vue, toutefois, la question doit être posée exactement à l'envers: **pourquoi certaines personnes ne les adoptent-elles pas?**

En effet, il semble logique, après tout ce que nous venons de dire, que l'entrée dans le social soit irrémédiablement liée aux modèles parentaux. Il est de ce fait raisonnable de s'attendre à ce que la relation ainsi acquise, celle de commandement-obéissance, ait tendance à se perpétuer, ou du moins, à maintenir une certaine prédominance. Ce type de relation favorise, tel que nous l'avons vu, des comportements fondamentalement dualistes, où certains commandent et d'autres obéissent. Les niveaux d'identification aux figures parentales étant très profonds et acquis, rien n'explique la manière dont certains d'entre nous parviennent à ne pas être des orphelins inconsolables en quête de parents qui les orientent.

En d'autres termes, rien ne semble expliquer dans ce

---

(1) Cf. première partie

modèle de l'autorité-culpabilité, d'une part, la façon dont s'effectue l'élargissement de cette "obéissance" à des entités parfaitement incorporelles, telles que les lois et les institutions, et d'autre part, la manière dont les mêmes individus parviennent simultanément à obéir et à commander.

Ainsi, le fait qu'il existe des personnes capables de devenir autonomes, d'atteindre un Moi-adulte (selon l'expression de MENDEL) et de développer des relations paritaires avec leurs semblables, constitue selon nous, l'aspect le plus étonnant de la question.

Or, en termes de société, s'il est vrai que l'obéissance représente une valeur désirable, la permanence de pôles figés de commandement et d'obéissance se révèlerait catastrophique, dans la mesure où ils seraient stagnants. En effet, pour que les sociétés évoluent, il est nécessaire que les individus jouissent d'une marge d'autonomie relative, qui leur permette une certaine créativité et des possibilités d'innovation. De cette façon, ils ne devront plus se limiter à répéter jusqu'à épuisement, les modèles de relation acquis au cours de l'enfance, intériorisés en un Surmoi "à l'image du Surmoi paternel" (FREUD).

Le passage de la relation de commandement-obéissance à celle d'un autre type, que nous qualifierons de contrôle-assentiment, est dans les sociétés modernes, celui qui correspond le mieux aux exigences sociales, de même qu'aux possibilités des sujets. Cette dernière relation s'exprime non seulement dans les sociétés bureaucratiques, que WEBER défendait âprement, mais aussi au sein de n'importe quel type d'organisation sociale où les relations de troc et de négociation ne sont pas personnalisées, mais renvoient plutôt à des fonctions, tâches et rôles préalablement établis.

Le passage d'un type de relation à l'autre s'effectue à travers l'avènement de ce que nous désignerons comme légitimité-appartenance, autrement dit, à travers l'institution d'une valeur qui, dans la mesure où elle correspond aux nécessités de la majorité des individus et peut être partagée, les rassemble et les unit sous la forme d'un groupe.

Mais soyons plus explicites.

2. LA LEGITIMITE

> "Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maitre, s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir".
>
> J.J.ROUSSEAU

Il est curieux de remarquer que le concept de légitimité est absent dans les formulations des auteurs de l'Antiquité Classique.

Tel que l'affirme Raymond POLIN: "*Le problème de la légitimité ne semble pas avoir existé chez les Grecs*"(1).

En effet, les discussions autour de ce concept surgissent au croisement d'une série de recherches: celles des juristes romains en quête d'une source ultime d'autorité, celles des chrétiens et surtout de Saint Grégoire Le Grand, en quête d'une théorie du droit divin, et d'autre part les coutumes germaniques du IX^{ème} siècle, où la succession héréditaire "s'assortit d'une élection par les grands et par le peuple"(2).

En d'autres mots et toujours selon POLIN: "*le problème de la légitimité prend naissance au moment où le gouvernement des communautés politiques cesse d'être un gouvernement de démocratie directe où les citoyens se gouvernent immédiatement par eux-mêmes, ou bien de*

---

(1) POLIN, R. (1967) - "Analyse Philosophique de l'idée de légitimité" in "L'idée de légitimité" P.U.F., Paris, 1967

(2) ibid, p. 2

tyrannies gérant immédiatement les hommes comme les choses, pour devenir, d'une façon ou d'une autre, un gouvernement intermédiaire, par exemple, un gouvernement représentatif"(1).

Ceci signifie que l'idée de légitimité est apparue au moment où le schéma de relation du type commandement-obéissance est devenu impossible, au moment où la dynamique sociale, calquée directement sur le modèle de l'autorité parentale, a fait faillite.

Toutefois, il est curieux de remarquer que la stratification sociale à Sparte était absolument rigide. JOUVENEL écrit à ce sujet: *"A Sparte, les guerriers conquérants sont tout. C'est justement qu'ils s'intitulent les égaux. Ils ont voulu l'être entre eux et ne l'être qu'entre eux. Au-dessous les esclaves qui les servent, les hilotes qui cultivent pour eux, les périèques libres mais sans droits politiques"*(2). Ceci signifie probablement que la légitimité n'est pas un concept né d'une évidente et réelle nécessité de dépasser les conflits entre groupes manifestement inégaux, mais plutôt d'une nécessité ressentie pour justifier des nouvelles formes d'organisation sociale.

Ceci semble logique, d'autant plus que, par définition, la force ou l'autorité ne nécessitent pas de justifications. La peur ou la culpabilité qu'elles suscitent suffisent à les maintenir.

Dès lors, de quelle façon et pour quelle raison passe-t-on de l'autorité à la légitimité?

---

(1) POLIN, R. (1967) - "Analyse Philosophique de l'idée de légitimité" in "L'idée de légitimité" P.U.F., Paris, 1967, p. 2

(2) DE JOUVENEL, B. - op. cit. p. 117

LEVI-STRAUSS propose, d'une certaine façon, une réponse à cette interrogation, lorqu'il aborde la question de l'inceste en démontrant l'antinomie qu'il provoque: interdit des uns/permission des autres. C'est-à-dire que la construction d'un Oedipe (individuel) conforme à l'interdit de l'inceste (collectif) implique une sortie, hors des cadres familiaux, des jeunes membres du groupe. Elle implique des échanges et des alliances qui nourrissent la famille de façon extérieure à elle-même, en détruisant finalement son autonomie sociale et émotionnelle(1).

D'ailleurs, une fois l'interdit fondamental intériorisé, tous les efforts auront pour objectif (et nos sociétés constituent un bon exemple à cet égard) de transférer le lien et l'investissement de la famille vers le social. Telle est la condition de vie du social et de survie de la famille.

Le passage d'une relation de commandement à une relation de contrôle, et de l'autorité à la légitimité, s'effectue paradoxalement à partir du pôle le plus fragile: de l'enfant habitué à obéir, mais qui ensuite grandit, de même qu'évoluent ses possibilités cognitives, affectives et sociales de réponse. Tout le processus de socialisation lui offre des "parce que" qu'il tranfèrera inévitablement vers la situation familiale et adaptera à ses besoins. En fait dans la plupart des sociétes modernes, la famille semble être le lieu des échanges affectifs par excellence, mais pratiquement désinvestie de toutes autres fonctions. Ces fonctions sont ainsi réparties sur diverses organisations qui d'une part, satisfont les besoins des individus (d'éducation, de santé, de savoir) et d'autre part, centralisent et homogénéisent verticalement les besoins que les individus doivent ressentir et satisfaire (information,

---

(1) LEAL, I. (1985) - "Pouvoir et Psychisme", mèmoire de licence complémentaire, Louvain-La-Neuve, 1985.

consommation, etc).

Ce schéma d'intégration sociale implique des altérations profondes au niveau des rapports de pouvoir car la famille n'est plus le lieu de rencontre entre le Désir et la Loi, mais une médiatrice des désirs et des lois qui viennent d'un social extérieur(1). Ainsi, le passage de l'obéissance à l'assentiment, et de l'autorité à la légitimité, se déroule finalement au sein de la famille elle-même, qui n'assure pas la plupart des fonctions essentielles à la vie en société(2), qui ne possède pas de règles propres et différenciatrices de conduite(3), qui ne stimule pas sa propre continuité(4), qui ne fournit pas de références suffisantes pour un parfait accomplissement en dehors d'elle-même(5), en une phrase: elle ne s'épuise pas en elle-même, elle reproduit au contraire en son sein le modèle de la société où elle est insérée.

---

(1) LEAL, I. (1985) - "Pouvoir et Psychisme", mémoire de licence complémentaire, Louvain-La-Neuve, 1985.

(2) On n'apprend pas à lire à la maison, et pratiquement tout le processus éducatif est extra-familial. La maladie, mais également la naissance et la mort, tout comme les crises de l'existence et les problèmes qui en découlent sont résolus chez les médecins, les psychologues, dans les hôpitaux et les cabinets de consultation.

(3) Les règles de conduite des familles modernes sont généralement plus dépendantes des modes diffusées par les "media" que de toute autre chose (on habite là où le marketing le préconise, on part en vacances, on fait du sport, on se marie ou pas, on a le bon nombre d'enfants, on suit une formation, etc, etc, conformément à ce qui est en ce moment "dans le vent").

(4) Les familles d'origine sont de l'affaire ancienne, des ancêtres, des reliques dépourvues de sens. Les familles nucléaires sont restreintes et très souvent de courte durée.

(5) La spécialisation et la technocratie dominantes ne permettent ni l'apprentisage familial ni l'existence et la continuité des affaires de famille. D'autre part, la mutabilité rapide des valeurs et références rend désuètes en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire les références les plus convaincues des familles survivantes de dinosaures.

La légitimité est ainsi basée sur une valeur acceptée par l'opinion générale. Parfaitement indépendante de tout ordre naturel, biologique, psychologique ou divin (quoi qu'elle puisse adopter une ou plusieurs de ces formes dans son argumentation), elle est essentielle à la vie en société. En tant qu'êtres grégaires (DEVEREUX), les hommes ont besoin de normes de fonctionnement affranchies, dans la mesure du possible, de contextes affectifs directs (pour les raisons évoquées ci-dessus). Nous disons: affranchies de contextes affectifs parce que les sociétés sont transgénérationnelles contrairement aux individus. De la même manière, la plupart des normes de fonctionnement social sont établies (ou altérées) au fil de plusieurs générations. De ce fait, le respect des règles établies n'est pas directement investi comme étant passible de culpabilisation, et ne se traduit pas, en termes pulsionnels, par des gratifications pour l'individu, à court terme.

Pour fonctionner effectivement, les règles sociales s'organisent donc selon un principe simplement contractuel. Et dans la mesure où elles apparaissent affranchies de tout contexte affectif évident, ces règles sont considérées comme purement rationnelles et dépendantes exclusivement de la volonté des sujets et des communautés.

2.1. ACTION ET ORGANISATION DE LA LEGITIMITE

"Les prétextes légitimes n'ont jamais
fait défaut à un prince pour
justifier son manque de parole"
Machiavel

Aujourd'hui, comme du temps de Machiavel, les prétextes légitimes ne manquent pas. Mais alors que l'auteur posait

clairement la légitimité comme prétexte, c'est-à-dire comme manière d'occulter une autre raison, l'Epoque Moderne a assumé la légitimité comme axe de Pouvoir dominant. En pratique, cela signifie que l'on a remplacé la nécessité de justifier et de donner un sens à une idée personnalisée qui prétendait s'inscrire dans une relation de Pouvoir, par "une idée morale supérieure au droit établi"(1).

En effet, on constate que toute organisation sociale ayant un Etat pour médiateur(2) érige la **Légitimité** comme forme idéale de Pouvoir. Mais davantage encore, tout Pouvoir, à notre époque, demande à être légitimé, même s'il est directement issu d'un axe de Force(3).

Cette prédominance de la **Légitimité**, qui découle directement de la nécessité de critères consensuels entre individus et entre peuples, nous apparait ainsi sous une forme si habituelle et familière que cela rend plus difficile toute analyse objective de l'extension et des implications du concept lui-même.

Cependant, une idée morale supérieure au Droit établi résulte en une entité paradoxale. D'une part, parce qu'elle cherche à s'inscrire dans un cadre de rationalité et de négociation par référence au Droit établi et à l'intérêt de la société. D'autre part, parce qu'elle fait appel à des concepts éthiques extérieurs au Droit lui-même et orientés vers un cadre éminemment individuel et affectif qui juge et

---

(1) BASTIDE, op. cit., p.3

(2) Avec ses appareils idéologiques respectifs, comme dirait ALTHUSSER.

(3) Prenant pour exemple l'actuelle crise du Golfe, il est aisé de constater que l'intervention américaine dépend directement d'une puissance économique et militaire (si elle n'existait pas, la question de l'intervention uniquement parce que l'Arabie Saoudite est un pays ami serait absurde). Cependant toute l'intervention a été légitimée par la majorité de la communauté internationale par le biais d'une procédure ultérieure de négociation diplomatique.

interprète à chaque instant "l'idée morale". L'acte de tuer, par exemple, implique une punition évidente établie par le Droit dans le cas de l'assassinat. Le même acte, presque toujours, implique la récompense (la louange ou la médaille) quand il s'agit d'"abattre" l'ennemi en temps de guerre, toujours conformément au Droit en vigueur. L'acte de tuer, quand il est exécuté par le bourreau, est étranger aux punitions ou aux récompenses et consiste uniquement en un geste professionnel du Droit.

Du point de vue moral, néanmoins, nous apprenons tous depuis toujours que tuer n'est pas licite. D'où la nécessité d'avoir recours à une "idée morale supérieure" - que nous appelons légitimité - afin d'ordonner l'étrangeté d'un Texte (le Droit) si vaste et mutable selon les circonstances.

Ainsi, à notre point de vue, comprendre les moyens d'action de la Légitimité implique de prendre en compte qu'un principe de Légitimité n'est qu'un idée sanctionnée par un consensus.

Nous constatons cependant que les idées sanctionnées par consensus s'établissent sous deux formes: Les NORMES et les CROYANCES.

NORMES et CROYANCES se distinguent dans un premier temps par la relation qu'elles établissent avec les individus.

Les NORMES se groupent entre elles, produisant les Règles, les Lois, le Droit, ou se maintiennent simplement comme la Coutume ou la Tradition, ayant pour référence la régulation des transactions sociales, et finissant par être des principes normatifs généraux déconnectés de ce qui est le désir de chacun des individus.

Les CROYANCES développent avec l'individu une relation intime et individualisée. Bien qu'il y ait des CROYANCES partagées, en fait c'est le système organisé des CROYANCES qui est partagé et jamais la CROYANCE elle-même puisque celle-ci renvoie toujours à la subjectivité des individus, et à leur propre désir.

NORMES et CROYANCES se distinguent, en un second temps, par les implications qu'elles déterminent chez les individus selon qu'ils se sentent plus ou moins concernés par les unes ou par les autres(1).

En fait, la possibilité de trouver un accord entre ce qui constitue le Désir individuel et la Loi générale, semble être le paradigme de l'utopie pure, dans des sociétés comme les nôtres. Ce que l'on constate, d'ailleurs, est exactement l'inverse: la distance de plus en plus grande entre Normes et Croyances(2), et l'établissement des Normes comme véhicule privilégié de la Légitimité, pratiquement en rupture avec les systêmes de Croyances.

Cette situation de déconnexion entre désir et loi, de conpure entre normes et croyances, que les Etats modernes ont favorisée et que le principe de Légitimité a cautionnée en tant que référence de Pouvoir, entraine cependant des conséquences importantes.

Beaucoup d'auteurs sont unanimes pour situer ici la naissance du politique. Mais la compréhension de cette

---

(1) Cf. IIIème partie, Chap. III, Le Public.

(2) Quelques exemples seulement: l'avortement, l'euthanasie, les nouvelles technologies de la naissance, l'adoption, créent une confrontation permanente entre NORMES et CROYANCES. Cette année encore, une crise institutionnelle sans précédent a éclaté en Belgique quand le Roi a refusé d'obéir à la NORME et de signer le document d'homologation de la loi sur l'avortement en désaccord avec sa CROYANCE.

naissance devient plus satisfaisante si on l'illustre par l'affirmation de HEUSCH (1962) selon laquelle: "La Science Politique provient de l'histoire Comparée des Religions".

Quand LUCY MAIR propose que l'on considère que le Politique commence là où finit la Parenté, cette importante anthropologue, comme beaucoup de ses collègues, rend compte du phénomène dont pratiquement tous les travaux d'investigation anthropologique témoignent: de l'émergence d'une entité régulatrice des transactions sociales,qui est sans équivalent dans les sociétés archaiques.

En fait, chez celles-ci, on constate l'existence d'un concept central qui réglemente simultanément la vie en société et la conduite des individus. Ce concept est celui de Sacré(1).

2.2. DU POLITIQUE AU SACRE

CALLOIS disait que le Sacré était condition de vie, et qu'il en soit ainsi ou non, nous ne pouvons pas ne pas constater que dans toutes les sociétés de toutes les époques, cette dimension du Sacré a toujours été présente(2).

Quand nous parlons aujourd'hui du Sacré, nous le renvoyons presque directement au domaine du religieux et nous opposons le Sacré au Profane, ce dernier compris comme le domaine de l'utilisation commune, de la facilité et de la sécurité, des gestes qui ne réclament aucune précaution.

---

(1) MAIR, L. (1985) - "Introdução à Antropologia Social", Zahar, Ed., Rio de Janeiro, 1982.

(2) CALLOIS,R. (1939) - "O Homem e o Sagrado", col. Ideias e Forma, Estúdios cor, Lisboa, 1979.

Le Sacré est ainsi quelque chose que nous pouvons définir comme une "énergie dangereuse maniée au moyen de rites"(1). Néanmoins, Sacré et Profane ne possèdent pas une relation d'extériorité, ils s'interpénètrent plutôt et se complètent, se reportant tous deux à des interdits et des transgressions. BATAILLE synthétise cela même quand il affirme que "Le monde profane est celui des interdits, le monde sacré s'ouvre à des transgressions limitées"(2).

Du reste, on constate que la représentation du Sacré varie selon les cultures et les civilisations. Pour le primitif tout est globalement sacralisé.

C'est ainsi que nous considérons que ce concept de Sacré doit être pensé en fonction de deux moments qui dans leurs extrêmes sont distincts et opposés: La Magie et la Religion.

2.2.1. LA MAGIE

La Magie surgit comme une force immanente de la nature utilisée avec une préoccupation d'efficacité, contrairement à la Religion qui se présente comme une croyance en une force, transcendante et désintéressée, objet d'adoration.

La Magie est en rapport avec la duplication, les répétitions infinies, la redondance. Elle s'inscrit dans un temps cyclique où tout passe et revient, tout est différent et semblable. La vie individuelle subit les mêmes processus d'initiation à la vie collective, le corps se moule aux normes culturelles et les soutient. Il nait et il meurt et

---

(1) THINES et LEMPEREUR - op.cit.

(2) BATAILLE, G. (1957) - "O Erotismo - O Proibido e a Transgressão", Moraes Ed, Lisboa, 1968.

chaque évènement renvoie à un autre, mythique, se basant sur une histoire originelle qui est la vie des hommes.

La temporalité cyclique des sociétés magiques résulte de la spatialisation du temps, d'où la nécessité d'une correction permanente opérée par la production du nouveau, de plus en plus de forces, de plus en plus de symbolique, de manière à reproduire le même groupe dans un nouvel ensemble(1).

Le moment de la magie, c'est le moment du Totem, de la simplicité difficile de la nature, et de la relation, de l'alliance avec elle. De la polysémie du symbolique, toujours lié cependant au réel. Les sociétés magiques ne sont pas des sociétés de Mystère. Nous sommes d'accord sur ce point avec DEBRAY quand il affirme que : "avec la magie il n'y a pas de mystère, avec la religion il y en a"(2).

Il n'y a pas de mystère parce que tout est magique, tout s'explique et se comprend démiurgiquement.

La naissance, la succession des jours et des nuits, des pluies et des arcs-en-ciel, des animaux et des plantes. Tout est en rapport avec des dieux qui ne sont en aucun endroit distant puisqu'ils sont toutes et chacune des choses: l'herbe qui guérit, la sagesse du chaman, l'adresse du guerrier.

La Sacré existe, bien sur, mais c'est un sacré immanent qui découle directement de ce qui est connu et de l'étroite relation qui s'établit entre l'homme et son environnement.

---

(1) GIL, José (1980) - "Metamorfoses Do Corpo", 1980, Biblioteca de Filosofia 4. - A Regra Do Jogo, Lisboa 1980. "Corpo, Espaço e Poder", Litoral Edições Lisboa, 1988.

(2) DEBRAY, R. - op. cit.

Aux antipodes de la magie, il y a la religion.(1)

2.2.2. LA RELIGION

La religion élit en guise de sacré l'inconnu et l'absent. Elle se construit donc sur l'intouchable, l'inaccessible, le transcendant.

Elle s'élit elle-même comme mystère et au lieu de la solution aux problemes que la magie offrait, elle se place comme problème sans solution. Et nous ne pensons pas particulièrement au mystère chrétien de la très Sainte trinité. Toutes les religions du sacré transcendant s'organisent selon ce principe de l'inexplicable et de l'occulte.

Si la religion se propose de libérer les hommes de la magie, elle requiert en échange de les rendre gardiens du temple, prêtres du Tout-Puissant, serviteurs de la loi du Créateur.

La Loi qui correspond clairement au refoulement du Désir implique que l'on assume des interdits et des règles, mais d'une forme radicale, clivant Loi et Désir et restant uniquement dans l'univers de la première.

Dans cette perspective, finie la relation d'intimité avec la nature, finie la transgression possible, la négociation par le biais des offrandes et des sacrifices.

---

(1) Les mêmes concepts sur la magie et la religion ont été présentés par nous dans une communication au 4ème séminaire de Psychologie et Psychopathologie Clinique: "La Renaissance Du Mystère" Lisboa, 1988. On peut consulter, sur une approche similaire, les commentaires de M. Legrand sur l'oeuvre de Marcel Gauchet in "Individu et Individualisme - une étude de quelques auteurs" - Cours d'anthropologie philosophique - Faculté des Sciences Economiques et Sociales, Namur 1989 et le livre de M. Gauchet "Le désenchantement du monde" (1985).

Le tabou soumet le Totem, et le corps de normes implique que la seule relation qui s'établisse soit celle de subordination à la Loi. Et ainsi, l'importance des choses se condense dans le verbe - dans le langage qui exprime la Loi du Seigneur. Les choses sont progressivement séparées de leur sens et par conséquent de leur contexte symbolique.

On assiste à un immense mouvement de décontextualisation. Le temps se libère peu à peu des réseaux symboliques qui l'ont tissé, et cessant d'être mesuré par la vie humaine et par les cycles astraux, il tend à devenir la mesure de toutes choses.

Le sacré transcendant, dans la mesure où il préconise l'empire de la loi sur celui du désir, devient non seulement un lieu de "sainteté béatifique"(1) mais aussi de rigidité et d'intolérance.

2.2.3. DU SACRE AU PROFANE

La pratique magique, en des époques primitives, a été une pratique individuelle au service des individus.

Elle n'était donc point l'acte du groupe en tant que tel mais l'acte d'individus spécifiques(2).

La Religion cependant nous apparait comme un phénomène de groupes sociaux bien délimités. Elle surgit dans la tribu ou dans la cité comme fonction publique ayant toute

---

(1) Selon une expression de LEGENDRE

(2) M. MAUSS et H. HUBERT (1903) - "Esboço De Uma Teoria Geral De Magia" in "Marcel Mauss - Sociologia E Antropologia", vol. 1; Ed. de Universidade de S. Paulo, S. Paulo 1974.

une corporation de spécialistes et de fonctionnaires(1). Cette distinction nous parait fondamentale pour comprendre le mécanisme du passage de l'autorité à la légitimité. Dans le clan primitif, l'autorité du chef ou du sorcier était inconstestable. Il avait droit non seulement au geste de la guérison comme à la parole qui guérissait. D'un côté le pouvoir de l'action et de l'autre le pouvoir symbolique, mais simultanés et complémentaires.

Le passage de l'Autorité à la Légitimité advient quand la relation dynamique entre la Loi et le Désir se clive, c'est-à-dire en termes pratiques, quand la relation dynamique entre l'acte réel et son investissement symbolique cesse d'être une seule et même chose pour devenir deux choses distinctes: la première, profane, utilitaire, à usage commun et accessible à tous; la seconde, sacrée, à usage restreint, rapportée au verbe, au transcendant, à l'inaccessible, propriété de certains et fermée sur elle-même.

Mais, comme il est aisé de le constater, cette séparation ne parvient pas à être absolument hermétique.

On ne peut probablement jamais taire complètement ce qui est le désir humain. Dans des contextes plus spécifiques, c'était cela même qu'affirmait MICHELET quand il disait que la sorcellerie était le paganisme installé au sein du Christianisme, ou FREUD quand il disait que: "il est de notoriété publique que les prêtres ne peuvent pas maintenir la soumisson des foules à la religion si ce n'est en faisant de grandes concessions aux instincts des hommes".(2)

---

(1) ELIADE, M. - "O Sagrado e o Profano" Ed. Livros do Brasil, Lisboa.

(2) FREUD, S. - "O Futuro De Uma Ilusão" in op. cit.

Comme le remarque PONTALIS, la fameuse formule d'acceptation d'une névrose collective qui dispense le croyant de la tâche de former une névrose personnelle quand il est soumis à l'illusion religieuse, implique une symbolique pré établie et commune qui aliène le jeu libre et créateur de l'illusion.

La question n'est pas que la religion soit une illusion, c'est-à-dire une croyance qui, indifférente au réel, se fond dans la possibilité de la réalisation du désir refoulé. Pas plus que celle des déformations du désir et de ses déplacements, ou des méconnaissances de la réalité qui surviennent dans toutes les formations inconscientes.(1)

La question est qu'à la merci d'une illusion préfabriquée, l'imaginaire se stéréotype et s' appauvrit.

Il faut alors trouver des lignes de fuite, connecter ce qui est irrémédiablement lié et que le travail civilisateur tente à tout prix d'interrompre.

Pour que tout puisse continuer, il est nécessaire que les relations entre magie et religion ne soient pas d'absolue extériorité, qu'elles maintiennent un lien ténu, que malgré la Loi, elles ne tuent pas complètement le désir.

Il est important de préserver le rite, le cérémonial, le mythe fondateur qui, même déplacé et dépourvu de sens, est utile et nécessaire dans la mesure où d'une part il explique l'ordre existant en termes historiques, et d'autre part il justifie et légitime cette explication(2).

---

(1) ibid

(2) BALANDIER, G. - (1974) "Antropológicas" Ed. Cultrix, São Paulo

Mais pourquoi rechercher dans les racines du sacré l'explication du concept de légitimité?

Au premier abord, la légitimité est, parmi tous les concepts abordés ici, le plus autonome, le plus pratique, le plus rationnel. Chaque nouveau principe de légitimité requiert, pour en être un, l'obtention d'un large consensus. Il requiert l'adhésion des individus et des groupes.

Précisément parce qu'il est un principe purement contractuel, un accord entre les parties, il devrait faire appel à ce qui existe de plus rationnel en chaque être humain, laissant de côté la dimension de l'imaginaire qui préside par excellence aux constructions autour du sacré(1).

Curieusement, les auteurs qui d'une façon ou d'une autre s'intéressent aux significations des productions humaines(2), aboutissent irrémédiablement à la considération que le "réel" le plus logique et informé par la technologie la plus sophistiquée, repose en dernière instance sur un principe de cohésion sociale qui est celui de la **création de significations imaginaires sociales**(3), tels *"que sont par exemple: esprit, dieux, Dieu; polis,citoyen, nation, Etat, parti; marchandise, argent, capital, taux d'intérêt; tabou, vertu, péché, etc... Mais aussi: homme/femme/enfant, tels qu'ils sont*

---

(1) - LEGRAND, M. (1989) - "Individu et individualisme", op. cit. p. 31.

(2) - p. ex: CASTORIADIS, KAUFMAN, DEBRAY, GAUCHET, BALANDIER, FREUD, ENRIQUEZ, LEGENDRE, ETC.

(3) - selon l'expression de C. Castoriadis

spécifiés dans une société donnée..."(1)

Tous ces concepts, comme d'ailleurs tant d'autres qui font partie de notre quotidien hyper-logique, s'inscrivent dans un *"modus vivendi"* clivé qui introduit dans un registre le **primat** de l'action, du faire et de l'agir, et dans un autre registre assez lointain, le primat du symbolique. Comprendre ce mouvement de déconnexion n'est possible, à notre point de vue, que par référence à un contexte socio-historique qui a favorisé la séparation du sacré et du profane.

Un principe de légitimité, quel qu'il soit, finit par être à la limite le paradoxe de ce clivage artificiel - mettre en lieu et place du sacré une construction éminemment profane.

Mais si la légitimité se limite à une idée transformée en valeur et reconnue comme telle par l'opinion, **les mécanismes individuels et psychologiques qui la rendent possible demeurent obscurs.**

La possibilité même de la légitimité est liée, nous semble-t-il, à sa polarisation sur ce que nous désignerons comme **sentiment d'appartenance.** Sentiment dont nous aborderons les mécanismes de formation ci-après.

---

(1) - CASTORIADIS, C. in "Domaines de l'homme", Ed. du seuil, 1986, cité par M. Legrand (1989)

Instituto Superior de Psicologia Aplicada
BIBLIOTECA

3. LE SENTIMENT D'APPARTENANCE

Il nous faut nous perdre ensemble ou ensemble surmonter la difficulté.

J. P. SARTRE (Huis clos)

Le social existe. Les institutions primaires font partie intégrante du principe de réalité et, de ce fait, les individus doivent s'adapter à ces mêmes institutions (P.BASTIDE). La non-adaptation implique l'exclusion (FOUCAULT), qui est toutefois réglée également par les institutions sociales.

Ce qui nous préoccupe à présent, ce n'est pas tant d'expliquer l'origine des institutions sociales (FREUD, LEVI-STRAUSS, ENRIQUEZ, etc.),que de tenter de découvrir comment et dans quelle mesure, **les besoins biologiques et les structures psychologiques de l'enfant parviennent à s'adapter à la dynamique sociale.**

De nombreux travaux abordent cette question. Différents auteurs, de conceptions diverses, nous fournissent le matériel suffisant, qui doit nous permettre de démontrer que **la possibilité d'investissement dans le social se trouve directement liée à ce que nous appellerons sentiment d'appartenance.**

Appartenir signifie ici, faire partie, être un élément d'un ensemble aux caractéristiques unitaires et à l'identité propre. Il s'agit d'un pôle articulé à la légitimité, qui favorise la transformation d'une relation d'obéissance en une relation d'assentiment. Celle-ci s'élabore à partir du déplacement de l'investissement de la famille vers le social.

Nous avons vu avec LEVI-STRAUSS que tout débute au moment où "la loi de la famille", structurant le psychologique, incite l'individu aux échanges et aux alliances avec d'autres familles.

A son tour, FREUD démontre que ce déplacement devient possible à partir de l'avènement d'un Surmoi promoteur d'identifications.

La combinaison de ces deux auteurs, nous permet de constater enfin, que le social débute par un interdit spécifique, qui instaure aussi, paradoxalement, une plus grande permission.

L'individu, en étant exclu d'un certain type de relations au sein de sa propre famille, devra trouver des formes alternatives au sein de la société. De ce fait, il devra être intégré dans le corps social, il devra participer et appartenir à différents groupes, en s'identifiant à eux et à leurs valeurs.

Il nous reste à présent à analyser les processus individuels mis en jeu par ce mouvement.

3.1. LA NAISSANCE DU GROUPE ELARGI

Dans son ouvrage "Totem et Tabou", FREUD nous propose l'archétype de la civilisation sous forme du mythe de la horde primitive.

Pour de nombreux auteurs, dont notamment ENRIQUEZ, cet archétype constitue le paradigme inaugural de l'univers culturel, et dans cette mesure, il peut fonctionner comme moment premier de l'instauration de la loi.

A l'instar de FREUD, ENRIQUEZ établit une

correspondance directe entre deux séries de faits: une première série, qui concerne la psychologie individuelle, c'est-à-dire les interdits intériorisés dans le Surmoi, et une seconde série qui concerne le collectif, les interdits sociaux, le tabou.

Pour ces deux auteurs, **la série du collectif, des institutions et des règles sociales constitue une projection de la vie psychologique.** La vie sociale présente une sorte d'illustration amplifiée de ce qui se passe au niveau de l'inconscient.

La critique la plus courante de ce type de position émane du structuralisme anthropologique, qui considère que l'ontogenèse ne reproduit pas la phylogenèse, ni inversement, et par conséquent, que les deux hypothèses conduisent aux mêmes contradictions[1].

En tous cas, en termes de paradigme ou de métaphore, nous serions tentés de croire que la conclusion de FREUD, soulignée par ENRIQUEZ, selon laquelle le groupe nait à partir d'un crime commis en commun incite peu à la polémique. Toutefois, en termes de ce qui constitue l'univers individuel, cette affirmation implique des conséquences que nous considérons comme importantes.

En termes de paradigme, le crime commun est "la mort du père". En termes de dynamique psychologique individuelle, "tuer le père" signifie le désinvestir effectivement en tant qu'ennemi principal et par conséquent, le désinvestir en tant que figure d'autorité. Or, dans le modèle hydraulique qui a régné durant des décennies sur la conception psychanalytique, désinvestir d'un côté signifie déplacer, transférer de l'autre.

---

[1] LEVI-STRAUSS, C. (1047) - "As estruturas elementares de parentesco" Ed. Vozes, Petropolis, 1982

Dans le mythe inaugural, la loi du père subit un double traitement. D'une part, elle est déplacée de la figure concrète du chef de la horde vers le totem symbolique. D'autre part, le tabou du chef est remplacé par un autre, de contenu identique, mais à présent approuvé par tous, qui dès lors sont compromis dans un pacte et transformés en groupe.

Le groupe nait donc effectivement du partage de la responsabilité et du tabou assumé par tous.

En termes individuels, ceci signifie probablement que la dimension du social comprend également un double mouvement: d'un côté, il se base sur la symbolisation (de la parole) et d'un autre côté, sur le refoulement (du désir).

3.2. LA SYMBOLISATION ET LE REFOULEMENT

Comment nous nous centrons sur la famille est facile à comprendre. Comment nous nous en décentrons l'est déjà beaucoup moins.

Comment nous développons des relations d'obéissance envers des personnes qui sont à la fois, de façon ambivalente, chéries et haies, est compréhensible. Par contre comment nous avons des comportements similaires envers des inconnus, des organisations et des institutions sociales, ne nous parait pas du tout évident.

Les formulations habituelles selon lesquelles l'entrée dans le social se fait à partir de l'Oedipe, si elles suffisent à expliquer les relations de commandement-obéissance et les mécanismes d'autorité-
-culpabilité, nous paraissent cependant insuffisantes à expliquer la translation de l'investissement libidinal et

agressif d'êtres concrets et toujours connus vers des instances sociales abstraites.

Et cependant, il se passe quelque chose. Les formulations psychanalytiques que nous estimons les plus importantes pour la compréhension de ce problème ne sont que des pistes. LACAN nous aide à comprendre que l'ordre du symbolique, puisqu'il introduit le manque, nous acule à une recherche incessante qui d'une certaine manière préside à notre existence. D'où, probablement, la facilité d'identification à tous ceux qui partagent ce même ordre.

FREUD et ENRIQUEZ nous disent que pour qu'un groupe puisse exister, il est nécessaire qu'il partage les mêmes interdits et trangressions, qu'il communie des mêmes symboles et que ceux-ci s'érigent comme moyen de surmonter un conflit antérieur. Finalement, la formulation de l'Idéal du Moi comme instance de l'appareil psychique, nous dit que l'homme n'existe pas à l'image et à la ressemblance de ses propres parents, mais que l'étendue des identifications est énorme et tire toujours profit de la réalité environnante.

C'est précisément dans cette dernière formulation - celle de l'Idéal du Moi - que réside la possibilité de compréhension, en termes individuels, du passage d'une relation d'obéissance à une relation d'assentiment.

L'obéissance implique une adhésion calquée sur la culpabilité. L'assentiment est calqué sur le désir d'identification aux autres, de partage des mêmes règles, d'un sentiment d'appartenance, en un mot. Il n'est pas en relation directe avec un sentiment de plaisir ou déplaisir immédiat, mais avec une valeur que nous jugeons bonne, et même davantage, idéale.

L'assentiment peut même nous contrarier dans

l'immédiat mais nous y adhérons parce qu'il permet, à long terme, d'être comme ceux que nous pensons être les gens *"comme il faut"*.

Le passage d'une relation à l'autre - de l'obéissance à l'assentiment - s'inscrit à notre point de vue dans le remplacement, au niveau individuel, de la dominance intra-psychique du sentiment de **culpabilité**, par le sentiment d'**appartenance**. Il se produit donc dans une phase où les acquisitions symboliques de la culture dans laquelle évolue l'individu sont déjà acquises et significatives pour le sujet(1). Or cette possibilité de conciliation(2) du Désir et du Conflit, exprimés sous forme métaphorique, signifie que les mécanismes de refoulement fonctionnent. "Le refoulement s'effectue dans les cas où la satisfaction d'une pulsion - susceptible de procurer en elle-même du plaisir - menacerait de provoquer du déplaisir au regard d'autres exigences"(3).

Cette "opération de passage", en termes pratiques, profite de la période de Latence, moment de la vie pendant lequel, du fait de toutes les circonstances habituellement décrites (fragilité du Moi, Surmoi émergent et particulièrement actif, et également hyper-
-activité cognitive et désaccouplement entre niveaux affectifs et physiques) il y a une relative congélation des conflits intra-psychiques. Mais d'autre part, le social lui-même dans la poursuite de ses objectifs, se charge d'offrir un énorme répertoire de réponses substitutives à la famille, en élargissant les relations extérieures (école, amis, loisirs, hobbys, etc, etc.).

---

(1) Dans le sens où elles sont conformes au Moi.

(2) ou mieux, de formation substitutive, puisque même en l'absence de symptômes, il existe une possibilité expressive.

(3) selon LAPLANCHE et PONTALIS, op. cit.

Cette entrée dans de nouveaux groupes, bien qu'initialement insipide, finit par permettre tout un ensemble de nouvelles identifications. Celles-ci, interagissant au sein de l'appareil psychique, finissent par permettre la formation d'un Idéal du Moi où le Désir et la Loi peuvent s'organiser selon un principe de Réalité.

3.3. L'INVESTISSEMENT SOCIAL

> "Le Surmoi correspond à l'autorité et l'Idéal du Moi à la forme dont l'individu doit se comporter pour correspondre à l'attente de l'autorité".
>
> LAGACHE(1)

Dans un texte (rarement cité) de 1908 "La création littéraire et le rêve éveillé", FREUD écrivait: *"Nous ne savons pas renoncer à quoi que ce soit. Ce qui semble être un renoncement, n'est tout au plus qu'une formation substitutive"*(2).

Nous savons cependant, qu'en termes génético-évolutifs, la phase qui suit le déclin du complexe d'Oedipe, constitue la période de latence. Période où l'on observe *"... la désexualisation des relations d'objet et des sentiments ... correspondant à une transformation des investissements d'objets en identifications avec les parents, et à un développement des soumissions"*(3); autrement dit, cette phase semble correspondre à une période de renoncement. Or, si en fait nous ne savons pas

---

(1) in "La Psychanalyse et la Structure de la Personalité".

(2) in op.cit.

(3) LAPLANCHE et PONTALIS, op. cit.

renoncer mais uniquement substituer, cette période de renoncement apparent est par excellence et par définition la période promotrice de tout le processus sublimatoire.

Sublimation qui se rapporte non seulement à l'investissement de buts socialement valorisés de la pulsion sexuelle mais également des pulsions agressives, utilisant préférentiellement les pulsions partielles, notamment celles qui ne parviennent pas à s'intégrer dans la forme définitive de la génitalité‹1›.

FREUD rappelle dans "Psychologie Collective et analyse du Moi" (1921) que la résolution de l'oedipe se montre fortement ambivalente, à l'instar d'ailleurs de toutes les périodes qui l'ont précédée.

Ce que nous désignerons comme primat de la génitalité, constitue finalement la forme possible de la projection dans le social de l'ambivalence interne. Nous ne sommes plus à l'origine de pulsions agressives et libidinales, c'est le monde qui nous entoure qui est "bon" ou "mauvais", "beau" ou "laid"‹2›.

Transférer cette ambivalence vers le social implique, d'une part, un apaisement du conflit interne, et d'autre part, l'établissement d'un registre de classification interne. *Nommer les objets consiste dès lors*

‹1› Toujours selon le point de vue défendu par LAPLANCHE et PONTALIS, op. cit., Freud lui-même affirmait cependant que: *"les forces utilisables pour le travail culturel proviennent ainsi en grande partie de la répression de ce qu'on appelle les éléments pervers de l'excitation sexuelle"* in op.cit.

‹2› Ce qui, bien que n'allant pas à l'encontre de la formulation freudienne de la sublimation, est cependant beaucoup plus proche du point de vue de Mélanie KLEIN qui voit dans la sublimation une tendance à la réparation et la restauration du "bon" objet, détruit par les pulsions agressives.

à les classifier(1). Et ce travail de reconnaissance de "bons et de mauvais", d'analogies et de dissemblances, préside finalement à la naissance des premiers groupes de l'enfant. Grâce au passage par plusieurs groupes, et de ce fait, à l'expérience d'identifications multiples, l'enfant, devenu adolescent entretemps, est maintenant capable de construire son Idéal du Moi "selon les modèles les plus divers"(2).

Idéal du Moi, que l'homme projette devant lui comme son idéal, et qui constitue *"le substitut du narcissisme perdu dans son enfance: à ce moment-là, son idéal était lui-même"*(3).

L'Idéal du Moi correspond donc à un retour du refoulé, mais à un autre niveau à présent. D'une part, parce qu'en termes cognitifs tous les acquis, y compris les opérations abstraites (PIAGET), sont désormais possibles. D'autre part, parce que les identifications se sont maintenant organisées, non seulement à l'image du Surmoi parental, mais par rattachement du Désir et de la Loi à un principe de réalité.

Dans cette mesure, l'investissement social, tempéré par le principe de réalité en question, peut maintenant se débarrasser de son masque et reprendre son aspect originel. Il peut être aussi à la fois libidinal et agressif à l'égard d'instances et de personnes du réel. D'ailleurs, *"tous les développements sociologiques doivent être considérés comme étant gouvernés par ces deux*

---

(1) ENRIQUEZ, E. - op. cit.

(2) Selon une expression de FREUD in "Psicologia de Grupo e Análise do Eu" in op. cit.

(3) FREUD, S. - "Para introduzir o narcisismo" in op. cit.

investissements fondamentaux"(1).

Nous aurions ainsi, d'un côté, comme fonction essentiellement libidinale, la cohésion qui unit les membres d'un groupe, et d'un autre côté, comme fonction des pulsions agressives, toutes les forces disruptives qui menacent cette cohésion(2).

---

(1) ENRIQUEZ, op.cit.

(2) FREUD in "Psicologia de Grupo e Análise do Eu", op.cit., mais également BION in "Recherches sur les petits groupes", Payot, Paris, 1965.

4. LA DIMENSION DE LA LEGITIMITE ET DE L'APPARTENANCE

De tous les niveaux du Pouvoir abordés ici, celui qui se réfère à la Légitimité et à l'Appartenance se révèle sans doute extrêmement important.

Son importance réside dans le fait qu'il constitue l'axe prédominant du pouvoir des civilisations occidentales modernes (USA, EUROPE), le registre privilégié des grandes entreprises multinationales et de multiples et diverses organisations issues des états démocratico-libéraux, à la suite de la "troisième vague" (TOFFLER).

Le caractère familier de ce niveau, le rend fatalement moins perméable à l'analyse objective[1].

Un principe de légitimité se trouve être simplement, tel que nous l'avons vu, une idée approuvée par un consensus. En réalité, il s'agit d'une croyance partagée, qu'il s'agisse d'une religion, d'une idéologie, d'une science, d'un principe d'organisation ou d'une forme de critique. Personne ne peut promouvoir, à lui seul, une nouvelle légitimité. En effet, celle-ci doit être la production d'un groupe (même si quelqu'un l'incarne), dans la mesure où son imposition nécessite un appareil de promotion raisonnablement étendu. De ce fait, elle transcende l'individu concret et se présente comme valeur téléologique et absolue. Il est inutile de la remettre constamment en question, parce qu'elle est reconnue comme étant légitime (et par conséquent, véritable) par le public, au départ. Seule une nouvelle légitimité (avec son groupe de pression) peut la détrôner, mais tel que nous le

---

[1] DEVEREUX présente des considérations intéressantes sur la difficulté de l'analyse objective en Sciences Humaines, in "De l'angoisse à la méthode", Flammarion, Paris, 1980.

savons, il faut en général pour cela davantage qu'une génération humaine. A partir du moment où la légitimité nouvelle s'établit, elle abandonne les argumentations et les luttes publiques pour devenir un dogme fondamental.

En contrepoint de ce pôle, nous avons l'appartenance. Celle-ci est un sentiment individuel, enraciné dans le collectif. Personne n'ose être différent au point de dépasser ce qui est permis par son groupe de référence. L'originalité stéréotypée des jeunes en est un bon exemple. Appartenir à notre groupe de référence devient bien souvent un objectif de vie, qui relègue tout le reste à un plan secondaire et justifie les malaises et incommodités du quotidien.

Le fait d'appartenir à un groupe ou à plusieurs groupes de niveaux différents (un club de football, un parti, un pays) équivaut à détenir un cadre taxonomique externe d'organisation et de réponse: d'organisation, dans le sens où nous pouvons toujours cataloguer les amis et les ennemis, ce qui est bon et mauvais, ce qui est juste et injuste, chaque fois que c'est nécessaire sans pour autant avoir besoin de recommencer depuis le début, dans une réflexion individuelle et solitaire; de réponse, parce que le groupe se charge de définir les règles et les limites, ainsi que nos besoins, désirs et aspirations.

D'autre part, la possibilité individuelle (qui est aussi la nécessité intra-psychique) de remplacer les objets perdus(1) implique la canalisation d'énergies disponibles et non liées vers de nouveaux buts. Ces nouveaux buts sont au départ dispensés par la culture elle-même, allant au-devant de la nécessité individuelle de sublimation, et de la nécessité pour elle-même (la culture)

---

(1) ou, dans une optique plus Kleinienne, de réparer les bons objets détruits.

de continuer et de survivre.

Pour qu'une civilisation se maintienne, il faut que les individus qui la composent sentent qu'ils lui appartiennent(1).

---

(1) Dans la IIIème partie, Chap. I et III, nous développerons de façon plus détaillée et pratique ces formulations.

4ème CHAPITRE - CONCLUSIONS

A) Des nombreuses références bibliographiques sur le pouvoir, nous avons tenté d'extraire ce qui, à notre point de vue, se pose comme le dénominateur commun de tout phénomène perçu comme de pouvoir, à savoir: *l'imposition d'une volonté et une fonction sociale liée au maintien de hiérarchies sociales stables.*

Cette constatation préliminaire nous a conduit à deux niveaux d'élaboration théorique: un premier, **synchronique**, qui détermine structurellement notre objet à travers un ensemble de catégories et la façon dont il opère en un moment déterminé; un second, **diachronique**, où sont expliqués les changements dans la forme structurelle de l'objet. Nous avons donc caractérisé ce mode spécifique d'approche du pouvoir comme **structuro-dynamique**.

Structural, en tant qu'il repère les différents composants identifiables dans les phénomènes de pouvoir, et qu'il permet d'apréhender leurs rapports face à un principe totalisant qui les unifie.

Dynamique, dans le sens où il permet que tous les comportements engagés dans les phénomènes du pouvoir puissent subir un traitement qui a pour but principal de révéler, au-delà des causes immédiates, ses motifs tels qu'ils peuvent apparaitre dans des situations individuelles ou sociales, considérées tout au long d'un processus où il y a une forte participation des comportements affectifs.

On a ainsi aspiré à fournir un ensemble de catégories qui mette en évidence le type de données nécessaires à la compréhension du pouvoir à un moment donné de l'histoire individuelle, tout en indiquant les paramètres de signification des possibles conclusions obtenues.

Nous avons cherché, en ayant comme toile de fond les savoirs psychologiques - avec un privilège particulier accordé à la psychanalyse - à cerner des catégories qui rendent compte simultanément du type de relation de pouvoir que l'individu entretient avec le milieu et de l'affect que cette relation suscite en lui.

Nous avons ainsi identifié comme première relation de pouvoir, celle que nous partageons avec d'autres espèces animales hiérarchisées (LAPIERRE), la relation de **domination-soumisson**. Cette relation se base directement sur les inégalités biologiques, au sein de la même espèce et précède les relations de **commandement-obéissance** qui vont dans le sens de l'interprétation et la normalisation de signaux significatifs et stables en des hiérarchies spécifiques et personnalisées.

Dans l'espèce humaine néanmoins, la nécessité de transférer vers des instances sociales et des normes transgénérationnelles ce second moment des relations de pouvoir, implique l'établissement d'un autre type de relation qui ne repose plus directement sur des individus concrets mais sur des critères de définition et ordonnance des oppositions et coopérations au sein d'un groupe (Balandier). Nous avons donc donné à ce type de relation l'appellation de **contrôle-assentiment.**

B) Si les relations de pouvoir sont identifiables en catégories, à notre point de vue les affects impliqués dans ces relations, à partir de ce que nous savons être les possibilités biologiques, psychologiques et sociales de l'homme, le sont aussi.

Nous avons ainsi été conduits à la construction de

catégories que nous avons désignées comme **axes**[1] qui prétendent rendre compte du vécu émotionnel qui se joue dans chaque type de relation.

Nous avons rangé ces axes en catégories appariées qui prétendent simultanément préserver l'idée - clé de chaque concept et souligner la dynamique entre eux. La **Force/Peur** correspondant à un type de relation de domination/soumission, **L'Autorité/Culpabilité** correspondant à une relation de commandement/obéissance et la **Légitimité/Appartenance** correspondant à une relation de contrôle/assentiment.

Le concept de pouvoir est ainsi, selon nous, un concept unitaire qui se développe en fonction d'axes constitutifs, dont le caractère n'est ni causal ni simplement formel. Ceux-ci prennent en considération d'une part, les possibilités biologiques, affectives et cognitives des sujets, et d'autre part, les besoins sociaux de relation inter-personnelle et de production culturelle.

En guise de synthèse, nous pouvons résumer ces différents niveaux grâce au tableau suivant:

---

[1] Les axes sont des lignes sur lesquelles se situent, à équidistance, des points nommés autour desquels évoluent les concepts analysés, prétendant topologiquement situer l'interdépendance de chacun des pôles et, méthodologiquement, mettre en évidence l'inexistence d'autonomies relatives de tous les contenus.

TABLEAU III

AXES CONSTITUTIFS DU POUVOIR

POUVOIR	TYPE DE RELATION	AXES CONSTITUTIFS
BIOLOGIQUE	DOMINATION/ SOUMISSION	FORCE/ PEUR
PSYCHOLOGIQUE	COMMANDEMENT/ OBEISSANCE	AUTORITE CULPABILITE
SOCIAL	CONTROLE/ ASSENTIMENT	LEGITIMITE/ APPARTENANCE

Cependant, nous aimerions souligner que, dans la mesure où le concept de pouvoir se réfère à l'homme dans sa totalité, chaque nouvelle acquisition, chaque nouveau type d'organisation intra-psychique, relationnelle s'établit sur la base de l'organisation antérieure.

Ceci signifie que l'on ne perd jamais les niveaux acquis auparavant. On les revêt plutôt d'une nouvelle apparence, mieux adaptée aux intérêts d'une culture spécifique, et relativement dominante (au point de vue utilisation) par rapport aux autres.

Ceci ne signifie pas qu'une intercommunication permanente fasse défaut entre les différents niveaux.

Mieux encore, nous savons que les relations de pouvoir se nourrissent d'une part, des structures de personnalité des individus, et d'autre part, des discours sociaux.

Bien qu'il existe, comme nous l'avons vu, une étroite relation entre ces deux pôles au sein du même groupe social, ceux-ci diffèrent selon les groupes, et bien

souvent, à l'intérieur des sous-groupes d'un groupe. KARDINER, lorsqu'il abordait la personnalité de base, expliquait que:

"Les conditions du milieu et certains aspects de l'organisation sociale, désignés comme institutions primaires, créent des problèmes basiques d'adaptation pour l'individu. Ces problèmes l'obligent à accepter certaines méthodes d'accommodement, car il est confronté à des conditions fixes et immuables. Le manque de nourriture, les interdits sexuels, les disciplines d'un ordre ou de l'autre, sont des conditions que l'individu ne peut contrôler directement, sa seule possibilité étant d'adopter une attitude quelconque à leur égard... Du point de vue subjectif, les constellations basiques originelles créées chez l'individu par ces conditions, constituent la structure du Moi, et du point de vue objectif, elles représentent la structure de sa personnalité basique"(1).

On constate que ce qui constitue l'axe du Pouvoir privilégié d'un groupe diffère de celui d'un autre groupe, territorialement voisin (qu'il s'agisse de sociétés archaiques, ou de classes sociales distinctes coexistant au sein d'un même environnement dans le monde contemporain). Par ailleurs, si la plupart des changements sociaux favorisent uniquement la forme dont se présente un axe de pouvoir déterminé, certains de ces changements impliquent effectivement des changements de niveau - d'un axe à l'autre. Tel est le cas des guerres et de certaines révolutions, qui introduisent des changements sociaux brusques.

L'histoire contemporaine nous donne quelques bons exemples. Ainsi, la révolution portugaise (1974) a tenté de transformer la polarisation de l'autorité-culpabilité en

---

(1) KARDINER, (1939) - "The individual and his society".

légitimité-appartenance, tel que cela s'est produit plus récemment un peu partout mais notamment en Europe de l'Est; ou encore, la révolution fondamentaliste iranienne(1) qui, en un sens inverse, a impliqué la "régression" de la légitimité vers un autre axe, essentiellement d'autorité. Et ce pour ne pas parler du passage de la légitimité à la force, sous le IIIème Reich, ou de la force à la légitimité, il y a moins longtemps, dans bon nombre de pays africains.

Tous ces exemples nous permettent de constater que la prédominance de l'un des axes n'annule pas pour autant les autres. Aucun groupe, aucun tyran, aucun pouvoir, même s'il privilégie spécialement un de ces axes, ne renonce au maintien des autres.

Salazar, malgré son discours paternaliste, possédait une armée et une police fortes, qu'il contrôlait directement (niveau de la force), et il érigeait la nation pluri-continentale comme principe de légitimation de son action.

L'ayatollah Khomeiny, qui s'est investi comme père du peuple et détenteur de la vérité islamique, tout en créant l'état de guerre permanent, l'a légitimé, ainsi que lui-même, à travers la défense de l'Islam: "Déshérités, levez-vous, défendez-vous! ... Levez-vous et portez-vous à la défense de l'Islam, car c'est notre devoir de le défendre. Reposez sur le Tout-puissant et en avant! La victoire est proche! Elle est certaine"(2).

Hitler à son tour, dont l'évidence de la force se

---

(1) A ce stade de l'Histoire, nous dirions même qu'une grande partie du monde arabe se trouve en pareille situation.

(2) LE FIGARO, 25 Nov. 1979, cité par Moscovici, op. cit.

passe de tout commentaire, obtenait l'autorité dont il manquait, en se référant constamment à la dureté de sa propre vie à Braunav Inn, à Vienne, dans les Flandres et à Munich. Sa légitimité se basait sur les *"promesses non-accomplies de désarmement des autres nations"* et sur l'idéal dont il est devenu le grand-prêtre, de *"la garantie de l'existence et de la multiplication de notre race et de notre peuple, de la subsistance de ses enfants et de la pureté du sang, de la liberté et de l'indépendance de la Patrie, afin que le peuple germanique puisse mûrir pour réaliser la mission que le Créateur de l'univers lui a attribué"*(1).

Le Pouvoir constitue donc l'interaction dynamique de tous ces vecteurs. Le fait de perdre de vue l'un d'entre eux signifie le commencement du déclin.

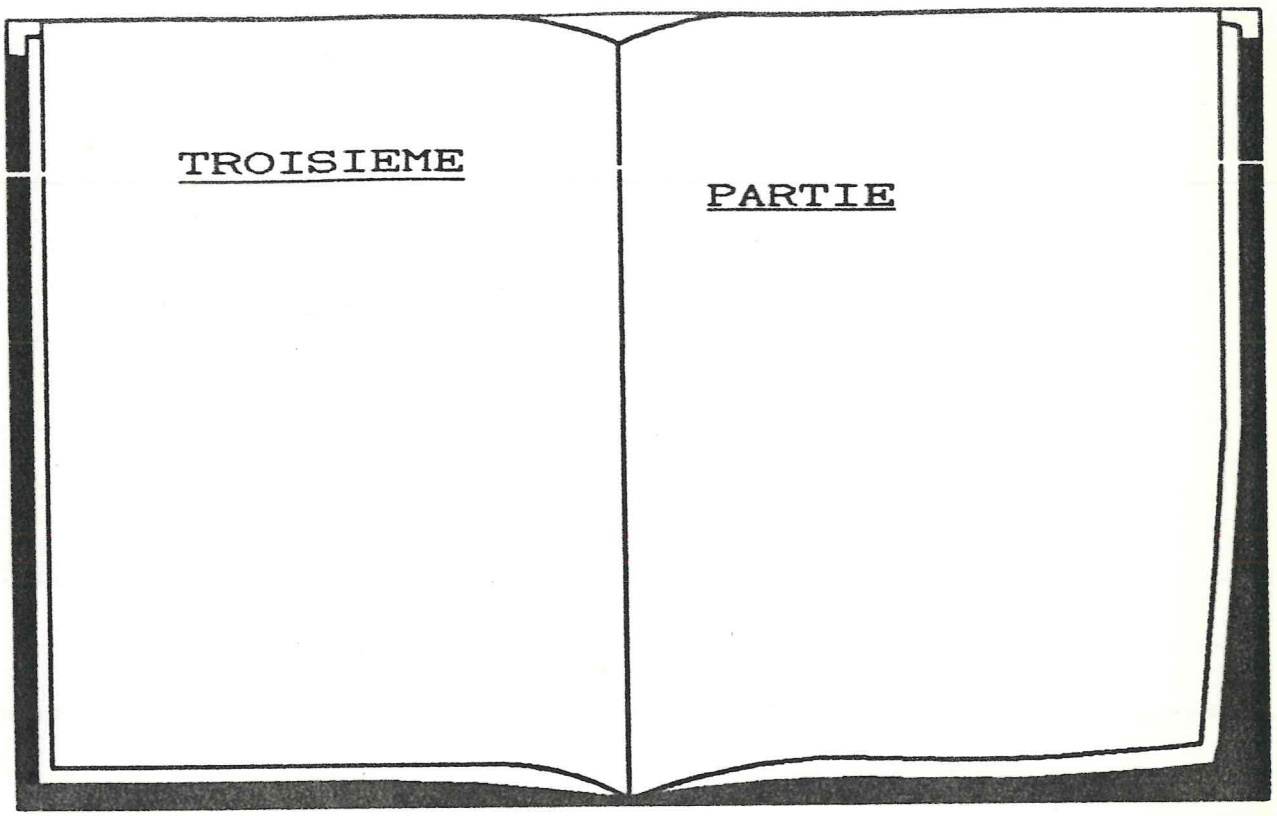
De même, utiliser comme vecteur dominant, des contenus qui ne correspondent pas aux capacités perceptives des sujets ou aux capacités réelles des émetteurs, entraine une réduction draconienne de son existence temporelle.

Le plus commun, dans la production de pratiques et de discours qui se prétendent de pouvoir, ce sont les amalgames de leurs diverses composantes qu'effectuent leurs émetteurs, et ce, de manière plus ou moins aléatoire. Or, dans la mesure où chaque axe du pouvoir (force, autorité, légitimité) a une polarité (peur, culpabilité, appartenance), ce caractère aléatoire est incongru. A notre point de vue et dans notre proposition, chacun de ces axes implique la production de discours qui possèdent leurs caractéristiques propres, et qui synchronisent évidemment les émetteurs et les récepteurs. Ce sont ces langages

---

(1) HITLER, A. - "O pequeno livro negro - pensamentos de Adolf Hitler" propaganda, Lisboa 1976.

stratégiques que nous aborderons à présent, (III^{ème} partie).


TROISIEME
PARTIE

LANGAGES ET DISCOURS DU POUVOIR

"Un discours ne se compose pas de phrases énoncées. Or, l'interprétation de l'énoncé est déterminée d'une part, par la phrase qui est énoncée, et d'autre part, par sa propre enonciation. Cette énonciation comprend, un locuteur qui énonce, un allocutaire, auquel nous nous adressons, un temps et un lieu, un discours qui précède, un autre qui suit; en un mot, un contexte d'énonciation. En d'autres termes encore, un discours constitue toujours et nécessairement un acte de parole".

Tzvetar Todorov(1),
1978.

INTRODUCTION

Notre proposition (développée dans toute la IIème partie) est celle d'un modèle d'analyse du Pouvoir. Un modèle qui vise la compréhension et l'explication du pouvoir, prenant simultanément en considération le large éventail de phénomènes socialement reconnaissables comme étant de pouvoir, les conceptualisations théoriques d'origines diverses(2), mais également ce que les savoirs psychologiques nous disent être les possibilités humaines, cognitives et surtout affectives.

De notre point de vue, cependant, l'éventuel intérêt de ce modèle réside dans son applicabilité à des situations concrètes. Cette préoccupation d'utilité et d'applicabilité implique toutefois de préciser le "corpus" d'analyse - ce que nous désignerons comme les discours de pouvoir - et également de traduire aussi rigoureusement que possible les pistes amorcées jusqu'à présent en des catégories

---

(1) Todorov, T. (1978) - "Os Géneros do Discurso" Col. Signos, Edições 70 Lisboa 1981

(2) Voir Ième Partie.

d'analyses de forme et de contenu - les conditions de production du discours.

A) LES DISCOURS DU POUVOIR

Pour que le pouvoir existe, il lui faut nécessairement des langages et des discours. D'ailleurs, c'est par le biais de l'existence de systèmes symboliques de communication, c'est-à-dire de langages, que nous nous apercevons de ce phénomène particulier qu'est le pouvoir. Mais aussi étrange que cela puisse paraitre, on reconnait des signes de pouvoir dans tous les champs sémantiques, dans tous les systèmes symboliques organisés, dans toutes les fonctions sémiotiques.

Que ce soit à travers tous les genres de discours (du discours amoureux au poème épique, de la publicité au western, des lois aux textes des journaux), ou dissimulé dans les énoncés les plus puérils (les bienfaits d'un médicament, le budget de l'état, les projets d'une équipe de football), ou exhibé publiquement par le biais de textes d'une crudité manifeste (la mort d'un dirigeant politique, le fils frappé par son père, les salaires en retard, ou la loi des licenciements), c'est encore et toujours le pouvoir que nous croyons rencontrer, dont nous croyons parler. Autrement dit, les langages du pouvoir semblent multiples et multiformes. Mais plus encore, tous les langages semblent avoir la possibilité d'être langages de pouvoir.

Cependant, les discours de pouvoir ne sont pas soumis aux mêmes règles précises qui régissent inévitablement tous les genres de discours. De ce fait, il n'existe pas un genre de discours dit de pouvoir, ni un langage particulier préférentiel du pouvoir.

Il est probable qu'aucun autre phénomène social ne s'imbrique avec autant de langages et de discours. Il est

également probable qu'aucun autre contenu ne présente ce degré de compatibilité avec autant d'autres contenus, comme celui relatif au pouvoir. S'il est vrai que dans certains discours, le rapport de pouvoir est manifeste, dans la plupart cependant, ce rapport est implicite, dans la mesure où il renvoie à une quelconque légitimité préalable.

Mais il est inconstestable que le pouvoir parle, dit, s'exprime. De différentes façons, sans doute. Il s'exprime à travers des mots, oraux et écrits, mais aussi par des comportements et des attitudes d'individus, de groupes et de masses.

Il existe et inscrit son existence dans le langage, *"ou, pour être plus précis dans son expression obligatoire, la langue"*(1). Il nous parvient à travers toutes les formes que *"les pratiques discursives"*, pour utiliser une expression de FOUCAULT, peuvent assumer. L'existence du Pouvoir s'ajuste au sein d'un système de signification(2), qui intéresse particulièrement la sémiologie(3), mais concerne également toutes les sciences humaines.

Or, ces systèmes de significations qui articulent en signes les plans de l'expression et du contenu produisent nécessairement des pratiques signifiantes qui "portent" le Pouvoir.

C'est exactement l'ensemble de ces pratiques signifiantes (quelles que soient leurs limites), qui se présentent d'une manière suffisamment stable, élaborée, et permanente pour être perçues et reconnues, que nous

---

(1) Barthes, R. (1977) - "Lição" Col. Signos, Edições 70 Lisboa 1984

(2) Barthes, R. (1953/64) - "Elementos de Semiologia" Col. Signos, Edições 70 Lisboa 1984

(3) Saussure, F. (1916) - "Curso de Linguística Geral" Col. Universidade Moderna Publicações D.Quixote, 1978

appellerons discours. Par extension, nous appellerons discours de Pouvoir les pratiques signifiantes organisées autour de ce phénomène. Et ce, parce que selon le point de vue que nous tenterons de démontrer et de défendre ici, il existe des discours particuliers du Pouvoir.

B) CONDITIONS DE PRODUCTION DU DISCOURS

Si l'on adopte comme point de départ, un premier consensus général selon lequel le pouvoir correspond toujours à l'imposition d'une volonté, il est possible que cela implique en premier lieu: une relation entre deux sujets (ou groupes) au moins, distincts entre eux et qui partagent un même langage où la volonté du premier est exprimée.

En d'autres mots, la simple affirmation de l'existence d'une imposition de la volonté, implique de différencier au moins: un émetteur de volonté; des moyens de communication de cette volonté; un récepteur, capable de décoder, interpréter et agir, en accord avec l'émetteur de volonté. Mais tel que nous le savons, les choses ne se déroulent pas selon ce schéma linéaire et causal.

Il existe des "failles" à chacun de ces moments. Quelquefois ce sont les moyens de communication qui ne sont pas adéquats, ou ce peut être le décodage, l'interprétation ou l'action du récepteur qui ne sont pas en accord avec la volonté de l'émetteur. Ou encore, c'est l'émetteur lui-même qui ne tient pas compte des rétroactions et des réajustements nécessaires. D'où il résulte que la volonté n'a pas été effectivement imposée, et il ne s'agit pas d'un acte de pouvoir.

Ceci signifie que, du point de vue de cette conception, de nombreux phénomènes habituellement considérés comme étant des phénomènes de pouvoir, seront désignés autrement ici. Il ne suffit pas que quelqu'un

veuille ou ait une volonté à imposer. Il est nécessaire que celle-ci soit effectivement imposée, indépendamment des vicissitudes, et malgré les volontés qu'elle rencontre.

Par ailleurs, si l'on reprend un second consensus général, selon lequel l'objectif ultime du pouvoir consiste à maintenir ou altérer des structures sociales, nous reconnaissons implicitement le pouvoir comme concept fondamentalement sociologique(1). D'une part, cela nous révèle que ce concept se réfère non seulement à l'homme vivant en société (puisqu'ils y vivent tous), mais aussi à l'homme socialisé. Autrement dit, il se réfère à l'homme qui a déjà intériorisé un ensemble de processus concernant les rôles et les réponses sociales. D'autre part, on ouvre la voie à tout un domaine de recherches qui tentent de vérifier les éventuelles correspondances et relations entre ce phénomène et la possibilité individuelle et psychologique qu'il soit reconnu. Par extension, cela nous conduit à la vérification des possibilités perceptives des sujets face au pouvoir, voire, à la formation des mécanismes de possibilité perceptive.

A partir du moment où l'on considère que le pouvoir est un phénomène composé de trois moments - force, autorité, légitimité - perceptibles à partir des comportements qu'ils suscitent, domination-soumission, commandement-obéissance, contrôle-assentiment, nous clarifions ainsi les différences observées chez les divers auteurs passés en revue, dans la première partie, quant aux sources, stratégies, et interprètes du pouvoir.

En effet, tel que nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, ce que chaque auteur semble désigner comme pouvoir, se compose de ce qu'il a perçu comme tel, à un

---

(1) S'il est vrai que cette reconnaissance ne contribue pas grandement à la compréhension du phénomène, elle explique cependant le peu d'attention que les théories psychologiques lui accordé.

moment donné de l'histoire du monde et de son histoire personnelle. Ce qui ne signifie nullement que ces phénomènes ou discours épuisent le champ du pouvoir. Le plus souvent, il s'agit simplement d'une composante du pouvoir, rendue autonome et prédominante. Composante tellement subjugante, aux conséquences sociales si vastes, qu'on l'assimile au phénomène dans sa totalité.

L'énorme impact social d'une guerre, par exemple, semble transformer un simple rapport de force en une véritable relation de pouvoir.

Néanmoins, selon le point de vue défendu ici, force, autorite, et legitimite ne sont pas synonymes, et ne sont pas non plus, synonymes de pouvoir.

Un discours de pouvoir n'aborde pas uniquement un de ces aspects particuliers d'une relation de pouvoir. Bien au contraire, il s'agit d'un discours s'adressant à l'homme dans sa totalité, c'est-à-dire, un discours englobant tous les aspects de l'être humain. De ce fait, ses dimensions se réfèrent à la fois aux aspects physiques, psychologiques et sociaux de l'homme. Ce discours agit à chacun de ces niveaux particuliers, mais l'unité du sujet constitue son objectif premier.

Il est important cependant de ne pas perdre de vue que les individus, les groupes et les sociétés présentent des caractéristiques assez différentes. A chacun des niveaux, ils présentent des symboliques, des technologies, des références, des normes passablement disparates, voire incompréhensibles pour autrui, et les unes pour les autres. Ces mêmes individus, groupes et institutions ont également une histoire où s'imprime la possibilité de changement qui n'est jamais simultanée, concertée, ni dans le même sens.

D'où le fait que le discours de pouvoir ne puisse être planétaire, ni éternel. Au contraire, il se limite aux

sociétés et aux groupes sociaux, il se montre restreint temporellement et perceptible de l'extérieur.

Les conditions de production du discours de pouvoir sont donc celles qui, d'une certaine manière, conditionnent ou opérationnalisent l'émergence et le maintien d'un certain discours considéré comme de pouvoir, pendant un certain temps. A notre point de vue, ces conditions sont essentiellement:

- celles qui se réfèrent à la stratégie elle-même et au mode d'action du discours à chacun de ses niveaux (Chap. I).
- Les protagonistes de ces discours (Chap.II)
- Les différents publics qui perçoivent et interprètent les discours comme étant de pouvoir (Chap. III).

1er CHAPITRE – STRATEGIES DU DISCOURS DE POUVOIR

INTRODUCTION

Nous avons déjà développé antérieurement l'idée selon laquelle on ne peut parler de discours de pouvoir que lorsqu'un discours contient des messages s'adressant simultanément aux trois niveaux constitutifs de l'homme.

Ainsi, un discours de pouvoir devra se montrer fort, autoritaire et légitime, déclenchant chez ceux qui l'écoutent, la peur, la culpabilité et un sentiment d'appartenance. Mais ce discours complet, dans la mesure où il correspond à un concept téléologique, est en réalité extrêmement difficile à obtenir. D'une part, nous avons le producteur du discours, et de l'autre, les auditeurs.Entre eux, il existe toujours une énorme quantité de variables susceptibles d'altérer et de déformer le message. Même si l'on admet l'hypothèse selon laquelle le producteur du discours tient compte de tous les niveaux que celui-ci doit intégrer, il existe ce que nous pouvons désigner comme «capacité perceptive des sujets», qui facilite l'écoute et la compréhension d'un certain type de discours, et bloque ou déforme les autres types.

Finalement, il faut considérer que les discours qui se prétendent de pouvoir s'adressent toujours aux groupes. Des groupes plus ou mois importants, mais des groupes constitués en public du discours. Or habituellement, le public d'un discours de pouvoir se compose de différents sous-groupes, assez hétérogènes. Ainsi, quelquefois (le plus souvent), un discours qui gagne un certain type de public perd de ce fait un autre public, probablement aussi important que le premier.

Nombreuses sont donc les difficultés auxquelles le discours de pouvoir est confronté.

Néanmoins, il a lieu. En un temps donné, véhiculé par des interprètes déterminés, dans des circonstances historiques spécifiques.

Nous tenons à cerner la manière dont cela s'effectue, la façon dont cela se provoque. Il nous faut par conséquent disséquer, systématiser et expliquer le discours de pouvoir sous ses différentes formes.

Pour ce faire, il ne suffit pas d'affirmer qu'il s'agit d'un discours de force, d'autorité ou de légitimité. Ces catégories, d'une valeur heuristique certaine, représentent simplement des concepts, à ne pas confondre avec la réalité qu'ils prétendent expliquer. Les rendre opérationnels consiste, selon notre point de vue, à les traduire en langages, comportements et attitudes.

Dans cette perspective, nous tenterons au fil de ce chapitre, de justifier et de déterminer les principales caractéristiques internes d'un discours de pouvoir. Autrement dit, nous tenterons de démontrer la façon dont se constituent et fonctionnent les différents mécanismes, langages et contenus d'un discours de pouvoir, à ses différents niveaux.

1. STRATEGIES DE LA FORCE

Dans la deuxième partie, nous avons développé les dimensions significatives opérantes dans un discours de force et, également, la polarité intrapsychique à laquelle elles font appel, les types de conflits qu'elles déclenchent, les relations qu'elles établissent, les mécanismes qu'elles suscitent.

Les moyens utilisés au niveau des langages pour l'établissement effectif de ce type de discours doivent évidemment rejoindre les différentes dimensions soulignées ici.

Il faut considérer par ailleurs, ce que Eduardo Prado Coelho désigne comme le "statut topique du langage". C'est-à-dire, la conception que: *"...chaque parole que nous prononçons ne peut être comprise entièrement qu'en fonction du lieu (pratique, idéologique, théorique) d'où nous parlons; et aussi en fonction du fait que nous parlons toujours au nom de quelque chose (de la vérité, du bon sens, ou d'une idéologie déterminée). Chaque fois que le lieu d'où nous parlons est institutionnalisé et que ce au nom de quoi nous parlons acquiert une consistance déterminée, nous sommes en présence d'un langage qui a "pris" et qui assume le statut de système idéologique"*(1).

Ce "statut topique du langage" implique ainsi,au niveau de la construction d'un discours de force, le respect d'un système idéologique donné, institué. Par exemple, le passage historique du droit de mort au droit d'exclusion - que Foucault a si bien étudié- correspond à une altération profonde des systèmes idéologiques et, par conséquent, des pratiques discursives de la force, sans impliquer cependant

---

(1) ***PRADO COELHO (1974) Introdução ao "Prazer do texto" de R. Barthes, Signos, ed.70, Lisboa 1980.***

aucun type de modification dans la relation de domination -soumission qui lui est sous-jacente. Cela veut dire que, plus importante que l'action d'une force, il y a la reconnaissance d'un discours (pratique discursive) comme force.

De la très vaste bibliographie qui, d'une certaine manière, traite ce sujet, il nous est permis de conclure que les stratégies du discours de pouvoir, au niveau de la force, impliquent au moins l'établissement de trois grands axes discursifs:

- **un premier qui affirme et proclame la force elle-même, de sorte à la transformer en la question centrale.**

- **un second qui, en nommant et en désignant l'ennemi, permet le maintien d'un cadre de référence et de classification extrêmement simple et efficace.**

- **un troisième qui la situe en relation à d'autres phénomènes et d'autres discours, à travers son attitude active et qui lui confère une origine et une localisation proches du biologique.**

1.1. LA PROCLAMATION DE LA FORCE

Quel que soit le niveau, duel, groupal ou organisationnel, la force, pour être reconnue comme telle, doit être proclamée.

Nous désignons comme proclamation de la force les différents segments de discours tendant à l'exaltation de la force comme unité de sens et comme question centrale de ce discours.

Proclamer la force n'a pas nécessairement à voir avec l'exercice de la force annoncée. Du reste, notre époque a été fertile en discours qui exemplifient cette situation.

Des expressions comme *"guerre froide"* ou *"armes de dissuasion"* désignent des phénomènes étendus et complexes mais qui, sur le versant qui importe ici, veulent parler de l'existence de guerres qui ne provoquent pas de destructions massives, et d'armes qui par leur potentiel destructeur ne "peuvent" pas être utilisées. Des guerres et des armes dont l'efficacité réside dans une capacité latente, dans une menace, constamment rappelée et présente, savamment répétée à l'envi par les "média".(1)

Proclamer la force, c'est donc et avant tout le processus de construction d'un discours au sein duquel la force proclamée est dans un premier temps **exhibée** dans sa corporalité possible et, dans l'instant suivant, **répétée** dans ses éléments essentiels, de telle sorte que ceux-ci surgissent comme: **consistants, redondants et d'interprétation univoque.**

1.1.1. L'EXHIBITION

Exhiber est plus que montrer. Il existe dans l'exhibition un investissement particulier de la situation ou de l'objet, si bien que s'y trouvent condensées des chaines complètes de significations.

L'**"exhibé"** cesse d'être un objet parmi d'autres pour devenir l'objet "per se". **Organisé comme un signe,** il dispose d'une raisonnable autonomie. Il peut ainsi se représenter lui-même et, partant de là, développer des discours, créer de nouveaux moyens, ustensiles et outils.

Exhiber la force c'est la rendre présente à travers des éléments choisis, habilement disséminés partout.

---

(1) De manière encore plus récente, nous avons l'actuelle "crise du golfe". A partir du 2 Aout 1990, la croissante proclamation de force de la part des différents intervenants est un exemple paradigmatique.

Au niveau des pays et des nations, la force s'exhibe dans les grandes institutions qui sont leurs piliers: les Etats, les armées, les polices, qui finissent ainsi par être perçues elles-mêmes comme Forces.

Les mêmes institutions développent ensuite, dans leurs cadres organisationnels, de nouveaux discours et de nouveaux moyens de ré-exhibition. Tels sont les parades et les défilés militaires, les grandes opérations policières et les spectaculaires actions de securité; les faits de guerre, les héros populaires, la magnificence des monuments et des constructions représentatives.

A des niveaux plus restreints de ces organisations, la force (qui provoque la peur) agit exactement selon la même chaine associative et apparait, subrepticement, dans l'apparat des rituels, dans la souhaitable efficacité des actions et décisions, dans l'impact des règles et des normes qu'elles instaurent.

Dans les groupes face-à-face, ou au niveau des relations duelles, on sent facilement la force dans le jeu perpétuel des gratifications et des punitions.

Il est important cependant dans tous les cas que la menace de destruction, ou d'exclusion, soit présente dans le *"modus vivendi"* de tout un chacun.

Il est important qu'aux différents niveaux l'exhibition de Force soit ressentie comme agressive. C'est-à-dire, qu'elle mette en cause les individus et leurs propres formes habituelles d'auto-affirmation face au milieu et, dans cette mesure, qu'elle déclenche la peur et contribue décisivement à l'établissement d'une relation de domination-soumission.

1.1.2. LA REPETITION

Répéter le discours de Force, cela veut dire répéter les éléments, les signes, qui corporisent et exhibent cette force.

Depuis toujours, l'efficacité des messages est universellement reconnue.

Nous apprenons tous une grande partie de l'essentiel de notre connaissance, en répétant: les tables de multiplication, les copies, mais également les gestes et les comportements.

Les innombrables répétitions d'éléments et de signes particuliers envahissent à tel point notre quotidien que cela fait partie de l'expérience de tous de demander un produit par la marque à laquelle nous l'assimilons et qui est inlassablement répétée par les "media". A un autre niveau,les théoriciens du behaviorisme ont énoncé depuis toujours que sans la répétition, les comportements conditionnés s'éteignaient; et les praticiens de la psychanalyse ont insisté sur l'importance décisive de la répétition pour le "working through" et, par conséquent, pour le processus thérapeutique.

NAPOLEON disait: *" Il n'y a qu'une forme de raisonnement efficace: la répétition"* et HITLER affirmait que: *"la propagande doit se contenter de peu, mais ce peu doit être répété constamment"*.

De l'importance de la répétition dans les processus d'incrustation de vérité et de dogmes chez l'homme, un vaste ensemble d'auteurs des sciences humaines, de Le Bon à Freud, de Moscovici à Arendt, nous rendent compte.

Répéter est le secret de Polichinelle pour le maintien de toutes les "vérités" qui se proclament.

En ce qui concerne spécifiquement la Force, c'est aussi par la répétition de ses signifiés et de ses signifiants qu'elle persiste, de plus en plus forte, et qu'elle se présente, omnipotente et omniprésente.

Répéter la Force c'est, au niveau du sens commun, rendre absolument présente la menace aux formes d'affirmation habituelles de l'individu.

Et la liste de choses qui peuvent être ressenties comme menaçantes et qui suscitent la peur est pratiquement interminable.

D'une part parce qu'elles varient d'un individu à l'autre selon ce que chacun valorise comme étant ses formes d'affirmation. D'autre part, parce qu'elles se trouvent absolument disséminées et, davantage encore, intégrées, dans le quotidien de chacun de nous.

C'est la règle du professeur, la matraque du policier, le "savon" du chef; c'est la violence des films, les vols dans la rue, le manque d'argent en fin de mois; c'est la menace de chômage, la menace de guerre, la menace de maladie, la menace de mort, constante, quotidienne, dans les manchettes des journaux parlant du nombre de chômeurs, du détournement d'un avion, de l'incurable SIDA, ou dans les pages de nécrologie.

En outre, la répétition obtient un effet accru qui est loin d'être méprisable: la construction d'un système et sa cohérence dans le temps.

De cette nécessité de cohérence dans le temps, Hannah ARENDT rendait déjà compte quand elle affirmait que: *"les masses se laissent convaincre, non par les faits, même inventés, mais seulement par la cohérence du système dont ils font censément partie...la répétition n'est importante que parce qu'elle convainc les masses de la cohérence dans le temps".*

Soit une ânerie répétée constamment sur une période de temps suffisante et solidement rapportée au réel des acteurs, elle finit par s'organiser comme système de référence.

Cependant, comme nous venons de le référer, il ne suffit pas de répéter. Encore faut-il que cette répétition soit, de façon consistante, rapportée au réel des acteurs intervenants.

1.1.3. LA DEMONSTRATION DE CONSISTANCE

Une menace, pour être efficace, ne peut pas être complètement aléatoire. Il existe des seuils minimum de cohérence interne qui doivent être respectés si l'on désire une efficacité accentuée du discours.

Et si la démonstration de la consistance de force est, de fait, liée à sa cohérence dans le temps, elle n'en est cependant pas moins en rapport avec la capacité effective d'action de cette force, ou du moins, avec la crédibilité de cette possibilité.

On peut faire du "bluff" quelque temps, pas tout le temps. D'où le fait que la démonstration de consistance, c'est-à-dire la démonstration de la relation positive entre ce qui est exhibé et répété comme élément de force et le contrôle ou accès effectif à un capital spécifique de force, doive être évidente. La menace de renvoi faite par un collègue hiérarchiquement inférieur devient consistante si sa relation privilégiée avec le chef est du domaine public. Elle est juste agaçante si cette relation est inexistante ou si elle n'est pas connue.

D'où la nécessité pour la force proclamée de s'inscrire dans un système cohérent prenant en ligne de compte non seulement la force elle-même mais aussi les autres niveaux

de discours de pouvoir existant au sein d'un même individu et dans un même moment.

D'où également l'importance particulière qu'acquiert la redondance du discours.

1.1.4. LA REDONDANCE DU CONTENU

Tous les observateurs et commentateurs politiques finissent tôt ou tard par constater la pauvreté franciscaine de la majorité des contenus véhiculés par les politiciens.

C'est par ailleurs une notion du sens commun, que plus un gouvernement fait usage de la force, plus son discours est pauvre et redondant.

Si cela est vrai pour les gouvernements, cela l'est également par exemple dans une relation familiale. Dans une famille où règne la pédagogie de la "paire de claques" ou de la punition, les justifications, explications et discussions ouvertes sont habituellement de très bas niveau.

On répète l'impératif "tu ne peux pas faire ceci", "tu n'aurais pas dû faire cela" et on se dispense de commentaires supplémentaires.

Cela est patent, car parmi tous les axes constitutifs du pouvoir, la force est, sans l'ombre d'un doute, celui qui peut s'exprimer le plus synthétiquement. Tout ce dont la force a besoin dans son travail de proclamation, c'est d'être reconnue. Elle n'a pas besoin d'être expliquée ni comprise. D'une part parce qu'elle peut se passer de toutes les légitimités et d'autre part parce que c'est exactement sur elle que reposent et se développent a posteriori toutes les raisons et justifications importantes pour les individus et pour les groupes sociaux.

D'où le fait que tout discours de force se ferme sur lui-même et se développe en circuit fermé. Il n'est pas seulement redondant. Il est, en fait,"le plus redondant", puisque tous ses segments reviennent irrémédiablement vers la force elle-même.

Bien que le système de référence qui l'englobe puisse être sophistiqué et même complexifié, il n'a de sens que si, en son centre, il y a la force.

1.1.5. L'INTERPRETATION DE LA FORCE

Un dernier aspect mérite d'être mis en évidence lorsque nous parlons des formes utilisées pour la proclamation de la force: **son interprétation.**

Contrairement à ce que tant d'auteurs considèrent, et ce à quelque niveau que ce soit, **nous défendons que la force ne se dissimule pas et ne se travestit pas. La force ne prétend pas se faire passer pour autre chose, pour de l'autorité ou du droit par exemple.**

Les différentes formes qui autorisent et légitiment a posteriori la force dans des conjonctures, des cultures et des temps différents ne sont jamais un déguisement. Elles sont, assurément, des réponses nécessaires et éventuellement adéquates aux systèmes de référence de la force, à un moment donné, et tenant compte de la complexité des différents niveaux de groupements sociaux.

Elles ne sont pas cependant des moyens d'entourer, de cacher ou de rendre imperceptible la force.

La force vaut exactement pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle suscite lors de son interprétation correcte: la peur.

Personne n'a peur d'une arme qu'il ne connait pas ou à propos de laquelle il n'a pas la plus rudimentaire idée. Il en découle que cette arme ne se constitue pas comme force et reste absolument extérieure à une quelconque relation de pouvoir. Elle est dénvée de sens parmi les signifiants de force et, comme telle, elle ne fait que peupler l'univers des objets.

Aussi nécessaire que l'existence de la Force, il y a son interprétation. Mieux que cela : la possibilité d'être correctement interprétée.

Cela n'a donc pas de sens, à notre point de vue, de dire que la Force se déguise ou revêt d'autres formes.

Quand il semble que cela se produit, cela veut alors dire, soit que nous ne sommes plus en présence de la Force, soit qu'à la dimension de la Force d'autres se sont ajoutées permettant une coloration différente et à multiples facettes.

Proclamer la force veut dire la transformer en la question centrale. C'est l'instituer en référent de développements ultérieurs, en l'exprimant de telle sorte que des interprétations erronées ne soient pas possibles. Travestir la force de telle sorte qu'elle soit interprétée comme une quelconque autre chose serait, en dernière analyse, détruire son efficacité et par conséquent la force elle-même.

1.2. NOMMER ET DESIGNER L'ENNEMI

" Si le Juif n'existait pas, il nous faudrait l'inventer".

HITLER

L'axe discursif qui proclame la force se charge dans les grandes lignes de lui donner une forme. Il reste néanmoins à lui attribuer un sens.

Ce sens peut être défini à partir de l'existence d'un construit de quelque ordre qui fonctionne simultanément comme:

a) - condensateur d'agressivité
b) - cautionnaire de sens
c) - objet externe de reconnaissance

Ce Construit est: l'Ennemi

L'ennemi est, par définition, l'opposant, celui envers qui se dirige la force et chez qui on cherche à déclencher la peur au moyen de tous les mécanismes disponibles dans la proclamation de force. L'ennemi, une fois établi comme tel, est déjà par lui-même une raison de l'existence d'un discours de force. Sans ennemi la force s'épuise en intentions. Sans ennemi la proclamation de force n'est rien d'autre qu'un simple exercice sans objectif ni sens.

1.2.1. L'ENNEMI CONDENSATEUR DE L'AGRESSIVITE

Nous avons vu, par exemple avec GIRARD, comment ce qu'il désigne comme violence fondamentale existe éparpillée un peu partout et avec une fonction qui, de son point de

vue, est primordiale. Celle-ci étant, exactement, de placer la marque indélébile des différences qui, au lieu de refouler l'agressivité, la canalise et la personnifie en un seul.

En termes intra-psychiques, et autant que cela est conceptuellement accepté, les premières phases du développement font appel à la possibilité pour un individu d'intérioriser sous une forme clivée l'existence de bons et de mauvais objets internes.(1)

Nous croyons que c'est à partir de ces mécanismes archaiques d'intériorisation que s'établissent ensuite des mécanismes plus complexes, comme le sont par exemple l'identification et la projection, qui vont permettre, entre autres choses, une lecture nuancée du réel. Cela veut dire que chaque fois que sont activés des mécanismes de Force, la tendance raisonnable en termes intra-psychiques est à la régression vers la linéarité conflictuelle et ambivalente des premiers temps de la vie, autrement dit, à la reconnaissance des objets internes ou externes en termes de bons et mauvais.

L'ennemi en tant que condensateur de l'agressivité se transforme ainsi en un mauvais objet. Un objet privilégié de projections et fantasmes agressifs qui, dans la mesure où ils sont "hors" de l'individu, n'ont pas besoin d'être intérieurement conflictualisés et vécus. Ou mieux encore - étant donné que les sociétés elles-mêmes et les groupes sociaux déterminent *"qui sont leurs ennemis"* (les communistes, les fascistes, les hooligans, les punks, les cartels de la drogue, les Irakiens etc) - il devient facile d'investir dans ces ennemis pré-établis et collectivement partagés toutes les caractéristiques des mauvais objets.

---

(1) *KLEIN, M. - op. cit.*

1.2.2. L'ENNEMI: OBJET CAUTIONNAIRE DE SENS

Sont manifestement reconnus comme mauvais objets externes tous ceux qui provoquent le déplaisir ou en l'occurrence la peur.

Or, en ce qui concerne la construction de l'ennemi dans un discours de Force, cette affirmation semble être, à première vue, paradoxale. Si celui qui fait un discours de force cherche à déclencher la peur chez l'autre, comment celui qui se trouve "apeuré" peut-il répondre sur le même mode? Comment peut-on attribuer également à l'ennemi un discours de force?

La question n'est évidemment pas dans le fait que l'ennemi possède effectivement un quelconque type de force, mais dans le fait qu'il lui en soit attribuée une, entrainant exactement les mêmes résultats. HITLER avait raison de dire: *"Si le juif n'existait pas, il nous faudrait l'inventer"*. Du reste, les exemples de sujets apparemment improbables se voyant érigés en ennemis[1], sont nombreux dans toutes les circonstances et à tous les niveaux des groupes sociaux.

Ce processus d'attribution externe, qui utilise les mécanismes projectifs individuels, permet non seulement de désigner qui est l'ennemi, mais aussi de le rendre cautionnaire d'un sens qui:

- satisfasse, bien que très rudimentairement[2], les prétentions de rationalité des sujets;
- corporise en quelqu'un (individu ou groupe) de concret et reconnaissable un potentiel d'agressivité et de menace perçues comme suffisantes pour mettre en danger les formes

---

[1] *GIRARD, R. - Le Bouc - Emissaire, op. cit.*

[2] *HITLER disait que les juifs avilissaient la race, et e Occident, lors des premières années de la guerre froide, on attribuait aux communistes des pratiques cannibales. Comme arguments, on en conviendra, il y a plus sophistiqué.*

habituelles d'affirmation de celui qui prétend faire un discours de force.

1.2.3. L'ENNEMI: OBJET EXTERNE DE RECONNAISSANCE

Si l'ennemi est toujours quelqu'un ou quelque chose qui provoque la peur en attirant sur lui l'agressivité, et un cautionnaire de sens qui possède une "effectivité"(1) qui le distingue, il doit inévitablement, conformément aux circonstances (à la variation individuelle ou à la conjoncture des groupes), être facilement reconnaissable, devenant ainsi un ennemi pertinent.

1.2.3.1. L'ENNEMI PERTINENT

Le critère fondamental du choix de l'Ennemi Pertinent repose toujours sur l'existence d'une différence aisément reconnue, et sur la possibilité d'évaluer cette différence, mettant en cause l'affirmation habituelle de l'individu. A son niveau le plus élémentaire, l'Ennemi est celui qui met en cause la propre intégrité physique. Cela est vrai en termes individuels, de groupes, de grandes organisations et même d'Etats. L'Ennemi est ainsi corporisé, depuis le simple assaillant qui pointe une arme, en passant par le holding qui menace d'absorber telle et telle entreprise, jusqu'à l'Etat voisin qui nous envahit avec ses armes et met en cause l'intégrité nationale.

Un aspect fondamental de l'Ennemi Pertinent est ce que nous désignons comme "effectivité". Il est nécessaire au niveau du discours de la Force que l'Ennemi ait un "visage", quels que soient les développements ultérieurs ajoutés par d'autres niveaux discursifs.

---

(1) selon l'expression de J. Laplanche in "Teoria da Seduçao Generalizada", op.cit..

Si l'Inquisition a élu le Diable en guise d'Ennemi, sa Force s'est toujours exercée sur les sorcières, les envoûteurs, les possédés, les hérétiques, les Juifs, etc., qui pour une raison ou une autre étaient différents.

D'une manière encore plus personnalisée, nous connaissons, même dans l'actualité, des sujets individuels qui donnent un visage à une Force, qu'elle soit déjà institutionnalisée ou encore à institutionnaliser. Dans un passé recent, qui ne reconnaitrait les personages de Ceausescu, Bokassa, ou encore plus proche Saddam Hussein? De même, qui ne se souvient de la force émergente d'un Guevara, d'un Walesa ou d'un Mandela? Aujourd'hui comme toujours, quand la Force s'annonce, un Homme, un Idée, un Livre, un Objet[1], celui-là et nul autre, corporisent à un moment cette Force, opposée, différente, qui met en cause ce qui est établi et se transforme en l'ennemi.

1.3. L'ATTITUDE ACTIVE

Ainsi, au-delà d'une forme et d'un sens, nous pouvons isoler un axe de discours qui confère à la Force ce que l'on peut désigner comme un ***CONTENU*** c'est-à-dire un **mode spécifique de présentation et d'auto-affirmation.** Cette affirmation est une **affirmation active.** Active dans la mesure où elle implique l'action et où elle est toujours une riposte à l'Ennemi.

1.3.1. L'AFFIRMATION

L'affirmation en elle-même reflète, comme dirait MOSCOVICI *"une attitude claire. Elle distingue la position prise par*

---

[1] Au moment présent (1990), nous pouvons citer comme exemples d'un Homme: Hussein en Irak; d'un Idée: le fondamentalisme musulman; d'un Livre: "Les versets sataniques"; d'un objet: le pétrole. Exemples bien évidemment datés et probablement dépassés dans un avenir proche.

l'orateur de celle de l'adversaire qu'il attaque"(1), mais comme il l'ajoute lui-même *"un mot peut tout affirmer sans s'aider ni de la logique ni de la vérité"*(2).

Cela veut dire que la fonction fondamentale de l'AFFIRMATION est le refus de discuter la validité intrinsèque de ce qu'elle même prétend traduire.

Comme l'affirmait déjà BACON *"l'intellect humain, une fois qu'une proposition a été énoncée (soit par consensus et croyance générale, soit pour le plaisir qu'elle procure) force tous les autres à lui ajouter un nouveau soutien et confirmation".*

Cela étant, le rôle fondamental de l'AFFIRMATION est d'ébaucher une ATTITUDE qui se prétend contagieuse en même temps qu'elle délimite l'Ennemi.

L'adoption de cette attitude active et affirmative implique nécessairement une position de départ où rien de soi-même n'est mis en cause. Ainsi, on échappe irrémédiablement à la peur, vu que celle-ci réside dans le sentiment de perte de la forme habituelle d'affirmation de l'individu.

Dès lors, cette attitude est par excellence celle d'un discours qui se prétend de force, niant la peur elle-même et tentant d'enraciner son origine le plus près possible du biologique.

1.3.2. L'USAGE DU BIOLOGIQUE

Nous avons déjà vu, qu'au-delà de besoins essentiels (comme l'alimentation, le sommeil, etc.), il devient extrêmement difficile de savoir quels sont les

---

(1) *MOSCOVICI - op. cit. p. 196*

(2) *MOSCOVICI - op. cit. p. 196*

comportements humains qui doivent plus au biologique qu'au psychologique ou au social.

On constate cependant, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'expliciter, qu'à toutes les époques et dans toutes les cultures, l'un des comportements précocément socialisés est celui qui concerne l'agressivité. De même, on constate que l'une des émotions les plus travaillées en termes du social est la *PEUR*.

Ce travail de socialisation a pour objectif de transformer l'Agressivité en Passivité et Solidarité, et la Peur en Courage et Héroisme. On prétend par là occulter, bien que de manière temporellement limitée, un principe de base, qui est la défense en termes individuels du maintien de l'intégrité physique et de sa propre vie. Institutionnel ou non, ce principe est en général encore et toujours valable.

Ainsi le discours de la Force, par-dessous toutes les stratégies que d'autres niveaux discursifs lui ajoutent, privilégie encore la menace pure et simple de l'intégrité physique. Tous les régimes dictatoriaux sont aussi "experts" en tortures et "disparitions subites", tous les gangs multinationaux mettent en cause la vie des individus qu'ils contrôlent. A la limite, la force agit en détruisant ou en menaçant de détruire l'objet sur lequel elle s'exerce.

TABLEAU IV

	STRATEGIES DE LA FORCE	
FORME	PROCLAMATION DE LA FORCE	L'EXHIBITION
		LA REPETITION
		LA CONSISTANCE
		LA REDONDANCE
		L'INTERPRETATION
SENS	NOMMER ET DESIGNER L'ENNEMI	CONDENSATEUR DE L'AGRESSIVITE
		CAUTIONNAIRE DU SENS
		OBJET EXTERNE DE RECONNAISSANCE
CONTENU	L'ATTITUDE ACTIVE	L'AFFIRMATION
		L'USAGE DU BIOLOGIQUE

2. STRATEGIES DE L'AUTORITE

Comme nous l'avons vu dans le cas de la Force, les trois axes discursifs dégagés nous rendent compte de ce que nous avons désigné comme une **forme**, un **sens** et un **contenu**.

De même dans le cas de l'Autorité, et gardant présents à l'esprit les présupposés théoriques développés antérieurement (dans la II^{ème} partie), nous pouvons envisager trois grands axes discursifs qui caractérisent la stratégie de l'autorité et lui attribuent également une forme, un sens et un contenu.

- La forme lui est conférée par ce que nous désignerons comme L'INCARNATION DE L'AUTORITE, autrement dit, par l'existence d'un objet d'investissement spécifique et concret qui corporise et incarne l'autorité à un moment donné comme si celle-ci consistait en un attribut propre ou en une caractéristique individualisable.
- Le sens stratégique de l'autorité lui est attribué par un second axe discursif qui caractérise la nature de l'investissement de l'obejet qui incarne l'autorité, favorisant ainsi L'ORGANISATION DES AFFECTS.
- Le contenu stratégiquement reconnaissable dans l'autorité s'insère dans un troisième axe discursif qui définit les modèles de relation avec les autres niveaux discursifs (notamment avec la légitimité) impliquant la mobilisation d'un SYSTEME DE CROYANCES.

2.1. INCARNER L'AUTORITE

"J'irai à l'Arc de Triomphe, je serai seul, le peuple de Paris sera là et se taira"

De Gaulle

Nous avons déjà expliqué que tout discours de Pouvoir fait appel à un moment donné à des figures concrètes qui incarnent le Pouvoir. Ainsi le veut la spécificité humaine. Mais au niveau de la Force, cependant, le détenteur de ce capital spécifique, s'il a besoin d'une corporéité, n'a pas besoin d'une Individualité. Dans la stratégie de l'autorité, cependant, cette individualité est essentielle. L'individu n'est plus seulement (comme dans le discours de la force) un corps au service de l'accomplissement d'une action. Il n'est pas non plus, pas encore, un sujet se définissant par référence aux autres et à une instance qui règle les conflits et les accords entre eux(1) (discours de la legitimité).

L'individualité s'épuise dans la référence à elle-même, c'est-à-dire, qu'elle se définit par l'invocation de l'indépendance(2), par la possibilité d'innover au sein de ce qui est établi, permettant ainsi que chaque nouvel être incarnant l'autorité soit unique, particulier, spécial. D'où la difficulté attributive habituelle quand on parle des *"Grands Hommes"* qui ont peuplé l'Histoire(3).

---

(1) CARRILHO, M. M.(1989) - Elogio da Modernidade, Ed. Presença, Lisboa, p. 9.

(2) ibid.

(3) Voir Chap. II - IIIème partie - Les Protagonistes.

Le fait est que la possibilité de socialisation elle-même suppose un rapport nécessaire avec un individu affectivement investi. FREUD disait que: *"...Nous savons que la plupart des humains éprouvent le besoin impérieux d'une autorité à admirer, devant qui plier, et par qui plier, et par qui être dominés et parfois même malmenés. La psychologie de l'individu nous a appris d'où émanait ce besoin collectif d'une autorité: il nait de l'attirance vers le père".*(1)

Cette nécessité impérieuse dont parle Freud trouve sa racine dans le phénomène simple qu'est la Néotonie Humaine et qui implique que pour survivre un enfant ait besoin de soins et de stimuli. Ce fait implique également le surgissement de sentiments ambivalents qui, bien que dépassés dans le développement, ne sont jamais complètement oubliés. Incarner l'autorité est ainsi une nécessité humaine qui clive à l'extérieur et en relation à un objet précis nos sentiments d'Amour et de Haine.

HITLER est aujourd'hui considéré comme un monstre ou un fou, on lui refuse une quelconque aptitude aux sentiments connotés positivement, ou on le relègue dans les limbes des phénomènes pathologiques, donc, différents de nous. Cette façon de voir s'oppose absolument à celle qui a permis que des dizaines de millions d'Allemands l'aient perçu à une certaine époque comme le **Père de la Patrie.** Complètement Mauvais ou complètement Bon. Qui plus est, toute l'Histoire de la deuxième Guerre Mondiale parait exister en référence à cet Homme.

Le mécanisme qui préside à cette opération est l'Idéalisation qui, telle que la définit Mélanie KLEIN, est une défense contre les pulsions agressives. Dans ce sens l'Idéalisation est corrélative d'un clivage entre un bon objet idéalisé et pourvu de toutes les qualités et un objet dont les traits persécutoires sont également portés

---

(1) FREUD, S. - "Moisés E O Monoteismo" in op. cit.

au paroxysme. Le processus identificatoire à l'objet idéalisé qui, comme le soulignent LAPLANCHE et PONTALIS[1], *"contribue à la formation des dites instances idéales des personnes"*, correspond cependant à une seconde formation. C'est-à-dire qu'il s'éloigne de la relation inter-subjective que l'on appelle intériorisation, et également des prototypes de l'identification (par ex: incorporation, introjection). Le processus d'identification à l'objet idéalisé est déjà une assimilation du Moi à un Moi étranger ou à des caractéristiques de ce dernier prises comme objets partiels.

Ainsi, **incarner l'autorité**, c'est prêter corps à un idéal du Moi, non comme instance intra-psychique mais comme figure réelle et concrète. Cela implique au minimum l'existence d'un **protagoniste** et d'un **lieu central**, à partir duquel émerge le discours d'autorité.

---

[1] op. cit. p. 289 et 295

2.1.1 Le Protagoniste

" Le caractère mystérieux qui appartient à tous les tyrans dont le droit est fondé non sur la pensée, mais sur leur personne"

Kafka

Le Protagoniste du discours d'autorité est toujours quelqu'un qui utilise ses caractéristiques propres ou qui reproduit des traits spécifiques afin d'être immédiatement reconnu comme objet idéal - Bon ou Mauvais objet. Séducteur ou Répulseur(1), mais en tout cas, un personnage non ambigu et que l'on ne peut confondre avec aucun autre.

Promouvoir un discours d'autorité, c'est à la limite, déclencher la culpabilité de l'autre. Une culpabilité consciente ou inconsciente, qui se rapporte tantôt au désir qu'il suscite, tantôt à l'agressivité qu'il déclenche.

FREUD expliquait la fascination amoureuse, la dépendance envers l'hypnotiseur et la soumission au mentor, par le fait que les individus mettent à la place de leur propre Idéal du Moi, des personnages inconnus.A notre avis, ces personnages inconnus ne le sont pas, de fait. Tout comme l'Idéal du Moi résulte de la convergence du narcissisme, des identifications parentales et des idéaux collectifs, le personnage vécu comme protagoniste de

---

(1) Le développement détaillé de ces concepts est fait au Chap. II - Les Protagonistes (III^{ème} Partie).

l'autorité amalgame en lui ces mêmes conceptions et s'offre de plein gré comme lieu d'investissement externe(1).

Aussi important que l'existence de ces protagonistes, est le lieu à partir duquel ils émergent.

2.1.2. LE LIEU CENTRAL

La forme d'un discours quelconque se traduit par quelque chose qui émerge d'un fond. Or il est bien clair que tout discours, pour être écouté, doit occuper un espace visible et central qui, d'une certaine manière, le rende unique ou du moins différenciable.

La caractéristique spécifique de la localisation du discours d'autorité par rapport à d'autres discours, réside dans le fait qu'à la différence de ce qui se passe avec la force, où les divers aspects de sa proclamation oeuvrent dans le sens de la rendre évidente et omniprésente, ici la centralité est obtenue à travers:
- la médiation du protagoniste, qui doit se situer lui-même au centre du discours
- la relation étroite entre le désir des individus et le discours incarné.

Les exemples possibles sont nombreux. Moise, invoquant sur lui l'incarnation du désir du peuple Hébreu(2), les grands hommes religieux (Bouddha, Le Christ, Mahomet), certains des guerriers et politiciens qui ont marqué

---

(1) Nous reportons une fois de plus au Chapitre sur "Les Protagonistes", le développement détaillé des idées présentées ici.

(2) FREUD, S. in Moisés e o Monoteismo, op. cit. , dit: *"Comment est-il possible qu'un seul homme atteigne une efficacité si extraordinaire qu'il puisse former un peuple à partir d'individus et de familles, lui imprimer son destin pour des millénaires?*

l'histoire et reformulé le monde (Napoléon, Lénine, Mao, Hitler).

Dans tous les cas on constate que la centralité du discours est obtenue au regard du **désir** des individus. Si le désir se constitue comme la marque d'une absence, d'un manque, alors le lieu central de l'incarnation de l'autorité est par définition l'endroit où d'une certaine manière s'imbriquent les affects.

2.2. ORGANISER LES AFFECTS

Nous avons dit qu'au niveau du discours de la Force la relation qui s'établit est une relation de Domination--Soumission, et qu'au niveau du discours de l'autorité le type de relation doit être décrit comme de Commandement-Obeissance.

On assiste ici à la mentalisation de la part des deux participants dans la relation, de la place relative où ils se trouvent. Mais nous pensons que l'établissement de cette situation n'est rendu possible qu'au travers de ce que nous désignons comme l'organisation des Affects.

Nous entendons par cette désignation l'ensemble des processus qui en termes individuels favorisent exactement la transformation de la domination en commandement et de la soumission en obéissance. **Au niveau individuel cela est fait par la qualification et la quantification de l'investissement amoureux par le biais du contrôle de l'investissement libidinal.**

Autrement dit: l'acquisition du langage qui est concomitante à l'acquisition du symbolique implique de tisser chez l'individu des cadres de punitions et d'interdictions dans lesquels ce qui est en jeu est d'être ou de ne pas être aimé.

Cette organisation d'affects est accomplie, comme nous le savons, dans le sens d'une incitation des identifications, permettant qu'à la simple réaction de peur se substitue la culpabilité (de ne pas aimer, de transgresser, d'aimer, etc.).

L'Obéissance ne s'obtient que quand existe la présomption de la raison de l'autre, raison qui dans ce cadre ne se réfère à aucun processus logique mais à un cadre affectif dans lequel l'obéissance est la réponse possible, soit comme forme directe de démonstration d'amour, soit comme forme indirecte et culpabilisée d'expression de haine.

En termes pratiques, **L'ORGANISATION DES AFFECTS** se fait ainsi par référence directe à l'**ADHESION EMOTIONNELLE** ou, inversement, par la **REVOLTE**.

2.2.1. L'ADHESION EMOTIONNELLE

L'adhésion émotionnelle est, à notre point de vue, davantage que de l'obéissance, définie par Baechler (1978), comme *"Le fait de s'incliner devant la volonté d'autrui"*(1).

L'adhésion émotionnelle signifie que l'individu fait sien, de manière égosyntonique(2), un discours donné. Il le sent et il le vit comme s'il s'agissait d'une production personnelle, une donnée constitutive de soi-
-même, un sens, ou le sens d'une partie de soi.

Un peu comme dans les idées délirantes qui ne sont pas susceptibles de reformulation face à l'expérience et au réel, l'adhésion émotionnelle est par excellence la grande

---

(1) BAECHLER, J. - Le Pouvoir Pur, op. cit. p. 41.

(2) conforme au Moi.

stratégie de sens utilisée par le discours qui se prétend d'autorité(1). Celle-ci est obtenue, non plus comme c'était le cas pour la force, par la canalisation des pulsions agressives vers l'extérieur au moyen du clivage, mais par la possibilité de mise en oeuvre des défenses maniaques(2). Ce sont elles qui permettent le déni de la réalité psychique par la reviviscence et la renforcement de la toute-puissance et particulièrment du contrôle omnipotent de l'objet.

En tenant compte de ce qui a été dit précédemment sur la façon dont s'organise le développement humain et dont s'installe l'obéissance, il devient clair que diriger les affects en fonction d'un être concret, externe et investi de qualités supérieures, permet, du moins provisoirement, un cadrage efficace d'une situation qui est intrinsèquement conflictuelle.

Il est aisé de constater que bien des situations du monde actuel se rangent dans cette catégorie. Nombreuses sont les grandes opinions individuelles et collectives qui ont pour point de départ l'adhésion émotionnelle à un quelconque protagoniste.

---

(1) Ici pourraient prendre place des commentaires détaillés sur la fascination hypnotique. Freud, Moscovici et aussi Enriquez (in op. cit.), en ont produit de fort intéressants. Notre intérêt ne se portant néanmoins pas vraiment sur les conséquences de l'adhésion émotionnelle, nous remettons la plus ample discussion de ces phénomènes au chapitre concernant Les Protagonistes (chap. II - de la III ème Partie).

(2) "Les défenses maniaques se développent pendant la position dépressive comme une défense contre l'angoisse dépressive, la culpabilité et la perte. Elles s'appuient sur un déni tout-puissant de la réalité psychique, et les relations d'objet se caractérisent par le triomphe, le contrôle et le méphis". Hanna Segal in "Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein", P.U.F., Paris 1969, p. 126.

2.2.2. LA REVOLTE

Baechler (1978) considère que la révolte est le moyen spécifique de désobéissance à la puissance et qu'elle peut pour cela revêtir plusieurs formes individuelles ou collectives, actives ou passives, qui vont du martyre, de l'attentat et de la fuite au sabotage, à l'insurrection ou à la déification(1).

Dans le sens que nous attribuons ici à ce terme, la révolte ne se distingue en rien de l'adhésion émotionnelle, si ce n'est par le fait qu'elle organise les affects, pourrait-on dire, par la "négative". C'est-à-dire qu'alors que l'adhésion émotionnelle dénie la dépendance, la révolte inverse ce sentiment par le biais de ce que Mélanie Klein a qualifié de mépRis. Bien entendu, le mépRis est encore une façon directe de dénir la valeur de l'objet. "Un objet mépRisable n'est pas un objet qui inspire de la culpabilité, et le dédain avec lequel on le traite devient une justification pour l'attaquer ultérieurment"(2).

La révolte se pose donc toujours contre un objet significatif externe et reconnaissable, fonctionnant comme une unité de sens et permettant aussi aux individus d'escamoter la conflictualité interne et d'organiser les

---

(1) BAECHLER, J. - ibid. p. 53 à 57.

(2) SEGAL, H. op.cit., p. 87.

affects[1].

2.3. MOBILISER LES CROYANCES

"Doter l'homme d'une foi, c'est décupler sa force"

Moscovici

Même dans les sociétés les plus avancées nous constatons sans aucune difficulté que tous les systèmes de croyances ont un centre sans lequel le système s'effondrerait. Ce centre n'est pas une idée mais un homme qui diffuse ses idées; sans JESUS il n'y a pas de Christianisme, sans BOUDDHA il n'y a pas de Bouddhisme. **Pour aussi brillant que soit un ensemble d'idées,s'il ne trouve pas d'interprète, il ne se transformera jamais en un système de croyances.**

Cela ne veut pas dire que les idées n'existent pas ou qu'elles ne soient pas éventuellement efficaces, mais une foi individuelle n'est rien d'autre qu'elle-même.

Pour qu'une idée, une conviction, une forme d'approche du réel s'organise en un système de croyances, il est nécessaire que quelqu'un tenant un discours d'autorité la

---

[1] Un exemple on ne peut plus actuel de l'organisation affective par rapport à un protagoniste est celle qui entoure SADDAM HUSSEIN. Pour son popre peuple et pour certains autres Etats arabes, il est une nouvelle incarnation du prophète ou de Saladin, entrainant l'adhésion émotionnelle la plus complète dans un contexte d'une autorité évidente, bien qu'assumant que l'invasion du Koweit fut une erreur. Pour une partie du monde cependant, le même protagoniste est perçu comme imprévisible, fou ou dictateur sanguinaire, objet de révolte consensuelle, encore qu'on lui reconnaisse le courage d'affronter un demi-monde en armes.

développe. C'est exactement dans ce sens que va MOSCOVICI quand il dit que *"L'Homme ... est l'incarnation et le substitut d'un idée ..."*(1). Et ce, contrairement à ce qui paraissait logique, dans la mesure où il n'y a pas de comparaison possible entre la temporalité des hommes et l'intemporalité des idées. Cependant nous vérifions que les systèmes de croyances ne fonctionnent que tant qu'ils trouvent des protagonistes à la hauteur. Jésus est mort mais le Pape est vivant.

Mobiliser le système de croyances consiste ainsi essentiellement à faire coincider affects et idées et à construire des utopies.

2.3.1. FAIRE COINCIDER AFFECTS ET IDEES

"«Croire» signifie ne pas vouloir savoir ce qui est vrai"
Nietzche

Si les individus concrets sont antérieurs à leurs propres discours, la meilleure façon d'obtenir que d'autres individus prennent pour les leurs et pour de bons discours, des discours qui leur sont distants, est d'obtenir leur adhésion émotionnelle aux protagonistes qui les incarnent.

C'est d'ailleurs cette situation que l'on rencontre si souvent, quand on finit par constater que ce qui est dominant dans un système de croyances est la culpabilité qu'il inspire ou l'affect qu'il déclenche.

Faire coincider les affects et les idées est l'objectif stratégique d'un contenu qui prétend s'inscrire profondément dans la totalité psychologique individuelle et s'étendre ensuite aux différents niveaux d'interaction des individus entre eux.

---

(1) MOSCOVICI p. 202 - op. cit.

Si le moment de l'organisation des affects permet de labourer le terrain où seront plus tard cultivées les idées, obtenir la distance minimum entre les uns et les autres permet la création effective des systèmes de croyances, fondement irremplaçable de toute organisation sociale.

2.3.2 LA CONSTRUCTION DE L'UTOPIE

"le possible est la plus lourde des catégories"

Kierkegaard

Le lieu de l'utopie est le lieu du désir. Construire l'utopie, c'est essentiellement donner un nom concret et déchiffrable au désir de chacun. C'est, au fond, promettre que le manque ressenti, un jour ne le sera plus, si l'individu s'acquitte d'un parcours déterminé. Cette offre à long terme et généralement au cout élevé, est toujours aussi culpabilisante (si l'individu n'y arrive pas, c'est qu'il a mal fait quelque chose) qu'efficace. Il y a autant d'utopies que d'individus parvenant à inscrire leurs rêves privés dans la réalité. Il y en a eu d'idéologiques, de religieuses, de sociologiques. Il y en a eu d'universelles, et de strictement régionales. Il y a eu et il y a des utopies diverses toujours disponibles. Même si ellse ne servent à rien d'autre, elles collaborent assurément à l'organisation des affects et fonctionnent comme système de croyances.

En résumé, nous avons donc:

TABLEAU V

	STRATEGIES DE L'AUTORITE	
FORME	INCARNER L'AUTORITE	LE PROTAGONISTE
		LE LIEU CENTRAL
SENS	ORGANISER LES AFFECTS	L'ADHESION EMOTIONNELLE
		LA REVOLTE
CONTENU	MOBILISER LES CROYANCES	COINCIDENCE DES AFFECTS ET DES IDEES
		CONSTRUCTION DE L'UTOPIE

3. STRATEGIES DE LA LEGITIMITE

"Je vois beaucoup de soldats, je voudrais voir beaucoup de guerriers. A ce qu'ils portent on donne le nom d'uniforme. Au moins, que ne soit pas uniforme ce qu'ils cachent en-dessous".

Nietzche

Il serait souhaitable que les idées de légitimité soient organisées en systèmes qui répondent *"de façon satisfaisante à l'interrogation des raisons concernant un comportement donné. Ce système qui est un discours doit être valable tant pour les individus existants que pour les circonstances possibles dans une société donnée, devant pour cela être simple et logique"*(1).

Au-delà du fait si souvent énoncé de ce que *"tout système, y compris celui d'idées, tend avec le temps à se dégrader, à se corrompre et à se désintégrer"*(2), la seule prétention à des réponses simples et logiques aux raisons ultimes des comportements, dans un monde traversé par les contradictions les plus diverses, se perd dans un patchwork semé de trous indissimulables.

Du reste, la première grande question au niveau du discours de la légitimité est que celle-ci est une idée qui n'a pas de propriétaire. Personne ne se reconnait absolument dans un principe de Légitimité, et donc dans la lecture individualisée qu'on en fait, il y aurait toujours quelque chose à enlever ou à rajouter.

---

(1) LAUFER, R.. (1986) - Système de légitimité, marketing et sophistique, in "Plaisir de Parler", Ed. de Minuit, Paris.

(2) MORIN, E. (1981) - As grandes questões do nosso tempo, Ed. noticias, Lisboa.

Justement parce qu'elle n'est à personne, la Légitimité finit par être à tout le monde, qui la définit cependant comme appartenant à des êtres abstraits normalement situés au niveau politique, mais existant aussi dans les grandes Entreprises et Organisations.

Il en résulte une éternelle distance entre les individus concrets, et les idées et systèmes de légitimité en vigueur.

Ces décalages permanents et successifs ne sont pas(1) cependant si complexes à gérer qu'on pourrait le croire à première vue.

Le discours de la légitimité se nourrit comme nous l'avons vu de la nécessité individuelle d'appartenir à un groupe, de ne pas être différent. Il aspire uniquement au contrôle social des individus, un simple assentiment de ceux-ci lui suffisant pour ce faire. Du moment que personne ne crie trop fort que *"le roi Dagobert a mis sa culotte à l'envers"*, et que la contestation systématique d'un principe de légitimité ne s'organise pas, celui-ci continue de fonctionner, indifférent au fait que soit évident, pour chaque sujet considéré individuellement, le caractère arbitraire de l'institué.

Du reste, la stratégie même de la légitimité comprend la prévisibilité du changement de ces principes, au cas où se vérifie l'impossibilité de continuer à obtenir l'assentiment des individus.

- En premier lieu parce que, à la différence de ce qui se passe dans la force et dans l'autorité, sa FORME ne se traduit pas par des proclamations spectaculaires ni par des êtres spécifiques, mais par des TEXTES. Lesquels textes sont le porte-parole et le corps même de la légitimité.

- Ensuite, parce que la forme inintelligible et exégétique dissimule, entre les lignes et en coulisses, son SENS.

---

(1) ou du moins, n'ont pas été jusqu'ici....

Celui-ci, s'il existe, est accessible uniquement à un petit nombre d'initiés: LE CORPS DE FONCTIONNAIRES, qui davantage que des architectes, des constructeurs, des traducteurs et des interprètes, sont à la limite la raison d'être et le SENS ultime du TEXTE.

- Finalement, parce que le contenu d'un discours de légitimité renvoie irrémédiablement à la télélogie du fonctionnement social, niant l'importance individuelle et incitant au mimétisme et à la confrérie.

3.1. INSTITUER LE TEXTE

Le corps de la légitimité est le TEXTE. Un texte que LEGENDRE qualifie de sacré étant donné qu'il constitue le lieu delphique où s'obtiennent toutes les réponses (même si elles sont contradictoires) et où se résolvent toutes les querelles. Il aborde tous les thèmes et il est inépuisable.

L'expression matérielle de ce texte est un ensemble de Lois, de Règles et de Normes qui configurent le DROIT.

3.1.1. LE DROIT

> *"Seule la Loi fait le Droit. Donc, tout ce qui est Loi est Droit et il n'y a pas de Droit contre la Loi"*
>
> *De Jouvenel*

L'omniscience du Droit est totale. Il prévoit tout, et ce qu'il ne prévoit pas n'existe pas, tant qu'il ne figure pas dans le TEXTE. Il se prononce sur tout: la Géographie, l'Histoire, l'Art. Ce qui est Vie et ce qui ne l'est pas, le droit à celle-ci et dans quelles conditions. Au nom de l'harmonie universelle.

"C'est tout ensemble des croyances et des usages que se déduisent les règles de Droit employées au cours de l'évolution sociale pour rétablir incessamment l'harmonie incessamment troublée par le conflit des volontés".(1)

Cette façon de présenter le Droit que décrit Jouvenel exprime, à notre point de vue, d'une part la permanente caducité du Droit dans la mesure où les conflits de volonté imposent toujours, tôt ou tard, des nouvelles solutions normatives; et, d'autre part, elle définit sa pérennité en tant qu'instrument premier du Discours de Légitimité, puisque sans cet instrument, le fondement de ce discours (clivage entre Normes et Croyances) ne serait pas obtenu.

Le Droit fonctionne ainsi comme le lest du Discours de la Légitimité, tantôt augmentant tantôt diminuant son poids selon les nécessités propres de ce discours.

3.1.2. LE GRAND FETICHE

A notre époque, le Droit occupe, dans les dites Démocraties normalisées, une place apologétique et centrale, érigé qu'il est en Grand Fétiche(2). Ainsi l'entend LEGENDRE, ainsi l'entendons-nous pour des raisons qui sont essentiellement les mêmes, autrement dit parce que la nécessité d'un référent qui ne soit à personne et qui puisse être appliqué à tous trouve dans les mécanismes centralisateurs des diverses procédures légales et administratives sa possibilité d'expression centralisatrice et totalisatrice.

---

(1) DE JOUVENEL - op. cit. p. 252.

(2) Fétiche au sens premier que la psychanalyse lui donne: un objet partiel signifiant en lui-même et investi comme objet total, mais aussi au sens commun du terme:signe efficace de pouvoir sur-humain.

Cependant, la richesse d'un texte si immense et si prolixe[1], bien qu'elle prenne pour dogme de base que **"sa méconnaissance ne peut servir comme alibi de défense"**, finit nécessairement par rester éloignée des individus et des évènements auxquels elle pense faire référence.

Son accessibilité n'est possible que pour quelques initiés - un cadre de spécialistes - qui se penchent tour à tour sur le même objet, et qui constituent ce que nous avons appelé le CORPS DE FONCTIONNAIRES.

3.2. LE CORPS DE FONCTIONNAIRES

"Vous êtes le corps du Christ, et vous êtes ses membres, chacun pour sa part"

Saint Paul

Nous avons dit que le sens du TEXTE, s'il existe, réside dans ses fonctionnaires, non pas en chacun d'eux individuellement, mais en tous dans leur ensemble. D'où l'appellation de corps de fonctionnaires que nous donnons à cet ensemble spécifique qui dépasse la forme et progresse sur un axe de recherche de sens. Estimant peut-être, comme le dirait Nietzche, que *"n'importe quel sens est meilleur que l'absence de sens"*.

Nous l'appelons corps, parce que nous considérons que le corps (tout comme le texte)..." *est ce qui échappe à la communications et à la signification. C'est une productivité qui*

---

[1] Il existe le Droit international. communautaire, constitutionnel, administratif, pénal, civil, commercial, industriel, maritime, rural, social, etc...

comprend un double processus transformationnel. Il a, d'une part, un sens dans le croisement et l'entrecroisement avec d'autres corps, d'autres énoncés et d'autres formes. D'autre part, il a un effet redistributeur vu qu'il s'ouvre sur un espace de construction/destruction possible des corps et de leurs productions"(1).

A notre point de vue, le corps finit par être, comme le texte, *"quelque chose qui cherche à esquiver les rets de l'économie du troc, en s'affirmant par son inutilité, par sa signifiance irréductible à un quelconque signifié, par sa perversion déviée de toute mystique créatrice"*(2).

Le **CORPS DE FONCTIONNAIRES DU TEXTE** se constitue ainsi, dans la continuité de l'axe d'attribution de sens de la force et de l'autorité, comme héritier des "construits" relatifs à la désignation de l'ennemi et à l'organisation des affects. Sauf que l'ennemi n'a besoin ici d'aucune spécification ou de sens préalable parce qu'il est circonscrit par le texte lui-même, et les affects théoriquement déjà organisés impliquent l'acceptation de la part des individus du caractère indispensable du texte. Freud disait que: *"La civilisation (...) doit se défendre des individus, et ses règlements, institutions et ordres sont orientés vers cette tâche"*(3). Partant de ce principe qu'il perçoit comme raisonnable, le CORPS DE FONCTIONNAIRES du texte, imbu de légitimité, remplit sa fonction qui, malgré l'enchevêtrement des différents aspects, consiste essentiellement en:

- L'interprétation du texte
- La gestion du texte
- La ritualisation du texte

---

(1) LEAL, I. (1986) - O corpo como texto e como discurso in "Análise Psicológica", nº3, Lisboa. 1990.

(2) PRADO COELHO, E. (1974), op. cit.

(3) FREUD, S. - O Futuro de uma Ilusão in op. cit.

3.2.1. L'INTERPRETATION

Par définition, interpréter, c'est rendre clair. Dans un sens plus psychologisant, interpréter consiste essentiellement à mettre en évidence le sens latent d'un matériel.

Or la fonction interprétative du Corps de Fonctionnaires du Texte n'a que métaphoriquement quelque chose à voir avec ce sens de l'interprétation. Non pas précisément du fait de la multiplicité du texte, puisque par définition également, ne demande à être interprété que ce qui n'est pas clair, mais plutôt du fait déjà évoqué que toute légitimité correspond à un arbitraire, à une idée sans propriétaire. D'où il découle que l'interprétation prétendument objective et impersonnelle s'estompe irrémédiablement dans la résonance intime de chacun de ses interprètes. Il n'en résulterait aucune conséquence si la trivialité de l'évènement pouvait être intégrée comme faisant partie des limites du Corps de Fonctionnaires et du Texte lui-même. Mais la transcendance du Texte refuse une telle possibilité, et le Corps de Fonctionnaires qui le sert, encore plus. Toute l'interprétation s'inscrit ainsi dans les nécessités auto-justificatives et auto-légitimantes du Corps de Fonctionnaires transformés en gestionnaires du Texte.

3.2.2. LA GESTION

SPEER, ministre du III^{ème} Reich, disait que *"la vue de la souffrance des hommes a eu une influence sur mes sentiments, non sur ma conduite"*(1), voulant ainsi, simultanément affirmer son individualité, souligner

---

(1) SPEER, A. (1971) - in "Au coeur du III^{ème}Reich" cité par MOSCOVICI, S. in "L'âge des foules", op. cit.

l'aspect impératif de sa place de fonctionnaire, et partant de là, légitimer sa conduite.

La gestion du texte est, dans tous les cas, cela même: au nom d'un quelconque principe de légitimité, découvrir les points de fuite, les ambiguités, les détails qui donnent un sens à quelque chose dont le sens est absolument douteux et discutable.

La référence à un texte de légitimité rend désuets les autres principes éventuels. Nous savons tous à quel point les questions de la Justice, de la Raison, du Beau, deviennent périphériques par rapport aux discours *"impersonnels"* et hermétiques des juristes et des avocats, des bureaucrates et des politiciens, etc.

Aujourd'hui, comme hier, on envahit un pays au nom de l'unification d'un peuple, on décrète un blocus au nom de la solidarité ou de la liberté ou du droit à l'auto-détermination, ou on fait rigoureusement l'inverse, exactement pour les mêmes motifs‹1›. C'est cela que l'on appelle gérer, et c'est également pour cela que Machiavel est toujours d'actualité quand il dit: *"les prétextes n'ont jamais fait défaut à un prince pour justifier son manque de parole"*(2).

3.2.3. La Ritualisation

Nombreux sont les rituels qui, à la limite, maintiennent la stabilité d'une hiérarchie sociale‹3›,

---

‹1› Nous pensons concrètement à deux situations parallèles et très similaires, avec des résolutions et des positions diamétralement opposées: l'invasion de Timor-Est par l'Indonésie et l'invasion du Koweit par l'Irak. Dans le premier cas, il ne s'est rien passé. Dans le second cas, on a les conséquences sous les yeux.

‹2› MACHIAVEL in O principe, op. cit.

‹3› THINES et LEMPEREUR - op. cit. p. 812.

et sont pour cela importants du point de vue de la cohésion du groupe. Mais, outre ceux-là, il existe ceux auxquels nous faisons allusion ici, quand nous prétendons mettre en évidence la ritualisation du texte comme unité de sens du corps de fonctionnaires. On n'a là rien de plus que des *"gestes récurrents par leur stéréotype, vides de signification symbolique"*(1).

Il suffit de lire le journal ou de regarder un peu la télévision pour savoir, avec une marge d'erreur insignifiante, quelles sont les positions de chaque corps de fonctionnaires concernant un sujet donné. Qui oserait, prôner la destruction de l'Amazonie, ou dire que la réunification de l'Allemagne est indésirable, ou que la pollution atmosphérique n'est pas une question importante?

La ritualisation nous donne ainsi un presque rien d'information. Absolument redondante, elle dit ce qu'il est envisageable qu'elle dise, elle fait ce qu'il est envisageable qu'elle fasse. Inaugurant ponts et autoroutes, parlant des nécessités de développement régional, portant cravate et invoquant toujours la paix et la liberté, les rituels du corps de fonctionnaires ne servent que d'élément externe de sens de sa propre existence, et de baromètre détraqué d'une homogénéité de comportements qui ne mettent pas en cause la légitimité.

3.3. LE MIMETISME

> *"On finit donc toujours par imiter au lieu d'aimer. On abandonne le plaisir d'être avec quelqu'un pour la satisfaction de devenir comme lui"*
>
> *Moscovici*

---

(1) Ibid. p. 811.

Mimer, c'est se rendre ressemblant. MOSCOVICI parle du memétisme comme étant inévitable chez l'être humain et le conçoit comme étant la manière d'être de l'homme socialisé et en société, laquelle se substitue à la tendance érotique de l'homme individualisé et en situation de couple. D'où l'affirmation de *"ce que commence l'Eros, la Mimesis l'achève"*, à laquelle il ajoute que *"la progression des désirs mimétiques a pour contre-partie la régression des désirs d'énamoration"*(1).

Comme fondement de cette possibilité mimétique il ne semble y avoir aucune pulsion(*) mais plutôt ce qui se pose comme la primière forme d'apprentissage: l'imitation. Imitation qui signifie à la limite que l'on répète instrumentalement gestes et comportements dépourvus de sens pour soi-même. Le seul sens de l'imitation semble résider dans le désir d'<u>être</u> semblable au modèle que l'on imite.

Tout le processus de socialisation élabore du reste ce désir d'<u>être l'autre</u> ou d'<u>être comme l'autre</u> d'une façon un peu curieuse, nous dirions même plus, paradoxale, dans la mesure où il incite d'une part à se rendre semblable (l'égalité), et il stimule d'autre part l'appartenance à des groupes dissemblables entre eux (les confréries). C'est ce paradoxe qui finit par se transformer en le contenu ultime des discours de légitimité.

---

(1) op.cit., p. 351.

(*) Moscovici ne propose aucune notion de pulsion mimétique - du moins pas dans le sens attribué par la conceptualisation psychanalytique à la pulsion - bien qu'il manipule ensuite l'Eros et la Mimesis comme des concepts de même niveu épistémologique.

3.3.1. L'EGALITE

"Le mythe du bonheur est celui qui recouvre et incarne, dans les sociétés modernes, le mythe de l'égalité"

Baudrilland

la défense de l'égalité en tant que valeur constitutive d'un discours qui se veut de Légitimité est claire. En fait, n'être pas pareil, s'éloigner de la moyenne, manifeste une différence. Et toute différence est dangereuse(1) du fait qu'elle peut se transformer à tout moment en exclusion.

La nécessité d'être semblable repose donc beaucoup plus sur la crainte de la différence (et sur le danger de punition/exclusion qu'elle peut entrainer) que surun quelconque principe téléologique de communion universelle. Mieux encore, les différences biologiquement déterminées de sexe, d'âge et de race démentent cette mythologie égalitaire et superposent au départ plusiers "égalités différentes". En fait, même por être "comme tout le monde", il faut trouver un référent, étant donné qu'il n'existe pas un "monde" mais beaucoup de "mondes" dissemblables entre eux.

La différence qui s'établit entre les groupes sociaux où le discours de la Légitimité est prépondérant, et ceux qui en restent au discours de l'Autorité, c'est qu'alors que dans les seconds la référence directe est faite au Meneur, au Père, au Héros, etc., en tous cas toujours à un être concret et proche, dans les premiers l'origine de la référence est de l'ordre de l'indéterminé: c'est la norme,

---

(1) Concernant cet aspect, consulter la présentation sur le travail de René Girard (III ème partie).

la règle, la loi, ou alors la rumeur, l'opinion publique, la mode, quelqu'un d'inconnu ou de distant.

L'égalité est ainsi un étrange phénomène, étant donné que la possibilité de devenir identique à quelqu'un pris comme référent se fond dans la profusion de modèles disponibles.

La solution trouvée pour cette nécessité d'appartenance et de référence, finit ainsi par résider dans ce que nous désignerons comme **CONFRERIES.**

3.3.2. LES CONFRERIES

> *"Tout est bon du moment que cela fortifie la communion, augmente sa portée, rappelle son existence, rende le pacte plus difficile à rompre"*
>
> *R. Caillois*

FREUD disait: *"c'est cette revendication d'égalité qui constitue la racine dela conscience sociale et du sentiment du devoir"*(1) et MOSCOVICI, sur le même thème, soulignait que *"L'esprit de corps, l'esprit public ont pour fondation ce revirement: on renonce à ses envies, ou fait une croix sur ses ambitions les plus chères, afin d'obliger tout le monde à accomplir le même sacrifice"*(2). Il semble même que nous revenions au mythe de "Totem et Tabou" et que nous retrouvions la possibilité de fondation d'un ordre social à partir de la symbolisation et du refoulement, comme le défendrait ENRIQUEZ. Nous trouvons la possibilité de formation de groupes à partir du renoncement aux désirs eux-mêmes, du contrôle permanent dans la

---

(1) Ensaios de Psicanálise, op.cit. p. 146.

(2) op.cit. p. 358.

frustration et dans le respect d'une règle uniquement consesuelle.

Ces confréries, que ce soit les lobbys multinationaux, les gangs d'adolescents, les groupuscules religieux, les sectes idéologiques, les communautés scientifiques, les clubs sportifs, finissent toujours par être le contenu ultime d'un discours de Légitimité.

CAILLOIS disait que: "*La société, en fait, ne se soucie que de la façade, et du moment qu'un ordre superficiel est respecté, elle s'estime satisfaite et fait peu de cas de la valeur intime des êtres qui la composent*"(1). Or le discours de la Légitimité s'adresse directement au social, ignore les individus en tant qu'êtres concrets et ne se soucie, comme dirait CAILLOIS, que de la "façade", une façade qui cache le climat courant de la société, "*fait de respects mesquins, de fautes incertaines, parfois de crimes invisibles*"(2). Il s'adresse à un appareil psychique groupal qui représente, comme le définit KAES, "*une fiction efficace, dont le caractère principal est d'assurer la médiation et l'échange des différences entre la réalité psychique dans ses composantes groupales et la réalité groupale dans ses aspects sociaux et matériels*"(3).

En résumé, nous avons donc:

---

(1) CAILLOIS, R. - Instintos e Sociedade, op. cit. p. 84.

(2) CAILLOIS, R. - I bid. p. 85

(3) KAES, R. (1976) - L'appareil psychique groupal, Dunod, Paris.

TABLEAU VI

	STRATEGIES DE LA LEGITIMITE	
FORME	INSTITUER LE TEXTE	LE DROIT
		LE GRAND FETICHE
SENS	LE CORPS DE FONCTIONNAIRES	L'INTERPRETATION
		LA GESTION
		LA RITUALISATION
CONTENU	CHERCHER LE MIMETISME	L'EGALITE
		LES CONFRERIES

TABLEAU VII

LES STRATEGIES D'ACTION DU POUVOIR

	FORCE	AUTORITE	LEGITIMITE
FORME	PROCLAMATION DE LA FORCE	INCARNER L'AUTORITE	INSTITUER LE TEXTE
SENS	NOMMER L'ENNEMIE	ORGANISER LES AFFECTS	CREER UN CORPS DES FUNCTIONNAIRIS
CONTENU	L'ATTITUDE ACTIVE	CREER UN SYSTEME DE CROYANCES	CHERCHER LE MIMETISME

CHAPITRE II - LES PROTAGONISTES DU DISCOURS DE POUVOIR

Nous avons jusqu'à présent considéré les différentes modalités et stratégies qui servent un discours de pouvoir.

Mais, évidemment, pour qu'un discours de pouvoir soit efficace, la seule existence d'une stratégie ne suffit pas.

Toute stratégie requiert d'une part d'être orientée en fonction d'un contexte (le public, cf. chap. 3) et d'autre part d'être véhiculée par quelqu'un.

L' existence de ce quelqu'un est un point acquis. Mais il n'en est pas ainsi, néanmoins, de l'importance qui lui est attribuée par divers auteurs.

En termes très génériques nous pourrions dire qu'il existe deux grands courants qui se prononcent sur ces protagonistes.

Le premier, qui peut parfaitement être résumé par l'affirmation de Pierre MANNONI selon laquelle *"les caractéristiques de personnalité que possède un meneur ne feront de lui un chef que dans la mesure où les facteurs situationnels exigent son profil et pas un autre"*[1] ou *"en un mot, c'est la situation qui crée le chef et non l'inverse"*[2], valorise nettement le contexte, les facteurs

---

[1] MANNONI, P. (1985) - Psicologia Colectiva, Ed. Europa-América, Lisboa, 1987 p. 64.

[2] Ibid, p. 63.

situationnels, la dynamique sociale. C'est la position officielle des formulations marxistes ainsi que de pratiquement tous les courants sociologiques.

Le second attribue cependant aux personnages du discours de pouvoir un rôle important. On trouve dans ce cas FREUD qui, dans son étude sur "Moise et le monothéisme" défend vigoureusement qu' *"il serait vraiment passionnant de constater que l'influence de quelques grands hommes sur l'histoire universelle est indéniable"*. Se rangeant également à ce point de vue, on trouve finalement toute une tradition fonctionnaliste, qui à partir des années 50 a étudié de manière systématique la fonction de "leadership". Tout d'abord en essayant de définir les traits psychologiques du leader universel: *"autrement dit, des sujets ayant la capacité de diriger efficacement n'importe quel groupe dans n'importe quelle situation"*[1]. Ensuite, en relevant les comportements qui caractérisent la meilleure manière de diriger.[2]

Entre l'un et l'autre, comme d'habitude, se développe une troisième tendance conciliatrice qui fait interdépendre l'un et l'autre facteur, c'est-à-dire les caractéristiques de personnalité et les facteurs situationnels. STOGDIL par exemple considère qu'après que les évènements aient mené au choix d'un leader, celui-ci doit, malgré tout, donner des preuves de certaines qualités personnelles telles que l'activité, le mouvement et l'efficacité.[3]

A cette troisième tendance se joignent les perspectives contingentielles qui, essentiellement, admettent

---

[1] JESUINO, C. 1987 - Processos de Liderança, Livros Horizonte, 1987, p. 18.

[2] Exp. de L'Université de Ohio et Michigan in "Processos de Liderança", op. cit.

[3] STOGDILL in "Psicologia Colectiva", p. 64.

l'efficacité du leadership comme fonction de la situation, autrement dit, elles considèrent qu'un même leader pourra être hautement efficace dans certaines situations et moins efficace dans d'autres.[1]

Comme d'habitude ici, la première confusion réside dans le fait que deviennent synonymes des concepts qui en extension traduisent des réalités différentes. Le "grand homme" dont parlent FREUD et MOSCOVICI, "le meneur", "le chef", "le leader", "le commandant", sont-ils tous une seule et même personne? Nous pensons que non et nous prétendons justement démontrer que chaque axe discursif du pouvoir a, du fait des exigences des stratégies discursives elles-mêmes, des protagonistes privilégiés en fonction de leurs caractéristiques de personnalité.

Ainsi, dans ce chapitre consacré aux protagonistes, nous nous proposons de :

- trouver les protagonistes privilégiés de la force, de l'autorité et de la légitimité, en tenant compte des paramètres décrits antérieurement pour ces catégories
- trouver les équivalences entre les nécessités stratégiques de chacun des discours de pouvoir et les possibilités de prestation individuelles, en accord avec les donnés de la psychologie et de la psychopathologie sur la personnalité humaine.

---

[1] Les modèles de Fiedler, 1964, 1967, 1978; le modèle décisionnel de Urom et Yeton 1974; le modèle systémique de Bass et Valenzi, 1974 et le modèle de Osborn et Hunt, 1974 in "Processos de Liderança", op. cit.

1. DES PROTAGONISTES DIFFERENTS POUR DES DISCOURS DIFFERENTS

Si, comme jusqu'ici, nous considérons que le Discours de Pouvoir se structure sur des axes constitutifs bien délimités, nous pourrons comprendre avec une certaine facilité que chaque niveau du discours fait appel à des protagonistes quelque peu différents entre eux qui ne peuvent, en aucune manière, être mis dans le même panier.

1.1. LE PROTAGONISTE DE LA FORCE: LE CHEF

Le protagoniste de la Force est quelqu'un qui domine et qui, en suscitant la peur, implique la soumission.

C'est aussi quelqu'un qui, comme nous l'avons vu, a une corporéité irréductible à n'importe quelle autre, et qui, grâce au niveau discursif auquel il se situe et au type de relation qu'il établit, se passe mieux du symbolique et utilise mieux l'imaginaire.

Le protagoniste de la Force est le Chef. Un chef à la manière de celui de la Horde Primitive décrite dans "Totem et Tabou", auto-référencé et tout-puissant.

Il correspond en beaucoup de points au "meneur totémique" décrit par MOSCOVICI. Ces meneurs qui "font constamment étalage de leurs qualités extraordinaires"[1] paraissent être "désignés par Dieu, par l'histoire ou par la nature". Ils sont, comme on le disait à propos de STALINE: "Un surhomme doté de qualités surnaturelles à l'égal d'un Dieu. Un tel homme est supposé

---

[1] MOSCOVICI - op. cit. p. 450

tout savoir, penser pour tout le monde, tout faire et être infaillible"[1].

Mais, au-delà de ces considérations, ce qu'il parait important de souligner à ce niveau de protagonistes est la distance effective qu'ils mettent entre eux et les individus qui leur sont assujettis, la dimension presque autiste de leur fonctionnement, qui se fait toujours en référence à eux-mêmes et à leurs désirs, complètement étrangers aux autres (à L'Autre).

Le Chef dans ce sens, est le Centre. Un centre qui, d'une manière parfaitement amorale, envisage le milieu qui l'entoure comme um prolongement de lui-même et un écho de ses propres besoins.

C'est un chef qui, à l'image de ce qui est décrit dans "Totem et Tabou", refuse l'amour et le geste d'amour et construit le groupe sur cette base et sur cette prémisse.

C'est, enfin, le seul lieu de la loi et de la parole, puisque lui-même est l'action et le verbe à l'unisson.

D'où la nécessité de sa mort. Puisque, comme dirait KAUFMAN, "Le thème du meurtre du chef de la horde se trouve désormais, du fait de l'assimilation de la toute - puissance des pensées à l'investissement narcissique du langage naissant, promu lui-même au registre de la constitution du langage. Et l'hypothèse du meurtre originaire peut alors être formulée en ces termes: l'entrée de l'humanité dans le langage a pour contre-partie l'émergence d'une culpabilité collective et l'inscription de l'interdit pour autant que le groupe s'est donné dans l'éviction de l'omnipotent la condition de son appropriation de la puissance signifiante"[2]

---

[1] B. LAZITCH - "Le Rapport de Khrouchtchev et son Histoire" in Moscovici - op. cit. p. 450.

[2] KAUFMAN - op. cit. p. 60

"Devoir mourir" en tant que chef permet cependant, dans le partage de la "puissance signifiante", la parole et la diffusion de la parole elle-même.

La conséquence la plus importante de ce fait réside clairement en ce que le chef ne peut pas avoir d'héritiers comme il n'a d'ailleurs pas de prédécesseurs, puisqu'il synthétise en lui l'action et la parole, et les clive irrémédiablement en disparaissant.

Il apparait un peu par génération spontanée et il disparait en laissant, comme trace ténue, la parole partagée et fragmentée.

Tel est le destin des chefs. De ceux qui comme Néron, Caligula, Staline ou Hitler, ont privilégié le discours de la force.

1.2. LE PROTAGONISTE DE L'AUTORITE: LE MENEUR

Le protagoniste de l'autorité est quelqu'un qui commande et qui, en suscitant la culpabilité, implique l'obéissance.

Ici aussi, l'individualité du sujet joue un rôle important. Moins central que dans le cas de la force, puisqu'ici le symbolique a un poids fondamental, mais en tout cas encore appréciable.

La grande distinction que l'on pourrait faire à ce niveau, par rapport à la force, réside du reste dans le fait que dans le discours de la force il n'y a pas la possibilité de réponses où interviennent des mécanismes de défense tels que le refoulement et le déplacement, contrairement à ce qui se passe dans le discours de l'autorité. Il en résulte que le protagoniste de la force

est celui-là et nul autre, alors que le protagoniste de l'autorité, bien qu'il ait une individualité au départ, peut souvent se confondre avec d'autres individus chez lesquels existe un même investissement symbolique.

En termes individuels, cela se comprend facilement: il n'y a qu'un Père, mais presque tout le monde recherche des petits papas au long de son existence.

En termes collectifs, cependant, les protagonistes de l'autorité sont, encore et toujours, symboliques de pères réels ou imaginaires qui prennent soin de nous et nous aiment, à la mesure, sinon de notre réalité, au moins de notre désir.

A la différence de ce qui se passe avec le protagoniste de la force, qui crée le groupe à partir du refus de l'amour, **le protagoniste de l'autorité crée le groupe à partir d'un geste d'amour.**

Ce geste d'amour spontané implique les principales caractéristiques du groupe comme FREUD l'annonçait déjà et comme ENRIQUEZ, en le reprenant, le mettait en évidence:
- le groupe n'est rien de plus qu'une émanation du chef, il vit par lui, à travers lui, avec ses règles et avec ses désirs;
- le groupe se constitue sur une base égalitaire puisque tous sont égaux dans l'amour du Père.

Ces deux caractéristiques ne sont pas de moindre importance. Elles sont même fondamentales et absolument indispensables dans la création du social et dans la promotion de l'individuel. Les raisons sont claires et étudiées à saturation par tous les auteurs qui, d'une certaine façon, ont fait des recherches sur ce phénomène:

TARDE, LE BON, FREUD, MOSCOVICI, EDELMEN, ENRIQUEZ, KAUFMAN, etc...[1]

Parmi tout ce qui a été dit, cependant, certains aspects méritent une attention spéciale.

MOSCOVICI disait que: "l'histoire ne se fait pas sans grands hommes", et nous pensons que **le protagoniste du discours de l'autorité est le grand homme par excellence.**

Grand, car fait de la réminiscence que chacun de nous a de son propre père (réel ou imaginaire), grand, ou du moins plus grand que nous, qui prend soin de nous et nous protège; il connait la réponse à toute chose et il est pendant quelque temps aussi important que n'importe quel héros. Le protagoniste du discours de l'autorité est, inéluctablement, un PERE, celui que l'on imite, que l'on admire, que l'on désire être ou avoir, que l'on aime. Mais c'est également celui qui nous trace les limites, nous punit, nous culpabilise et pardonne, contre lequel nous nous révoltons, que nous haissons un instant, pour dans l'instant suivant l'aimer de nouveau et le hair et l'aimer, toujours et toujours.

Le père est également et toujours, **le médiateur des idées.** En nous donnant le symbolique, il nous fait accéder à un monde inconnu de valeurs super-importantes, que nous ne comprenons pas, mais qui sont assurément les meilleures, puisqu'il le dit, puisqu'il le veut.

---

[1] TARDE - As Leis Da Imitação, Ed. Porto
Le BON - Psicologia Das Multidões, Pensadores/Delraux, Lisboa, 1980.
FREUD - op. cit.; MOSCOVICI - op. cit.; EDELMEN, B. - L'Homme Des Foules, Payot, Paris 1981.; ENRIQUEZ - De la horde à l'Etat; KAUFMAN - op. cit.

Nous adhérons à cela et à tout le reste par amour pour lui et nous faisons n'importe quoi pour lui plaire et nous assurer son amour.

Robert MICHELS disait que:"Les masses éprouvent un besoin profond de s'incliner devant les grandes idéalités, mais aussi devant les individus qui, à leurs yeux, représentent celles-ci"[1]. Rigoureusement considéré, c'est exactement l'inverse: les masses et les individus qui les composent ont besoin de s'incliner d'abord devant des grands hommes et seulement après devant les grandes idées qu'éventuellement ils véhiculent.

Encore que cela soit "toute une série de faits qui scandalisent l'intelligence, offusquent la conscience et défient la science" comme dirait MOSCOVICI[2], il suffit de penser une seconde à combien admirent MARX, FREUD, EINSTEIN, DARWIN, etc, et à combien d'entre eux connaissent, en fait, leurs idées.

Le discours de l'autorité, comme nous l'avons vu, n'est pas nécessairement uniforme. Il peut se dédoubler en deux grands types selon qu'il privilégie "les soins" ou "l'amour". Ces deux faces de la même médaille se combinent parfois savamment (comme l'ont fait pendant quelque temps De GAULLE ou PERON) mais, la plupart du temps, un des styles prédomine nettement, selon les propres caractéristiques du protagoniste.

Nous désignerons comme "Meneurs Séducteurs" ceux qui tiennent en particulier un discours amoureux, promouvant le désir de ceux qui l'écoutent, et suggérant attention, affect et proximité.

---

[1] MICHELS, R. - Les Partis Politiques op. cit. p. 62

[2] MOSCOVICI - op. cit. p. 237

Le Discours de la Séduction de l'un est toujours le discours du désir de l'Autre et dans cette mesure, il fonctionne par la positive, sans recours à la menace ou à la punition, offrant plutôt des paradis perdus et des gratifications insoupçonnées et pleines.

A l'inverse, nous désignerons comme "Meneurs Répulseurs" ceux qui fonctionnent préférentiellement dans le registre des "soins" c'est-à-dire, évoquant leur plus grande connaissance de ce qui est mieux pour l'Autre. La menace de la punition et du châtiment est ici implicite, pas tant comme un acte délibéré de la volonté du meneur, mais comme une nécessité disciplinaire, en tout cas toujours utile pour les "pauvres enfants immatures".

Bien que le discours Séducteur et le discours Répulseur se tissent au sein du même registre de discours, les conséquences en termes individuels et collectifs sont en fait différentes.

Tous deux s'adressent à la possibilité culpabilisante de leurs auditeurs. Mais alors que les meneurs Répulseurs la dirigent en douceur en direction du refoulement et, dans cette mesure, ouvrent les portes à d'autres possibilités discursives, les meneurs Séducteurs la maintiennent à la surface, impliquant des mécanismes de clivage qui favorisent une culpabilité plus inconsciente mais pas pour autant moins active.

On constate cependant que l'histoire politique du monde est riche en exemples de "pères répulseurs" (FRANCO, SALAZAR, KHOMEINY, par ex.), les "pères séducteurs" apparaissant plus fréquemment hors du champ étroit de la politique (bien sur il y a KENNEDY et GORBATCHEV).

Les raisons de ce phénomène sont succintement expliquées par ENRIQUEZ quand il affirme:

"L'expression pulsionnelle directe est incompatible avec la création du socius, celui-ci ne se forge que par rapport à un désir, et le désir ne peut se faire entendre que dans la mesure où il répond à une Loi d'organisation. Pourtant nous sommes obligés d'entendre également la rumeur obsédante de la pulsion toujours présente recherchant la satisfaction, niant le système social créé qui, pour se protéger, doit ériger continuellement des interdictions extrêmement complexes"[1].

Ainsi les **"pères séducteurs"** apparaissent de préférence hors du cadre social qui est suposé être le lieu central de régulation sociale. Ce sont les Grands Hommes encore, mais de science, d'art, d'idéologie et de religion, qui sont plus fréquemment les protagonistes d'un discours de séduction (FREUD, CHE GUEVARA, JEAN-PAUL II).

Ils assument presque toujours très clairement ce rôle. Ils répètent incessamment au cours de leurs prestations: "Pour l'amour de vous" et utilisent les sons, les couleurs, les mises en scène et les accessoires qui suggestionnent et hypnotisent presque. Ils créent l'ambiance, les rythmes, les symboles, les rites qui transforment la parole dite en parole désirée.

Ils touchent aux émotions des autres, dans leur propre offrande en tant qu'objets de désir et créent ainsi un espace imaginaire d'intimité et de proximité. Qui durera tant qu'il durera, comme on le sait.

1.3. LE PROTAGONISTE DE LA LEGITIMITE: LE LEADER

Le protagoniste de la légitimité est quelqu'un qui contrôle, suscitant l'assentiment et renforçant dans cette mesure les sentiments d'appartenance.

---

[1] Enriquez op. cit. p.40

Le protagoniste de la légitimité, contrairement aux autres types de protagonistes dont nous avons parlé jusqu'ici, n'est pas important en lui-même. Il est le produit final d'un contexte situationnel et son contrôle peut toujours être référé à une situation concrète. Sur ce point nous sommes entièrement d'accord avec GIBB (1963) quand il affirme que: "la capacité de commander n'est pas un attribut de personnalité, mais plutôt une qualité particulière du rôle de celle-ci au sein d'un système social défini"[1], ou avec BOGARDUS (1963): "un leader est une personne qui ne contrôle que certains types de situations sociales en dehors desquelles il est relativement inefficace" [2].

Les questions posées aujourd'hui à propos du leadership ont, à notre point de vue, d'une part le défaut de placer le noyau du problème dans les organisations, et d'autre part, celui de prétendre découvrir les caractéristiques personnelles de ses leaders. L'absurde de la question réside dans le fait que les caractéristiques du leader ne sont considérées qu'a posteriori.

Ce n'est qu'après un entrainement spécifique pour un poste de direction ou après quelque temps d'exercice de cette fonction que l'on travaille les éventuelles corrélations entre les caractéristiques de personnalité du sujet et l'efficacité de l'organisation (par exemple). Néanmoins, au départ, les leaders émergent ou sont choisis dans les groupes exactement parce qu'ils possèdent des caractéristiques personnelles adaptées ou adaptables aux intérêts et à la dynamique de l'organisation qui les accueille. L'émergence d'un leader dans un groupe d'une façon innovatrice et suscitant plus que le simple assentiment de ses subordonnés, doit, à notre point de vue,

---

[1] Gibb (1963) - cité in "Psicologia Colectiva" op. cit. p. 84

[2] Bogardus (1963) - ibid, p.77/78

être considérée comme un cas exceptionnel, obtenu non pas par ses caractéristiques personnelles mais plutôt **malgré** elles. En fait, le discours de la légitimité advient dans des limites précises où les diverses possibilités de réponse sont au départ garanties. Tout ce que l'on prétend, c'est que le groupe ressente sa cohésion, partageant les mêmes règles et les mêmes valeurs de sorte que les objectifs proposés soient les objectifs atteints. (Une entreprise qui produit des bouchons prétend juste que ses employés produisent des bouchons, un collège qui enseigne prétend que ses professeurs enseignent, etc, se distrayant le moins possible avec d'autres questions).

Le leader est quelqu'un qui, en un moment précis, divulgue le nécessaire discours de cohésion. Il peut être remplacé souvent puisque **ce qui est en cause c'est la fonction** qu'il exerce et les discours produits, et non pas lui-même.

Il parle toujours au nom de quelque chose qui le transcende (le Chef, le Père, la Politique d'entreprise, la Patrie, etc.) et dans cette mesure, **il n'est jamais plus qu'un médiateur entre le groupe et la place transcendante de la légitimité.** "Primus inter pares", le leader est, encore et toujours, un membre du groupe qui, à cause de la place qu'il occupe, interprète et transmet dans les deux sens la volonté de la transcendance et la volonté du groupe.

Comme les travaux de PAGES[1] et de JACQUES[2] semblent l'indiquer, **les groupes peuvent même exister et se développer sans leaders réels**, du moment que l'objet

---

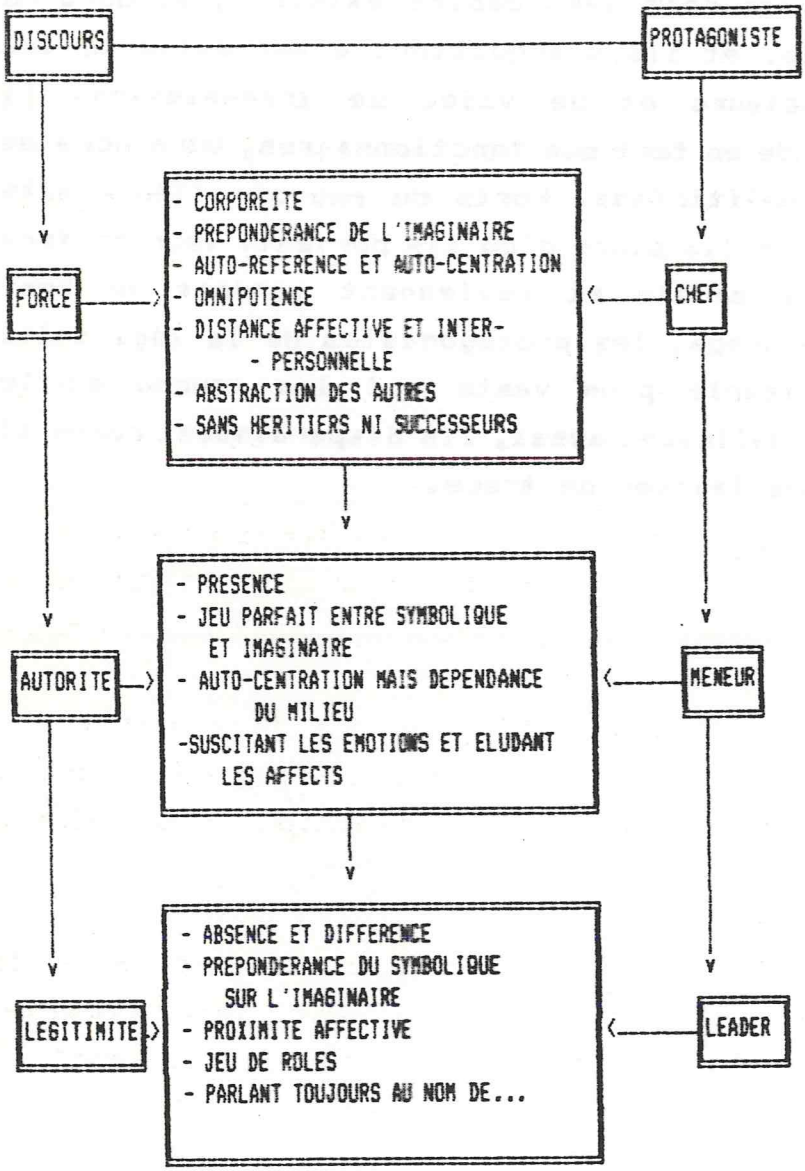
[1] PAGES, M. - La vie affective des Groupes - esquisse d'une théorie de la relation humaine, Paris, Dunod, Zens edition, 1975

[2] JACQUES - Des systèmes sociaux comme mécanismes de défense contre l'anxiété.

transcendant, par référence auquel le groupe existe, a assuré d'une manière ou d'une autre son message unificateur.

Quoi qu'il en soit les leaders existent, aujourd'hui plus que jamais, et ils s'acquittent à merveille de leur rôle de traducteurs et de voies de transmission. Ils peuplent le monde en tant que fonctionnaires, bureaucrates, technocrates, politiciens. Forts du pouvoir (légitimité) que leur fonction (la place d'où ils parlent) leur confère, ils bradent la parole et deviennent pendant de brefs intervalles de temps, les protagonistes de la légitimité, prêtres d'un temple plus vaste qui les touche et les illumine. Habituellement aussi, ils disparaissent comme ils sont venus, sans laisser de trace.

TABLEAU VIII - CARACTERISTIQUES DOMINANTES DES DIFFERENTS AXES D'UN DISCOURS DE POUVOIR



2 - PERSONNALITE DES PROTAGONISTES

2.1. PERSONNALITES

Le protagoniste du discours du pouvoir sera celui qui, conformément à ce qui a été dit jusqu'ici, fera (et pourra faire) **un discours simultanément de force, d'autorité et de légitimité.**

A des moments historiques précis, certains hommes l'ont fait. On constate néanmoins facilement qu'une telle combinaison, harmonieuse et conséquente, est rare.

La plupart du temps, celui qui en dernière analyse se prétendrait un protagoniste du pouvoir, n'est qu'un protagoniste d'un seul axe discursif, faisant de timides et habituellement infructueuses incursions sur le territoire d'autres axes discursifs. Toutefois, nombreux sont les cas où le protagoniste tente, à partir du discours dont il émerge, d'élargir son champ d'intervention et de faire un discours de pouvoir véritable et entier.

La possibilité qu'un seul homme joue simultanément les rôles de chef, meneur et leader, est non seulement difficile mais presque inaccessible pour la plupart des protagonistes.

Pourquoi? se demandera-t-on.

En premier lieu, du fait de ses propres caractérisques de personnalité.

Voyons seulement: habituellement on souligne et on décrit les mérites idiosyncratiques des individus qui d'une certaine façon sont protagonistes d'un discours de pouvoir.

Habituellement aussi, ces mérites sont assimilés à d'énormes distances par rapport à la moyenne, voire même à des altérations psychopathologiques.

LE BON par exemple considérait qu'il existait deux grands types de meneurs. Il classifiait les premiers comme étant d'"habiles orateurs, mus par leurs intérêts personnels et avec un pouvoir de persuasion établi sur la flatterie des instincts les plus bas, qui exercent une influence éphémère". Les seconds font partie de la caste de ceux qu'il désigne comme "les grands obstinés", ceux qui ont ravi l'âme des foules: PIERRE l'ERMITE, LUTHER, les hommes de la révolution, "... ils n'ont réussi à les fasciner que parce qu'eux-mêmes étaient subjugués par une croyance ... Aussi absurdes que soient les idées qu'ils défendent, n'importe quel raisonnement qu'on leur oppose se heurte à leur conviction obstinée. S'ils sont méprisés et poursuivis, ils deviennent encore plus obstinés. Les intérêts personnels, la famille, ils sacrifient tout. Même l'instinct de conservation diminue chez eux au point qu'ils en arrivent à demander pour seule récompense le martyre. Cette intensité de conviction confère à leurs paroles un grand pouvoir suggestif"[1].

Dans l'un et l'autre cas ce sont les caractéristiques personnelles des meneurs que Le Bon croit devoir souligner. Il va même encore plus loin quand il affirme que ceux-ci sont "recrutés surtout entre les névrosés, les excités, les semi-aliénés au bord de la folie".

Mais si, comme dirait MANNONI dans un commentaire d'un texte de FREUD "... ce serait abusif de laisser ici l'idée selon laquelle tous les chefs sont psychotiques ou névrosés, et, ce qui est plus grave, qu'il suffit d'être malade mental pour devenir un leader ..."[2], nous pensons que cela vaut la peine de réfléchir un peu sur la personnalité des grands hommes.

---

[1] Le Bon - op. cit. p.119

[2] Mannoni - op. cit. p.

Cette réflexion a du reste conduit maints auteurs à une question que MOSCOVICI synthétise par: "finalement, qu'est-ce qu'ils (les grands hommes) ont en commun?

Qu'y a-t-il de commun, en ce qui concerne les personnalités, entre NAPOLEON et NERON, STALINE et WASHINGTON? Sont-ils tous fous, surdoués, exceptionnels ou prédestinés?

Ont-ils vraiment quelque chose en commun? Ou encore, ce qu'ils partagent entre eux est-il significativement plus important que ce qu'ils partagent également avec d'autres banals citoyens qui ne sont jamais sortis de l'anonymat?

Avoir recours à l'habituelle explication para-sociologique selon laquelle ils auraient été à l'endroit exact au moment exact, justifie tout mais n'explique rien. Cela n'explique pas, du moins, pourquoi un, et un seul, individu concret parvient à l'endroit exact au moment exact.

La question, à notre point de vue, ne doit pas être posée sous forme d'un dénominateur commun qui rapproche et tente de mettre en corrélation des **"traits de caractère vocationnés pour le pouvoir"**.

Il est évident que les sujets dont nous parlons sont protagonistes d'un discours. C'est d'ailleurs pour cela-même que nous connaissons ou leur visage ou leur nom. Mais, comme nous avons eu l'occasion de le souligner, on a qualifié de pouvoir, à différents moments historiques, différents axes constitutifs de ce phénomène complexe.

Tout au plus peut-on pacifiquement affirmer qu'à des moments déterminés, différents individus ont donné corps à un discours socialement perçu comme étant de Pouvoir.

Si, du reste, tout ce que nous venons de dire sur les protagonistes du pouvoir est correct, alors chaque axe discursif du pouvoir possède par excellence ses propres interprètes ou, ce qui revient sensiblement au même, chaque interprète possède une relation particulière à un axe discursif donné.

Autrement dit: chaque axe discursif s'adresse à un niveau particulier de relation qui est largement déterminé par les conditions sociales de sa production. Roger Gérard SCHWARTZENBERG explique en quelque sorte cela même quand il affirme que: "... le temps de crise produit la super-personnalisation" et que, "à terme, la fin de la crise annonce la fin de l'idole"[1].

A titre d'exemple il considère que: "Pour affronter des périls exceptionnels, on se tourne volontiers vers un homme qui symbolise et souvent concentre le pouvoir. A la manière du dictateur romain ...". Viennent ensuite les "dirigeants ordinaires, adaptés au cours ordinaire des choses. On l'a dit: ce n'est pas par hasard si Attle succède à Churchill, Krouchtchev à Staline et Pompidou à De Gaulle."[2]

Mais si les conditions sociales de production d'un discours favorisent "à la limite" l'apparition de personnalités, celles-ci doivent obligatoirement corporiser le discours prétendu. Et cette corporisation ne peut être faite en dépit de la propre personnalité de son producteur.

Ainsi, la prestation et l'efficacité des protagonistes se heurtent aussitôt aux propres possibilités et ressources de sa personnalité.

---

[1] Schwartzenberg, R. G. (1977) - L'état spectacle, Ed. Flammarion, Paris 1977, p.293

[2] ibid.

Un des récents leaders de parti portugais se plaignait amèrement de ne pas parvenir à débiter un discours auquel il ne croyait pas.[1]

Mais le problème n'est pas seulement de croire ou non en ce que l'on dit. Il réside aussi dans la manière dont on le dit. Et celle - ci présupose agressivité ou condescendance, tension ou calme, dramatisation ou légèreté, autant de caractéristiques qui ont pour support la personnalité du protagoniste.

Un protagoniste tendu ne peut faire, même s'il le désire et si cela convient à son image, un discours décontracté, de même qu'un protagoniste docile ne fera jamais efficacement un discours agressif.

2.2. LE CONCEPT DE STRUCTURE DE PERSONNALITE

Une des propositions les plus intéressantes et utiles au niveau de la systématique de la moderne psychopathologie dynamique, est celle de JEAN BERGERET[2] concernant la célèbre discussion du normal et du pathologique.

Dans sa conception, la normalité n'est pas corrélative de la résolution oedipienne mais elle est plutôt le résultat de l'existence d'une structure de personnalité, fixe, irréductible à toute autre, ayant des caractéristiques bien définissables, et surtout, compensée.

Ces structures, BERGERET les appelle **psychotique** et **névrotique** selon les instances dominantes dans

---

[1] Vitor Constâncio ex-dirigeant national du Parti Socialiste Portugais.

[2] BERGERET, Jean - La personnalité normale et pathologique - Les structures mentales, le caractère, les symptômes, Bordas, Paris 1974

l'organisation, la nature du conflit et de l'angoisse, les défenses principales et la relation d'objet; ce qui se traduit par [Ça —— Ça et réalité —— angoisse de morcellement —— défenses comme le déni et le dédoublement du Moi —— relation d'objet fusionnelle] dans le cas de la structure psychotique, ou par [Surmoi —— Surmoi et Ça —— castration —— refoulement —— relation d'objet génitale] dans le cas de la structure névrotique.

L'une et l'autre structures, quand elles sont compensées, garantissent à l'individu un mode cohérent et uniforme de relation au monde. Et même dans la décompensation, les lignes fondamentales de ces structures continuent à être respectées: une structure psychotique décompensera toujours psychotiquement, une structure névrotique décompensera toujours névrotiquement.

Entre les deux, BERGERET parle d'états - limites, qui peuvent être décrits comme des situations intermédiaires entre les structures névrotiques et psychotiques, dans lesquelles des aménagements divers permettent à l'individu de "jouer aux gens normaux", quelquefois même aux hypernormaux.

Ces états-limites correspondent à une énorme ligne intermédiaire dans laquelle on peut regrouper les personnalités narcissiques, les aménagements caractériels et pervers et les voies psychosomatiques. Chez eux apparait une division du champ relationnel en deux secteurs distincts: l'un conserve une évaluation correcte de la réalité et est par là même un secteur adaptable; l'autre fonctionne sur un mode moins réaliste, simultanément plus idéaliste et utilitaire, témoignant ainsi d'une composante anaclitique. (FAIRBAIRN, HARTMANN, KERNBERG, GREEN, BERGERET).

Tous les auteurs s'accordent à dire que l'état-limite se situe, avant tout, comme une maladie du narcissisme. Ayant dépassé le danger du morcellement, le Moi ne peut cependant pas accéder à une relation d'objet génitale. La relation d'objet en est restée à une dépendance anaclitique. Le danger immédiat contre lequel l'état - limite se défend est la dépression. Les défenses qu'il utilise sont le clivage des objets et la forclusion, contre une angoisse de perte d'objet. L'instance dominante dans cette organisation est, inévitablement, l'Idéal du Moi, et le conflit principal auquel il se heurte se situe sur les divers fronts occupés par l'Idéal du Moi, le Ça et la Réalité.

TABLEAU IX

	INSTANCE DOMINANTE DANS L'ORGANISATION	NATURE DU CONFLIT	NATURE DE L'ANGOISSE	PRINCIPALES DEFENSES	RELATION D'OBJET
STRUCTURE NEVROTIQUE	SURMOI	SURMOI ÇA	CASTRATION	REFOULEMENT	GENITALE
STRUCTURE PSYCHOTIQUE	ÇA	ÇA REALITE	MORCELLEMENT	- DENI DE LA REALITE - DEDOUBLEMENT DU MOI	FUSIONNELLE
ETAT-LIMITE	IDEAL DU MOI	IDEAUL DU MOI ÇA REALITE	PERTE D'OBJET	- CLIVAGE DE L'OBJET - FORCLUSION	ANACLITIQUE

(adaptation de la classification de Jean Bergeret)

2.3. STRUCTURE DE PERSONNALITE, CARACTERE ET COMPORTEMENT

La facilité des taxinomies ne traduit cependant pas avec rigueur la diversité et la richesse de la réalité. Néanmoins, si nous voulons contribuer d'une certaine manière à la systématisation et compréhension des

possibilités discursives des sujets, en accord avec leurs personnalités respectives, il nous faudra inévitablement catégoriser.

La connaissance psycho-pathologique assure, à la limite, l'établissement d'une corrélation significative entre les comportements et attitudes manifestes du sujet, et un vécu subjectif qui organise et détermine non seulement les perceptions du sujet mais également ses stratégies fondamentales de relation au monde.

Ainsi, si **la notion de structure de personnalité** nous aide à la compréhension générique des dynamiques profondes qui sont en jeu, **la notion de caractère** devient utile dans la description et la systématisation des possibilités relationnelles et comportementales des sujets.

Nous désignerons comme **caractère:** "L'émanation de la structure profonde dans la vie relationnelle, indépendamment de tout facteur morbide éventuel. Le caractère constitue donc le témoin visible de la structure de base de la personnalité, le véritable signe de richesse ou de pauvreté structurelle"[1].

Suivant cette ligne, nous pouvons considérer des caractères névrotiques, psychotiques et états-limites comme nous l'avons fait pour les structures et les aménagements qui sont sous-jacents à chacun de ces caractères.

2.3.1. LES CARACTERES NEVROTIQUES

Le caractère névrotique correspond très simplement au registre de l'expression relationnelle d'une structure de personnalité névrotique tant qu'elle est compensée.

---

[1] BERGERET, op. cit. 167 / 168

C'est pourquoi il rend compte, à la lumière de ce que nous savons être la structure de base, des possibilités de comportement au niveau de la relation interpersonnelle.

En dehors de tout cadre pathologique, le caractère névrotique, comme n'importe quel autre, possède une spécificité qui dans ce cas s'établit sur les caractéristiques de l'évolution pulsionnelle, ses vicissitudes et ses défenses; sur une angoisse particulière et sur la façon dont elle est fantasmatiquement ou oniriquement élaborée; ainsi que sur le degré atteint dans la constitution du Surmoi, tant en fonction de fixations archaiques qu'en fonction de ses propres précurseurs.[1]

Les grandes différences à ces divers niveaux, bien que supportées par une même structure, ont conduit à une classification manifestement simplificatrice.

2.3.1.1. LES CARACTERES HYSTERIQUES

Les caractères hystériques, en vertu de la relation dynamique entre Surmoi et refoulement, impliquent une réduction de l'expansion libidinale, une partie de l'énergie étant réinvestie dans des domaines relationnels parallèles.

Cette dynamique préside, au niveau du caractère, aux descriptions connues de: - vie relationnelle avec de fréquentes situations de crise, alternant entre une grande proximité et chaleur affective et un éloignement inévitablement provocateur vu que, s'il fonctionne au niveau de l'affect, il n'a pas cependant de traduction dans le réel (comme cela se passe dans le caractère phobique).

---

[1] BERGERET op. cit. p. 170

- Plus grande facilité (que d'autres caractères) d'érotisation des relations interpersonnelles, même banales, prenant aussi une teinte séductrice, encore que superficielle, et une configuration expressive dramatique permanente.

- Facilité d'expression émotionnelle, à traduction neurovégétative aisée (conversions, états dépressifs, mais aussi larmes, cris, colères, etc.)

L'existence de ce qu'OTTO FENICHEL (1953) a désigné comme expériences-écrans et qui, comme le signale BERGERET, fonctionnent doublement en tant que lieu de projection de fantasmes inconscients et en tant que défense, est responsable des aspects habituellement décrits d'exagération et mythomanie, suggestibilité et plasticité, hypersensibilité et créativité.

2.3.1.2. LES CARACTERES PHOBIQUES

JANET a souligné la grande proximité entre les caractères phobiques et psychasthéniques qui dans sa description se caractérisent par "un sentiment d'incomplétude, une tendance aux scrupules, au doute, aux crises de conscience, aux ruminations mentales; par des préoccupations introspectives lucides, douloureuses, tristes, coupables, avec une inhibition entrainant une impuissance à agir et une hyposexualité"[1].

On ajoutera à cela un sentiment de fatigue permanent qui présente toute décision ou toute activité concrète comme "péniblement ressentie".

L'interprétation actuelle du caractère psychasthénique comme une défense contre les tendances agressives intenses

---

[1] JANET - "Les Obsessions et la Psychasthénie" Aecen, Paris.

correspond, à notre point de vue, à une possibilité spécifique du caractère phobique, où les régressions à une phase anale de développement son apparues comme dominantes. De même, les dites hystéro-phobies rendraient compte de fixations orales dominantes tout en restant proches, topiquement et dynamiquement, des caractères hystériques.

L'une et l'autre témoignent cependant de l'échec relatif des processus de refoulement.

D'où la maximalisation du jeu des investissements et désinvestissements objectaux accompagné par des fantasmes, des rêves diurnes et des vécus oniriques débordant de représentations substitutives qui permettent une décharge pulsionnelle limitée.

D'où l'apparition, au niveau du caractère, de l'inhibition, la réserve, la timidité et le peu de dynamisme habituellement décrits qui ne traduisent rien de plus qu'une conduite d'évitement (de relations inter-personnelles mais aussi de responsabilités, engagements, etc.) de dangers, des projets à l'extérieur. Intrapsychiquement, cependant, à cette constellation relationnelle correspond un état d'hyper-vigilance et d'attention à tout ce qui concerne ses propres investissements pulsionnels.

La fuite en avant se fait dans ces caractères au travers d'objets et de situations vécus comme sécurisants et donc capables de combattre l'inquiétude et l'angoisse fluctuante permanente, peu bruyante et liée habituellement à des motifs externes et affectifs.

2.3.1.3. LES CARACTERES OBSESSIONNELS

Il est classique, dans la littérature, de voir apparaitre la désignation de caractère obsessionnel ou anal, ce dernier terme se référant au fait suffisamment évoqué d'une régression libidinale partielle au stade sadique-anal du développement. Sans perdre de vue que les caractères obsessionnels s'inscrivent dans une ligne structurelle névrotique, il semble important de souligner que la pulsion agressive assume une partie de la fonction sexuelle, et les formations réactionnelles dissimulent à leur tour les expressions agressives.

LAZARE, KLENNEN et ARMOR (1966)[1] ont déterminé neuf traits qui composeraient le caractère obsessionnel: ordre, obstination, parcimonie, mépris de l'autre, constriction émotionnelle, doute de soi-même, sévérité du Surmoi, rigidité et persévérance.

WIDLOCHER et BASQUIN (1968) ont mis en évidence les comportements de doute, isolement et pensée énergique (par nécessité d'annulation), qui contribuent à minimiser les expressions de vie affective du caractère obsessionnel[2].

En termes de comportement, on dira facilement que le caractère obsessionnel s'exprime par:
- La nécessité d'ordre et de propreté, ce qui se traduit en traits spécifiques tels que: la méticulosité, la ponctualité, le sens du devoir, le perfectionnisme, etc...
- La nécessité de contrôle et de possession, perceptible dans l'affection pour les objets et pour la parole elle - même, ainsi que dans la difficulté à partager tout cela.

---

[1] LAZARE, KLENNEN e ARMOR (1966)

[2] WIDLOCHER et BASQUIN (1968) - "Pathologie du caractère", E.M.C. Psychiatrie, 37320 A10 1-10.

- La tendance à l'immobilisme et à la prépondérance de la pensée sur l'action.
- L'obstination qui se traduit par la persévérance, et le peu d'influençabilité et de plasticité.
- La résistance au changement.
- L'isolement affectif qui se traduit par une froideur sociale, des rationalisations constantes qui permettent une certaine distance par rapport au réel.

TABLEAU X - CARACTERISTIQUES DOMINANTES DES CARACTERES NEVROTIQUES

CARACTERE HYSTERIQUE	CARACTERE PHOBIQUE	CARACTERE OBSESSIONNEL
- Crises fréquentes	- Faible dynamisme	- Nécessité de controle et possession
- Proximité affective, alternante avec distance provocatrice	- Inhibition, réserve et timidité	- Ordre, propreté, méticulosité
- érotisation des relations personnelles	- Conduites d'évitement	- Perfectionnisme et sens du devoir
- Séduction	- Objets externes investis comme sécurisants	- Difficulté à partager
- Superficialité	- Comportement craintif	- Hontes et doutes
- Configuration émotionnelle et neurovégétative faciles	- Possibilité de fuite en avant par rapport aux objets sécurisants	- Tendance à l'immobilisme et resistance au changement
- Insécurité	- Sentiment d'incomplétude	- Prépondérance de la pensée sur l'action
- Grande plasticité et suggestibilité	- Tendance aux scrupules et aux crises de conscience	- Sentiments moraux et éthiques
- Exagerations et mythomanie	- Hyposexualité	- Obstination, perséverance
- Hypersensibilité	- Hypervigilance	- Peu d'influençabilité et de plasticité
- Créativité	- Angoisses flottantes	- Isolement affectif (froideur sociale)
		- Difficulté à relativiser
		- Rationalisations et intellectualisations qui permettent une certaine distance du réel
		- Conflits protocolaires

2.3.2. LES CARACTERES PSYCHOTIQUES

Une très ancienne tradition caractérologique (qui remonte à DEMOCRITE, HIPPOCRATE et GALIEN) classifie un ensemble de caractères à la lumière d'une conception structurale de la personnalité en les faisant correspondre nécessairement à des structures psychotiques et de ce fait à des caractères psychotiques. On trouve dans ce cas les célèbres caractères schizoïdes, paranoïdes, cycloïdes, sensitifs, etc.

BERGERET considère cependant que la ligne structurelle psychotique favorise deux grands types de caractère: le **Schizophrénique** et le **Paranoïaque.** A son point de vue, le groupe des structures mélancoliques et maniaco-dépressives ne comporte pas, sur le plan caractériel, d'équivalent particulier car "ce groupe des structures ne nait pas d'une psychogenèse qui a suivi la lignée psychotique, mais au contraire, l'apparition d'une forme mélancolique ou maniaco-dépressive de psychose correspond à la dégradation, dans le sens psychotique, d'une organisation limitrophe dépressive ou cyclothymique de nature simplement anaclitique jusqu'alors, décompensant soit progressivement en conséquence de microtraumatismes affectifs, soit brutalement après une classique crise d'angoisse aigüe".

Bien qu'il nous semble que cette conception soit discutable, nous avons pensé qu'il était plus adéquat pour le moment de faire référence à ce qui est généralement admis comme sur.

2.3.2.1. LE CARACTERE SCHIZOPHRENIQUE

WIDLOCHER et BASQUIN (1968) considèrent que le caractère schizophrénique présente une surface "lisse et

glissante"[1], faisant référence à l'expression relationnelle de ces caractères: sans altérations sensibles de l'humeur, ni gais ni tristes dans une attitude de fond d'un sérieux monocorde, peu engageant du point de vue social puisque sans chaleur affective ni investissement objectal, son comportement ne manque pas d'être considéré comme froid, peu sensible et rétracté.

En contrepartie, la vie fantasmatique est extrêmement riche et consciente, les nécessités énergétiques pulsionnelles y étant investies. Il en résulte une faible capacité de réponse et de gestion de la réalité, puisque l'individu tourné vers lui-même est incapable d'exprimer directement ses sentiments et de développer des relations intimes avec les autres. C'est normalement un individu solitaire, rêveur, introverti, distant, éventuellement auteur de quelques formulations para-philosophiques jugées plutôt bizarres, ayant une faible capacité d'action.

2.3.2.2. LE CARACTERE PARANOIAQUE

Probablement l'un des plus étudiés, le caractère paranoïaque est généralement défini en fonction des failles narcissiques primaires et de la vivacité des défenses, surtout par rapport aux désirs homosexuels passifs.

D'où le fait que ce qui apparait d'emblée soit, d'une part, la surestimation de soi-même dans des comportements considérés comme d'orgueil, l'auto-suffisance, l'absence de capacité critique en ce qui le concerne, opposé à des jugements sévères en ce qui concerne les autres, et même l'intolérance et l'autoritarisme, et, d'autre part, des comportements agressifs revendicatifs, rancuniers et vindicatifs; suspicion, méfiance et susceptibilité

---

[1] ibid.

exacerbées. Tout cela dans un cadre ponctué par l'absence d'humour, la froideur et la déformation dans le jugement. On ajoutera à cela une exaltation constante, liée à un comportement idéaliste, fanatique même sur le plan idéologique et en ce qui concerne l'ordre en général mais plus spécifiquement l'ordre social.

BERGERET considère qu'il existe une certaine inaptitude sociale qui a à voir non seulement avec les caractéristiques décrites ci - avant mais également avec le fait que ces caractères ont une absence d'esprit de groupe et une incapacité à accepter une discipline de groupe. Il faut encore ajouter que le caractère paranoïaque jouit d'une santé de fer, voulant signifier par là sa difficulté à se plaindre, liée à un port extrêmement altier et à une attitude générale qui peut se résumer ainsi: "Le caractère paranoïaque renonce à l'amour dans la tentative de sauver un sentiment de force"[1].

---

[1] BERGERET, J. - op. cit. p. 193

TABLEAU XI - CARACTERISTIQUES DOMINANTES DES CARACTERES PSYCHOTIQUES

CARACTERE SCHIZOPHRENIQUE	CARACTERE PARANOIAQUE
- Vie relationnelle sans altérations d'humeur (ni gais ni tristes)	- Surestimation, orgueil et autosuffisance, égocentrisme
- sérieux monocorde	- autoritarisme, agressivité
- absence de chaleur affective	- comportements revendicatifs, rancuniers, vindicatifs et intolérants
- absence de sentiments objectaux	- suspicion, méfiance et susceptibilité exagérés
- froideur, rétraction et faible sensibilité	- absence d'auto-critique et critique sévère à l'égard des autres (déformation des jugements)
- vie fantasmatique riche et consciente	- idéalisme, fanatisme idéologique (en particulier en ce qui concerne l'Ordre)
- faible capacité de gestion du réel	- absence d'esprit de groupe et indiscipline collective
- faible capacité d'action	- froideur affective
- absence de relations intimes	- absence de plaintes
- introversion, solitude et distance	- sentiment de force

2.3.3. LES CARACTERES LIMITES

Si les caractères névrotiques et psychotiques ont mérité depuis longtemps des pages et des pages de réflexion et description systématique, les caractères limites semblent avoir commencé à mériter pareillement l'attention des psychopathologues, psychologues et psychanalystes à partir de ces vingt dernières années seulement.

Il est certain que, comme le note H. SHARBACH (1983), HUGHES, déjà en 1884, et MOSSE en 1880 ont publié des descriptions de "folies limites" et que, comme le signale LE BLANC, déjà en 1926, GLOVER, "décrivait que le caractère névrotique (avec la signification qu'il lui donnait) présentait des caractéristiques aux limites de la psychose"[1].

Il a néanmoins fallu attendre 1938 pour qu'ADOLF STERN introduise définitivement le terme état-limite[2]. Et ce n'est cependant qu'à partir du milieu des années soixante que ce concept est soumis à l'attention des théoriciens et des techniciens, soit dans une conception psychostructurelle (KERNBERG, 1969)[3], soit dans une conception psychogénétique et psychodynamique (BERGERET, 1969)[4].

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui encore cette appellation est passible de confusions et les plus de 40 expressions qui la désignent ("as if", caractères psychopathiques, schizophrènes latents, en phase débutante

---

[1] Le Blanc - Narcissisme et Etats - limites, Col. Inconscient et Culture, Université de Montréal, Dunod, Paris 1986, p. 74.

[2] STERN, A. - Psychoanalytic Investigation and Therapy on the Borderline Group of Neuroses - The Psychoanalytic Quarterly, p. 7-467-489

[3] KERNBERG, O. (1969) - Bordeline personality organisation, Journal of American Psychoanalytic AA., p. 15-641 - 685.

[4] BERGERET, J.(1909) - Les Etats-limites, Texte de la Société Psychanalytique de Paris.

ou ambulatoires (BLENDER et ZILBORG), schizonévroses (EY), pré-psychoses, altérations caractérielles narcissiques, etc., etc., etc.) correspondent surtout aux formulations des auteurs qui les utilisent.

Il n'est en tout cas aucun cadre théorique-phénoménologique, psychodynamique ou behavioriste - où l'attention sur les états-limites ne soit polarisée sur les symptômes.

Ici, davantage que dans n'importe quel autre tableau, l'accent est mis sur la forme particulière des aménagements du Moi. En termes dynamiques cependant on peut aller un peu plus loin et considérer que les états-limites sont caractérisés par:

- une adaptation sociale satisfaisante malgré des relations affectives simultanément instables et anaclitiques, avec une agressivité et une impulsivité parfois importantes;

- la menace d'une dépression d'abandon ou de crises de dépersonnalisation;

- l'existence de symptômes variés, tant du registre psychotique que névrotique, caractériel, pervers ou psychosomatique

Le diagnostic de l'état-limite ne peut donc pas s'établir sur les symptômes mais sur la compréhension des mécanismes psychodynamiques sous-jacents.

Dans les états-limites prédominent des exigences émanant de fixations narcissiques pathologiques.

L'essentiel des mécanismes de défense utilisés est représenté par une intensification et une fixation pathologique des processus de clivage - clivage de l'objet partiel et par conséquent clivage du "Moi".

L'altération majeure réside donc dans l'incapacité à réaliser une synthèse des introjections et des identifications positives (liées aux pulsions libidinales), et des négatives (liées aux pulsions agressives). Le clivage vise en effet à prévenir la généralisation de l'angoisse intense qui résulte de l'introjection du mauvais objet (risque interne de destruction) et à protéger le noyau du Moi construit autour des introjections positives du bon objet.

La décompensation, par le biais de mécanismes déclenchants quelconques, met à jour la dépression.

Ce que l'on peut néanmoins considérer en termes de caractère spécifique des états-limites, ce ne sont pas les comportements semblables à d'autres caractères présentés ici, étant donné que, comme disait H. Deutsch, ceux-ci se doivent en grande partie à la possibilité mimique et plastique capable de réfléchir la personnalité des interlocuteurs, mais ce sont les caractères uniques qui apparaissent dans cette lignée structurelle. A savoir, selon la proposition de Bergeret: les caractères narcissiques, les caractères psychosomatiques et les caractères pervers.

2.3.3.1. LES CARACTERES NARCISSIQUES

Comme leur nom l'indique, les caractères narcissiques se définissent par une prévalence de la libido narcissique sur la libido objectale, sans qu'il y ait néanmoins une faillite de cet équilibre ténu, qui implique toujours, en termes économiques, ces deux possibilités d'investissement libidinal. Sur le plan topique, on constate une exacerbation de l'Idéal du Moi - formation narcissique par excellence - qui justifie la plasticité maximum que nous rencontrons dans ce type de caractère.

De sorte que BERGERET par exemple subdivise le caractère narcissique en neuf sous-types descriptifs si apparemment différenciés entre eux comme le sont le caractère abandonnique de l'hypomaniaque, ou l'hypocondriaque du psychopathe.

Cette vaste subdivision ne fait que rendre compte des différentes solutions susceptibles de se trouver dans un caractère générique qui, comme sa propre désignation le suggère, "s'intéresse à lui-même".

Un intérêt pour soi-même différent également de la défense des intérêts et des désirs conscients ou inconscients des structures névrotiques qui favorisent en termes relationnels ce que l'on désigne habituellement comme égoïsme (qui privilégie ses propres intérêts ou désirs).

Ici, ni intolérance ni égoïsme, seulement le narcissisme, qui signifie une énorme proximité et un investissement des objets qui partagent le même Idéal du Moi (grandiose, ajouterait Kohut), et une énorme distance et totale incompréhension des autres objets différents de lui-même.

Ce qui parait devoir être remarqué dans le large éventail de possibilités et d'aménagements des caractères narcissiques peut être succintement caractérisé comme une combinaison, à des degrés d'intensité variables, de: ambition intense, fantasmes de grandeur, exploitation et inhumanité consciente ou inconsciente à l'égard des autres, sentiments d'infériorité, dépendance excessive de l'admiration et de l'approbation externes, incertitude chronique et insatisfaction à l'égard de soi-même (Kernberg).

2.3.3.2. CARACTERES PSYCHOSOMATIQUES

Dans les dernières décennies, on a assisté à une recherche systématisée sur la maladie psychosomatique, et sur le caractère psychosomatique. L'ECOLE PSYCHOSOMATIQUE de PARIS, en France, et SIFNEOS et NEMIAH, aux Etats-Unis, bien qu'ayant des orientations différentes, font référence aux individus à **"pensée opératoire"** et à **"l'alexithymie"** comme déterminants fondamentaux de la manière d'être et du caractère psychosomatique.

Ce concept de pensée ou de **"raisonnement opératoire"** se réfère simultanément à un mode de relation avec l'Autre et à une façon de penser déterminée; il implique une forme de relation objectale marquée par la pauvreté des investissements libidinaux et une absence de réactions affectives face aux pertes ou à d'autres types d'évènements traumatisants.

Le concept **d'alexithymie** se réfère à l'incapacité du sujet à nommer ses états affectifs ou à décrire sa vie émotionnelle[1].

L' E.P.P. rapporte notamment que dans le registre psychosomatique, la relation spécifique du sujet à son propre corps ne fait appel à aucune signification symbolique. Le langage du corps est lui-même pensée opératoire.

---

[1] MARTY, P. - M'Uzan M. et David, (1963 - L'investigation Psychosomatique), Paris, 1963
FAIR, M. - in Revue Française de Psychanalyse, 1971 nº 2/3
NEMIAH, J.C. et SIFNEOS, P. - Affect and fantasy in patients with psychosomatic disorders - O. Hill: Modern trends in psychosomatic medicine, Butterworths, London, 1970
SIFNEOS, P. - "The prevalence of alexythimic characteristics" in Psychosomatic, 22, 1973

L'espace de l'imaginaire est pratiquement imperceptible vu qu'il se situe dans le registre que SAMI ALI qualifie de banal. C'est-à-dire qu'il coïncide, avec une précision quasi-millimétrique, avec l'espace du factuel, appauvrissant et limitant sensiblement la production imaginaire[1].

Il résulte de tout cela un tableau brièvement décrit par BERGERET: "Ce qui marque le caractère psychosomatique de manière complètement originale, c'est le mode de fonctionnement mécanisé de la pensée, la rationalisation des comportements par des causes extérieures, elles-mêmes mécaniques et désaffectivées, le peu d'impact des affects, la grande habileté de tels sujets à se montrer à l'objet comme ne vivant aucune émotion et, en même temps, à créer près de l'Autre et en l'Autre une véritable émotion".[2]

2.3.3.3. LES CARACTERES PERVERS

Joyce MAC DOUGALL dit: "En tout acte pervers existe une scène primitive condensée, ou plus exactement compensée, complémentarisée par des objets symboliques et ayant une fonction ludique. Il faut encore que le sujet possède une aptitude à utiliser symboliquement ces objets externes (objets inanimés ou humains traités comme objet partiel) pour combler le vide intérieur résultant d'une faille symbolique, d'une forclusion, d'une connaissance en moins"[3].

C'est ce mécanisme de l'acte pervers que nous trouvons dans le caractère pervers en tant que dominante dans une

---

[1] ALI, S. - L'espace Imaginaire, Ed. Gallimard, 1974
- Corps réel, corps imaginaire - pour une épistémologie psychanalytique, Bordas, Paris, 1977
- Le Banal, Ed. Gallimard, 1980

[2] BERGERET, J. - Les inaffectifs, R.V.P., 1970

[3] McDOUGALL, J. (1978) - Em defesa de uma certa anormalidade - teoria e clínica psicanalítica, Artes Médicas, Rio de Janeiro, 1989.

organisation mentale qui n'est cependant pas décompensée et qui n'est pas pathologique.

En termes pratiques nous sommes en présence de caractères qui combinent habilement fantasmes et passages à l'acte, sous le couvert d'une vie relationnelle banale, ou du moins socialement perçue comme adaptée.

Les tendances sexuelles perverses sont ici (à la différence de ce qui se passe dans les perversions installées) chaotiques et multiples, agies soit par la voie de la grande instabilité des relations d'objet, soit par le choix d'objet qui, par ses caractéristiques, s'adapte au jeu du caractère pervers.

Cela étant, une apparence de relation génitalisée devient possible. D'une part, les éléments sadiques et partiels existent et sont agis, mais, d'autre part, l'accomplissement sexuel normal se rencontre aussi. De cette imbrication résulte une occultation, pour l'extérieur et pour lui-même, du désir profond du Ça et du détonateur pervers du plaisir obtenu. Bien que la principale partie de la satisfaction soit déplacée sur un plaisir préliminaire, une pulsion partielle ou objet partiel, l'expression érotique ritualiste habituelle, qui culmine dans la relation sexuelle, concède à l'ensemble de la situation l'apparence communément acceptée comme adéquate.

Hors du strict champ du comportement sexuel, les caractères pervers partagent avec les autres états - limites les grands traits décrits antérieurement.

TABLEAU (II - CARACTERISTIQUES DOMINANTES DES CARACTERES LIMITES (BORDERLINES)

CARACTERES NARCISSIQUES	CARACTERES PSYCHOSOMATIQUES	CARACTERES PERVERS
- Ambition intense	- Pauvreté de la réaction affective	- Combinaison entre fantasmes et passages à l'acte
- fantasmes de grandeur	- fonctionnement mécanisé de la pensée	- expression érotique ritualiste
- insatisfaction permanente	- imaginaire appauvri ou coincidant avec le réel	- difficulté de conscience morale
- incertitude chronique	- grand pragmatisme	- vie relationnelle instable
- sentiments de supériorité alternant avec des sentiments d'infériorité	- compétence fonctionnelle	
- grande dépendance de l'admiration et de l'approbation externes	- agressivité latente	
- exploitation et inhumanité à l'égard des autres	- faibles investissements objectaux	
- recherche d'émotions		
- grande plasticité		

2.4. PERSONNALITE, CARACTERE ET DISCOURS

Classifier les protagonistes du Discours de Pouvoir en fonction de leurs caractérisques de personnalité est loin de constituer une innovation.

Systématiser les discours de pouvoir en leurs divers axes constitutifs n'est pas un travail plus original, bien que dispersé.

Tenter de mettre en rapport les axes discursifs et les caractères est la tâche qui nous revient à présent, en référence à la systématisation présentée et défendue ici.

A) - Le Discours du Chef est, comme nous l'avons vu, un discours unique, autonome, issu d'un imaginaire luxuriant qui couvre et vainc une symbolique timide.

Un tel discours est complètement auto-référencé, tout-puissant et omniscient, dans une dimension que nous considérons presque autiste puisqu'il s'éloigne de la réalité ou, du moins, il ne la fait pas entrer en ligne de compte. La relation que le chef développe avec les autres est elle-même marquée par cette auto-centration, de sorte qu'ils ne sont perçus et ressentis que comme des prolongements de lui-même, sans autre droit que celui de la totale soumission.

Parler de relations interpersonnelles c'est donc dans ce cas parler de distance et de restriction affective.

Territoire du narcissisme par excellence, le discours du chef est entier, intégral, sans manques, puisque désir et loi sont une seule et même chose: le Discours de la Force.

A partir de ce discours et de cette forme de relation, il n'est ni difficile ni illégitime d'utiliser les conceptions de la psychopathologie dynamique exposées auparavant pour, dans un effort de catégorisation, faire correspondre le Personnage du chef à une structure de personnalité psychotique. On trouve en présence tout ce qui permet un tel critère diagnostique: Un Ça comme instance dominante et qui ne peut qu'entrer en conflit avec les impératifs de la réalité, laquelle peut être malgré tout défensivement niée, une angoisse de morcellement déterminante du sentiment plein et océanique qui justifie toutes les omnipotences, et finalement une relation d'objet fusionnelle qui préside à la non - reconnaissance de l'altérité des autres.

Si cela est clair en termes de structure de personnalité, cela ne l'est pas moins en termes de caractère.

En fait, parmi les deux grands types de caractère considérés dans la structure psychotique, on constate aisément qu'un caractère schizophrénique peut difficilement faire un tel type de discours. En admettant qu'il puisse le faire, en tenant compte de l'axe de base da sa structure de personnalité, il n'en ressentira probablement jamais la nécessité. En premier lieu parce que produire un discours quel qu'il soit exige un minimum d'investissement objectal, de capacité de gestion du réel et d'action, qu'un caractère schizophrénique ne possède pas. Ensuite parce que dans les conditions réelles d'émergence d'un discours, même s'il s'agit d'un discours de force, la construction d'un groupe est nécessaire. Or, l'absence de chaleur affective, une vie relationnelle sans altérations affectives, des comportements froids, rétractés, introvertis, distants et solitaires, ne semblent pouvoir contribuer en aucune manière à la formation de ce groupe.

Inversement, nous trouvons en juste mesure dans les caractères paranoïaques ce qui semble permettre sans aucune difficulté l'émergence et l'épanouissement d'un tel type de discours. En premier lieu vient la fameuse exaltation constante et habituellement grandiloquente centrée sur des idées relatives à l'Ordre social. Ajoutons à cela la surestimation de soi traduite sous forme de fierté hautaine, d'orgueil, de conviction subjective quasi-fanatique, de totale absence de plaintes ne serait-ce que d'ordre physique. Un caractère paranoïaque fait un investissement de telle importance sur l'idée de force, que tout ce qui pourrait laisser transparaître ou démontrer la fragilité est absent de son comportement. Au lieu de se plaindre il exige, revendique, impose. S'il est vrai que l'ensemble de ces caractéristiques nous apparaît comme peu sympathique, il n'en est pas moins vrai que les caractères paranoïaques se passent de l'affect pour susciter en échange crainte, et par-là même, obéissance.

L'absence d'esprit de groupe et l'indiscipline collective dont ils font preuve, d'autre part, sont des caractéristiques absolument outrepassables lorsque le groupe est centré sur lui-même et que les règles sont les siennes.

B) - Le personnage du leader tel que nous le décrivons ici est déjà bien connu: produit d'un cadre situationnel, parlant toujours au nom de quelque chose qui le transcende, il est, par excellence, le défenseur permanent de la loi sur le désir. Protagoniste d'un discours d'égal entre égaux, il suscite la cohésion et les sentiments de communion, appartenance et partage d'intérêts communs qui en tout cas sont toujours limités par les intérêts des autres qu'ils croisent.

Réprimant généralement un imaginaire individuel afin d'autonomiser une symbolique qui est collective, il se transforme en "quelqu'un comme tout le monde", bien vu et "comme il faut". La grande nécessité de relations interpersonnelles proches repose ainsi tranquillement sur cette toile de fond, permettant encore d'entretenir un type particulier de relation connue comme "jeu de rôle". Dans celui-ci lui sont permises d'habiles rationalisations, toujours au nom de la loi et d'un Surmoi qui le détermine ainsi.

Cette description succinte et en quelques traits du Personnage du Leader, paraôt correspondre facilement à des structures de personnalité névrotiques: un Surmoi dominant et en conflit éventuel avec le Ça, par rapport auquel un mécanisme de défense privilégié, le refoulement, sauvegarde l'équilibre. En termes de relation d'objet, il ne semble y avoir aucun doute qu'elle est aussi génitale que possible, comprenant pour cela la possibilité de ces sujets à reconnaôtre les autres comme des êtres à part entière, passibles d'investissement objectal.

Cependant, parmi les trois caractères décrits dans cette structure,on ne peut pas dire avec rigueur lequel est le plus adéquat pour un discours de leadership. On peut dire néanmoins qu'un caractère phobique ne pourra que difficilement donner lieu à un leader "réussi". Son inhibition réservée et sa timidité associées à un faible dynamisme et à des conduites d'évitement, le rendront difficilement attrayant comme protagoniste d'une situation. En ce qui concerne aussi bien les caractères hystériques que les caractères obsessionnels, tous deux, chacun à leur manière, interprèteront ce rôle avec aisance. Les hystériques en faisant prévaloir leurs caractéristiques de séduction, dramatisation, proximité et plasticité; les obsessionnels en s'imposant par leurs nécessités de contrôle, d'ordre, leur perfectionnisme et leur sens du

devoir. S'il est vrai que les caractères hystériques et les caractères obsessionnels ont des caractéristiques apparemment désavantageuses, il n'en est pas moins vrai que les contextes situationnels de leur prestation peuvent au départ exploiter ces caractéristiques à leur propre avantage. Une entreprise de publicité optera plus facilement pour un caractère à dominante hystérique, une entreprise de comptabilité optera sans doute pour un caractère obsessionnel.

C) - Les Meneurs dont nous avons parlé, qu'ils soient du type répulseur ou séducteur, ont en commun un fonctionnement que nous avons caractérisé comme s'établissant toujours sur la construction du groupe égalitaire et émanant de soi-même.

Sur ce type de groupe, Freud a overt beaucoup de pistes. Il a attiré l'attention en particulier sur le fait qu'il "ignore complètement les buts de l'organisation génitale de la libido" et fonctionne à travers des mécanismes d'identification à son meneur qui joue un rôle d'Idéal du Moi par rapport à chacun des membres du groupe. La curiosité consiste donc, à notre point de vue, à savoir à présent quel type de personnalité peut occuper de façon raisonnablement stable ce lieu central et densifié, qui en même temps qu'il le centre dans l'action lui nie toute possibilité d'expression authentique et spontanée.

La seule relation possible entre meneur et groupe implique que tous deux dépendent absolument l'un de l'autre. Elle implique qu'en même temps que le groupe assume sa dépendance à l'égard de son meneur, celui-ci assume le discours de l'amour égalitaire, la parole désirée qui "favorise chez chacun le refuge dans l'illusion plutôt

que la tension vers le vrai; le désir de se croire aimé, le maintien des idoles et le narcissisme"[1].

Ce meneur devra ainsi posséder lui-même un narcissisme mal établi et fragile qui se traduit par la nécessité exarcerbée de compréhension, respect, affection et soutien.

Distant de la structure psychotique, passablement détachée du climat psychologique du milieu environnant, nous avons donc ici un type de meneur chez qui la couverture du groupe ne cache pas le réel anaclitisme.

Nous avons aussi quelqu'un qui est installé à la place de l'Idéal du Moi des autres parce qu'en lui-même existe la possibilité que cette instance soit dominante. Quelqu'un qui, tout en maintenant le contact avec la réalité puisse simultanément être plus idéaliste et utilitaire. Quelqu'un qui prête corps à ce que Freud désignait comme le premier mythe psychologique: Le mythe du héros[2].

Quelqu'un qui, en un mot, corresponde à un état-limite.

Mais au niveau du caractère, cependant, les trois types que nous avons répertoriés dans les états-limites offrent des possibilités différentes. En fait, si un caractère narcissique semble s'emboîter parfaitement dans le discours de type séducteur en faisant appel à ses propres fantasmes de grandeur, à l'ambition intense et à la grande dépendance de l'approbation et de l'admiration externes, un caractère pervers apparaît comme plus proche du meneur de type répulseur puisqu'il trouve là un champ pour agir ses pulsions sadiques et partielles sous le couvert légitime du bien commun.

---

[1] Enriquez - op. cit.72

[2] FREUD - "Psicologia de Grupo e análise do eu" in op. cit.

En ce qui concerne le caractère psychosomatique, nous l'avons vu, le fonctionnement mental, affectif et relationnel est mécanisé et l'imaginaire appauvri. Il en résulte que, même en tenant compte de l'énorme pragmatisme et de la compétence fonctionnelle, les difficultés plastiques et inventives limitent la production d'un discours d'autorité aux champs restreints de l'hyper - logique (science / économie et finances / technique) ou à la poursuite très efficace de ce que quelqu'un a créé avant lui. En outre, la grande maôtrise d'un symbolique culturellement acquis lui permet tenir avec grande rigueur tout discours de légitimité.

Ici, très précisément, se pose une question qui mérite une attention toute particulière. En fait, s'il existe une relation privilégiée entre discours, structures de personnalité et caractères, cela ne veut pas dire que ce soit une relation bi-univoque et fermée sur elle-même. Cela veut dire qu'il existe un facteur optimal de caractère qui optimalise le discours (et vice - versa). Elle nous indique cependant ce qu'il n'est pas possible de faire, puisqu'elle trace les limites précises des possibilités de prestation de chaque caractère.

Ainsi, nous pourrions dire en synthèse qu'un caractère paranoïaque peut, à partir d'un discours de force, faire aussi un discours d'autorité et même de légitimité.

Un caractère schizoïde ne peut faire qu'un discours de force.

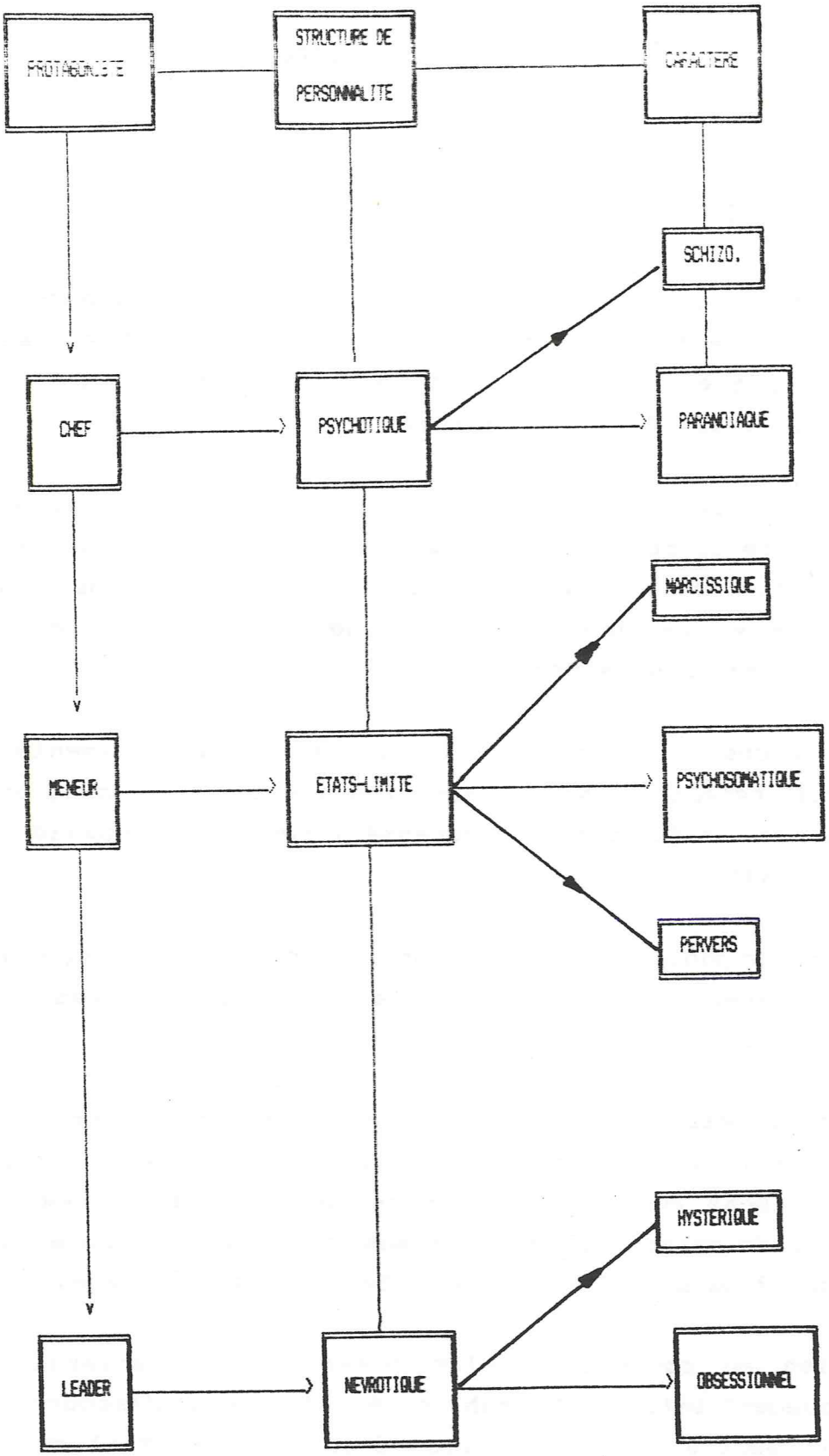
Un caractère narcissique et un caractère pervers peuvent aussi, mais cette fois à partir de l'axe de l'autorité, étendre leur discours en direction de la force mais également de la légitimité. Cela reste vrai pour un caractère psychosomatique qui privilégiera cependant, du

fait des niveaux élevés de symbolique qui l'habitent, le maintien dans un discours d'autorité et de légitimité.

Quant aux structures névrotiques, leur terrain de choix est évidemment celui de la légitimité. Ils peuvent néanmoins tenter un discours d'autorité. Les caractères hystériques tiennent de préférence un discours de séduction, et les caractères obsessionnels un discours répulseur. Les uns et les autres pourront difficilement faire un jour un discours de force.

Il en résulte donc que la possibilité d'un véritable discours de pouvoir, couvrant tous les axes discursifs que ce concept englobe, n'est l'apanage que de quelques protagonistes.

TABLEAU XII


PROTABOLICITE
STRUCTURE DE PERSONNALITE
CARACTERE
SCHIZO.
CHEF
PSYCHOTIQUE
PARANOIAQUE
NARCISSIQUE
MENEUR
ETATS-LIMITE
PSYCHOSOMATIQUE
PERVERS
HYSTERIQUE
LEADER
NEVROTIQUE
OBSESSIONNEL

CHAPITRE III - LE PUBLIC

INTRODUCTION

Comme nous l'avons vu, les STRATEGIES d'un discours de Pouvoir doivent tenir compte des possibilités physiques, psychologiques et sociales du développement génético-évolutif des êtres humains.

L'émission de ce discours, à son tour, implique l'existence de ce que nous désignons comme PROTAGONISTES, c'est-à-dire des individus capables, en fonction de leur caractère et de leur structure de personnalité, d'une stratégie discursive donnée.

Penchons-nous à présent sur l'autre pôle fondamental: le PUBLIC récepteur. Nous disons fondamental parce que, par définition, un discours est adressé à quelqu'un, individuel ou collectif.

Etre le public récepteur d'un quelconque discours, mais particulièrement d'un discours de pouvoir, n'est pas une fonction pacifique et dénuée de complexité.

En premier lieu parce que cette réception est changeante, c'est-à-dire qu'elle ne présente pas, contrairement aux autres paramètres considérés jusqu'à présent, de caractéristiques fixes et stables, encore que l'observation soit limitée dans le temps et l'espace.

Bien au contraire, elle présente une variabilité pratiquement infinie. Le public récepteur d'un discours de pouvoir peut être un individu singulier, un petit ou un

grand groupe. Ce peut être un petit groupe soudé par des liens affectifs ou dont les membres sont complètement inconnus entre eux. Ce peut être un grand groupe avec des caractéristiques organisationnelles, ou institutionnelles, fonctionnelles, politiques, de loisirs, etc, etc,. Ce peut être finalement les masses, cette chose qui, comme disait BAUDRILLARD "... n'est pas un concept. Leitmotiv de la démagogie politique, c'est une notion molle, visqueuse, lumpenalitique ".(1)

Il est certain que, quelles que soient les circonstances, ce public est toujours constitué par des êtres individuels. Mais il se trouve, comme l'a aboudament argumenté la littérature abordant le sujet, que tout rassemblement humain confère à ses éléments des dynamiques spécifiques de sorte que le tout n'est pas égal à l'ensemble de ses parties. Le problème qui se pose donc n'est pas de simple quantité, une question de plus ou moins de gens, mais de qualité effective du public.

En second lieu se pose un problème ni moins important ni plus facile à mettre en équation, et qui concerne la capacité perceptive du sujet.

Celle-ci, comme nous le verrons, n'est ni constante ni dépendante d'un seul facteur; elle nous engage plutôt dans l'étude attentive, d'une part, d'un milieu social qui, comme pour les protagonistes, les stratégies discursives et les discours eux-mêmes, existe et développe son action en un temps et en un lieu qui dimensionne ce discours et le contextualise, et d'autre part, des particularités des auditeurs eux-mêmes: particularités cognitives et affectives.

---

(1) BAUDRILLARD, J. (1982) - A L'Ombre Des Majorités Silencieuses, Paris, Denoel, p. 10.

Ce que nous nous proposons de faire à present est donc de signaler les pistes qui vont permettre la construction de catégories de caractérisation des publics.

Cette caractérisation doit être fait à deux niveaux:

- celui qui concerne les indicateurs fondamentaux pour la contextualisation des conditions d'émergence et de fonctionnement d'un public en tant que tel
- celui qui touche les sujets constituant les publics et ce que nous désignons comme leur capacité perceptive.

Et parce que cette systématisation générique n'est pas nécessairement rapportée à un public concret, nous présenterons en un second temps à titre d'exemple une situation qui précise la façon dont s'articulent les stratégies discursives, les protagonistes et les publics au seir d'une culture émergente: la culture post-moderne.

1. CARACTERISATION DU PUBLIC

Caractériser un public donné est probablement la tâche la plus étudiée et systématisée de celles que nous proposons ici.

D'une part parce que c'est devenu une nécessité dans le cadre actuel de la publicité de propagande et des "media" en général, et d'autre part (manifestement en rapport avec le premier aspect) parce qu'elle possède une technologie d'investigation systématisée: les sondages, les études d'opinion et de marché, les statisques, les enquêtes etc. Mais plutôt que d'évoquer les formules et techniques particulières de caractérisation d'un public donné dans une société donné et dans un temps historique précis, nous voudrions poser les conditions fondamentales de

caractérisation de ce public dans n'importe quelles circonstances(1).

De notre point de vue, comprendre qui est le public d'un discours de Pouvoir implique de le situer dans un moment précis, qui est son contexte d'action et de référence, le monde où il évolue, sur lequel il agit et en provenance duquel il reçoit des stimulations permanentes. Cela implique également la reconnaissance de ce public comme relatif à des êtres concrets, ayant de ce fait des capacités et des limites perceptives.

Contextualiser le public est toujours capter les traits grossiers et symptomatiques, qui permettent de mettre en évidence ce qu'il y a de commun, mais qui ne peuvent tenir des sous-groupes (des sous-publics) qu'ils contiènnent.

Cependant, s'il est vrai que "tout ne se fait pas sentir partout de la même manière et au même moment", il semble pertinent de considérer la prédominance d'une certain type de comportements, de personnalités et même de symptômes dans différents groupes sociaux, organisations, peuples et civilisations. Telle est du reste la position de toute la tradition anthropologique d'orientation dynamique(2).

E. ENRIQUEZ lui-même interrogeait dans ce sens: *"Peut-on concevoir la possibilité de maladies, ou même simplement de types de comportements dérivés de l'état de la civilisation? La névrose obsessionnelle ne serait-elle pas le type de comportement normal des peuples primitifs, la grande hystérie celui du capitalisme triomphant,*

---

(1) Nous pensions concrètement au fait qu'il existe des cultures primitives qui nous sont contemporaines et pour lesquelles les technologies habituelles de caractérisation des publics peuvent être passablement inadéquates.

(2) cf. la citation de KARDINER sur le sujet à la p. 121 de la III ème partie.

la perversion celui des états industriels avancés, la paranoia celui des sociétés dictatoriales ou despotiques, la schizophrénie celui de la société bureaucratique, la névrose caractérielle (le mal de vivre) et la névrose narcissique ceux de notre société en crise?"(1).

Nous pensons également que l'on peut parfaitement concevoir différents types de société qui, par leurs particularités spécifiques de fonctionnement sélectionnent, impliquent ou optimisent de la part de leur public les caractéristiques de personnalité ou les traits de caractère qui leur conviennent.

En ce qui concerne ce que nous avons désigné comme la capacité perceptive du sujet, quelques considérations doivent être exposées. Les différentes structures de personnalité et les nombreux caractères en lesquels celles-ci se démultiplient, signifient au niveau du sujet individuel différentes perceptions du même phénomène. Et en suivant cette voie, nous pouvons dire avec une certaine assurance non seulement quelle est la structure qui convient le mieux à un discours déterminé mais également comment les autres structures peuvent réagir à ce discours.

Voyons comment chacun de ces moments, celui de la contextualisation du public et celui de la capacité perceptive des sujets face au discours, sont opérés.

1.1. LA CONTEXTUALISATION

Un travail de contextualisation d' un public par rapport à un discours de pouvoir doit être fait de la manière la plus approfondie possible et en tenant compte des indicateurs disponibles à un moment donné. Ces indicateurs doivent se rapporter à une ensemble de données qui permettent de comprendre les conditions particulières

---

(1) ENRIQUEZ, E. - op. cit. p. 54

de fondation et de maintien d'un public donné par référence au temps et à l'espace d'où els émergent.

Ainsi, ces indicateurs sont essentiellement ceux que l'anthropologie propose quand elle aborde toute "nouvelle" société ou groupe social inconnu, et que rapporte une théorie de la culture(1):

- **Les indicateurs technoéconomiques**, relatifs aux niveaux et à l'importance de la technologie et des conditions matérielles de vie et de production.

- Ceux relatifs à la **structure sociale** considérée comme "l'aménagement persistant de relations définies ou contrôlées par des institutions" (Radcliff-Brown) ou plus simplement comme "l'ensemble de règles et de normes sociales" (Leach).

- **Les indicateurs idéologiques** relatifs au "domaine idéatif d'une culture"témoignant de connaissances, thèmes, philosophies, croyances religieuses, etc (Kaplan et Manners).(2)

Il est important encore de souligner que différents auteurs valorisent superlativement chacun de ces indicateurs, de sorte que ce qui apparait habituellement dans la littérature, c'est la compréhension d'une société donnée à travers un seul indicateur, transformé en grille de lecture du réel ou en système autonome ou en variable indépendante.

---

(1) Nous excluons intentionnellement de ces indicateurs pour des raisons de stratégie dument éclaircies dans les conclusions de la 2ème partie de ce travail, un quatrième indicateur généralement abordé par les anthropologues et qui est relatif aux données de personnalité dominante dans une culture donnée.

(2) KAPLAN, D.;MANNERS, R. A. (1972) - Teoria da Cultura, Zahau editores, Rio de Janeiro 1975.

Notre objectif implique cependant que nous considérions chacun de ces indicateurs comme un sous-système d'un système social, c'est-à-dire, *"un ensemble de variables ou aspects de comportement institutionnalisés, qui peuvent être isolés analytiquement dans le but d'expliquer, du moins en partie, comment une société se maintient et se modifie"*(1).

Non seulement comment une société se maintient et se modifie, mais aussi comment la même chose se passe dans une organisation ou dans un groupe spécifique.

En effet, l'analyse d'un discours de pouvoir et de son public est possible à un quelconque niveau où ce phénomène se fait sentir. De cette focalisation découle non seulement l'importance relative de chacun de ces indicateurs comme le niveau de profondeur de la recherche et de l'analyse.

Du reste, ce travail de contextualisation cas par cas se passe des classifications génériques orientées en fonction d'un seul sous-système.

---

(1) Ibid p. 65

1.2. CAPACITE PERCEPTIVE DES SUJETS

Si tout le monde était égosyntonique avec la culture et la société où il vit, nous parlerions d'un monde figé, où le Pouvoir n'existerait assurément pas, parce qu'il ne se ferait pas sentir.

Une des choses que nous accentuons spécialement tout au long de ce travail est le fait que le Pouvoir se fait sentir et qu'il engendre, de la part de ceux qui lui sont soumis, des réponses.

Ces réponses ne sont ni fortuites ni aléatoires, elles réfléchissent plutôt au niveau de l'individu la manière et l'intensité dont ce Pouvoir est ressenti.

C'est précisément ce phénomène que nous appelons capacité perceptive des sujets.

Nous l'appelons capacité perceptive, dans une tentative de témoigner simultanément d'une stratégie cognitive et d'un sentiment associé.

1.2.1. LA STRATEGIE COGNITIVE: CATEGORISER

Dans le prolongement des travaux de BRUNNER (1957) sur les processus de catégorisation perceptive, beaucoup d'autres auteurs (Rosch et Lloyd, 1978; Tajfel, 1972) qui se sont penchés sur le sujet, ont conclu que les individus classent des ensembles d'éléments existants en catégories simples, mutuellement exclusives (Di Giacomo,1981).(1)

Ces catégories qui du point de vue de Tajfel(1972) apparaissent liées à des schèmes cognitifs pré-établis et

---

(1) DI GIACOMO, J.P. (1981) - Représentations sociales et comportements collectifs, thèse de doctorat, Louvain-la-Neuve.

aux expériences personnelles et culturelles des sujets, fournissent à ces derniers des critères de comparaison et de relation des éléments appartenant à une même catégorie.

Nous catégorisons parce que cette action nous permet d'appréhender un grand nombre d'informations à un prix extraordinairement réduit, utilisant seulement des schèmes, des grilles de lecture de la réalité qui, si elles ne nous fournissent pas tout l'éventail de variations et détails d'un phénomène, nous fournissent au moins l'essentiel(1).

ROSCH (1971) défend que les catégories établies par les hommes ne sont pas absolument aléatoires dans la mesure où le monde lui-même n'est pas chaotique et de ce fait *"certaines relations dans le monde ambiant nous frappent par leur régularité et ce sont elles, en ordre principal, qui influencent nos catégories"*(2).

Il semble ainsi que nous catégorisons par mimétisme avec notre environnement et que cette catégorisation permanente nous donne d'emblée:

a) la possibilité de réduire la complexité de cet environnement;

b) la possibilité d'identifier comme semblables ou différents les objets de cet environnement;

c) la possibilité de ne pas entamer constamment de nouveaux processus d'apprentissage, puisque nous ne questionnons pas les précédents;

---

(1) MARQUES, J.; SOUSA, E. (1982) - Teoria da atribuição - Para uma análise do senso comum, Revista Psicológica, Lisboa.

(2) ROSCH (1971) - Cette formulation de Rosch est faite à propos des relations de détermination existant entre les structures linguistiques, notre forme de pensée et la réalité. En dernière analyse, Rosch considère que c'est toujours la réalité qui joue le rôle le plus important dans notre forme de pensée.

d) la possibilité de nous diriger dans notre activité instrumentale (Brunner et Austin, 1956);
e) la possibilité d'ordonner et de relationner entre elles des classes d'évènements.

Nous catégorisons donc par nécessité d'organisation de l'information qui nous arrive à tout moment, et nous catégorisons tout.

Mais toute catégorie, aussi riche et ample soit-elle, apparait toujours comme très pauvre et très restreinte comparativement à l'environnement qui nous entoure. Ainsi, et parce que nous ne sommes pas capables de disposer d'autant de catégories que d'objets pouvant être catégorisés, lorsque nous catégorisons nous retirons à l'objet quelques-unes de ses caractéristiques éventuellement importantes, dans notre tentative de simplification.

Il en résulte que nous finissons, d'une part, par avoir des catégories qui émergent du milieu mais ne lui sont pas, d'une certaine manière, adaptées pour autant (Rosch,1971), mais aussi, d'autre part, par disposer de catégories avec une relative autonomie fonctionnelle qui intègrent ou refusent les informations que le milieu leur fournit, selon leur degré de pertinence pour cette catégorie.

De ce processus de simplification et de généralisation sommaires résultent donc nécessairement des erreurs de catégorisation qui, du fait de l'action de facteurs motivationnels et cognitifs, sont extraordinairement difficiles à corriger ultérieurement, vu que *"... le sujet qui est amené à faire une catégorisation sur la base de peu d'indices, recherche d'autres éléments capables de renforcer sa catégorisation"*(Leyens,1984)(1).

---

(1) LEYENS, (1984) - Sommes-nous tous des psychologues? Approche psychosociale des théories implicites de la Personnalité, col. Psychologie et Sciences Humaines, Pierre

C'est ainsi que nous sommes beaucoup plus disposés à accepter comme "vrai", comme plus digne de confiance, ce qui va dans le sens de nos pré-conceptions que toute autre information allant dans le sens contraire (Ross et Lepper,1979).

Mais non seulement nous n'acceptons pas facilement, comme nous ignorons des informations éventuellement utiles et concrètes qui contrarient nos théories implicites de personnalité, nos stéréotypes, nos représentations sociales (Nisbett et Borgide,1975).

Ces résistances, puisqu'il s'agit bien de réelles formes de résistance au changement, ne peuvent cependant être expliquées sans référence à l'expérience des sujets elle-même, où les facteurs inconscients ne sont pas négligeables.(1)

1.2.2. L'ETAT AFFECTIF ASSOCIE

La fréquente non-conscience des catégories et stratégies cognitives que nous utilisons s'enracine dans l'état affectif associé, dans les différents niveaux d'attribution qui nous sont possibles.

Par rapport concrètement au discours de Pouvoir, il semble que nous tendrons à le ressentir en fonction de nos attentes en ce qui le concerne. Et ces attentes reflètent à la limite, l'aménagement de notre structure de personnalité et ses mécanismes dominants.

Mardaga, Bruxelles.

(1) Nous avons ici recours à un texte écrit par nous, "Teorias implicitas de personalidade - Novas estruturas categorias", 1986, Instituto de Pesquisa Social Damião de Góis, Presidência da República, comme source de références, notamment d'auteurs, raison pour laquelle nous nous dispensons de référer certaines des oeuvres évoquées ici.

Ainsi, un discours de Pouvoir dans n'importe lequel de ses axes discursifs peut être, et est considérablement dénaturé dans sa stratégie et dans sa diffusion par la responsabilité exclusive du sentiment du public.

C'est le Public qui ressent ou non le Protagoniste et le discours comme légitime, autoritaire ou de force, tout cela simultanément ou rien de cela. C'est le Public qui ressent le discours comme adéquat, séducteur, persuasif, courageux, téméraire,ou inversement comme ridicule, absurde,"à côté", illégitime, trompeur ou lâche.

Cet état affectif construit à partir des fameuses catégories classificatrices du réel, les dépasse largement puisqu'il choisit ce qui l'intéresse et refuse ce qu'il ne veut pas.

Et ce qu'il veut, tout comme ce qu'il rejette, obéit à ses propres critères, qui sont toujours limités par sa structure de personnalité et son caractère.

De cette manière, une structure de personnalité névrotique par exemple interprètera un discours limite ou psychotique à sa façon et y adhèrera éventuellement, comme si ce qui était en jeu était quelque chose qu'elle pouvait comprendre.(1)

Prenons un exemple pragmatique: le discours émergent dans l'Allemagne nazie était typiquement un discours limite qui évolue rapidement vers un discours psychotique. Cela ne veut pas dire que l'Allemagne entière, ou même la majorité de ses citoyens ait eu un type de personnalité particulier et que le reste du monde, qui n'a pas cru à la guerre jusqu'au 1er Septembre 1939 ait été obtus, distordu,

---

(1) La caractérisation détaillée des grands types de personnalité a été effectuée à propos des protagonistes et elle est évidemment valable pour les sujets individuels membres d'un public.

être-limite ou psychotique. Cela veut dire que chacun a interprété le projet nazi à la lumière de ce qu'il comprenait.

Et ce qu'une structure névrotique comprend, c'est la Légitimité.

Probablement que dans l'Allemagne de la fin des années 20, début des années 30, un projet qui affirmait que le Traité de Versailles était injuste et qui se rébellait contre lui, réunissait toutes les conditions pour être entendu et pour apparier,en leur donnant cohésion et sentiment d'appartenance, beaucoup d' allemands au Surmoi bien développé.

Un projet héroique de reconstruction de la Patrie, de purification de la Race, et de "nouvelle aurore" servait facilement les Idéaux du Moi grandioses des structures-limites.

Quant aux structures psychotiques, et bien celles-là avaient un discours à leur mesure:la proclamation véhémente de la propre force, exhibée et répétée dans les parades, dans les organisations de jeunesse, dans la nouvelle architecture, dans les nouvelles règles de conduite sociale; un ennemi choisi à point - le juif - et le matracage exhaustif de leur propre supériorité.

Ce qui explique que 38 millions d'Allemands (sur 43 millions) aient adhéré à HITLER lors de l'élection du Fuhrer du Reich.

Cela veut dire qu'un même discours peut susciter chez différents publics des réponses différentes, s'agissant bien sur d'un discours couvrant plusieurs axes discursifs. Et le discours du Fuhrer fut, indépendamment de tous les jugements moraux et éthiques, et tant qu'il a duré, un discours de pouvoir typique, couvrant tous les axes

discursifs et déclenchant chez son public sentiments d'appartenance, culpabilité et peur.

Un discours orienté vers un seul axe discursif risque de ne pas avoir d'impact sur la majorité du public. Dans les pays développés d'Occident, par exemple, le taux d'abstention aux élections nationales se situe habituellement aux environs de 60% actuellement, quand il ne les dépasse pas.

L'explication de cet état de choses, nous la trouvons dans le fait que d'une part il s'agit d'un discours incompréhensible pour beaucoup, et d'autre part, certains de ceux pour qui il serait structurellement compréhensible ne se sentent pas concernés et ne développent aucun sentiment d'appartenance, vu qu'un tel discours fait référence à des personnes et des programmes qui leur sont distants.

Cela se confirme du reste quand on constate qu'il y a davantage d'électeurs pour les assemblées locales que pour les régionales, et davantage d'électeurs pour les assemblées régionales que pour les nationales.

A moins que dans un moment historique précis et déterminé la structure de personnalité dominante au sein du public et le discours de pouvoir ne se trouvent sur un même axe discursif, il en sera toujours ainsi.

Nous avons ainsi une double situation facilement énonçable:

a) Chaque axe discursif s'oriente en particulier en direction d'une structure de personnalité.

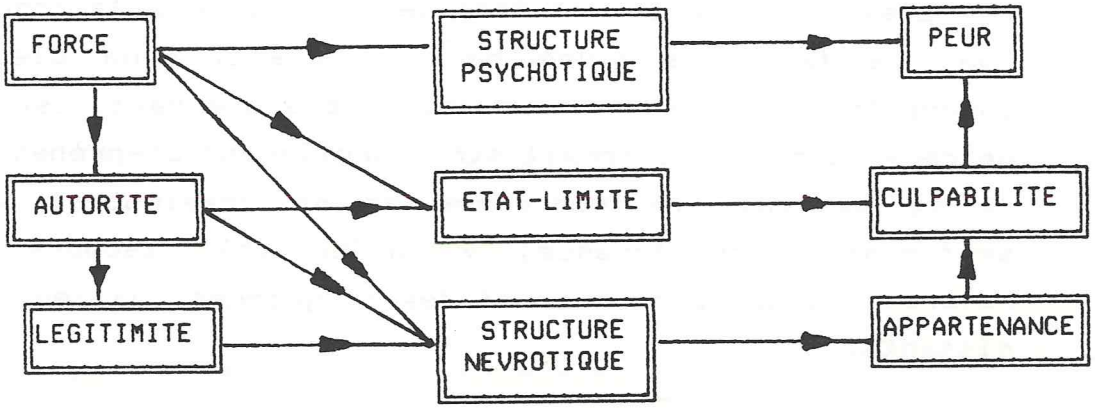
b) Chaque axe discursif est compréhensible non pas dans ce qu'il prétend être au départ, mais dans ce qu'il finit par être à l'arrivée, en fonction de ce qu'il parvient à susciter chez son public.

Par ailleurs, il s'avère qu'en résultat du développement individuel, tous peuvent ressentir la peur, certains peuvent ressentir la culpabilité, et d'autres, encore moins nombreux, sont capables d'adhérer au sentiment d'appartenance.

Schématiquement, cette situation peut être représentée de la façon suivante:

TABLEAU XIII

RAPPORTS ENTRE DISCOURS DE POUVOIR ET STRUCTURE DE PERSONNALITE



L'important ici, plutôt que de dire ce qu'un individu peut ressentir, consiste à souligner ce que l'individu, du fait de sa structure de personnalité, ne ressent pas.

On arrive ainsi à la conclusion qu'un discours de légitimité-appartenance "passe à côté" des structures psychotiques et des états-limites, alors qu'il est le discours privilégié des structures névrotiques. De même, l'axe autorité-culpabilité est incompréhensible pour une structure psychotique.

Tous les niveaux de discours sont cependant accessibles, soit directement soit par la voie de ses possibilités régressives, à une structure névrotique.

2. UNE SITUATION A TITRE D'EXEMPLE: LA POST-MODERNITE

Actuellement, la connaissance de publics spécifiques est, comme nous l'avons évoqué, une fonction systématique et habituelle des diverses sciences humaines.

La contextualisation de ces publics, qu'il s'agisse de publics pour discours politiques, produits de consommation ou règles de fonctionnement social, se trouve au départ facilitée par l'objectivation faite a priori de l'universcible que l'on vise.

la reconnaissance de la capacité perceptive des sujets est également effectuée de façon systématique et habituelle avec pour principal référent ce que nous désignons ici comme étant leurs stratégies cognitives. L'état affectif associé est généralement moins pris en compte parce qu'il renvoie à une subjectivité peu intéressante dans l'optique de celui qui ne prétend qu'obtenir un vote de plus, ou vendre une savonette de plus. Par ailleurs, un publiccible est toujours considéré à un moment précis où l'on suppose une stabilité et une prévisibilité de comportements dont les raisons et les déterminants ultimes n'ont pas besoin d'être connus.

Il nous parait toutefois intéressant de mettre en evidence l'importance définitive, théorique et pratique, de l'interdépendance entre les stratégies cognitives et l'état affectif associé en ce qui concerne particulièrement les discours de Pouvoir.

Si la dimension cognitive préside de fait à la médiation avec le réel, c'est cependant la dimension affective qui rend compte des dynamiques intra-psychiques et des aménagements de personalité qui permettent non seulement la négociation avec le réel mais aussi, à la limite, la perception et l'interprétation elles-mêmes des phénomènes.

Un discours qui se veut de pouvoir et qui, pour cela-même, fait appel aux diverses possibilités d'adhérence, conscientes ou non, des individus, ne peut éviter de tenter de comprendre les raisons latentes des comportements des publics.

Dans une époque comme la nôtre, d'avancées technologiques rapides et de partage planétaire d'informations, de règles de fonctionnement social et même de biens, la question de l'adéquation des stratégies de pouvoir et de ses protagonistes aux publics qui existent effectivement revêt un nouvel intérêt.

Les questions qui se posent aujourd'hui semblent s'articuler à la relation dynamique entre l'ordre de l'individuel et du collectif de sorte qu'elles nous montrent d'un côté une nouvelle forme d'être sociale et qu'elles nous parlent de l'autre d' "individualités radicalement différentes de celles qui se structurent dans les années de la révolution industrielle et auxquelles les modèles des Sciences Sociales continuent à faire appel".(1)

Autrement dit, les groupes de contact humain ont été pendant longtemps à la fois groupes d'appartenance et groupes de référence.

Jusqu'à la fin du XVIII•me• siècle, l'intercommunicabilité sociale a été un phénomène pratiquement inconnu. La possibilité pour un individu d'avoir accès à des référentiels différents de ceux qui présidaient à son propre groupe d'appartenance étaient limitées. Probablement du fait de cette limitation, le groupe d'appartenance et de référence offrait au départ les réponses et les solutions aux éventuelles situations compliquées que les autres groupes auraient pu poser.

---

(1) RETO e LOPES (1989) "A Cultura Organizacional para Além da Moda", in Análise Psicológica V:1/2/3. Lisboa, 1989.

Il est important par ailleurs de ne pas oublier que jusqu'à cette époque les groupes d'appartenance étaient des groupes larges et dynamiques, remplissant bon nombre des fonctions institutionnelles que l'Age Moderne a différenciées et replacées dans des structures séparées.

A partir du XVIII^{ème} siècle, on assiste en termes planétaires à un ensemble de phénomènes individuels et collectifs qui, en même temps qu'ils favorisent le démembrement des communautés traditionnelles, établissent dans le domaine du possible la fin des diverses incommunicabilités sociales.

La première conséquence, en termes d'organisation sociale, que nous estimons importante, née de cette conjoncture particulière, est l'apparition d'une nouvelle Structure Familiale (1750 - Organisation Familiale de la Bourgeoisie Européenne) qui depuis lors, et à travers toutes les vicissitudes, est allée en s'établissant jusqu'à devenir complètement dominante (au moins jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle).

Cette nouvelle structure familiale, si elle s'est constituée, d'un côté, comme le lieu privilégié des échanges et des investissements affectifs, d'un autre côté elle favorise la rupture d'avec des valeurs ancestrales liées à l'individu en tant qu'élement du collectif.

L'émergence de la Famille Moderne correspond ainsi également à l'émergence d'un processus de coupure entre le monde des affects et le monde des réalisations, comme il correspond d'ailleurs à la coupure de la référence et de l'appartenance comme attributs et fonctions inhérentes à un même groupe.

L'industrialisation du XIX^{ème} siècle, la bureaucratisation et la technologie du XX^{ème} siècle, n'ont rien fait de plus que d'amplifier à la mesure de ce que

nous connaissons aujourd'hui ce phénomène de rupture entre la sphère du public et du privé.(1)

Mais les hommes existent. Et alors que les structures familiales modernes fonctionnent comme lieu affectivement investi, laissant de l'énergie libre pour un investissement dans le social sur la base du cognitif et de l'exécution de rôles, la faillite de ces structures familiales à partir de la Seconde Guerre Mondiale soulève des questions qui commencent seulement actuellement à se poser fortement dans le monde entier.

Ces questions qui se posent aujourd'hui au niveau des organisations de type entreprise mais aussi de celles qui supportent des institutions sociales fondamentales (La famille, l'éducation, la santé, etc.), et d'une manière générale, à tous les niveaux des sociétés dites développées, sont essentiellement celles qui témoignent d'une nouvelle réalité décrite comme étant celle du "chacun pour soi" (E.Jacques), des "individus sans appartenance" (Mendel, 1983), "d'une culture Narcissique" (Lasch, 1980), de "l'ère du Vide" (Lipovetzky, 1986).(2)

Toutes ces expressions et les oeuvres auxquelles elles se rapportent prétendent rendre compte d'une réalité nouvelle, individuelle, organisationnelle et sociétaire.

Ce qui semble être le plus significatif comme indication de cette nouvelle réalité, a à voir avec:

---

(1) LEAL, I. (1985) - Pouvoir et Psychisme - Une Etude Psychanalytique, Mémoire de Licence Complémentaire, Louvain-La-Neuve.

(2) JACQUES, E. (1985) - "Structure D'Organisation et Créativité Individuelle" in "La rupture Entre L'Organisation et Les Hommes", Ed. d'organisation.
MENDEL, G. (1983) - "54 Millions D'Individus Sans Appartenance" R. Laffont, Paris.
LASCH - "Le Complexe de Narcisse", Laffont 1980.
LIPOVETZKY - "A Era do Vazio" - Ensaio sobre o individualismo contemporâneo. Antropos, Lisboa, 1986.

1. Une nouvelle relation à l'organisation et un nouveau type de société: celle des Masses.

2. Une nouvelle Personnalité Dominante: La Personnalité Limite.

2.1. UN NOUVEAU SOCIAL: DE L'ORGANISATION AUX MASSES

"Je vois monter la marée du Nihilisme".

Nietzche

Dans un ensemble de textes publiés dans les revues entre 1926 et 1937, qui était appelé à devenir ensuite l'essentiel du livre "la Révolution des Masses", ORTEGA Y GASSET présentait, avec minutie et aversion, un nouveau type d'homme: l'homme moyen, conçu au cours du révolutionnnaire XIX^{ème} siècle et né dans le XX^{ème} siècle. Il le décrivait alors comme possédant *"la psychologie de l'enfant gâté"*, donnant *"libre expression à ses désirs vitaux, donc, de sa personne"* et ayant *"une radicale ingratitude à l'égard de tout ce qui a rendu possible la facilité de son existence"*(1).

Cet homme moyen était "Monsieur Tout-le-monde", l'âme des masses.

ORTEGA Y GASSET dit: *"On convertit ce qui était purement quantitatif - la foule - en une détermination qualitative: c'est la qualité commune, c'est le pantin social, c'est l'homme en tant qu'il ne se différencie pas d'autres hommes, mais qu'il répète en soi un type générique"*(2).

---

(1) ORTEGA e GASSET; "A Rebelião Das Massas", Livro Ibero-Americano. Rio de Janeiro, 1971.

(2) ibid p.51

Ce passage de la quantité à la qualité, et donc de la Foule à la Masse, est une différenciation qui pour certains auteurs, notamment MOSCOVICI, n'a pas de raison d'être puisque, disent-ils, du point de vue psychologique du moins ces termes s'équivalent.

Telle n'est pas cependant notre opinion. Comme le remarque Pierre MANNONI, *"la foule admet une certaine unité de lieu et de temps qui permet, éventuellement, de la circonscrire"*(1), elle possède quelques formes d'interaction entre ses éléments et présente, encore que rudimentairement, un objectif. Contrairement à la masse qui est dispersée, indifférenciée, sans auto-reconnaissance ni objectif.

2.1.1 FOULE ET ORGANISATION

La Foule devrait être considérée comme l'antipode de l'Organisation, c'est-à.dire, un groupe large de personnes fonctionnant sur un registre affectif, à l'opposé du fonctionnement organisationnel commenté auparavant, où le registre de fonctionnement psychologique est de type cognitif.

Organisation et Foule sont ainsi à notre point de vue les deux faces d'un même jeton, d'un type de fonctionnement périodiquement clivé de l'individu en situation groupale.

Il n'existe, dans ces super-productions sociales - foule et organisation - aucune réalité qualitative différente de celle que nous connaissons au niveau du groupe restreint. On trouve d'ailleurs dans le mouvement de déplacement de la sphère du privé vers la sphère du public (de changement du discours de l'autorité-culpabilité vers la légitimité-appartenance), une coupure entre bons et mauvais objets, essayant encore au niveau du social de

---

(1) MANNONI - op. cit. p. 38

reproduire le Mythe ancestral de la dualité éternelle. Sous une autre forme, l'Organisation/Foule répercute au niveau social le vieux fantasme de la civilisation opposée à la nature, thèmes préférés, comme nous l'avons vu, de toute une tradition philosophique.

Il est donc naturel que la Foule apparaisse dans la littérature comme quelque chose d'intrinsèquement mauvais.

Dans le commentaire que fait MOSCOVICI sur la découverte des foules, il dit que celles-ci sont habituellement et superficiellement considérées comme asociales et formées d'asociaux - *"la populace", "la canaille", "le lumpenprolétariat", en un mot, la plèbe - folle et criminelle.*(1) En opposition à l'Organisation considérée comme sociale et socialisante, normale et adéquate.

Un des éléments sur lesquels a insisté toute la tradition de recherche sur les phénomènes de foule, est l'existence de la foule en référence à un leader. On trouve dans ce cas SIGHLE, TARDE, LE BON, FREUD et également MOSCOVICI, qui considèrent que par un phénomène de suggestibilité d'allure hypnotique, les leaders déclencheraient chez les foules le caractère irrationnel de ces dernières.

Or à notre point de vue, cette hypothèse n'est pas totalement cohérente. Qui furent les leaders, sur le terrain (et pas sur les écrans), de Mai 68, du 25 Avril, ou du 1er Mai 74 au Portugal? Qui furent les leaders de la Commune à Paris, ou qui sont les leaders des évènements qui se répètent de semaine en semaine sur les terrains de football?

Si nous considérons que la foule est le simple revers de l'organisation et que dans celle-ci, tel que nous

---

(1) MOSCOVICI, S. - op. cit. chapitre IV

l'avons expliqué, les leaders réels ne sont pas nécessaires du moment qu'il existe un référentiel unificateur, on pourra d'une certaine manière comprendre les faits bizarres que nous venons de mentionner et également le caractère presque rituel de la violence des foules, dont rendent compte des auteurs comme STOETZEL et R. GIRARD.

En fait, si l'émergence de la Foule correspond à la catharsis nécessaire d'une existence sociale organisée et établie sur le refoulement de la violence directe,(1) alors il semblera clair que toutes deux requièrent la condition de leur existence mutuelle.

En tant que retour d'un refoulé social, l'attitude de peur, presque d'horreur, que les phénomènes de foule semblent susciter chez presque tous leurs commentateurs, devient facilement compréhensible.

2.1.2. UN NOUVEAU SOCIAL

Mais les Foules ne sont pas les Masses. Pas plus que les Sociétés de Foules ne sont les Sociétés de Masses.

Les Sociétés de Foules sont aussi les Sociétés à Organisations. Elles sont le moment de fête, tel un Carnaval, qui permet que les hommes qui ne sont que des rôles, des statuts et des exécutants aient leur jour d'affects et d'émotions spontanées à foison. Que les hommes qui sont tous les jours des acteurs secondaires prennent le devant de la scène et soient les acteurs principaux, présents, participant activement, à l'inverse de leur routine passive et pré établie.

La Société de Masses, cependant, n'est pas la société de la participation active ou passive, mais la société des spectacles et des publics.

---

(1) ENRIQUEZ - op. cit. p. 50

Et c'est une différence qualitativement importante.

Il est certain que les organisations - et les foules donc- continuent d'exister mais surtout, à présent, comme des groupes d'appartenance puisque ce sont les seuls disponibles.

Expliquons cette affirmation. Nous avons dit que c'est la condition de l'existence humaine que d'appartenir à des groupes de contact qui non seulement socialisent mais fonctionnent comme lieu d'investissement affectif.

Comme le remarquait déjà EZRA PARK en 1916, *"la majorité de nos institutions traditionnelles, l'Eglise, l'Ecole et la Famille, a été, sous les influences désintégrantes de la vie citadine, grandement modifiée. L'Ecole, par exemple, en est venue à assumer quelques - unes des fonctions de la Famille".*(1)

Depuis lors, ce phénomène de déracinement des individus s'est nettement accru. Il existe une nouvelle génération qui n'a pas sa maison, ses parents, sa famille très souvent, parce qu'elle a plusieurs maisons, plusieurs parents et plusieurs familles. Ce phénomène qui s'enracine dans une nouvelle structure familiale n'est cependant pas isolé et ne se fait pas exclusivement sentir en termes affectifs; en termes cognitifs également, la multiplicité des valeurs, des règles de conduite, des normes et principes de fonctionnement social, favorise l'existence de ce que MENDEL considérait comme des "individus sans appartenance". Mais la non-appartenance n'est pas une possibilité humaine. Tous, nous devons avoir des relations d'appartenance, encore qu'elles soient instables ou du moins très changeantes.

---

(1) ERZA PARK - "A Cidade: Sugestões Para A Investigação Do Comportamento Humano No Meio Urbano" in "O Fenómeno Urbano" Ed. Guanabara, R. de Janeiro, 1987, p. 47

Ce qui semble plutôt se passer, c'est, une fois de plus, un phénomène de translation qui place dans les organisations sociales encore une fonction traditionnellement investie dans la famille: celle de support. C'est ce mécanisme de translation que DAVID RIESMAN qualifiait de "gyroscope psychologique" (l'"invention" des nouveaux mécanismes psychologiques adaptés aux sociétés plus ouvertes, quand les précédentes s'affaiblissent).(1)

Si nous pensons un peu au système de vie actuel dans les grandes villes, nous verrons que cela représente une réalité d'aujourd'hui: les enfants vont à la crèche à l'âge de 3 mois, et tout au long de leur vie ils trouvent dans l'école, les amis et le travail, les substituts affectifs d'un espace relationnel en voie de disparition au sein de la famille.

PAGES et BONETTI (1979) par exemple, rendent compte de ce nouveau phénomène dans leur étude sur la T.L.T.X.. Ils disent: *"L'individu est lié à l'organisation hypermoderne non seulement par des liens matériels et moraux, par les avantages économiques et les satisfactions idéologiques qu'elle lui procure, mais aussi par des liens psychologiques. La structure inconsciente de ses pulsions et de ses systèmes de défense est à la fois modelée par l'organisation et se greffe sur elle, de telle sorte que l'individu reproduit l'organisation, non seulement pour des motifs rationnels, mais pour des mobiles plus profonds, qui échappent à sa conscience. Elle tend à devenir la source de son angoisse, de son plaisir."*(2)

Ainsi, les anciens groupes secondaires deviennent maintenant primaires, et comprendre leur dynamique implique d'abandonner la conception d'individus dénués d'affects

---

(1) RIESMAN, D. (1950) - A multidão solitária, Ed. Perspectiva, S. Paulo, 1971.

(2) PAGES, M; BONETTI, M. DE GAULEJAR V.; DESCENDRE, D. (1979) - L'Emprise De L'Organisation, P.U.F., Paris, 1981 (2ème ed).

exécutant des rôles, et de tenir dorénavant en ligne de compte, surtout et principalement, les affects, puisque c'est d'eux que dépend le lien aux organisations.

Mais si ces groupes sont souvent aujourd'hui les groupes d'appartenance, ils sont beaucoup moins souvent les groupes de référence.

Les références, multiples et omniprésentes, nous les trouvons dans cette autre "chose" qui se constitue comme la société de Masses.

2.1.3. LES MASSES

" Les Masses Avancent"

Hegel

TARDE disait: *"L'âge moderne, depuis l'invention de l'imprimerie, a fait apparaitre une espèce de public toute différente, qui ne cesse de grandir, et dont l'extension indéfinie, est un des traits les mieux marqués de notre époque. On a fait la psychologie des foules; il reste à faire la psychologie du public".*(1)

La véritable nouveauté réside ainsi pour lui dans l'apparition d'un grand ensemble d'individus, ne partageant pas le même espace physique et ayant des back-grounds très différents, qui en un moment précis ont accès au même stimulus.

Le concept de public reste relativement pacifique, désignant, plus qu'un ensemble d'individus, un phénomène de

---

(1) TARDE - "L'opinion et la foule", op cit., p. 2

dissémination de contenus liés à l'extension des media.(1)

Sauf que ce public auquel se référait TARDE s'est énormément multiplié, ce n'est plus aujourd'hui un public, mais un ensemble de publics et d'audiences.

Au niveau individuel, cependant, le même sujet est public et audience d'un large ensemble de discours.

C'est cet ensemble d'audiences et de publics que nous appelons masses en les considérant, sur les traces de GASSET, comme une réalité qualitativement différente de la foule.

BAUDRILLARD (1982) disait que: *"La Masse est sans attribut, sans prédicat, sans qualité, sans référence, c'est là sa définition ou son indéfinition radicale".*(2)

Bien que difficilement définissable, la notion de masse possède une valeur heuristique indiscutable et il en découle donc qu'elle doit avoir, comme toutes les notions de l'ordre du dit , une quelconque qualité ou contenu.

2.1.3.1. FACTEURS DE MASSIFICATION

Les nombreux auteurs qui depuis la fin du siècle dernier ont essayé de réfléchir sur ce qui a provoqué l'existence de masses, isolent des facteurs qui sont à leur point de vue les plus responsables dans l'apparition de ce nouveau type de social.

---

(1) ROSENBERG, B. et WHITE, D.M. (1957) - Cultura de massas, Cultrix, S. Paulo, 1973.

(2) BAUDRILLARD - A L'Ombre des Majorités Silencieuses, op. cit., pp. 10-11.

TOCQUEVILLE est catégorique, la responsabilité incombe à la démocratie dont le processus de nivellement social implique nécessairement la vulgarisation et l'imitation. *"La Technologie Moderne,"* défend ROSENBERG, *"est la cause nécessaire et suffisante de la culture des masses"*; *"La communication est le Valium du peuple"* dit MOSCOVICI; *"L'homme qui vit en société de consommation vit-il de façon humaine?"* questionne BOUDET; *"Les media et les leaders"*, considère MANNONI, *"sont les grands facteurs de massification"*.(1)

Personnellement, nous n'entrevoyons pas de facteur prépondérant, aucune rupture ou discontinuité historique ne traversant toute la modernité.

Mais si nous croyons, comme BASTIDE, que: *" La civilisation ne plane pas dans un firmament supérieur, fondant sur l'individu comme un oiseau de proie pour le soumettre à ses normes; elle n'agit qu'en pénétrant, en s'insinuant peu à peu dans la personne, à partir de l'enfance et toujours à l'intérieur et par l'intermédiaire du cercle restreint ou du groupe familial"*, alors nous pourrons considérer le modèle familial né au sein de la Bourgeoisie européenne aux alentours de 1750 comme un bon fil conducteur.

"En fait, la bourgeoisie européenne émergeant pendant tout l'âge moderne, avant même le contrôle sévère des activités commerciales, industrielles et agricoles, et avant même la prise de contrôle du pouvoir économique (1789, libéralisme économique, loi de le Chapelier), avant même la prise du pouvoir politique (Monarchie de Juillet 1830), a inauguré un type de famille.

Celui-ci, quoique temporairement parallèle, s'est beaucoup éloigné des typologies habituelles des familles aristocrates et rurales

---

(1) ROSENBERG, B. et WHITE, D. M. (1957) - op. cit. p. 25.; MOSCOVICI, S. - "L'âge des foules", op. cit.; BOUDET, C. (1975) - "A sociedade concentracionária", Moraes Ed., Lisboa, 1976; MANNONI, P. - op. cit.

et a gagné au fil des années, jusqu'à nos jours, un caractère universel".(1)

C'est cette structure familiale qui a inventé la sphère du privé. Un privé qui était nécessairement composé de peu d'éléments liés affectivement entre eux et qui, parce qu'ils étaient peu nombreux, pouvaient augmenter considérablement leur mobilité physique et sociale. D'où la naissance des villes aux caractéristiques métropolitaines. On a cessé d'"aller à la ville commercer" et on a commencé à vivre en ville en commerçant. Si une grande concentration de gens entraine un foisonnement commercial, celui-ci devient un métier à temps complet. Le "faire d'abord" et "vendre ensuite" n'est plus possible. C'est la spécialisation qui s'annonce ainsi, en même temps que s'ouvre la porte au mercantilisme capitaliste. Spécialisation et capitalisme qui sont les promoteurs de l'industrialisation et de l'organisation et qui à leur tour sont à la base de la culture technologique.

Laquelle culture technologique est, comme nous le savons bien, le fondement du "modus vivendi" de la civilisation actuelle, via les "media" mais aussi via les "transports et communications" et via l'"accessibilité à l'information et au savoir".

2.1.3.2. L'UN ET LE MULTIPLE

Mais si la structure familiale, la bourgeoisie, les métropoles, la mobilité sociale, le capitalisme économique, la démocratie politique, la technologie et la communication peuvent être considérés, un par un ou tous dans leur ensemble, comme les principaux responsables de la massification sociale, ils ne nous permettent pas encore la compréhension du phénomène.

---

(1) LEAL, I. - Pouvoir et psychisme, op. cit.

En fait, en nous penchant un peu sur la littérature déjà bien vaste que ce siècle a produit concernant la société de masses et sa culture, on constate qu'elle inspire une antipathie généralisée de la part de l'"inteligentzia". Antipathie qui ne provient pas seulement des archiconservateurs comme O. GASSET et T.S. ELLIOT, mais qui couvre tous les cadrans idéologiques et qui s'étend même aux auteurs qui tiennent en ligne de compte les formulations marxistes.

Tous sont plus ou moins d'accord pour dire que la société de masses est aliénante, détruit la spiritualité, remplace la Haute Culture par le Kitch le plus abject, est responsable de la pornographie, de la violence, de la publicité et de la propagande comme formes de contrôle social.

Tous sont d'accord pour dire que la société de masses est mauvaise pour les individus car elle ne les implique pas dans la réflexion des idéaux et des choses, leur ôte l'individualité, les déshumanise en les transformant tous en mangeurs de hamburgers, buveurs de coca-cola, conducteurs d'automobiles et utilisateurs du dernier système informatique.

Mais en fait la société de masses (il suffit de regarder autour de soi en cette année de 1990) n'est pas le monde de ORWELL. Ce n'est pas la société de l'Un, du tout-à-fait-le-même et du pareil à tout le monde, c'est bien au contraire l'époque du multiple, du "tout vaut", du changement permanent.

Apparemment, donc, la société de masses dont nous parlons et celle qui a été annoncée jusqu'au milieu des années 50, ne sont pas à proprement parler le même objet. Il est certain que, comme dit MANNONI: *"Non seulement la télévision et la presse influent sur la silhouette des femmes, leur coiffure et leur maquillage, mais elles déterminent leur manière d'être dans l'existence de tous les jours, fixent leurs choix concernant les*

partenaires amoureux, les enfants, les objets de consommation. Les infiltrations subconscientes des images télévisées notamment, donnent à celles-ci la force de modèles agissant dans le sens de la prescription d'un véritable way of life. C'est ainsi que sont présentés et imposés au spectateur les stéréotypes du bon père, bon époux, bon citoyen. A moins qu'on ne lui propose de s'identifier aux vedettes du starsystem pour "garder la forme", "retrouver la ligne", en un mot, être comme ces personnages de rêve, "séduisant", "irrésistible"; dans un cas comme dans l'autre les hommes et les femmes qui constituent le public sont confrontés à un modèle auquel ils sont pressés de se conformer".(1)

Sauf que, et cela est fondamental, il n'existe pas une Télévision, une Presse, une Radio. L'effarante émission d'ORSON WELLES en 1938 serait impensable aujourd'hui. Il existe de nombreuses télévisions, de nombreuses radios, une nombreuse presse, débitant un nombre colossal de catégories, de stéréotypes, de modèles, s'annulant mutuellement, s'adressant à des publics - qu'ils savent, mais pas nous - différents, par un même canal.

L'offre excessive de biens, de services, de produits et de modèles est un fait.

On a la vague sensation que le Monde commence à être petit, étant donné qu'on peut en faire le tour en quelques heures, connaitre en détail des villages des antipodes sans y mettre les pieds, acheter des produits chinois, mexicains, indiens dans notre propre quartier, et mieux savoir aussi ce qui se passe en Afrique du Sud que dans notre propre immeuble.

Bien sur, la société de masses a tout relativisé: la distance, la gêne et la douleur, le bien et le mal, et la consommation elle-même.

---

(1) MANNONI, P. op. cit. p. 54-55

Mais si elle possède une caractéristique marquante et définitive, cette caractéristique n'a assurément rien à voir avec la profusion de "BDs" et de "jeans", du "Rock", des "conserves", ou du "Kitch", chevaux de bataille habituels des détracteurs de la société de masses.

Ce ne sont que des questions mineures alors que ce qui semble être finalement en jeu, c'est la naissance d'une nouvelle ère.

2.1.3.3. MODERNITE ET POST-MODERNITE(1)

L'époque moderne a adopté comme valeurs: la production et la révolution. Elle a créé l'"Homo Politicus", la nécessité de recherche d'originalité, l'impératif de l'inédit.

Entre 1880 et 1930, la modernité s'est faite. Elle a inventé les avant-gardes, les grandes idées et les grands systèmes de valeurs, tout cela en rupture avec le passé, avec les hiérarchies, avec toutes les souverainetés sacralisées.

La Modernité est en elle-même révolutionnaire. Elle fomente, par le biais de ses avant-gardes, les concepts d'égalité sociale, de liberté économique, politique et du savoir, centrée sur la personne humaine mais ayant comme toile de fond le collectif et le social.

Elle défend la rébellion, le choc, le scandale, l'espérance futuriste et le laicisme.

Elle prend des positions radicales: elle méprise l'argent, les conventions et les institutions sociales.

---

(1) L'essentiel de Modernité et Post-modernité a eté publié dans "Império do desejo, Império do sentido", in "Análise Psicológica" nº 2 - Lisboa, 1990

Elle devient une sorte d'auto-destruction créatrice qui, comme le rappelle ADORNO, *"se définit moins par des déclarations et des manifestes positifs, que par des processus de négation sans limites, et qui pour cela ne s'épargne pas elle-même"*.

Elle instaure l'égalité comme concept politique, en lui prêtant, par essence, l'incarnation du mythe du bonheur, établie qu'elle est sur une anthropologie naive qui est le discours sur le besoin. Sauf que, souligne BAUDRILLARD, pour que le bonheur puisse véhiculer l'égalité, il faut qu'il soit mesurable.

Cette mensurabilité a finalement été découverte après la Grande Dépression, dans "l'American way of life" et dans un nouveau phénomène qui s'appelle consommation.

La consommation tenant lieu d'ordre de significations, comme le langage ou le système de parenté dans les sociétés primitives.

La consommation, d'abord barrée, puis promue par les pouvoirs! Curieusement (ou peut-être pas), ce ne sont pas les avant-gardes qui ont fini par décider du futur de la modernité. C'est une fois de plus le capitalisme qui a engendré, à partir du sens de la Révolution) la Démocratie, et (à partir du principe de l'Egalité) le commerce à grande échelle, la société de consommation, l'industrie des loisirs et même, comble du raffinement, le crédit et le plastique qui nous disent finalement: "Achetez maintenant et payez après, voyagez maintenant et payez après, amusez-vous maintenant et payez après".

Ainsi, le modernisme ou la modernité qui commence par avoir comme *"signification imaginaire centrale"* (CASTORIADIS), la Révolution, finit par tomber dans l'immobilisme de la consommation. BAUDRILLARD avait raison quand il affirmait que: *"La consommation sera l'apanage de tous quand elle ne signifiera plus rien"*.

La négation et la révolte ont cessé d'être créatrices, elles se sont transformées en répétitions rituelles et procédures techniques. La critique est devenue rhétorique, la transgression, cérémonial (Paz,1976).(1)

Aucune Eglise ne se remplit comme un Hypermarché, aucune "Manif" n'a plus de participation qu'un match de football.

Les avant-gardes artistiques, politiques, scientifiques se sont transformées en formations de compromis entre le monde personnalisé et le monde disciplinaire.

Ce sont finalement des opérateurs et des médiateurs dans un processus que BELL a désigné comme *"L'éclipse de la distance,qui place le spectateur au centre du tableau et implique la destruction de l'espace scénographique euclidien, profond et homogène, constitué par des plans sélectionnés, par un contenu et un contenant face à un spectateur immobile maintenu à une certaine distance".*(2)

La phase de la recherche du sens, même là où il n'existe pas, de l'intérêt pour la subjectivité *"non comme la confidence d'un Moi mais comme la conséquence d'une signification socio-historique de l'individu dont l'existence est identifiée avec la fugacité et la contradiction des expériences immédiates"*(3), arrive à son terme.

---

(1) PAZ, O. - Points de Convergence, Gallimard, Paris, 1976, p. 16.

(2) BELL, Daniel (1979) - Les Contradictions Culturelles du Capitalisme, P.U.F., Paris, 1979, p. 117-120

(3) ZERAFFA, M. cité par LIPOVETSKY, G. - A Era Do Vazio - Ensaio Sobre O Individualismo Contemporâneo, Relógio d'água, Antropos, Lisboa 1988.

Son apogée et le début de sa chute se situent dans les années 60. Mai 68 en est un bon exemple. Woodstock en 69 en est un autre. Le 25 Avril au Portugal est encore dans la même lignée moderniste.

On constate cependant que tout se passe comme si l'avènement d'une logique ouverte, débouchant sur l'individu singulier, n'avait pu surgir qu'encadré par la logique adverse, hiérarchique et coercitive qui continuait de prévaloir dans le tout social.

Ce tableau correspond à une fresque d'une époque qui pour beaucoup est encore présente mais qui, pour certains, est déjà passée.

Une fresque sociologique qui renvoie au niveau de l'individuel et de l'intra-psychique, pour nos "chères" "bonnes", "vieilles" structures de personnalité névrotiques, si génitales, si oedipianisées qu'elles peuvent même se révolter contre le père.

En premier lieu, parce qu'elles ont un père, et parce que le père, qu'il soit Dieu, le chef, la patrie, la famille, l'autorité, représente d'une certaine manière le lieu de la contrainte, de l'ordre, de la tradition, du pouvoir. "Veinardes", elles ont quelque chose contre quoi se révolter, et parce que l'ennemi existe, l'agressivité peut être dirigée et la culpabilité est encore possible.

Elles peuvent encore avoir des problèmes, et espérer les résoudre, vivre des crises et être créatives car toutes les crises comportent leur part de créativité et de catharsis.

Cette fresque appartient cependant déjà à l'histoire. A l'histoire de la chute de l'empire du sens.

Le sens de la vie, le sens des choses, les grandes et les petites réalisations, aussi personnelles qu'universalistes.

Les années 70 ont inauguré le dégonflement de ce gigantesque et amusant aérostat.

A présent, la révolution est instituée. Elle est pouvoir. Aucun droit n'est en cause. Presque tous sont d'accord avec tout. Plus personne ne défend sérieusement l'Ordre, la Tradition et la morale. Les homosexuels ont non seulement le droit de s'associer, comme de se marier ou d'avoir leurs propres municipalités. L'avortement se fait dans les hôpitaux. Le chef d'une tribu d'Amazonie va, par la main du chanteur populaire, livrer porte-à- porte le message de son droit. Les policiers ont des syndicats et font des grèves, la jeunesse a un ministère, les femmes inondent les universités, les hommes cuisinent et gagnent au tribunal le droit aux enfants, le travail des enfants est méprisable, les machistes font ricaner, les féministes deviennent écologistes et défendent les droits des baleines, l'euthanasie est à l'ordre du jour, la politique se professionnalise et toutes les hiérarchies s'estompent: la déclaration d'un ministre ne vaut pas plus que le feuilleton télévisé et on passe sans hiérarchie ni complaisance de la politique aux variétés, et de la scène de guerre à la publicité pour la savonnette.

L'audience n'est déterminée que par la quantité de divertissement.

Disparues, les grandes causes, les idées de solidarité, l'égoisme comme barrage à la relation.

Tous ont droit à tout dans la sphère de la consommation, et en particulier à leur privacité, intimité et liberté, comme concept de l'ordre de l'individuel, cette fois.

Tous ont droit à une prise en charge personnalisée, le droit d'être compris dans leur subjectivité et d'aspirer à leur réalisation personnelle.

Même quand (et c'est là le cas Portugais) rien de cela ne correspond à une réalité, la question du principe et du droit ne se pose pas.

A cette nouvelle situation, ceux qui savent donnent le nom d'époque **post-moderne**. Une époque où, sans rupture avec l'époque antérieure, on découvre néanmois une discontinuité historique, puisqu'elle se polarise sur des phénomènes fragmentaires, désagrégés entre eux, et où l'"organisation imaginaire centrale" glisse du social vers l'individuel et se concentre sur le propre self.

C'est l'époque que LIPOVETSKY appelle l'"ère du vide" parce que, sans principes fermes, sans références définitives, sans préoccupations partagées, elle ne convient pas aux Surmois à l'ancienne mode. "Dieu est mort, les grandes finalités s'éteignent, mais tout le monde s'en fout".(1) Le social n'est rien de plus qu'un territoire occupé par les individus. Un énorme désert où l'apothéose de la consommation exige que l'individu se consomme lui-même: ses objets, son image, son propre self, arborés maintenant comme le nombril du monde.

L'indifférence à l'égard de ce qui se passe autour de soi remplace le malheur antérieur. Le futur n'existe pas, parce qu'il n'y a pas de projets. La libre expression, droit de tous, renvoie au circuit fermé de notre propre communication. Nous parlons pour nous entendre. Plus nous nous exprimons, moins il y a à dire.

La forme bat aux points tous les contenus et l'agir se substitue à la pensée.

---

(1) LIPOVETSKY - op. cit. p. 35

2.2. UNE NOUVELLE PERSONNALITE DOMINANTE

Les accouchements sociaux, ou correspondent à des moments de rupture longuement préparés mais rapides lors de l'acte de la naissance, ou, s'ils correspondent à des discontinuités historiques comme celle que nous venons de référer, se trainent habilement sur plusieurs générations. DURKHEIM rappelait que *"en chacun de nous, suivant des proportions variables, il y a de l'homme d'hier; c'est même l'homme d'hier qui, par la force des choses, est prédominant en nous, puisque le présent n'est que peu de chose par rapport à ce long passé au cours duquel nous nous sommes formés et d'où nous résultons"*(1). Cette citation vient à propos du fait qu'une culture post-moderne émergente, telle que nous venons de la présenter, a besoin de trouver chez les individus qui l'habitent et la développent des caractéristiques de personnalité quelque peu différentes de celles dont l'époque moderne a témoigné.

Et apparemment, l'époque moderne a assisté dans son ensemble à la consécration des structures de personnalité de type névrotique comme dominantes.

2.2.1. LE NEVROTISME MODERNE

Par définition, la structure névrotique a pour instance dominante et caractéristique, le Surmoi.

Nous avons tous appris avec la théorie psychanalytique que le Surmoi est une instance intériorisée, constituée à l'image des Surmois des figures parentales et où s'exercent les fonctions de conscience morale, auto-analyse, formation d'idées et aussi le rôle de censure moique. A la limite, le Surmoi a été considéré comme l'instance intrapsychique incarnant la loi et la transgression, inhérente pour cela

---

(1) DURKHEIM (1938) - L'Evolution Pédagogique en France, Alcen, Paris, cité par Moscovici op. cit. p. 141.

à l'identification à la figure parentale et au déclin de la situation oedipienne.

Etre une structure névrotique implique dès lors plusieurs elements importants, dans sa prestation et interaction sociale. **En premier lieu, la reproduction des caractéristiques de personnalité elles-mêmes** puisque les règles et normes sociales sont en fait intériorisées et égosyntoniques, et que les niveaux conflictuels se situent principalement entre le Surmoi et le Ça. Cela veut dire que, dans des conditions de réalité favorables, ces structures se perpétuent *"ad eternum"*.

En second lieu, et encore par définition, la structure névrotique est celle qui utilise de façon privilégiée le refoulement, le déplacement et la sublimation comme mécanismes de défense. Ces mécanismes travaillent dans le but d'occulter les conflits, de déplacer les affects sur des investissements où ils puissent être solubles et/ou de canaliser ces mêmes affects sur des investissements hors des zones conflictuelles.

En ce qui concerne le social, cela permet le déplacement de l'investissement libidinal des individus concrets vers les instances sociales, ce qui constitue, comme nous l'avons vu, la toile de fond de toutes les organisations sociales stables.

L'angoisse typique qualifiée de castration nous informe enfin que nous sommes face à des personnalités pour lesquelles ce qui peut arriver de plus terrible se rapporte à la perte de relations objectales de type génital et symboliquement investies.

En termes sociaux, cela veut dire qu'il y a un type de relation objectale qui collabore à la reproduction du système lui-même, tout en assurant la reconnaissance et l'investissement de l'autre comme un être singulier, ce qui permet bon nombre des humanismes encore en vigueur;

l'angoisse de castration, dans la mesure où elle investit le symbolique d'une manière optimalisée, permet l'autonomie relative des systèmes symboliques.

Pour toutes ces raisons, la structure de personnalité névrotique, dans les diverses modalités de ses caractères, est par excellence la structure de personnalité du public de la modernité. La structure qui nait et se forme au sein du groupe familial moderne et se projette, parce qu'elle le peut grâce aux mécanismes qui s'y sont développés, sur les groupes larges du type organisationnel.

C'est donc la personnalité de l'organisation et aussi de la foule.

2.2.1.1. STRUCTURE NEVROTIQUE ET "CRISE D'AUTORITE": LE PASSAGE

On peut se demander comment comprendre, à la lumière de cette structure de personnalité, la fameuse crise d'autorité que les auteurs des sciences humaines considèrent comme typique des années 60. Plus de 20 ans de distance nous permettent de comprendre que finalement ce n'était pas l'autorité, telle que nous la définissons, qui était en cause, mais la Légitimité. Celle-ci, comme nous l'avons vu, est nécessairement arbitraire et c'est apparemment le sens de cette légitimité dominante qui a été questionné.

Ce mouvement d'ajustement, du social à l'individuel, semble pouvoir, comme d'autres avant lui, être interprété de la façon suivante.

Les organisations sociales, calquées sur le modèle psycho-familial, ont commencé par exister en fonctionnant probablement pendant des décennies suivant ce même modèle. Le stéréotype du patron ou du chef paternaliste, figure

d'autorité incontestable, a longtemps été la norme dominante(1).

Les entreprises, du reste, reproduisaient stratégiquement ce modèle qui paraissait efficace, et qui l'a été en effet tant que les individus structurés au sein des familles bourgeoises ont pu disposer d'une mère comme figure privilégiée de l'affection et d'un père comme figure privilégiée de l'interdiction (de la loi), vivre l'oedipe et à partir de là développer un Surmoi instaurateur d'un social déterminé chez les individus. La résolution du conflit oedipien dans le cadre strict de la famille permettait une "normalisation" des comportements et attitudes des sujets, ainsi que la transposition sur le social d'une partie de l'investissement libidinal antérieurement dispensé à la famille.

L'organisation devenait ainsi euphémistiquement une espèce de père, alors que la nouvelle famille à constituer jouait dorénavant le rôle essentiellement affectif de la figure maternelle.

Les vicissitudes des familles modernes d'une part et le gigantisme des organisations sociales d'autre part, n'ont pas permis que ce modèle linéaire et idéal s'installe de manière définitive.

En fait, l'une des choses que notre siècle a constaté à plusieurs reprises, consiste exactement en ce que l'oedipe n'était pas toujours, comme FREUD l'avait énoncé, une situation vécue au sein de la famille.

---

(1) Et elle l'est toujours, dans bien des cas, comme nous en donnent l'exemple les organisations japonaises, d'énorme sophistication technologique, mais ayant un modèle de fonctionnement relationnel typique basé sur une relation d'autorité/culpabilité - aucun japonais par exemple ne jouit de plus de 10 jours de vacances alors qu'il en dispose de 20. Aucun japonais ne travaille que les heures stipulées par contrat. L'entreprise est leur maison, leur famille, et l'ancien concept de clan, le "kiri" (honneur),se maintient dans le contexte organisationnel.

Dans les années 20, et partant des célèbres disputes MALINOVSKI/JONES, FROMM/ROHEIM, on avait déjà conclu à l'existence qui n'étaient d'instances interdictrices et d'instances affectives pas toujours vécues comme dans le modèle familial dominant. Il en résulte, du moins dans les conclusions des auteurs qui se sont intéressés à la question, des personnalités différentes de celles qui étaient attendues. Les ORTIGUES par exemple, lors de leur recherche au Sénégal, ont conclu à l'absence de formes névrotiques de deuil, ce qui d'après eux indiquait que la formation du Surmoi était très fragile et revêtait des formes entièrement différentes de celles connues en Europe(1).

Or, apparemment, ce qui a surgi, ou mieux ce qui a commencé à apparaitre petit à petit un peu partout, était une situation dans laquelle la Famille d'origine, au fur et à mesure que les figures parentales perdaient leur rôle et leurs fonctions traditionnels en commençant à être remplacées dans ces domaines par des organisations, s'est transformée en lieu d'échanges affectifs, et les organisations, en lieu d'autorité.

On assisterait ainsi à une situation différente de la précédente puisque le lieu de l'autorité ne serait pas vraiment consolidé dans la famille pour être ensuite reproduit dans le social, mais il apparaitrait dans toute sa splendeur pour la première fois dans le social. Autrement dit, les individus vivraient en substance la situation oedipienne dans les organisations sociales.

Les années 60 ont semblé exactement "un mouvement de révolte contre le père", projeté dans le social.

En effet, si les interdictions sociales ne sont pas élaborées, dans une première phase de développement, comme

---

(1) ORTIGUES, E. (1966) - L'Oedipe Africain, Plon, Paris.

des interdictions de l'individu lui- même, alors tôt ou tard surgit la nécessité de la révolte.

2.2.1.2 DECOMPENSATIONS

Il existe une curiosité qui vaut la peine d'être notée: les structures névrotiques, quelquefois (comme toutes), décompensent.

Or si nous pensons à la fin du XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème}, surtout en Europe, et aux données qui nous parviennent soit par la psychopathologie soit par l'essai, le roman ou la poésie, on constate sans difficulté l'énorme abondance de caractères hystériques et de décompensations hystériques.

La psychanalyse elle-même nait avec et par l'hystérie.

Si la quantité de caractères hystériques décrits nous informe de la prédominance de ce type de personnalité, les décompensations fréquentes disent également la fallite des mécanismes que ces caractères utilisent.

Ceci est important si nous prenons en compte ce qui a été dit antérieurement, à savoir que les structures névrotiques s'auto-reproduisent dans des conditions favorables. La quantité et la qualité des décompensations névrotiques et particulièrement hystériques, à cette époque, semblent ainsi être un indicateur du fait que déjà à ce moment-là les conditions sociales de vie soulevaient des problèmes difficiles à dépasser et pour lesquels ces personnalités avaient du mal à trouver la réponse adéquate.

Néanmoins, avec la marche du siècle, on constate - et la littérature technique et romanesque en témoignent de nouveau - une diminution accentuée des descriptions tant de symptomatologie que de caractéristiques hystériques surtout dans les pays dits développés.

Aujourd'hui, en Europe, des crises hystériques à la Charcot ne se rencontrent "vraiment encore que dans le bassin méditerranéen", comme disait António LOBO ANTUNES(1).

2.2.2. L'ETRE-LIMITE DU POST-MODERNE

La struture de personnalité de la société post-moderne ou de masses présente des caractéristiques quelque peu différentes de celles que nous venons d'exposer.

L'énonciation de ces caractéristiques apparait un peu partout, dans la littérature, dans le texte filmique, dans la symptomatologie clinique, dans l'essai philosophique.

2.2.2.1. LA CIVILISATION DE L'AUJOURD'HUI

Ce qui semble caractériser la société de masses et la post-modernité (respectivement comme concept, le premier sociétaire et le second culturel) définissant donc un type de civilisation, est:

- La temporalité des convictions sociales. En pratique, chaque nouvelle "saison" actualise une énorme quantité de discours, tous présentés comme "les seuls", "les meilleurs", "les véritables". Cette nouvelle notion du temps implique mutabilité et variabilité, différentes en tout de cet autre temps où, comme dirait KUNDERA *"...L'histoire avançait encore lentement, les évènements peu nombreux s'inscrivaient encore facilement dans la mémoire et tissaient un décor que tous connaissaient, toile de fond sur laquelle la vie privée développait le spectacle captivant des ses aventures. Aujourd'hui le temps avance à grands pas. L'évènement historique, parce qu'il s'oublie en une nuit, scintille le matin suivant avec la rosée de la nouveauté, et ce n'est donc plus un décor dans l'histoire du narrateur, c'est*

---

(1) António LOBO ANTUNES est un psychiatre portugais très connu comme écrivain.

comme une surprenante aventure qui se joue en second plan de la très familière banalité de la vie privée. Il n'y a pas un seul évènement historique que l'on puisse supposer connu de tous"(1).

Ce temps qui est le nôtre implique, à la différence de ce qui se passait dans la société moderne, un nouveau type de relation aux objets. En effet, on ne consomme plus pour avoir, mais on consomme pour être. Le problème ne se pose donc plus concernant l'objet en lui-même, mais concernant l'existence d'un nouveau code de relation où "la marque","la griffe", " la signature", concèdent la dimension transcendante à ce qui ne l'est pas; il ne s'agit donc pas de la fin de la transcendance que MARCUSE annonçait, mais d'une transcendance d'un ordre différent.

Ainsi se reformule une nouvelle liturgie, laique cette fois, et non religieuse, et apparait un nouveau type de sacré, sauf que ce sacré est éphémère et saisonnier. LYOTARD dit que *"Le post-modernisme est l'incrédulité par rapport aux métanarrations"*(2). Nous préférons dire que c'est plutôt la mutabilité de la crédulité par rapport à de multiples métanarrations, coincidant temporellement et spatialement avec la narration elle-même, c'est-à-dire la coincidence d'un espace imaginaire avec un espace réel.(3)

LYOTARD s'interroge: *"où peut résider la légitimité, une fois les métanarrations disparues?*(4)

---

(1) KUNDERA, M. - O Livro do Riso e do Esquecimento, D. Quixote, Lisboa 1985.

(2) LYOTARD , J.F. - A Condição Pós-Moderna, Gradiva, Lisboa, p. 86

(3) Dans le sens de Sami Ali.

(4) Ibid p. 9

Nous, parce que nous pensons qu'en fait elle ne disparait pas, croyons que se créent dans le corps social de **nouvelles légitimités** de courte durée, aussi arbitraires que toutes les autres avant elles, mais dont les caractéristiques de mutabilité ne suscitent plus chez les individus de véritables sentiments d'appartenance mais plutôt des cadres de référence ténus, amalgamés et éventuellement peu cohérents.

Ce phénomène correspond à la faillite des grands systèmes doctrinaux, intègres dans leur explication du réel. Un réel fragmenté et désarticulé surgit alors.

Une fois perdue la possibilité de voir l'ensemble du social comme un tout, sont apparues les doctrines régionalistes du **"small is beautiful"**.

Ce phénomène correspond, à notre point de vue, à la seconde caractéristique de la société de Masses ou de la Modernité: l'affaiblissement de l'identité historique et sociale.

ORTEGA Y GASSET disait que: *"le caractère national, comme tout ce qui est humain, n'est pas un don inné, mais une fabrication. Le caractère national va se faisant et défaisant et refaisant dans l'histoire"*(1). Or ce concept de nationalité, d'"ensemble", est lui-même une valeur en cause.

Rappelons à ce propos les considérations de FAIRBAIRN (1935) en ce qui concerne la Nation.

Il considérait que celle-ci avait évolué extérieurement à la tribu à travers un affaiblissement de l'influence des clans participant dans l'organisation tribale.

Selon FAIRBAIRN, cette situation fut possible grâce à l'investissement de la libido individuelle dans la tribu,

---

(1) ORTEGA Y GASSET - op. cit. p. 204.

en tant que groupe social et avec l'aide des religions, en développant un niveau élevé de cohésion. La cohésion sociale a favorisé l'expansion (et aussi le contrôle des communautés moins stables) entrainant une plus libre circulation des personnes et des biens, des mariages entre individus de clans différents, un lien plus fort au territoire. Mais tout ce mouvement a fini par signifier que le clan perdait ses caractéristiques et sa signification spécifique d'intermédiaire dans la structure de la tribu. Cette disposition a fini par provoquer le changement fondamental de la tribu en nation‹1›.

C'est un mouvement exactement en sens contraire de celui décrit par FAIRBAIRN qui semble se vérifier.En effet, si la Nation, par son hyper-complexité et sa distance par rapport à l'individu, n'est rien de plus qu'une référence - à l'inverse de l'antérieure appartenance - il s'ensuit inévitablement au niveau de l'individu un désinvestissement croissant de cette construction, substituée par les petits groupes face-à-face.

La troisième grande caractéristique de ce type de société découle en partie de l'énoncé de la précédente. Si la Nation et le Social élargi sont désinvestis et deviennent incompréhensibles, les valeurs transcendantes qui les justifiaient deviennent aussi obsolètes. Et si le nouvel investissement est dans les groupes restreints où le sujet évolue alors, l'individu comme production socio-historique n'a plus de sens et c'est une subjectivité relationnelle qui émerge, une notion d'individualité et de personnalisme où les valeurs précédentes de la modernité se renversent: le sujet est plus important que le groupe, le groupe est plus important que l'organisation et celle-ci est plus importante que la civilisation elle-même.

‹1› FAIRBAIRN, R. - Estudos Psicanaliticos da Personalidade, Ed. Vega, Lisboa

(Un exemple de cette "mode"récente est celui des otages dits innocents par rapport à la situation où ils finissent par être engagés, et également celui des bizarres phénomènes d'adoption d'ennemis d'une Nation personnifiés en un seul sujet, par exemple, le cas de Salman Rushdie).

La quatrième et dernière grande caractéristique découle elle aussi des précédentes et elle se réfère à **l'empire des émotions.**

En fait, en valorisant la subjectivité individuelle et relationnelle, on fait une translation du **sens** du social vers l'individuel. C'est un sens qui, à la différence de la modernité, n'est pas lié à une **signification**, mais à un **sentiment.** Le sentiment du sujet lui-même.

Une fois perdue la signification (une signification qui n'est pas le sens) des choses, on perd aussi l'ancienne liaison entre affect et représentation. Il ne s'agit pas vraiment de la déconnexion entre affect et représentation qui est à la base de la conversion et du déplacement, il s'agit plutôt d'une nouvelle forme de transformation de l'affect qui le fait coincider avec la représentation elle-même.

Cette étrange situation où référent et référé sont une seule et même chose, comprend et accepte qu'une voiture soit une **"séduction"** ou une **"passion"**, que quelqu'un **"tombe amoureux"** d'une machine à laver ou d'un parfum.

C'est précisément cette dominance des émotions individualisées, comme toile de fond de la vie en communauté, que maints auteurs ont désigné comme narcissisme social.

2.2.2.2. DU NARCISSISME SOCIAL À L'ETRE-LIMITE

LIPOVETSKY dit que: *" Si le narcissisme est réellement une structure constitutive de la personnalité post-moderne, nous devrons l'appréhender comme résultante d'un processus global qui régit le fonctionnement social"*(1).

Cette phrase de LIPOVETSKY introduit clairement ce qui, dans le domaine du public et du privé, semble être la caractéristique à retenir des sociétés dites de masses: Le Narcissisme.

2.2.2.2.1. LE NARCISSIME

Ce terme de narcissisme a mauvaise réputation. Il nous renvoie toujours au mythe de Narcisse et, comme le rappelle KOHUT, *"le système de valeurs si profondément ancré en occident (imprégnant la religion, la philosophie, les utopies sociales de l'homme occidental) loue l'altruisme et la préoccupation pour les autres et déprécie l'egoisme et la préoccupation pour soi-même"*(2).

C'est parfaitement compréhensible. Une société dont les acteurs sociaux font preuve d'une prévalence de la libido narcissique sur la libido objectale est, à la lumière des conceptions précédemment exposées sur la nature du lien social, une société à risques.

Il est néanmoins nécessaire de rappeler ce que l'on sait sur le narcissisme.

En termes individuels, par essence et par définition et du moins depuis FREUD, le narcissisme est considéré comme

---

(1) LIPOVETSKY - op. cit.

(2) KOHUT, H. (1965-1974) - Self e Narcisismo, Zahar Editores, Rio de Janeiro, 1984.

une structure permanente de l'individu. Cette structure nous dit topiquement que la Formation Narcissique par excellence qu'est l'Idéal du Moi n'est jamais complètement abandonnée et, sur le plan économique, que les investissements objectaux ne suppriment pas les investissements du Moi, qu'il y a plutôt un véritable équilibre énergétique entre ces deux sortes d'investissement(1).

Si le Narcissisme est donc une structure constitutive, alors pourquoi ce préjugé? KOHUT disait que *"L'attitude de certaines couches de la société par rapport au narcissisme équivaut à l'hypocrisie victorienne quant au sexe"*(2), et il en est apparemment ainsi, étant donné que les pronostics concernant une société narcissique sont aussi réservés aujourd'hui qu'ils l'étaient au siècle dernier concernant une sexualité assumée. A ce moment-là, ne pas réprimer la sexualité est devenu immédiatement synonyme de débauche et par conséquent, facteur de risque majeur pour les institutions (la famille en tête) et danger extrême pour la civilisation.

Aujourd'hui, comme alors, instaurer que "le plus important", c'est moi, soulève le fantasme des régressions psychotiques, la peur du désinvestissement des organisations sociales productrices (de biens, de services et de connaissances, etc), le fantasme que le désir puisse finalement vaincre la loi et briser les chaines sociales.

Aussi géniaux que soient les analyseurs de la situation, le diagnostic qui remporte la quasi-unanimité ressemble en tous points à l'avènement d'une nouvelle ère de barbarie, ou au début d'une apocalypse ou d'un harmaguédon.

---

(1) LAPLANCHE et PONTALIS - op. cit.

(2) KOHUT, H. - op. cit. p. 85.

Et cependant le narcissisme existe. Comme il a d'ailleurs toujours existé. Et il ne parait pas intéressant ou efficace de l'excommunier ou d'"insulter l'avenir"(1). Il existe et il se fait sentir au niveau de l'individuel et du social. C'est là le sens de l'exclamation de LIPOVETSKY. En tant que phénomène social, il se fait sentir dans la fameuse culture post-moderne et dans les productions de masse. En tant que phénomène individuel, il nous renvoie à l'Etre-limite.

2.2.2.2.2. L'ETRE-LIMITE

L'Etre-limite a pour référentiel l'état -limite en tant qu'aménagement de la personnalité. Chez lui, comme nous l'avons dit à propos des protagonistes, le narcissisme a une importance assez différente de celle que l'on trouve dans les structures névrotiques. Il se transforme en dimension dominante entrainant comme résultat, des personnalités où l'Idéal du Moi se substitue au Surmoi. La possibilité d'intérioriser la loi et de la convertir en une production personnelle ayant un discours autonome s'en trouve donc écartée. Comme conséquence, survient immédiatement dans la relation de l'individu avec le social, un abaissement significatif de la perception des constructions sociales du genre: loi, légalité, légitimité, règle, norme, tradition, etc., etc.

Nous disons bien abaissement et non disparition totale, d'une part parce que l'Etre-limite ne correspond pas à une structure pure et sans contaminations, mais surtout parce que l'Idéal du Moi - instance que l'individu projette devant lui-même comme son idéal- ne surgit pas du néant mais se construit plutôt sur l'engrenage du désir lui-même avec un réel qui lui fournit un ensemble de stimulations.

---

(1) Célèbre expression de De Gaulle.

Cette question est importante puisque, comme nous l'avons dit, l'espace conflictuel de ces personnalités concerne les chocs entre Idéal du Moi et réalité. Le problème ne se situe donc pas dans le fait que l'individu choisisse les stimulations qui lui conviennent mais dans le fait que ces stimulations soient ou ne soient pas valorisées ou permises en termes sociaux. Du reste, s'il existe une personnalité qui prend résolument appui sur le milieu environnant, c'est assurément la personnalité-limite.

Les conséquences de ce fonctionnement conditionné par l'Idéal du Moi et ayant une relation d'objet de type anaclitique, sont bien connues.

Les modèles ne sont pas perçus comme des supports d'identification mais des objets d'imitation. En pratique, cela donne des phénomènes aussi curieux que l'éviction d'un candidat d'une course présidentielle parce qu'il avait été découvert qu'il avait eu une amante (Gary Hart); que des personnages du genre "Rambo" ou "Indiana Jones", soient plus importants ou totalement assimilés aux acteurs qui leur prêtent corps; ou qu'un coureur de vitesse célèbre (Ben Johnson) passe en 24 heures de l'orgueil à la honte nationale, en même temps que le produit dopant qu'il a utilisé devient numéro un de la consommation dans le traffic international.

Ces exemples, pour l'essentiel, servent à transmettre l'idée qui préside aux constructions conditionnées par l'Idéal du Moi: le problème n'est pas de transgresser les normes, le problème est d'être découvert. Le problème n'est pas d'être, mais de paraitre. Ce qui est mis en avant n'est pas ce qui est supposé être mis en avant dans une autre structure de personnalité, à savoir: un programme politique, la performance d'un acteur ou le mérite sportif. Ce qui est mis en avant, c'est un stéréotype réducteur et simplificateur du réel qui puisse être imité et reproduit et qui soit totalement bon ou totalement mauvais (et dans

ce cas il serait mieux de dire totalement adéquat ou inadéquat). Ce débit de stéréotypes ne sert évidemment que des personnalités dont le mécanisme défensif s'établit préférentiellement sur le clivage des objets. Clivage de l'objet partiel et par conséquent clivage du Moi, puisque c'est là que réside l'incapacité à réaliser une synthèse des introjections et des identifications positives (liées aux pulsions libidinales) et des négatives (liées aux pulsions agressives). Le clivage vise en effet à prévenir la généralisation de l'angoisse intense qui résulte de l'introjection du mauvais objet (risque interne de destruction) et à protéger le noyau du Moi construit autour des introjections positives du bon objet. L'anaclitisme de la relation à l'objet nous parle cependant d'une situation à double sens: nous sommes confrontés à des personnalités ayant une énorme marge d'autonomie par rapport à des objets concrets et spécifiques mais néanmoins complètement dépendantes d'un milieu environnant. C'est précisément une relation d'objet de ce genre qui peut exister avec et dans la mutabilité et la variabilité que nous avons signalées comme typiques du post -moderne.

C'est cette personnalité également qui est fan inconditionnelle d'une idée ou d'un objet tant qu'il n'en apparait pas d'autre qui soit "le même, différent et mieux" comme dirait Spielberg, et qui permet que *"l'assassinat d'Allende se superpose bien vite à la mémoire de l'invasion de la Bohème par les Russes, le massacre sanglant du Bengladesh fasse oublier Allende, la guerre du désert du Sinai couvre de son énorme vacarme les plaintes du Bengladesh, les massacres du Cambodge fassent oublier le Sinai, et ainsi de suite, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous oublient vraiment tout"*(1).

Cette fantastique "perte de mémoire" dont nous avons déjà évoqué les conséquences, n'est rien de plus, en termes

---

(1) KUNDERA - op. cit. p. 15

individuels, que le résultat du primat de l'agir caractéristique de l'état-limite.

Primat de l'agir qui ne veut pas dire que les personnes ne pensent pas ou soient incapables de réfléchir, mais plutôt que les processus médiateurs entre la pensée et l'action sont beaucoup plus continus et habituellement plus rapides que dans une structure névrotique. Si nous tenons compte du fait que la culpabilité consciente - mécanisme inhibiteur par excellence - est pratiquement inexistante, étant donné que les mécanismes de défense névrotiques sont ici remplacés par le clivage et par les réparations maniaques toutes - puissantes, qui visent essentiellement la réparation de l'objet de telle manière que ni la perte ni la culpabilité ne soient vécues, nous comprendrons pourquoi la ligne de séparation entre culpabilité consciente et inconsciente s'accentue si fortement.

La culpabilité inconsciente, généralement ressentie par le sujet comme un vague sentiment de malaise, est un phénomène connu depuis toujours et que FREUD considérait être à la base de maints comportements déviants; comme si le sujet cherchait à donner un sens conscient et sanctionnable à un acte concret étant donné que le sentiment désagréable le précédait. C'est ainsi qu'émerge le **plaisir de l'acte** sur **la finalité de l'acte**. L'acte ne vise pas l'accomplissement d'une stratégie ou d'un objectif, il n'y a pas comme pour la structure névrotique un but en vue, mais il se complète plutôt dans son accomplissement lui-même parce qu'il est **conséquence** et **non cause** d'une énigme inconnue de l'individu lui-même (à la lumière de cette conception, ce que l'on considère comme la criminalité actuelle: la toxicodépendance, le vandalisme, etc, prend un sens). Cette culpabilité inconsciente est compréhensible dynamiquement dans la relation du sujet à la figure de l'autorité. Il est sans doute important de remarquer qu'elle s'établit sur la base des pulsions agressives et libidinales et non, à proprement parler, sur la situation oedipienne.

La classification vulgarisée des états-limites comme personnalités pré-génitales témoigne donc de l'univers non unifié sous le primat de la génitalité en même temps qu'elle nous introduit dans un lieu imagoique et androgyne.

2.2.2.2.3. LE RELAPS DE L'OEDIPE

Que l'oedipe consiste en une loi prohibitive universellement imposée à l'inconscient, ou qu'il se réfère à un processus en deux temps consistant à promouvoir un désir pour après l'interdire (Deleuze et Guattari)(1), il parait clair que la relation entre état-limite et complexe d'oedipe pose aujourd'hui de nouvelles questions.

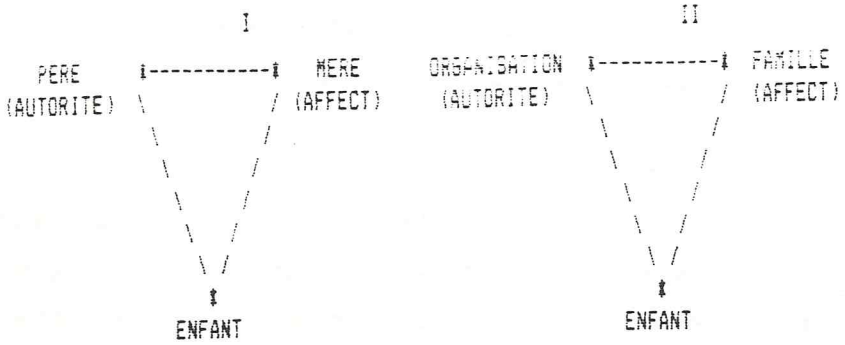
Il y a un chemin relativement linéaire, qui rend admissible la thèse selon laquelle la situation oedipienne requiert les pôles d'investissement affectif et d'autorité, et que du moment qu'il y a une triangulation dans ce sens, on peut légitimement parler d'oedipe.

On admet donc que cette situation qui prend pour paradigme la triade Père - Mère - Enfant, ait évolué postérieurement vers Organisations sociales - Famille - Enfant. Sauf que diachroniquement nous sommes une fois de plus en présence d'objets différents. Ni les organisations sociales, ni la famille, ne sont les mêmes. Beaucoup plus important que cela, cependant, il y a les possibilités, ou mieux, les impossibilités affectives et cognitives humaines - et celles-ci, comme nous l'avons longuement expliqué, impliquent que la transcendance et l'abstraction soient ultérieures et établies sur le concret et le substanciel.

---

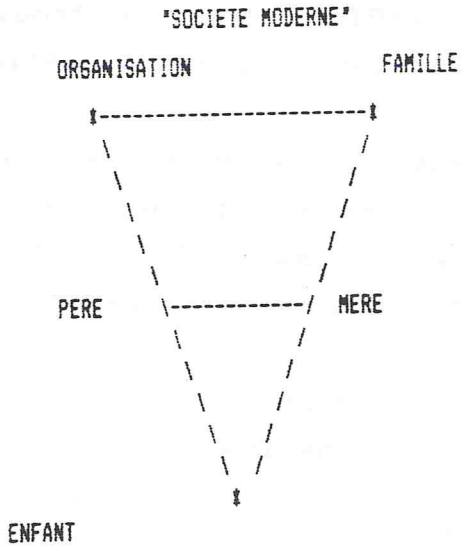
(1) DELEUZE e GUATTARI - O Anti-édipo - Capitalismo e Esquizofrenia, Ed. Assírio e Alvim, Lisboa

Il en résulte que la translation:



est beaucoup plus fictive que réelle, puisque la pointe accessible de la seconde triangulation est elle aussi corporisée, dans un premier temps, en des personnes concrètes.

Pour un petit enfant, le policier ne "représente" pas la loi, il "est" la loi, tout comme pour beaucoup de gens, déjà plus si petits que cela, le patron n'est pas le représentant du capitalisme mais le capitalisme lui-même, etc, etc,. D'où cette représentation peut-être plus adéquate.



Ce que ce mouvement nous montre, et cela en soi-même est bien important, ce sont les conditions d'émergence d'un

autre type de social ainsi que d'une autre organisation de personnalité dominante.

En effet, en transformant la famille en lieu ambigu dans bien des sens, mais surtout dans le sens de l'incarnation de rôles sociaux évidents, on ouvre la porte aux conditions limites.

Le résultat n'est pas cependant, comme on pourrait le penser à première vue, la disparition des possibilités de triangulation, une situation que certains n'hésiteraient pas à qualifier de régressive. Régressive parce qu'elle semble signifier un arrêt dans le développement espéré de la personnalité. Nous ne la considérons pas régressive tout court, étant donné qu'il y a un développement ultérieur qui, même s'il n'est pas supposé exister, n'en fonctionne et ne s'en impose pas moins, et comme disaient DELEUZE et GUATTARI à propos de l'Oedipe: s'il fonctionne, il existe.

La question qui a commencé à être lancée il y a quelques années, concernait précisément l'augmentation significative et toujours croissante de personnalités limites.

Bruno BETTELHEIM (1971) les trouvait sous des formes spécifiques dans les kibboutz israéliens(1).

Colette CHILLAND, au début des années 70, affirmait à partir des données d'une enquête(2), qu'un tiers des habitants des grandes villes étaient des personnalités fonctionnant dans un registre anaclitique.

BERGERET à son tour, toujours dans les années 70 (74), estimait les personnalités limites à près de 50% de la

---

(1) BETTELHEIM, B. - Les Enfants du Rêve, Laffont, Paris, 1971.

(2) CHILLAND, C. - L'Enfant de Six Ans et son Avenir, P.U.F. Paris, 1974.

population et il interrogeait: " *Serions-nous donc conduits à éliminer du champ de la "normalité" certainement plus d'un tiers de nos contemporains? Bien plus: étant donné que, en dehors de toute option socio-politique claire et délibérée, les générations à venir connaitront en fonction de l'inévitable évolution socioéconomique "groupale" et à l'image du kibboutz, moins de risques d'évolution psychotique mais plus de difficultés pour accéder à un Oedipe organisateur, nous verrons sans doute le pourcentage des aménagements anaclitiques augmenter d'année en année dans une population moyenne*"(1).

D'une manière générale, la préoccupation pour les états-limites, que ce soit en termes conceptuels ou en termes de diagnostic, recherche et thérapie, est dans la théorie psychanalytique mais aussi dans la psychopathologie dynamique des années 80, la préoccupation centrale. De cela témoignent des dizaines de travaux, certains d'entre eux étant cités ici.

Mais si l'on comprend que la théorie analytique, en même temps qu'elle soulève ces questions, avance la conception de toujours - que la normalité s'identifie à l'Oedipe et que les états-limites ne peuvent pas être envisagés comme normaux - même s'il s'agit de la norme, à notre point de vue et pour les effets spécifiques de ce travail, il nous faut évidemment retenir comme constatation cette donnée: participer de l'état-limite, c'est être dans la majorité. L'état-limite aujourd'hui, est la personnalité nodale de l'ère des masses.

---

(1) BERGERET - op. cit. p. 36.

2.2.2.2.4. UNE NOUVELLE QUETE

La constatation d'une relative dominance quantitative des personnalités-limites, du moins dans le monde urbain occidental, pose des questions importantes au niveau théorique et pratique.

En termes théoriques, et dans le paradigme psychanalytique où du reste se développe cette catégorie descriptive, on se heurte à une situation paradoxale: en maintenant l'orthodoxie et en acceptant qu'être limite n'est pas "être normal", on proscrit linéairement un demi-monde "pour toujours". Pour toujours puisque, dans la même lignée orthodoxe, la psychanalyse considère que la majorité des états-limites ne sont pas de bonnes indications ni pour la cure-type ni même pour la plupart des modifications de la technique qui permettent une quelconque intervention thérapeutique dans cette optique. Comme d'autre part, les états-limites compensés sont assymptomatiques, la psychiatrie officielle et les psychologies interventionnistes finissent par maintenir une prudente distance et par produire un discours d'extériorité qui cerne cette nouvelle entité, descriptive et non pas nosologique, mais la maintient comme une ile sans ponts vers aucun continent théorique. CASTEL (1981) disait que *"la psychiatrie et la psychanalyse sont en train d'agoniser comme instruments de normalisation"*(1), rendant compte exactement de ce mouvement de recul de paradigmes qui se prétendent dominants, face à une nouvelle réalité émergente.

DA AGRA (1986), en se penchant sur les dispositifs génético-administratifs actuels de contrôle de l'enfance, de la déviance juvénile et de la toxicomanie, constatait également la faillite de ces paradigmes comme, du reste, de tous les autres qui, centrés sur l'individu cherchaient la normalisation discursive des savoirs et des pratiques à

---

(1) CASTEL - Le Psychanalisme, Flammarion, Paris, 1981.

travers la disciplinarisation des individus. A son point de vue, il y a un *"déplacement épistémique du biologique vers le systémique"* favorisant la manipulation des systèmes *"infra-individuels: biogénétique, biochimique, et ultra-individuels: anthroposociaux"*(1).

Les analyseurs épistémiques travaillés par DA AGRA sont à notre point de vue particulièrement importants, non seulement parce qu'ils montrent clairement le déplacement qu'il rapporte lui-même, mais surtout parce qu'ils mettent à jour des nouvelles stratégies de pouvoir (qu'il appelle les pouvoirs durs et les pouvoirs doux).

Selon DA AGRA, la tendancielle dominance d'un paradigme systémique implique que: *"la science devenue structure de communication permet d'opérer et de théoriser l'interférence directe du biologique et du socioculturel (la sociobiologie, la psychopharmacologie, etc, sont là pour le confirmer) en évitant les médiations du psychologique et de l'individu"*(2). Autrement dit, DA AGRA est d'accord avec CASTEL en ce qui concerne la perspective de la proche agonie des configurations théoriques et pratiques qui servent jusqu'à présent les savoirs médicaux et psychologiques, vu que l'émergence d'un nouveau paradigme parait décentrer l'individu de sa situation nucléaire.

L'énorme démultiplication des techniques et des formules psychologisantes est donc interprétée par DA AGRA comme *"un symptôme de leur faiblesse, une espèce de formation réactionnelle"*(3).

Or, indépendamment du fait qu'il n'est pas évident que l'individu ait été jamais central dans les discours du

---

(1) DA AGRA, C. - Science, Maladie Mentale et Dispositifs De L'Enfance - Du Paradigme Biologique Au Paradigme Systémique, Instituto Nacional de Investigação Científica, Lisboa, 1986.

(2) Ibid. p. 501

(3) Ibid. p. 502

savoir(1), ni que l'émergence d'un paradigme systémique veuille dire, en fait, que *"les médiations du psychologique et de l'individuel sont évitées"*(2), le moment de sa naissance nous dit du moins,et particulièrement en ce qui concerne les disciplines psychologiques et psychopathologiques, qu'un groupe de scientifiques n'a pas trouvé de réponses dans son paradigme habituel, ou que pour une raison quelconque, il a éprouvé le besoin d'explorer de nouveaux paradigmes(3). Si nous ajoutons le refus de la psychanalyse et de la psychopathologie dynamique d'admettre les états-limites comme "normaux", à l'émergence brusque et simultanée sur plusieurs fronts du paradigme systémique dans les sciences du comportement (qui, de par leur propre structure discursive, n'ont pas à se prononcer, du moins directement, sur la normalité des individus mais uniquement sur les communications entre eux), et aux nouveaux pouvoirs doux et durs dont parle DA AGRA, spécialement orientés vers des situations par définition limites (les analyseurs de DA AGRA), il semble pacifique pertinent de conclure que ce type de personnalités pose des questions difficiles (voire insolubles) pour les vieux paradigmes, et affrontables seulement par l'émergence des nouveaux.

En termes pratiques, la situation n'est pas meilleure.

---

(1) Les grands discours scientifiques ont finalement toujours en vue ce qui est commun, et non ce qui est unique. Ils font référence au général, et non au particulier. Ils normalisent par leur simple existence, toujours référée à des catégories taxonomiques. C'est ainsi que dans le discours médical et psychologique nous avons des malades, patients et clients, dans le discours économique, des producteurs, des consommateurs, dans le discours politique nous avons des électeurs et des citoyens, dans le discours du droit nous avons des accusés, des prévenus, des condamnés,des témoins, etc..

(2) Finalement c'est un paradigme qui a 40 ans de vie, donc bien adulte eu égard à la vitesse des temps actuels, et il semble complètement intégré dans les théories et dans les pratiques d'intervention médicale et psychologique actuelles: les thérapies familiales, conjugales, communautaires sont là pour le confirmer.

(3) KUHN, T.S. (1962-1970) - La Structure des Révolutions Scientifiques, Flammarion, Paris 1983

Toute la structure sociale des pays dits développés repose, au niveau du discours de pouvoir, sur l'axe légitimité-appartenance. On suppose ainsi que le fonctionnement normal des institutions est compris par les citoyens comme nécessaire pour le bien commun. On suppose que l'intériorisation des règles et normes sociales implique que la majorité des individus paie ses impôts, participe aux initiatives de la communauté, ne commette pas de transgressions à l'égard des lois ou des simples règles de vie sociale, obéisse aux policiers, aux juges, suive les instructions des techniciens, des gouvernements et des corps spéciaux de débit de directives. On suppose que chacun comprend des banalités du genre " *ma liberté commence là où finit celle de mon voisin*" et, en accord avec cela, oriente sa conduite sociale.

On suppose que la solidarité existe et fait partie des dispositifs habituels de relation *"entre personnes civilisées"*.

Autrement dit, on suppose que les culpabilités conscientes des sujets fonctionnent de telle sorte que des notions du genre"honneur", "honte", "devoir"aient une place centrale et déterminante dans l'action sociale des individus.

On constate cependant qu'alors que toutes ces suppositions président à toute l'organisation d'une structure sociale, les discours directs les plus efficaces ne sont pas ceux qui en appellent à ce type de mécanisme.

Il n'y a pas, dans l'actualité, d'homme public ou de groupe organisé qui s'adresse à ses interlocuteurs en les culpabilisant, aucun quêteur pour une quelconque catastrophe ou maladie avec un slogan du genre " nous allons tous aider" qui soit efficace s'il n'est pas véhiculé par un spectacle, un divertissement ou un évènement qui indépendamment de ses fins serait toujours consommé.

En termes de stratégies discursives, on assiste quotidiennement à l'imposition d'un discours d'autorité de type séducteur, les discours d'autorité de type répulseur ou ceux de légitimité restant dans les tiroirs des protagonistes.

La nouvelle Quête semble résider aujourd'hui dans la séduction, *"dans l'apparence et les jeux des apparences"*(1) qui rencouvre tous les discours.

Il existe donc deux situations et deux discours sociaux parallèles qui ne s'entrecroisent jamais ni ne fonctionnent complémentairement: un discours des institutions sur l'axe de la légitimité et un discours des individus sur l'axe autorité-séduction.

Que le décalage entre les individus et les institutions soit un phénomène permanent, nous le savions déjà tous, mais, et c'est là que réside la nouveauté, on assiste à une situation structurellement différente de ce qui est connu et décrit. En effet, la sortie toujours énoncée d'un discours d'autorité se fait via la légitimité. Historiquement, on a déjà assisté plusieurs fois au cours des siècles, à des moments où ce troisième axe n'existe pas, mais quand il existe un troisième axe c'est (et a été) toujours celui de la légitimité. Cela veut dire que c'est sur ce modèle que s'établissent les institutions sociales d'aujourd'hui et c'est sur cette base que les théories de l'homme l'ont pensé: oedipien et génitalisé.

Mais, comme nous l'avons dit, le discours de l'autorité a deux pôles: l'un séducteur et l'autre répulseur. C'est via la répulsion que se concrétise le passage à l'axe légitimité-appartenance. L'actuelle sortie de la légitimité, cependant, semble aller dans un autre sens, théoriquement incomplet dans sa conceptualisation: via la

---

(1) BAUDRILLARD, J. (1979) - De la séduction, Galilée, Paris

séduction. Maintenir, comme le fait l'orthodoxie psychanalytique, que cette voie n'en est pas une, parce qu'incomplète, anormale, pré-génitale, sans Surmoi, apparait inconséquent et dépourvu de sens, d'autant plus que non seulement le public est limite, mais aussi les discours sociaux émergents(1).

(1) Le paradigme systémique contourne cette question et sert pacifiquement une compréhension du monde où les culpabilités sont diffuses (inconscientes).

5. CONCLUSIONS

A) La stratégie discursive, le protagoniste et le public sont les trois composantes à prendre en considération quand nous nous penchons sur un discours de pouvoir, dans chacun de ses axes discursifs ou dans leur ensemble.

Ce que nous cherchons à montrer ici est d'une part l'importance relative de chacune de ces catégories, et d'autre part la relation dynamique établie entre elles.

Dans l'énumération de chacune de ces catégories, nous avons toujours comme toile de fond ce que nous considérons comme les possibilités et les limites humaines de débit et de réception de contenus véhiculant du pouvoir.

C'est ainsi qu'au niveau de la stratégie nous avons considéré que CHAQUE AXE DISCURSIF ENTRAINE DES FORMES D'ACTION DIFFERENCIEES ENTRE ELLES ET REFERABLES A CE QUI EST MOBILISABLE PAR CHAQUE DISCOURS.

Schématiquement, et en résumé:

TABLEAU XIV - STRATEGIES DU DISCOURS DE POUVOIR

TYPE DE DISCOURS	FORME D'ACTION
FORCE (PEUR)	* Proclamer la force * Nommer l'ennemi * Attitude active
AUTORITE (CULPABILITE)	* Incarner l'autorité * Organiser les affects * Créer un système de croyances
LEGITIMITE (APPARTENANCE)	* Utilisation du droit et du texte * Corps sacerdotal * Mimétisme et comfrérie

Une stratégie, pour excellent qu'elle soit, a besoin d'un protagoniste. Ce que nous avons tenté d'éclaircir est précisément le fait que les individus singuliers ne peuvent pas être indifféremment protagonistes de tel ou tel discours, puisqu'en fonction de leur structure de personnalité et de leur caractère ils possèdent au départ des caractéristiques qui privilégient certaines formes discursives et leur en barrent d'autres.

TABLEAU XV - PROTAGONISTES DU DISCOURS DE POUVOIR

TYPE DE DISCOURS	PROTAGONISTES
FORCE (PEUR)	* Structures psychotiques (caractère paranoiaque)
AUTORITE (CULPABILITE)	* Structures psychotiques (caractère paranoiaque)
	* Etats-Limites (caractère narcissique et pervers)
LEGITIMITE (APPARTENANCE)	* Structures psychotiques (caractère paranoiaque)
	* Etats-Limites (caractère narcissique, pervers et psychosomatique)
	* Structures névrotiques (caractère hystérique et obsessionnel)

Ce que l'on constate dans ce tableau, c'est que le rapport évident entre chaque axe discursif et une structure de personnalité - entre le discours de la force et la structure psychotique, entre le discours de l'autorité et l'état-limite et entre le discours de la légitimité et les structures névrotiques - est dépassé d'une part par la déterminante structurelle elle-même dont le rayon d'action est d'autant plus grand qu'elle est archaique (et du moment qu'elle est compensée) et, d'autre part, par les variations

caractérielles qui optimisent certains axes discursifs et en rendent d'autres moins viables.

En ce qui concerne le public, enfin, nous avons attiré l'attention sur le fait de l'existence simultanée de plusieurs publics, aux capacités perceptives différentes.

Et s'il est vrai que chaque axe discursif s'oriente préférentiellement en direction d'une structure de personnalité donnée, il n'en est pas moins vrai que son efficacité est toujours jugée a posteriori et qu'elle est mesurable, non par son projet stratégique, mais par la réponse qu'il suscite de la part du public.

Ainsi, des publics différents avec des structures et des caractères différents captent un même message en fonction de leurs possibilités de compréhension d'un discours de pouvoir, indépendamment de l'intentionnalité de la stratégie ou du protagoniste.

Schématiquement:

TABLEAU XVI - PUBLIC DU DISCOURS DE POUVOIR

TYPE DE DISCOURS	PUBLIC
FORCE (PEUR)	* STRUCTURES PSYCHOTIQUES * ETATS-LIMITES * STRUCTURES NEVROTIQUES
AUTORITE (CULPABILITE)	* ETATS-LIMITES * STRUCTURES NEVROTIQUES
LEGITIMITE (APPARTENANCE)	* STRUCTURES NEVROTIQUES

Ici aussi on constate que plus un discours est archaique, plus sa possibilité de compréhensibilité de la part des différents publics est grande.

Cette conclusion, banale en essence puisqu'elle fait partie de la connaissance empirique de tous (en temps de guerre, de catastrophe ou de risque vital, personne ne se demande si un comportement donné est légitime ou "comme il faut"), trace cependant la limite, pas si évidente que cela, de chaque axe discursif. Et là, il y a une conclusion importante qui vaut la peine d'être retenue: le discours de la légitimité (appartenance) est, de tous les axes discursifs du pouvoir, celui qui ne s'étend qu'à une seule catégorie de public - ceux qui possédent des structures névrotiques - bien qu'il soit le discours préféré des institutions sociales actuelles. Les difficultés résultant de ce décalage entre le fonctionnement individuel et le fonctionnement social, nous avons essayé de les élucider à travers l'exemple des publics de la post-modernité, entrainant une dernière conclusion: la necessité de reformulations théoriques et pratiques capables de conceptualiser de nouvelles réalités émergentes.

CONCLUSIONS GENERALES

"Contaminés par la superstition de l'acte, nous croyons que nos idées doivent marcher"

Cioran

Ce travail est un travail sur la genèse et le développement chez l'individu des mécanismes qui lui permettent de sentir et de percevoir le pouvoir.

Dans ce sens, il se pose comme une théorie psychogénétique du pouvoir qui propose, en synthèse:

A) Le concept de pouvoir comme objet de recherche.

Dans un premier temps, sur le terrain où, de façon privilégiée, ce concept est sujet et objet de discours: la philosophie, la politique, la sociologie, l'histoire et également la psychanalyse (I^{ère} partie).

Dans un second temps, dans l'ordre de l'individuel, cet autre terrain à la fois spécifique et général, singulier et pluriel, où le pouvoir est dorénavant vécu et expérimenté par les Hommes: entités physiques à dynamique psychologique et structures sociales.

De l'ensemble de ces discours et savoirs - les uns centrés sur le pouvoir, les autres centrés sur les processus d'acquisition et de développement chez les individus des affects et des cognitions en général - émerge notre formulation sur les possibilités de perception, émission, interprétation et interaction des individus en ce

qui concerne le pouvoir.

Comme toute théorie, celle-ci s'articule à deux niveaux d'élaboration. Un primier niveau, synchronique, qui détermine structurellement notre objet à travers un ensemble de catégories et la façon dont il opère en un moment déterminé. Un second niveau, diachronique, où sont expliqués les changements dans la forme structurelle de l'objet.

On a ainsi prétendu fournir un ensemble de catégories qui cernent le type de donées nécessaires à la compréhension du pouvoir à un moment donné de l'histoire individuelle, tout en indiquant les paramètres de signification des éventuelles conclusions obtenues.

Nous avons cherché, en ayant pour toile de fond les savoirs psychologiques (et notamment la psychanalyse), à definir des catégories qui rendent compte à la fois du type de relation de pouvoir que l'individu entretient avec le milieu, et l'affect que cette relation suscite en lui.

Nous avons ainsi identifié, comme primière relation de pouvoir, celle que nous avons en commun avec autres espèces animales hiérarchisés (Lapierre): la relation de domination-soumission. Cette relation s'appuie directement sur l'inégalité biologique au sein d'un même espèce, et précède les relations de commandement-obéissance qui oeuvrent dans le sens de l'interprétation et de la normalisation de signes significatifs et stables en hiérarchies spécifiques et personnalisées.

Dans l'espèce humaine, cependant, la nécessité de transférer vers des instances sociales et des normes transgénérationnelles ce second moment des relations de pouvoir, implique l'établissement d'un autre type de relation qui ne repose plus directement sur des individus concrets mais sur des critères de définition et

d'arrangement des oppositions et des coopérations au sein d'un groupe (Balandier). A ce type de relation, nous avons donné l'appellation de contrôle-assentiment.

Si les relations de pouvoir sont identifiables en catégories, de notre point de vue, les affects impliqués dans ces relations le sont aussi.

Les divers savoirs psychologiques nous permettent la construction d'un cadre d'invariants constitutifs du pouvoir rapportés à l'ordre de l'individuel et qui respectent rigoureusement les possibilités de développement perceptif et affectif de l'Homme. Ce sont la Force, l'Autorité, et la Légitimité, qui sont structurellement et dynamiquement imbriquées aux réponses qui leur sont associées, dans notre proposition, la Peur, la Culpabilité, et le sentiment d'Appartenance, respectivement.

Nous avons ainsi obtenu une conceptualisation du Pouvoir selon des axes constitutifs (perspective structurelle) qui rendent compte à la fois des perceptions et des affects présents aux deux pôles d'une relation dde pouvoir (perspective dynamique) (II^{ème} partie).

B) La nécessité de transposer les propositions élaborées au niveau théorique vers des modèles d'analyse du pouvoir.

Si les différents pouvoirs qui s'entremêlent dans les interactions sociales sont difficilement accessibles, les pratiques et les discours qu'ils engendrent sont, pour leur part, d'un abord relativement plus aisé.

C'est pourquoi nous considérons utile, le passage de l'éclairage conceptuel à la pratique discursive que nous permet de proposer un modèle d'analyse des discours du

pouvoir qui fonctionne comme mécanisme formel et conceptuel d'observations empiriques et/ou expérimentales.

Ainsi, pour chaque type de discours nous avons essayé de dresser le tableau général et particulier de ses conditions d'émergence et de ses formes d'action, ainsi que celui de ses protagonistes et de ses publics, toujours par référence à ce que la psychologie et la psychopathologie nous disent des possibilités humaines.

Nous avons, par ce moyen, obtenu un esemble de catégories largement peuplées qui nous permettent de classifier n'importe quel discours du pouvoir, ainsi que de rendre compte de son efficacité relative ou absolue, ou de la faillite des mécanismes employés.

Nous avons essayé d'illustrer l'intérêt de certains des aspects de ce modèle par référence 'aun discours social et culturel émergent - le Post-Moderne - en cette décennie en Occident et qui, du fait des vastes conséquences qu'il semble avoir en termes théoriques et pratiques, en est venu à mériter l'attention de nombreaux scientifiques sociaux (cf. III^{ème} partie).

Les conclusions auxquelles nous sommes parvenus vont dans le sens de l'élucidation de la nature du décalage actuel entre les pratiques discursives des institutions de tutelle sociale et les individus qui y sont impliqués.

Mais au-dela de ce niveau général d'analyse, notre proposition aspire à une opérativité en termes plus particuliers et dans toute situation où interviennent des discours de pouvoir.

L'étendue du modèle prétend précisément rendre compte des contenues et des formes du pouvoir en termes sociaux et institutionnels, mais également dans son application aux

organisations et aux petits groupes.

C) Les catégories ainsi construites rendent possible simultánément l'analyse de contenu et de forme que possède, en un moment donné, un discours qui se veut de pouvoir.

D'où le fait que notre approche aboutisse logiquement à la proposition d'un modèle d'analyse de contenu des phénomènes de Pouvoir. L'analyse de contenu est elle-même une technique. En tant que technique elle peut s'intégrer dans n'importe lequel des grands types de procédures logiques de recherche, et servir également les différents niveaux de recherche empirique(1). Mais en tant que techneque elle se doit de trouver des modèles et des théories qui lui soient sous-jacents et qui aident le chercheur dans la poursuit de ses objectifs.

Comme nous le avons,les catégories sont les éléments fondamentaux du code de l'analyste(2), habituellement construites a priori/a posteriori, ou en combinant les dux procédés(3), mais toujours "sur mesure" en fonction d'un

---

(1) Quand nous parlons de procédures logiques de recherche empirique, nous faisons référence aux méthodes que nous pouvons classer en tant qu'expérimentales, de mesure (ou analyse extensive) et des cas (ou analyse intensive). Quand nous parlons de niveaus de recherche empirique, nous faisons référence à la hiérarchie d'objectifs du travail de recherche: décrire des phénomènes (niveau descritif), découvrir des co-variations ou des associations entre phénomènes (niveau corrélationnel), découvrir des relations de cause à effet entre phénomènes (niveau causal). (D'apprés VALA, J. in "A análise de conteúdo".

(2) HOGENRAAD (1984) définit une catégorie comme un certain nombre de signes du langage qui représent une variable dans la théorie de l'analyste.

(3) A priori: par exemple, l'analyse des interactions en groupe (BALES, 1950); les modèles motivationnels en littérature infantile (MCCLELLAND, 1961).
A posteriori: par exemple, l'étude sur les reportages de la presse française lors de la visite de Khrouchtchev (V. Morin, 1969)
Combinaisons: par exemple, la representation sociale de la santé et de la maladie (HERZLICH, 1969).

large ensemble de variables qui va de l'objectif de la recherche au corpus lui-même du matériel à utiliser.

La logique sous-jacents à la construction des catégorieset à leur détection dans une message, présuppose:

- la possibilité d'identification d'indicateurs;
- l'existence d'un état ou d'un procesus sous-jacent à la production du message par la source;
- une correspondance entre l'indicateur et l'état ou processus qui survient à la source.

Or, c'est précisement ce dernier aspect, concernant la relation isomorphe entre la source et l'indicateur, que les différentes méthodologies de l'analyse de contenu ne parvient pas à élucider de façon rigoureuse(1).

Dans notre proposition, cependant, du fait de l'étendue des catégories d'analyse qui découlent de la formulation théorique, ce problème est inexistant.

L'on pourra évidement argumenter que notre proposition est trop étendue et approfondie d'un côté, et trop circonscrite dans son thème d'un autre côté, pour que sa grande applicabilité réside en un modèle d'analyse de contenu du Pouvoir.

Ce n'est pas là notre opinion.

En premier lieu parce que nous considérons que le pouvoir est par trop important à trop de niveaux de la vie individuelle et collective pour que nous puissons déplorer le traivail qu'il faut pour le penser.

Ensuite, parce que notre proposition est en fait éminemment théorique, et la possibilité d'indiquer une

---

(1) VALA, J. - op. cit.

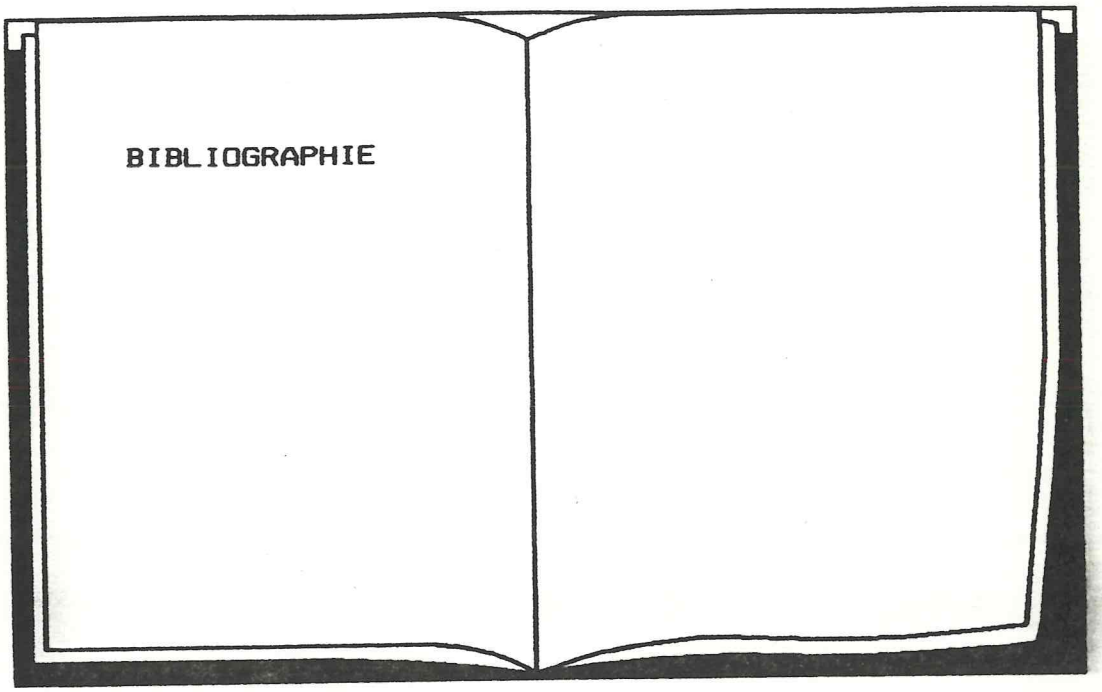
forme de la tster correspond à un second moment complémentaire du primier, mais qui ne l'épuise pas pour autant. A notre point de vue l'intérêt de l'analyse de contenu réside cependant dans le fait de pouvoir s'exercer sur n'importe quel matériel, structuré ou non. Elle permet de travailler sur la correspondance, les entretiens, les messages des medias, les textes de tous genres etc. etc.(1).

Découvrir les dynamiques du Pouvoir à travers ses pratiques discursives dans les nombreuses situations et circonstances où cela possède une valeur particulière(2) et dans une époque comme la notre où les agissements du Pouvoir impliquent des bizarries telles que de marquer des dates de commencement des guerres, ne nous apparait pas comme une moindre tâche.

---

(1) Nous-mêmes avons réalisé, partant de l'utilisation de cette grille d'analyse, les études préliminaires sur une nouvelle formation partidaire au Portugal-Instituto de Pesquisa Social Damião de Góis, Lisboa, 1986.
Fernando Rato, également réalise en ce moment son mémoire intitulé "Le Pouvoir et la mort - Attitude face à la mort et à l'euthanasie au travers d'une grille d'analyse du Pouvoir", I.S.P.A., utilisant le cadre conceptuel et la méthodologie correspondant que nous avons proposés.

(2) Les exemples sont multiples et à connotations éthiques diverses. L'analyse structuro-dynamique du Pouvoir peut être faite tant dans le but de comprendre ce qui se joue dans un discours politique, sociologique, au niveaux de l'entreprise, groupal ou même familial, que dans le but d'obtenir un plus grnd degré d'acceptation (et par conséquent, de Pouvoir) pour un discours ou un produit émergent dans n'importe laquelle de ces circonstances.


BIBLIOGRAPHIE



ABELES, M. (1974) - Poder, Sociedade, Simbólico - Ensaio de Antropologia política, Textos de Antropologia, a regra do jogo, Lisboa 1977.

ABERLEE, D. (1960) - The influence of linguistics on early culture and personality theory, in The Science of Culture, org. by Gertrude E. Dole and Robert L. Carneiro. New York, Thomas y Crowell.

ADORNO, J. W. ;ELSE FRENKEL-BRUNSWICK, D. J.; LEVINSON, R. N.;SANFORD (1950) - The authoritharian Personality, Harper e Brothers. New York.

AINSWORTH, M. (1969) - Relações Objectais, dependência e vinculação: Uma análise teórica das relações da criança com a mãe, in "As Ligações Infantis", Org. Sojka, L., Col. Teorema, Livraria Bertrand, Lisboa.

ALBUQUERQUE, J. A. G. (1980) - Instituição e poder a análise concreta das relações de poder nas instituições. Graal - Biblioteca de Filosofia e História das Ciências, Rio de Janeiro.

Ali, S. (1980) - Le Banal, Ed. Gallimard.
_____(1974) - L'espace Imaginaire, Ed. Gallimard.
_____(1977) - Corps réel, corps imaginaire - pour une épistémologie psychanalitique, Bordas, Paris.

ALMOND, G. - O sistema politico in "Sociologia politica - Orientações teóricas e aparelho conceptual". Ed. Presença, Lisboa 1975.

ALTHUSSER, L. (1970) - Ideologia e aparelhos ideológicos do Estado. Col. Estampa, Lisboa

AMARAL DIAS, C. (1988) - Teatro Privado - Cena do Intimo, in revista Portuguesa de Psicanálise, nº 6 Out.

ANZIEU, D.; MARTIN, Y. (1968) - La Dynamique des Groupes Restreints, P.U.F., Paris

ANZIEU, D.; BEJARANO, A.; KAES, R.; MISSENARD, A.;PORTALIS, J. B. - O trabalho Psicanalítico nos grupos (1975), Moraes Editora, Lisboa, 1978.

ARENDT, H. (1973) - La Crise De La Culture, Gallimard, col. Ideés, Paris.

ARISTOTE - Tratado da Politica, Ed. Europa-América, Lisboa.

ARON, R. (1964) - La lutte des classes. Col. Idée, Gallimard, Paris.

ATTALI, J. (1977) - Economie et Politique in "Pouvoir" - XXVI, Reencontres Internationales de Genéve, 1977, Ed. Histoire et Societé aujourd'hui, Neuchâtel, 1978.

BAECHLER, J. (1978) - Le Pouvoir pur, Calman-Levy, Paris.

BAKOUNINE - Oeuvres. Ed Stock + Plus, 1980.

BALANDIER, G (1968) - Antropologia política, Biblioteca de Textos Universitários. Ed presença, Lisboa, 1980.
_____ (1974) Antropológicas, Ed. Cultrix, S.Paulo, 1976.

BARDIN, L. (1977) - Análise de conteúdo. Edições 70, Persona Lisboa, 1979.

BARTHES, R. (1953/64) - Elementos de Semiologia Col. Signos, Edições 70, Lisboa, 1984.
_____ (1967) - O sistema da moda. Col. Signos, Ed. 70, Lisboa 1980.
---------- (1977) -Lição Col. Signos, Edições 70 Lisboa 1984.

BARTHOLY, M.C.; DESPIN, J.P. (1977) - Le pouvoir - Science et Philosophie Politiques Ed. Magrand, Paris.

BASTID, P. (1967) - L'idée de Légitimité in "L'idée de légitimité" P.U.F. Paris.

BASTIDE, R. (1950) - Sociologia Psicanalitica, Ed. da Universidade de S.Paulo, S. Paulo, 1974.

BATAILLE, G. (1957) - O Erotismo - O Proibido e a Transgressão, Moraes Ed, Lisboa, 1968.

BAUDRILLARD J. (1979) - De la séduction, Galillé, Paris
_____ (1979) - A Sociedade de consumo Ed. 70, Lisboa, 1981
_____ (1982) - A L'Ombre Des Majorités Silencieuses, Denoel, Paris.

BELL, D. (1974) - Les contraditions culturelles du capitalisme, P.U.F., Paris 1979

BERGERET, J. (1969) - Les états - limites, Texte de la Societe Psychoanalytique de Paris.

_____ (1970) - Les inaffectifs, in Revue Française de Psychanalyse.

_____ (1974) - La personnalité normale et pathogique - Les structures mentales, le caractère, les symptômes, Bordas, Paris.

_____ (1984) - Généalogie de la Destructivité in Revue Française de Psychanalyse - Violence et destruction, nº 4

_____ (1984) - La Violence Fondamentale, Dunod, Paris.

BERKOWITZ, L. (1969) - The Frustation-Agression Hypothesis Revisited in L. BERKOWITZ Ed. Atherton Press, New York.

BETTELHEIM, B. (971) - Les enfants du rêve. Laffont, Paris.

BION, R.W. (1965) - Recherches Sur Les Petits Groupes. Paris, Payot.

BIRNBAUM, P. (1975) - La fin du Politique, Ed. Du Seuil, Paris.

BIRNBAUM, P.; CHAZEL, F. - Sociologia Política - Orientações teóricas e aparelho conceptual, Ed. Presença, Lisboa, 1975.

BLAU, P. (1976) - Power and exchange in social life, New York. Willey.

BLOOM, A. (1987) - The chosing of American Mind - Simon and Shuster, N. York.

BOLWBY (1958) - A natureza da ligação da criança com a mãe in "As ligações infantis" Org. de Socka, L., Col. Teorema, Livraria Bertrand, Lisboa.

BOLWBY, J. - Autoconfiança e algumas condições que a promovem in "Formação e Rompimento dos Laços Afectivos" Col. psicologia e pedagogia, Livraria Martins Fontes Editores, S. Paulo, 1982.

BONAMI, M. (1983) - Pratiques psychologiques en entreprises: bilan et perspectives, Perspectives nº 2, ASBL revera.

BOUDET, C. (1975) - A sociedade concentracionária, Moraes Ed., Lisboa 1976.

BOURDIEU, P.; PASSERON, J. C. (1970) - A reprodução: Elementos para uma Teoria do Sistema de Ensino. Editorial Vega, Lisboa, 1978.

BORDIEU, P. - Une Interprétation D'Une Théorie De La Religion Selon Max Weber, Archives Européanes de Sociologie XII - 1974.

BOUTHOUL, G. - O Fenomeno Guerra, col. ideias e Forma, Etúdios cor, Lisboa 1966.

BOUTHOUL, G. (1967) - Sociologia da politica, Livraria Bertrand, Lisboa 1976.

BOUVET, J. (1967) - La Relation D'Object, Paris, Payot.

BRAUD, P. (1982) - Introduction à la science politique, P.U.F., Paris.

CALLOIS, R. (1939) - O Homem e o Sagrado, col. ideias e Forma, Etúdios cor, Lisboa 1979

CALLOIS, R. (1964) - Instintos e Sociedade, col. ideias e Forma, Etúdios cor, Lisboa 1970

CAMPANELLA, T. - A cidade do sol, Col.Filosofia e ensaios Guimarães Editores, Lisboa 1980.

CANETTI, E. (1960) - Masse et puissance, Gallimard, Paris

CARDOSO E CUNHA, B. (1981) - Psicanálise e Estruturalismo Assirio e Alvim, Lisboa.

CARRILHO, M.M. (1989) - Elogio da Modernidade, Ed.Presença, Lisboa.

CASTEL, R. (1981) - Le psychanalisme, Flammarion, Paris.

CASTORIADIS, C. (1975) - L'institution imaginaire de la societé. Ed. du Seuil, Paris.

CHAMBON, J. (1979) - L'Angoisse une et indivisible in Revue Française de Psychanalyse - L'angoisse 1 tome XLIII - Jan/Fev.

CHASSEGUET-SMIRGEL, J. (1973) - Présentation du rapport sur l'idéal du Moi in "L'idéal du Moi", Revue Française de Psychanalyse nº 5/6.

CHILLAND, C. (1974) - L'enfant de six ans et son avenir. P.U.F., Paris.

---------- (1976) - Narcisse ou le meilleur des mondes possibles. Narcisses, N.R.P. nº 13, Paris

_____(1972) - Debat Sur L'Anti-Oedipe - Quinzaine Littéraire, Juin, Paris.

CLASTRES, P. (1974) - La société contre l'etat. Ed. Minuit, Paris.

CLASTRES, P. (1974) - Le grand-Parler-Mythes et chants sacrés des Indiens Guarani, Ed. du Seuil, Paris.

CLAVAL, P.(1978) - Espaço e poder, Zahar Editores, Rio de Janeiro, 1979.

CORNATON, N. (1969) - Grupos e Sociedade, Vega, Universidade, Lisboa 1979.

COT, J.P.; MOUNIER, J.P. (1974) - Pour une sociologie politique, col. Points Ed.du Seuil, Paris.

CRISTIEN, Y. (1979) - L'heure de la sociologie, Editions Albin Michel, Paris.

CROZIER, M. ET FRIEDBERG, E. (1977) - L'acteur et le systéme, Ed. du Seuil, Paris.

DA AGRA, C. (1986) - Science, maladie mentale et dispositifs de l'enfance - du paradigme biologique au paradigme systemique. Instituto Nacional de Investigação Cientifica, Lisboa.

DA GLORIA, J; DE RIDDER (1977) - Agression in dyadic interaction, European Journal of Social Psychology

_____ (1979) - Sex differences in agression: are current notions misleading, European Journal of Social Psychology

DE GAULLE, C. (1962) - Le fil de l'épeé. Union Générale D'Editions, Paris.

DE JOUVENEL, B. (1972) - Du pouvoir - histoire naturelle de sa croissance, Hachette, Paris.

DE MARE, P. (1972) - Perspectivas em Psicoterapia de Grupos, Imago Editora, Rio de Janeiro, 1974.

DE MARCHI, L. (1981) - Psycho-Politique, Payot, Paris.

DEBRAY, R. (1981) - Critique de la raison politique, Ed. Gallimard, Paris.

_____ (1984) - La Puissance Et Les Rêves, Ed. Gallimard, Paris.

DELEUZE, G. (1968) - Différence et Repetition, P.U.F., Paris.

_____(1969) - Logique du Sens, Ed. de Minuit, Paris.

_____ (1972) - Un nouvel archiviste, Scholies, Fata Morgana Bruno Roy éditeur

_____ (1972) - Debat Avec Michel Foucault, L'Arc nº 49.

DELEUZE, G.; GUATARI, F. (1972) - O anti-edipo - capitalismo e esquizofrenia. Ed. Assiria e Alvim, Lisboa, 1973.

DELLA VOLPE, G.(1961) - Rousseau e Marx - A liberdade igualitária, O saber da Filosofia, Ed. 70, Lisboa 1982.

DESAINTES J. (1976) - Du Psychique au Politique - 5 analyses en milieu industriel et universitaire. These de doctorat, Louvain-la-Neuve

DESARTI, D. (1970) - "Les socialistes de l'utopie" in "Les utopistes du XIX ème siècle" P.B. Payot, Paris.

DEVEREUX, G. (1980) - De l'angoise à la methòde, Flammarion, Paris.

DI GIACOMO, J.P. (1980) - Intergroup Alliances and Rejections Within A Protest Movement, European Journal of Social Psychology.

DI GIACOMO, J.P. (1981) - Represantations sociales et comportements collectifs, these de doctorat, Louvain-la Neuve.

DIATKINE, G. (1984) - Parler De La Violence in Revue Française de Psychanalyse - Violence et Destruction, nº 4

DIATKINE, R. (1984) - Agression et violence, in Revue Française de Psychanalyse - Violence et Destruction, nº 4

DOREY, R. (1981) - La Relation D'Emprise, NRP, nº 24, Gallimard, Paris.

DURAND, G. (1969) - As estruturas antropológicas do imaginário, Ed. Presença, Lisboa 1980.

DUFRENNE, M. (1977) - Subversion/Peversion, P.U.F. Paris.

DUVERGER, M. (1964) - Introdução à Política, Estúdios cor, Lisboa

_____ (1973) - Sociologie de la politique, Col. Thémis, P.U.F., Paris.

EASTON, D. - Categorias para uma análise sistemática da politica, in "Sociologia politica - orientações teoricas e aparelho conceptual", Ed. Presença, Lisboa 1975.

ECO, U. (1973) - As Formas do Conteúdo, Ed.Perspectiva, S. Paulo, 1974.

EDELMEN, B. (1981) - L'Homme Des Foules, Payot, Paris 1981.

EIBL-EIBESFELD, I. (1970) - Amor e Odio, Col. Teorema, Liv. Bertrand, Lisboa 1977.

ELIADE, M. (1956) - O Sagrado E O Profano - A essência das religiões, Ed. Livros do Brasil, Lisboa.

ENGELS, F. - Ludwing Feurbach e o fim da filosofia clássica alemã. Col. Textos Politicos, Porto 1975.
_____ - A origem da familia, da propriedade e do estado, Ed. Presença, Lisboa 1976

ENRIQUEZ, E. (1972) - Imaginaire social, refoulement et répression dans les organisations, Connexions, nº 3, E.P.I.
_____ (1972) - Problematique du changement, Conexions, 1972.
_____ (1979) - Du crime au groupe, du groupe à L'etat, Pouvoir, nº 11.
---------- (1983) - De la horde à l'etat - psychanalyse du lien social Editions Gallimard, Paris.

ERZA PARK - A cidade: sugestões para a investigação do comportamento humano no meio urbano in Fenómeno Urbano. Ed Guanabara, Rio de Janeiro, 1987.

ETZIONI, A. (1964) - Les Organisations Modernes, Duculot, Paris 1971.

FAIN, M. (1971) -Comunication in Revue Française de Psychanalyse, nº 2/3

FAIRBAIRN, R.(1935) - Estudos Psicanaliticos de Personalidade, Editoria Vega, Lisboa.

FEDIDA, P. (1977) - O conceito e a violência. Socicultur, Lisboa 1978.

FERNANDES, A. T. (1988) - Os fenómenos politicos - Sociologia do poder. Edições Afrontamento , Lisboa

FINKIELKRAUT, A. (1987) - A Derrota Do Pensamento, Biblioteca D. Quixote, Lisboa, 1989.

FOUCAULT, M. (1970) - História da sexualidade Humana. A vontade de saber. Col ciência e cultura. Ed. António Cosmos, Lisboa, 1977.

_____(1971) - L'ordre du discours, Gallimard, Paris.

_____ (1975) - Surveiller et Punir. Gallimard, Paris.

_____ - Microfisica del Potere. Ed. Eimaudi, Turim 1977

FREUD, S. (1905) - Três ensaios sobre a teoria da sexualidade, in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1912) - Totem e tabu, in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1914) - Para introduzir o narcisismo in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

---------- (1915) - Metapsicologia in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1915/17) - Conferencia Introdutoria sobre psicanalise in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1920) - Para lá do Principio do Prazer, in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1921) - Psicologia de Grupo e Análise do Eu, in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____(1922/23) - Dois verbetes da enciclopédia in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1923) - O Eu e o Id in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1924) - O problema económico do Masoquismo in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1925/26) - Inibição Sintoma e Angustia. in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1927) - O Futuro de uma Ilusão, in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1930) - Mal-Estar na Civilização in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____(1932/33) - Porquê a Guerra? in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

_____ (1932/33) - Novas Conferências Introdutórias sobre Psicanálise in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

FREUD, S.(1934/38/39) - Moisés e o Monoteísmo, in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.
_____(1938/40) - Introdução à Psicanalise, in Obras Completas de S. Freud, Ed. Standard, Imago, Editora, Rio de Janeiro, 1977.

FREUND J. (1965) - Qu'est-ce que ce la politique? Ed. du Seuil, Paris.

FROOM, E. (1941) - O medo à liberdade, Zahar editores, Rio de Janeiro, 1968.

FURTOS,J.; ROUSSILLON, R. - O Anti-édipo, Tentativa de Exploração - Dossier Anti-édipo, Cadernos Peninsulares Nova Série, Lisboa. 1976

GALBRAITH, K. (1974) - Le nouvel Etat Industriel. Gallimard, 1974
_____ (1983) - Anatomia do Poder. Difusão Editorial, Difel, Lisboa.

GATIEN, G. (1972) - L'inconscient et son histoire, in "L'inconscient son langage et ses lois" Ed. Marabout Service, Paris.

GIL, J. (1980) - Metamorfoses Do Corpo,(1980), Bilioteca de Filosofia 4 - A Regra Do Jogo, Lisboa.
_____ - Corpo, Espaço e Poder,(1988) - Litoral Edições Lisboa, 1988.

GILLIBERT, J. - Généalogie De La Destructivité in Revue Fraiçaise de Psychanalyse - Violence et Destruction nº4.

GIRARD, R. 1972 - La Violence et le Sacré, Ed. Bernard Grasset.
_____ - Le Bouc-Emissaire (1982) - Ed. Grasset et Farçuelle, Paris.

GLUKSMANN, A. (1975) - La Cuisineére et le mangeur d'Hommes. Editions du Seuil, Paris.

GOETSCHY, J. - Les theories du pouvoir in Revue Française de Sociologie

GOMES, A.D. (1979) - Instituição e institucionalistas, in "Análise Psicológica" nº 3 vol II. Abril.

GREEN, A. (1979) - L'Angoisse et le narcissisme. Revue Fraiçaise de Psychanalyse - L'angoisse 1 tome XLIII - Jan/Fev.

GRINGER, G.G. - Pensée Formelle et sciences de l'homme, Aubier-Montaigne, Paris.

GRUNBERGER, B. (1971) - Le narcissisme. Payot, Paris.

HANSEN, E. - Over laying in 19th century england: Infant mortality on infanticide in "Human Ecology", 7(4).

HARKER (1971) - A Agressividade - A Violencia do Mundo Moderno, Circulo de leitores Lisboa, 1976.

HARLOW, H. F. (1974) - As afectividades, in "A vinculação" - Col. Educação e Reabilitação, Socicultur, Lisboa 1978.

HELLEN, A. (1973) - Sobre Os Instintos. Ed. Presença, Lisboa 1983.

HENRI-LEVI, B. (1977) - La barberie à visage humaine, Grasset, Paris.

HERSCH, J. (1978) - La nature du Pouvoir in "Le Pouvoir - XXVI Encontres Internationalles e de Geneve" (1977) Ed. Histoire et Société aujoud'hui la BACCONNICRE, Neuchâtel.

HITLER, A. - O pequeno livro negro - pensamentos de Adolf Hitler. Propaganda, Lisboa 1976.

HOBBES, T. - Leviatan. Publicações Europa América, Lisboa.
_____ - a natureza humana, Estudos gerais, Série Universitária, Clássicos da Filosofia Imprensa nacional - Casa da Moeda, Lisboa 1983.

HORKHEIMER, M. - Autoridade e Familia. Apaginastantas, Lisboa 1983
_____ - "Eclipse of reason" N.York, 1974.

HUME, D. - Investigações sobre o entendimento humano, Textos filosóficos, Ed.70, Lisboa,1985.

JACQUES, E. - Structure d'organisation et créativice individuelle, in "La rupture Entre L'Organisation et Les Hommes", Ed. d'organisation, 1985.

JANET P. - Les Obssessions et le Psychasténie, Aecen, Paris.

JESUINO, C. (1987) - Processos de liderança, Livros Horizonte, 1987, Lisboa.

JULLIARD, J. (1985) - La faute à Rousseau - Essai sur les consequences historiques de l'ideé de souveraineté populaire" Ed. du Seuil, Paris.

KAES, R. (1976) - L'appareil psychique groupal, Paris, Dunod.

KAPLAN, A.; LASSWELL, H. (1950) - Poder e Sociedade, Editora Universidade de Brasilia. Brasilia, 1979.

KAPLAN, D.; MANNERS, R.A. (1972) - Teoria da cultura, Zahar editores, Rio de Janeiro 1975.

KAUFMAN, P. (1979) - L'inconscient du politique. P.U.F., Paris

KERNBERG, O. (1969) - Bordeline, personality organization, Journal of American Psychoanalytic Association.

KIERKEGGARD, S. (1935) - Le concept de l'angoisse, Gallimard, Paris.

KITZINGER, S. (1978) - Mães: Um estudo Antropológico da Maternidade, Ed. Presença, Lisboa.

KLEIN, M. (1928) - Les Stades precoces du conflit oedipien in "Essais de Psychanalyse" Col. Science de l'homme Payot Paris 1976

KLINEBERG (1957) - Psicologia Social, Fundo de Cultura vol. I, Rio de Janeiro, 1957.

KOHUT, H. (1965-1974) - Self e narcisismo. Zahar Editores, Rio de Janeiro 1984.

KUHN, T.S. (1962-1970) - La Structure Des Revolutions Scientifiques, Flammarion, 1983.
---------- 1977 - A tensão essencial, Biblioteca de Filosofia contemporanea, ed. 70, Lisboa 1989.

KUNDERA, M. - O livro do riso e do esquecimento. Ed. D. Quixote, Lisboa 1985.

LA BOETIE - Discurso sobre a servidão voluntária, Ed.Antigona, Lisboa, 1986.

LACAN, J. - Ecrits, Col. Points, Ed du Seuil, Paris, 1971

LAGACHE, D. (1973) - Pouvoir et personne, NRP, nº 8, Paris, Gallimard.

LAPASSADE, G. (1975) - Socioanalyse et potentiel humain, Gauthier-Villards, Paris.

LAPIERRE, J.W. (1977) - Vivre sans état Ed. du Seuil, Paris.

LAPLANCHE, J. (1970) - Vie et mort en psychanalyse, Flammarion, Paris

_____ (1980) - A Angustia. Livr. Martins Fontes, Ed. Ltd Brasil, 1987

_____(1987) - Novos fundamentos para a Psicanálise, col Persona, Ed. 70, Lisboa 1988

_____ (1987) - Teoria de sedução generalizada e outros ensaios, Porto Alegre, Artes Médicas 1988.

LAPLANCHE, J.; PONTALIS, J. B. (1967) - Vocabulário de psicanálise, Morais editores, Lisboa, 1971.

LASCH C. 1980 - The culture of narcissism - American Life in the age of Diminishing Expectations, Abacus, Collins, Glasgow, Great Britain.

LAUFER, R. (1986) - Sistème de legitimité, marketing sophistique, in "Plaisir de Parler", Ed. Minuit, Paris.

LE BLANC (1986) - Caractère et limite: Evolution des termes, in "Narcisisme et états - limites" Col. Inconsciente et Culture, Université de Montreal, Dunod, Paris 1986

LE BON (1895) - Psicologia das multidões, Pensadores/Delraux, Lisboa, 1980.

LEAL, I. (1985) - Pouvoir et psychisme - Un étude Psychanalytique. Mémoire de Licence Complementaire, Louvain-La-Neuve, 1985

_____ (1986) - Teorias implicitas da personalidade: Novas estruturas categoriais, Núcleo de Estudos Sociais, Instituto de Pesquisa Social Damião de Góis, Presidencia da República, Lisboa, 1986.

_____ (1987) - Da sociologia freudiana à intervenção psicoterapeutica" in Análise Psicológica nº 1,2,3 série VII 317:323, 1989.

_____ (1987) - Moribundos e sobreviventes in Análise Psicológica nº 4, 1989.

_____ (1986) - O corpo como texto e como discurso in Análise Psicológica nº 3, 1990.

_____ (1988) - O ressurgimento do mistério, Comunication au III Seminário de Psicologia e Psicopatologia Clínica Lisboa, 1988.

_____ (1989) - Império do moderno, império do sentido, in Análise Psicológica nº 2, 1990.

LEAL, M. R. (1983) - Why Group Analisis Works in "The Evolution of Groups Analysis" edited by Malcom Pines Routeledge and Kegan Paul.

LEGENDRE, P. (1976) - Jouir du pouvoir - Traité de la bureaucratie patriote. Les Ed.de Minuit, Paris, 1976
---------- (1978) - L'amour du censeur - essai sur l'ordre dogmatique. Ed. du Seuil, Paris.
_____ (1979) - Le malentendu in Pouvoirs nº 11.

LEGRAND, M. (1982) - Quelques points de repère pour situer les phénomènes de pouvoir, dans Documents du centre «PSYCHOLOGIE ET SOCIETE» nº 1 Louvain-le-Neuve.
_____ (1983) - Psychanalyse, science, société. Pierre Mardega, editeur.
---------- (1986) - A intervenção sociopsicanalitica, in "Análise Psicológica" 2(IV).

LEMPERIERE, T.; FÉLINE, A. (1977) - Abregé de Psychiatrie De L'Adulte. Masson, Paris.

LENINE - O estado e a revolução, ed. AVANTE, LISBOA

LEVI-STRAUSS, E. (1958) - Antropologie structurale Plon, Paris.
_____ - As estruturas elementares do parentesco. Editora Vozes, Petropolis, Brasil, 1982

LEYENS, J.P. (1979) - The study of agression research and plans of the lab. at Exp. Social Psy, Université Catholique de Louvain.
_____ (1984) - Sommes-nous tous des Psychologues? Approche psychosociale des théories implicites de la personnalité, Pierre Mardaga, Bruxelles.

LINARD, M. ; PRAX, I. (1984) - Images vidéo, images de soi ou narcisse au travail, Dunod, Bordas, Paris.

LINDBLOM (1977) - Politics and markets: The world's political-economic systems.

LIPOVETZKY - A era do vazio - Ensaio sobre o individualismo contemporâneo, Antropos, Lisboa.

LOCKE, J. - Essai sur le pouvoir civil P.U.F., Paris

LORENZ, K. - "Três ensaios sobre o comportamento animal e humano" Ed. Arcádia, lisboa 1975

LUHMANN, N. (1975) - Poder, Ed. Universidade de Brasilia, 1985.

LUZES, P. (1984) - Vers une nouvelle théorie des émotions in "Le Quarente-quatriéme Congrès de Psychanalystes de Langue Française - ESTORIL.

LYOTARD, J.F. (1976) - Politiques De La Philosophie, Ed. B. Grasset.
---------- (1979) - A condição pós-moderna, Ed. Gradiva, Lisboa

MAHLER, M. (1979) - Separação - individuação, Ed. Artes Médicas, Porto Alegre, 1982.

MAIR, L. (1965) - Introdução à antropologia social, Zahar Editores, Rio de Janeiro 1982

MANNONI, P. (1985) - Psicologia colectiva, Ed. Europa-América, Lisboa, 1987.

MAQUIAVEL - O principe, Publicações Europa América, Lisboa, 1976.

MARCUSE (1962) - Eros e a civilização: uma interpretação do pensamento de Freud, Zahar Editores, Rio de Janeiro, 1975.

MARTINEZ, M. (1972) - Teoria das emoções, Pistas/Psicologia, Moraes Editores, Lisboa 1981.

MARTY, P.; M'UZAN; DAVID, M. (1963) - L'investigation psychossomatique, Payot, Paris.

MARTY, P. - (1980) - L'ordre psychosomatique, Payot, Paris.

M. MAUSS; H. HUBERT (1903) - Esboço de uma teoria geral de magia in "Marcel Mauss - Sociologia E Antropologia", vol. 1; Ed. de Universidade de S. Paulo, S. Paulo 1974.

MARX, K. - Critica de la filosofia del estado de Hegel. Col. 70 - Ed.Grijalbo Mexico,1968.
_____ - A querra civil em França. Textos nosso tempo, Lisboa, 1971.
_____ - A Sagrada Familia, Edições Avante, Lisboa.

MAVIDELBAUM, D.G. (1943) - Wolf child histories from india in "Journal of Social Psychology" 17.

MCDOUGALL, J. (1978) - Em defesa de uma certa normalidade - teoria e clinica psicanalitica, Artes Médicas, Rio de Janeiro, 1989.

MCGRATT, W.J. (1986) - Politica e histeria, Ed. Artes Médicas Lda, Porto Alegre, 1988.

MEAD, M. (1950) in - Sexo e Temperamento, editora perspectiva, S. Paulo, 1969

_____ (1952) - And keep your power dry, New Yorque - William Morrow & Cª.

MELMAN, C. (1984) - Novos Estudos Sobre A Histeria, Ed. Artes Médicas Sup. Lda, Porto Alegre, 1985.

MENDEL, G. (1971) - "Para descolonizar a criança" Ed. D.Quixote, Lisboa

_____ - 54 millions d'individus sans appartenence. R. Laffont, Paris, 1983.

MICHAUD, Y. (1978) - Violence et politique. Gallimard.

MILGRAM, S. (1974) - La soumission à l'autorité, Calmann- Lévy, Paris.

MILLS, C.W. (1956) - The powers elite, Oxford, University Press.

MIRA Y LOPEZ (1955) - Psiquiatria. Librar, El Ateneo, Buenos Aires.

MONTESQUIEU - O espirito das leis Ed. Europa América, Lisboa.

MOORE, T. - Utopia, Ed. Europa América, Lisboa.

MORIN, E. (1974) - O problema epistemológico da complexidade, Publicações Europa - América, Lisboa 1984.

MORIN, E. (1974) - La nature de la société in communications. Ed. du Seuil nº 22

MOSCOVICI, S. (1972) - A sociedade contranatura, Livraria Bertrand, Lisboa, 1977.

MOSCOVICI, S. (1974) - Homens domésticos, Homens selvagens, Tempo Aberto, Livraria Bertrand, Lisboa, 1976.

MOSCOVICI, S. (1981) - L'age des foules. Librairie Arthème, Fayard, p.50 Paris 1981

NASSIF, J. (1979) - De l'impraticable du pouvoir in "Pouvoirs" nº11.

NEMIAH, J.C.; SIFNEOS, P. - Affect and fantasy in patients with psychosomatic disorders - O. Hill: Modern trends in psychosomatic medicine, Butterworths, London, 1970

ORTEGA Y GASSET - A rebelião das massas. Livro ibero - americano, Rio de Janeiro, 1971.

ORTIGES, M. C.; E. (1966) - L'oedipe african, Plon, Paris.

PAGES, M. (1972) - Inconscient collectif et changement social, in Bulletin de Psychologie, XXVI 308, 1972-1973

_____ (1975) - La vie affective des Groupes - esquisse d'une théorie de la relation humaine, Dunod, Paris.

PAGES, M.; BONETTI, M.; DE GAULEJAC, V.; DESCENDRE, D. (1979) - L'emprise de l'organisation. P.U.F., Paris, 1981 (2éme edition).

PARSONS, T. - O conceito de poder, in "Sociologia Política- Orientações teóricas e aparelho conceptual" - Birnbaum, P. et Chazel, F.; Edit. Presença, Lisboa 1975.

PASCAL - Pensamentos. Publicações Europa América, Lisboa 1976.

PASCAL - Deuxième discours sur la condition des grands. Edition Brunschvicg, Hachette.

PASCHE, F. (1968) - Anti-Narcissisme in "A Partir de Freud", Paris, Payot.

PAZ, O. (1976) - Points de convergence. Gallimard, Paris

------- (1983) - Rire et pénitence. Gallimard, Paris.

PEREIRA BASTOS - J. G. (1978) - Para uma metodologia estrutural - dinâmica de análise de textos literários in "Análise Psicológica", nº 3, Abril.

PERROT, M. (1982) - Sur La Segregation de l'enfant au XIX Siècle in "La Psychiatrie de L'enfant" nº1.

PLATON - Republica, Ed. de la Fundação Calouste Gulbenkian Lisboa, 1983 (Traduit du texte grec).

POLIN, R. (1967) - Analyse philosophique de l'idée de légitimité in "L'idée de légitimité" P.U.F., Paris.

POULANTZAS, N. (1968) - Poder politico e classes sociais. Dinalivro, Lisboa 1976

---------- (1978) - O estado, o poder e o socialismo. Morais editores, Lisboa, 1978.

PRADO COELHO (1974) - Introdução ao "Prazer do texto" de R. Barthes col Signos, Ed.70, Lisboa 1980

PROUDHON - Oeuvres choisis - col. Idées, Gallimard, 1967.

RACAMIER, P.C. (1987) - De la pervesion narcissique, Gruppo 3, Paris A. PSY.G. - Clancier-Guénaud, p. 11-28.

REICH, W. (1934) - Materialismo dialético e psicanálise. Biblioteca das ciência humanas, Ed. Presença, Lisboa.

_____ (1925) - Analisis del caracter. Editorial Paidos, Buenos Aires, 1976.

_____ (1946) - Psicologia das massas do fascismo. Biblioteca ciência e sociedade, Publicações Escorpiões, Porto 1974.

_____ (1948) - Escuta Zé Ninguem. Publicações D.Quixote, Lisboa

RENANT, A. (1989) - L'ère de l'individu, Gallimard, Paris.

RETO, L.; LOPES, A. (1989) - A Cultura Organizacional Para Além da Moda, in "Análise Psicológica" V:1/2/3. Lisboa, 1989.

RICOUR, P. (1967) - La violence. Ed. Descleés de Brouwer, Paris

RIESMAN, D. (1950) - A multidão solitária. Ed. Perspectiva, S. Paulo, 1971.

ROSENBERG, B.; WHITE, D. H. (1957) - Cultura de massas. Cultrix, S. Paulo 1973.

ROSOLATO, G. (1964) - Essais sur le simbolique. Paris, Ed. Gallimard.

ROUSSEAU, J. J. - Du contrat social. Bibliothéque Bordas, 1972.

RYBAK, B. (1974) - Bases biologiques du savoir et du pouvoir, in "Communications", Ed. du Seuil, nº 22

SACARRÃO (1981) - A biologia do egoísmo, Bibl. Universitária, Public. Europa-América, Lisboa 1983.

SAPIR, E. - Anthropologie, éditions de Minuit, 1967.

SAUSSURE, F. (1916) - Curso de linguística geral. Col. Universidade Moderna Publicações D.Quixote, 1978

SCHAEFFER, P. (1972) - Pouvoir et comunication Tome 2 - Machines a communiquer" Ed. du Seiul, Paris.

SCHWARTZENBERG, R. G. (1977) - L'Etat spectacle, Ed. Flammarion, Paris 1977.

SCOTT. J.P. (1976) - Violence and social disagregation agressive Behavior, nº 1.

SEGAL, H. (1964) - Introduction à l'ouvre de Melanie Klein, Presses Universitaires de France, 1969.

SEIXO, M.A. (1977) - O sujeito, o corpo e a letra in "Discursos do Texto" Critica Hoje 2 Livraria Bertrand, Lisboa 1977

SEMANA, P. (1984) - Linguagem e poder, Ed. Universitária de Brasilia, 1984.

SHARBACH, H. (1983) - Les états limites: approche compréhensive chez l'adulte et chez l'enfant, Rapport de psychiatrie - Congrés de Psychiatrie et de Neurologie de Langue Français, Paris, Masson.

SIFNEOS, P. (1973) - The prevalence of alexythimic characteristics in psychosomatic, 22, 1973

SIMON, H. (1975) - Models of man, New York, Willey

SIMONIS, Y. (1968) - Introdução ao estruturalismo. Moraes Editora, Lisboa, 1969.

SOCZKA, L.; BRACINHA VIEIRA, A. (1981) - Agressão e Contra-Agressão - Para Uma Leitura Etológica dos caminhos da violência in Análise Psicológica vol. II nº 4 - 4º trimestre.

STERN, A. - Psychoanalytic investigation and therapy on the borderline group of neuroses - The Psychoanalytic Quarterly, p. 7-467-489

STIRN, F. - Violência e poder, Cadernos Culturais. Ed. Inquérito Lisboa.

SZASZ, T. (1957) - Dor e prazer - um estudo das sensações corporais. Col. Psyché-Zahar Ed. Rio de Janeiro, 1979

TAP, P. (1988) - La société pygmalion, Bordas, Paris.

TARDE, G. (1890) - As leis de imitação, Rés. ed., Porto
----- (1910) - L'opinion et la foule, Alcan, Paris.

TAVARES DA SILVA, M. (1983) - A liturgia psicossociologica, in "Psicologia", vol IV nº 3 e 4.

TAWNEY, R. (1947) - Religion and rise of capitalism.

THEIMER, W. - História das ideias politicas, Editora Arcádia, Lisboa, 1970.

THINES, G.; LEMPEREUR, A. - Dicionario geral das ciências humanas Ed. 70-Lisboa 1984.

THOMAS, L.V. (1978) - Le pouvoir et la mort. P.B. Payot Paris.

TODOROV, T. (1978) - Os géneros do discurso. Col. Signos, Edições 70 Lisboa 1981

TOURAINE, A. (1973) - Production de la société Ed. du Seuil, Paris.
_____ (1974) - Pour le sociologie Col. Points, Ed. du Seuil, Paris
_____ (1978) - La voix et le regard, Ed. du Seuil, Paris.

VALA, J. (1981) - Grupos sociais e representação social da violência in "Psicologia", Lisboa.

VATTIMO, G. (1985) - La fine della modernità. Nichilismo ed ermeneutica nella cultura post-moderna, Garzanti Editore S.P.A.

VERNANT, J. P. (1989) - L'individu, la mort, l'amour - nrf. Ed. Gallimard, Paris.

UNRUG, M.-C. d' (1974) - Analyse de contenu et acte de parole. Delarge - Ed. Universitaires, Paris.

WALLON, H. (1954) - Les origines du caracter chez l'enfant. Paris

WEBER, M. - Economie et societé. Plon, Paris, 1971.

WIDLOCHER; BASQUIM (1968) - Pathologie du Caractere E.M.C. PSYCHIATRIE, 37320 a 10.

WINICOTT, D.W. (1969) - De la pediatrie à la psychanalyse. Col.Science de l'homme Payot, Paris.

Instituto Superior de Psicologia Aplicada
BIBLIOTECA